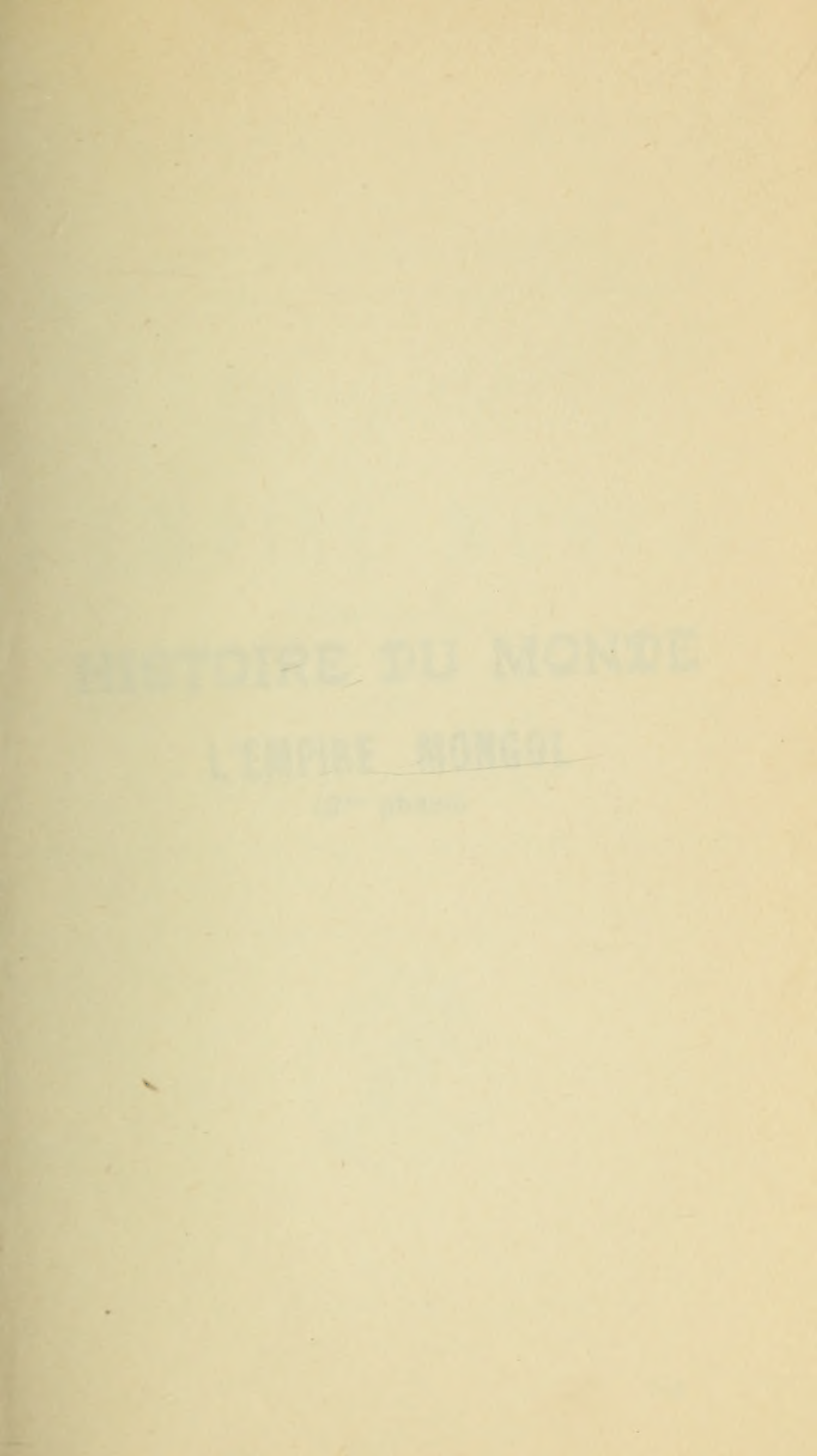

U d'/of OTTAWA
39003001015642



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/histoiredumonde08cava



HISTOIRE DU MONDE

L'EMPIRE MONGOL

(2me phase)

HISTOIRE DU MONDE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. E. CAVAIGNAC

Tome VIII[3]

L'EMPIRE MONGOL

(2ème phase)

PAR

Lucien BOUVAT

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

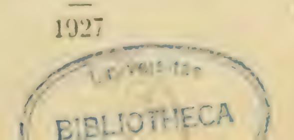


PARIS

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR

1, RUE DE MÉDICIS, 1

1927



D
20
.C29
1922
v.8/3

Les parties imprimées en petits caractères sont de Mr E. Cavaignac. *Les parties imprimées en caractères ordinaires sont de* Mr Bouvat.

HISTOIRE DU MONDE

Tome VIII[3]

L'EMPIRE MONGOL

INTRODUCTION

La Chrétienté et l'Islam après les Croisades.

Tamerlan et Ibn Khaldoûn.

Le monde oriental à la veille des grandes découvertes.

La fin des Croisades.

Les grands coups portés au monde musulman par les Mongols, l'espoir longtemps caressé par le Saint-Siège de rattacher à l'Eglise d'Occident ces ennemis de l'Islam (un évêque mongol siégea au concile de Lyon en 1274 !) — ces évènements et ces illusions ont contribué peut-être plus que tout autre cause à tuer l'esprit de la Croisade.

Les Croisades du XIIIe siècle avaient toutes (même celles de Saint-Louis!) été mêlées de tractations avec les princes musulmans. Les intérêts temporels en avaient été souvent les mobiles. Et, devant l'insuccès, le zèle se refroidit. Lorsqu'en 1291, la dernière forteresse chrétienne de Syrie, Saint-Jean-d'Acre, tomba aux mains du soudan d'Egypte, il n'y eut pas en Europe de cri général de vengeance.

La Papauté elle-même était trop absorbée maintenant par le gouvernement intérieur de la chrétienté pour se consacrer avant tout à la politique extérieure. Elle était venue à bout de Frédéric II et des Hohenstaufen, mais en appelant à l'aide la maison de France. Le frère de St-Louis, Charles d'Anjou, mis par elle en possession des Deux-Siciles, était un personnage fanatique et ambitieux, plein de projets sur Tunis, sur l'Orient, sur Constantinople, où les Grecs venaient de rentrer (1261). Mais les Siciliens se soulevèrent contre lui (Vêpres Siciliennes, 1282), et le roi d'Aragon, appelé par eux, lui disputa les Deux-Siciles. Au milieu de la querelle inter-

minable qui s'ouvrit ainsi entre Angevins et Aragonais, la reconquête de l'empire schismatique fut oubliée. La course folle des Catalans en Grèce et en Asie-Mineure (1303 et années suivantes) n'a vraiment rien d'une Croisade.

Les Croisades avaient créé une grande puissance méditerranéenne, dont le xive siècle allait voir l'apogée : Venise. Concurrencée par les Gênois dans l'empire grec restauré, elle chercha des compensations ailleurs. Elle fut au mieux avec les sultans mamloûks d'Egypte, et, par là, elle participa largement au commerce si actif de l'Océan Indien. Marco Polo savait ce qu'il faisait lorsque, revenant de Chine (vers 1300), il joignait à la description du pays qu'il avait vu les renseignements qu'il avait recueillis sur les Malais, sur Madagascar, sur l'Abyssinie : la prospérité de sa patrie allait dépendre de ce qui se passait dans ces lointaines régions.

« Il fut voir, raconte-t-il, que certain roy qui fut crestien et sires de la province de Abbasie (Abyssinie) dist qu'il voulait aller en pèlerinage à Jérusalem pour adorer le sépulcre de N. S. Jésus-Christ le Sauveur....... Si vous dirai encore de cette province mismes. Elle est moult plantureuse de toutes choses de vivres; et vivent de char et de riz et de lait et de suceman. Ils ont olifans assez (éléphants), non pas qu'ils naissent en leur contrée, mais leur viennent des isles de l'autre Inde. Mais bien ont girafles assez (girafes), qui naissent en leur pays...... Il y a cités et châteaux assez à cette province de Abbasie. Et si y a moult de marchans, car il s'y fait moult grant marchandises. Et si y fait-on moult beaux bongneraus et autres draps de coton ».

Ainsi se mêlent partout, dans les récits du voyageur vénitien les survivances de l'esprit qui avait fait les guerres saintes, et les préoccupations mercantiles : chez ses compatriotes, celles-ci devaient l'emporter de plus en plus.

La chute de la théocratie.

Le souci de la défense chrétienne acheva de s'évanouir quand le pouvoir pontifical s'effondra dans le conflit avec le roi de France. Philippe le Bel était le premier monarque de la chrétienté : il réduisait le roi anglais à la possession de la Guyenne, remettait le Flamands sous son autorité, commençait à entamer les terres d'Empire. Il n'hésita pas à entrer en lutte avec le pape Boniface VIII, et ses hommes allèrent souffleter le pontife dans Anagni (1303). Peu après, un nouveau pape se résignait à venir habiter Avignon, à sacrifier au roi des Templiers. Si précaire que fût la situation du pape dans Rome, il y était chez lui : à Avignon, il apparut comme le chapelain du roi de France. Même dans les milieux gibelins d'Italie, on fut scandalisé. On sait comment Dante, dans le *Purgatoire* (1310), fait parler l'ancêtre des Capétiens :

« J'eus nom Hugues Capet. De moi sont nés ces Philippes qui depuis peu règnent en France. J'étais fils d'un boucher

de Paris, mais, quand les anciens rois manquèrent, ... je me trouvai tenir les rênes... De mon fils sort cette race où les morts font reliques... Mais voici qui dépasse le mal fait ou à faire : je le vois entrer dans Anagni, le fleurdelisé ! Je vois le Christ captif en son vicaire... Je vois le nouveau Pilate si cruel, que ceci ne le rassasie pas, et que sans retenue il porte vers le Temple ses avides désirs... »

L'autorité impériale était bien trop affaiblie pour reprendre, dans cette éclipse de la Papauté, la direction du monde chrétien. Les empereurs du XIVe siècle ne songeaient qu'à se créer dans « les Allemagnes », des souverainetés territoriales plus étroites, mais moins illusoires. Et ces souverainetés même le cédaient, en puissance réelle, aux républiques italiennes ou à ces villes de la Hanse qui tenaient en échec tous les royaumes du Nord.

La défaite de la France.

Restait un pouvoir qui, depuis Saint-Louis, pouvait prétendre à une sorte d'hégémonie au moins officieuse : la royauté française. L'anarchie fut donc au comble quand, à son tour, elle fut ébranlée. Les rois d'Angleterre avaient constitué dans leurs luttes contre l'Ecosse une solide armée : Edouard III l'employa en France. A Crécy (1346), à Poitiers (1356), les Français subirent de terribles désastres.

« Dans ma jeunesse, écrit l'Italien Pétrarque en 1360, les Bretons que l'on appelait Angles passaient pour les plus timides des Barbares : maintenant c'est une nation très belliqueuse. Elle a renversé l'antique gloire militaire des Francs par des victoires si nombreuses et si inespérées, que ceux qui naguère étaient inférieurs aux misérables Ecossais... ont tellement écrasé par le fer et par le feu le royaume tout entier que moi, qui le traversai dernièrement pour affaires, j'avais peine à me persuader que c'était là le pays que j'avais vu autrefois ».

Charles V et Duguesclin eurent de la peine à reconquérir le sol du royaume. Beaucoup de princes chrétiens se trouvèrent mêlés au conflit, le premier que l'Europe ait vu entre Etats nationaux. Et la Papauté même se trouva impliquée et compromise dans ces divisions

Le grand schisme.

C'est ainsi que la chrétienté s'achemina vers le grand schisme. Quand un pape fut revenu à Rome pour y mourir (1378), la rancune du parti français se traduisit par une double élection. L'Occident latin se partagea entre deux obédiences. Mystiques ou scolastiques, Ste-Catherine de Sienne comme les docteurs de l'Université de Paris, toutes les âmes chrétiennes furent troublées par un désordre sans précédent.

Le monde musulman.

Dans ces conditions, la sécurité de l'Europe se trouvait à la merci de l'état d'esprit de l'adversaire. Et fatalement en présence du spectacle de la désunion grandisssante entre chrétiens, l'ardeur pour la guerre sainte, si longtemps réfrénée par la Croisade, devait renaître sur un point ou sur un autre du monde musulman. Elle se réveilla malheureusement à l'endroit le plus dangereux.

A l'Ouest, les royaumes espagnols jouissaient depuis le XIIIe siècle, de la sécurité, et commençaient à poursuivre des entreprises tout autres que la Croisade. Les chrétiens d'Espagne furent pourtant réveillés encore, en 1340, par une attaque africaine qu'il fallut arrêter au Rio Salado. Ce fut la dernière. L'Afrique berbère contenait une forte monarchie, le Maroc, et le Soudan, de petits Etats nègres islamisés. Mais il semble qu'au XIVe siècle les musulmans d'Afrique aient été plutôt attirés vers les arts de la paix. En 1337 naissait au Maroc le plus grand historien de l'Islam, Ibn Khaldoûn. C'est dans un château de la province d'Oran qu'il a écrit ses *Prolégomènes*, et c'est en Egypte qu'il devait achever sa vie. Ibn Batouta, l'infatigable voyageur, après avoir pendant des années parcouru l'Asie musulmane est revenu mourir au Soudan. Tombouctou eut alors une Université arabe.

A l'Est, la situation n'était pas plus dangereuse pour la chrétienté. Les Ordres allemands des Teutoniques et des Porte-Glaives poursuivaient encore, au milieu du XIVe siècle, leur croisade locale sur les bords de la Baltique. En face d'eux, le peuple païen de Lithuanie commençait pourtant à faire figure de puissance. Mais l'ennemi qui avait été, au siècle précédent, si redoutable, le Tartare, tombait en somnolence. En 1380, le grand-prince de Moscou lui infligeait, à Koulikovo sur le Don, une première défaite. Quant aux Lithuaniens, ils s'unirent à la Pologne en 1386, et vinrent ainsi renforcer la barrière que les peuples chrétiens opposaient, de ce côté, aux envahisseurs éventuels.

C'est au centre, en face de la grande diagonale du Danube, que fut donné l'assaut. En Asie-Mineure, au milieu des Etats seldjoukides disloqués par l'invasion mongole, surgit vers 1300 une dynastie vigoureuse, celle d'Othman. En 1326, un sultan de cette race fixa sa capitale à Brousse. Lui et ses successeurs surent mettre au service de l'Islam la milice la plus fanatisée et la mieux organisée qu'il eût connue : les janissaires. Ils avaient en face d'eux l'Empire grec, divisé, démembré par les Occidentaux, en querelle avec les Bulgares et les Serbes, mais aussi derrière lui, de vaillants peuples chrétiens. La Serbie avait eu, au XIVe siècle, ses années de grandeur. La Hongrie avait un moment débordé sur la Pologne et sur l'Italie, et des alliances dynastiques la rattachaient aux maisons de Bohême et d'Allemagne. Les Turcs, pourtant, prirent pied solidement dans la péninsule des Balkans, et en 1389 écrasèrent la Serbie à Kossowo. Le péril devint si évident pour l'Empereur grec qu'il se prit à chercher éperdû-

ment le rapprochement avec l'Eglise latine, devant laquelle le schisme posait la grave question de la suprématie des conciles sur les papes.

Nicopolis (1396).

De fait, en 1396, pour la première fois depuis plus d'un siècle, un élan général souleva l'Occident. Les chevaliers de France, d'Angleterre, d'Allemagne, répondirent en nombre à l'appel du roi de Hongrie En tête de tous, Jean de Nevers, l'héritier du duché naissant de Bourgogne et Flandre, le fils de ce Philippe le Hardi qui avait débuté, de façon si populaire à Poitiers. Toute cette jeunesse descendit étourdiment le Danube et ne rencontra le sultan Bajazet qu'à Nicopolis. Là, elle vint se briser contre la solidité de l'infanterie ottomane, mais non sans avoir infligé aux infidèles des pertes qui exaspérèrent le vainqueur. Il fit aligner ses prisonniers, et procéder à un massacre en masse. Quelques-uns furent admis à payer rançon, et parmi eux Jean de Nevers. Il sera désormais Jean-sans-Peur, et l'on ne peut s'empêcher ici d'évoquer la révolution cabochienne, l'attentat de Montereau, le traité de Troyes.... Que fut-il advenu si, en passant devant lui, le sultan Bajazet n'avait pas retenu le sabre des janissaires ?

Le monde mongol au XIVe siècle.

Constantinople allait peut-être succomber déjà, lorque les Mongols intervinrent, pour la seconde fois, dans les destinées du monde chrétien et du monde musulman. Leur empire s'était dissous dans la première moitié du XIVe siècle : tout lien, même fictif, avait disparu. A l'Ouest, les Khans de Russie comme ceux de Perse étaient des potentats indépendants. A l'Est, les descendants des Gengiskhan n'avaient même pu garder la Chine : en 1368, une violente réaction nationale y porta au pouvoir les Mings, et la Chine redevint purement chinoise. Au Centre enfin dans le Tchaghatay, l'autorité des Gengiskhanides s'en allait en lambeaux. Mais, entre temps, l'Islam avait pris sa revanche sur ses vainqueurs, les souverains de la région de Samarcande étaient de nouveau des musulmans, et, en s'appuyant sur l'Eglise, on pouvait recréer là un foyer redoutable d'expansion conquérante. Tamerlan le prouva.

Tamerlan.

Il était né dans ce milieu, en 1333. Comme Gengiskhan, il était prince héréditaire, mais d'une principauté infime. Comme Gengiskhan, il eut d'abord à soutenir contre ses voisins, ses pairs, ses rivaux, des luttes acharnées : en 1369 seulement son autorité fut assise dans le Tchaghatay. Comme

pour Gengiskhan enfin, ces luttes créèrent des éléments de force, firent naître un réseau d'alliances et d'inimitiés, et finalement mirent aux mains de Tamerlan un instrument de conquête irrésistible. Quand il envahira l'Inde, il disposera de 92.000 hommes.

Au Nord-Ouest, Tamerlan a parcouru deux fois en vainqueur la Russie orientale et la Sibérie occidentale. Il a battu pêle-mêle musulmans et chrétiens. Il a ruiné Azof, le comptoir gênois de la mer Noire. Il a pillé Moscou. Il s'est arrêté, non devant les hommes, mais devant les forêts et les longues nuits du Nord, qui déréglaient les heures de la prière. Mais il avait porté au Kiptchak des coups terribles.

Au Sud, il avait de bonne heure guerroyé dans l'Iran, qui, après une période de prospérité relative, connut de nouveau d'affreux ravages. Mais, cette fois, les Mongols ne s'arrêtèrent pas à l'Indus. Pourtant, l'Inde, ses fleuves, ses éléphants, troublaient les émirs de Tamerlan :

« Maîtres de l'Indoustan, disaient-ils, si nous y demeurons, notre lignée est perdue ; nos enfants et nos neveux dégénèreront en se mêlant avec les indigènes, dont ils adopteront jusqu'à la langue. »

C'est Tamerlan lui-même qui raconte la scène. Il se fit apporter le Koran, et l'ouvrit :

« Je tombai sur ce verset : O prophète, fais la guerre aux Infidèles et aux Impies. Les docteurs expliquèrent le sens aux émirs. Eux, tête basse, ne parlaient pas : leur silence me serrait le cœur. Je voulais d'abord priver de leurs charges tous ceux qui n'approuvaient pas l'entreprise de l'Inde. Je ne pus m'y décider. Je leur fis seulement des remontrances, et, quoiqu'ils eussent déchiré mon cœur, dès qu'ils acceptèrent mon projet, tout fut oublié. »

Tamerlan saccaga Delhi. C'était encore des princes musulmans qu'il atteignait là. Il est vrai qu'il expia en promenant le fer et le feu sur les bords du Gange. Mais les princes hindous du Bengale et du Dekkan ont retrouvé, après son passage, un siècle de sécurité pour adorer Siva et Vichnou.

Tamerlan et Ibn Khaldoûn.

Au Sud-Ouest, la conquête de l'Iran avait porté Tamerlan dans l'Azerbâïdjân et, là il fut appelé à l'aide contre les souverains musulmans occidentaux. Sur les Mamloûks, qui traînaient avec eux le pauvre khalife jadis expulsé de Bagdad, il prit Alep et Damas. C'est à Damas qu'il rencontra Ibn Khaldoûn. L'entrevue entre le grand conquérant et l'illustre historien qui a tracé le tableau magistral de la civilisation musulmane, déjà sur son déclin, eut lieu à la lueur de l'incendie allumé par la soldatesque mongole :

« Le premier jour du mois de chaban (17 mars 1401), le cadi... Ibn-Khaldoûn arriva au Caire avec le cadi Sadî-ed-Din..., et le cadi Saad-ed-Din... Ils étaient au nombre de ceux qu'on avait laissés en Syrie, et auxquels les ennemis avaient coupé la retraite. Ibn-Khaldoun s'était trouvé avec

les autres cadis lorsqu'ils sortirent de Damas pour se rendre auprès de Timour. Ce prince, ayant appris qui il était, le reçut avec de grands égards, et lui demanda une liste écrite des pays et des déserts du Maghreb (la Mauritanie), ainsi que des noms des tribus qui habitaient cette contrée : s'étant fait expliquer cette liste en persan, il en témoigna à l'auteur sa haute satisfaction, et lui demanda s'il n'avait pas composé une histoire du Maghreb. Ibn-Khaldoun lui répondit : « Bien plus, j'ai rédigé l'histoire de l'Orient et de l'Occident, et j'y ai parlé de tous les rois ; j'ai composé une notice sur vous, et je voudrais vous en donner lecture, afin de pouvoir en corriger les inexactitudes. » Timour lui donna cette permission, et, quand il entendit sa propre généalogie, il lui demanda comment il l'avait apprise. Ibn-Khaldoun lui répondit qu'il la tenait de marchands dignes de foi, qui étaient venus dans son pays. Il lut ensuite le récit des conquêtes de Timour, de son histoire personnelle et de ses commencements. Le prince, ayant entendu cette lecture, exprima sa satisfaction et dit à l'auteur : « Voulez-vous venir dans mon pays? » Celui-ci répondit : « J'aime l'Egypte et l'Egypte m'aime ; il faut absolument que vous me permettiez de m'y rendre, soit maintenant, soit plus tard, afin de pouvoir arranger mes affaires; ensuite je viendrai me mettre à votre service ». Le prince lui permit de partir et d'emmener avec lui les personnes qu'il voudrait. Je tiens ce récit du cadi Chihab-ed-Din, qui avait assisté à une partie de cet entretien (1). »

Ancyre (1402).

C'est en juillet 1402 que Tamerlan rencontra, à Ancyre, le sultan Bajazet et ses vassaux d'Asie-Mineure et d'Europe. L'infanterie des Osmanlis, qui avait arrêté la lourde chevalerie occidentale, ne résista pas aux nuées de cavaliers plus légers dont Tamerlan l'enveloppa. Bajazet lui-même fut pris. Le vainqueur promena ses étendards sur les bords de l'Archipel, puis retourna à Samarcande. Il avait pris contact, en Asie-Mineure, avec des envoyés du roi de Castille, et avait daigné échanger avec ce prince franc des propos aimables. Plus tard, rentré dans la capitale, il vit arriver l'ambassadeur Clavijo, qui nous a conservé de curieux renseignements sur ce Barbare intelligent, si expert à exploiter les civilisés.

Tamerlan et Clavijo.

« Timour Beg était assis dans un portique, en face de l'entrée d'un beau palais. Il était assis par terre. Devant lui était une fontaine qui lançait l'eau très haut, et dans laquelle il y

1. *Notices et Extraits des Manuscrits de la B. N*, (1862 sqq.). XIX 1, p. LXXXVII (DE SLANE).

avait des pommes rouges. Le Seigneur était assis les jambes croisées, sur un tapis de soie, entre des piliers ronds. Il était habillé d'une robe de soie, avec un haut chapeau blanc sur la tête, sur le devant duquel il y avait un rubis, avec des perles précieuses tout autour » :

On amena les ambassadeurs tout près de lui.

« On voulait que le Seigneur les vît mieux, car sa vue était mauvaise, et il était si vieux que ses paupières tombaient tout-à-fait... »

Il y avait des ambassadeurs chinois :

« Dès qu'ils furent assis, un des mirzas du Seigneur vint et dit à l'ambassadeur de Cathay que le Seigneur avait ordonné que les ambassadeurs du roi d'Espagne, son fils et son ami, s'assiéreaient au-dessus de lui ; et que lui qui était l'ambassadeur d'un voleur et d'un mauvais homme, son ennemi, s'assiéreait au-dessous d'eux; et depuis, à toutes les fêtes données par le Seigneur, l'ordre fut observé... »

Les Castillans sont invités à un repas chez une des dames du harem :

« Cano, femme de Timour-Beg, vint à cette fête et parfois la société but du vin et parfois de la crême, avec du sucre. La beuverie avait déjà duré longtemps, quand Cano fit appeler les ambassadeurs devant elle et leur servit du vin de sa propre main, et elle insista longtemps auprès de Ruy Gonzalez pour qu'il bût, car elle ne voulait croire qu'il n'avait pas l'habitude de boire du vin. On but tant que plusieurs des hommes tombèrent ivres devant elle. Et tout le monde trouva le spectacle très amusant, car ils estiment qu'il n'y a pas de vrai plaisir sans quelques ivrognes » (1).

Mort de Tamerlan (1405).

A l'Est, Tamerlan savait que vivaient des Mongols « infidèles », et que la Chine des Mings effectuait sur eux reprises sur reprises. C'est de ce côté que maintenant il tournait ses regards. Mais il venait d'ébranler ses troupes quand il mourut à Otrar (1405). Ses successeurs laissèrent tomber le projet, et échangèrent même des ambassades avec la cour chinoise, qui était en train de s'installer à Pékin : « Comme les constructions n'étaient pas encore terminées, cent mille baraques étaient disposées sur les murs qui entouraient la ville. Au point du jour, les portes n'étant pas ouvertes, les ambassadeurs entrèrent par une tour qu'on bâtissait, et on les fit descendre devant la porte du palais de l'Empereur. »

Les Timourides.

L'empire de Tamerlan n'a pas, comme celui de Gengiskhan, survécu à son fondateur. Les Timourides se sont contentés de régner au Tchaghatay, ayant hérité de leur terrible

1. Clavijo, dans *Hakluyt Society* (26), p. 132.

ancêtre, à défaut du goût des conquêtes, celui des exercices de l'esprit. Olough-Beg (1438) a fait dresser, par l'observatoire de Samarcande, les « tables gourganiennes ». Il avait à sa disposition, pour ce faire, un quart de cercle de plus de 60 mètres de diamètre. Il s'en faut que Kopernik, un demi-siècle plus tard, ait eu de pareils instruments de travail. Au XVIIIe siècle, la race a encore produit, dans la personne d'Aboûl-Ghâzî, un guerrier qui a été en même temps, paraît-il, un excellent écrivain turc, et, certainement, un net historien.

Le monde oriental après Tamerlan.

Tout autour de lui, Tamerlan, quoique musulman des plus authentiques, avait joué le rôle de dissolvant. — Au Nord, la Horde d'Or ne s'est plus relevée. En 1487, les princes de Moscou s'insurgeront contre elle. Et, au XVIe siècle, la contre-attaque slave atteindra même les khans sibériens. — A l'Ouest, les Turcs Ottomans n'ont mis que vingt ans à se relever du coup d'Ancyre. Mais la Perse, même quand elle retrouva, au bout d'un siècle, un gouvernement stable avec les Séfévis, mais la Mésopotamie et la Syrie, n'ont jamais réparé complètement les désastres causés par les Mongols, et la civilisation musulmane d'Afrique ne pouvant plus se retremper aux sources asiatiques, a périclité après Ibn Khaldoûn. — Quant aux Mongols de l'Est, la mort de Tamerlan les abandonnait décidément au bouddhisme. Or, au temps même de Tamerlan, un homme remarquable, Tsonkhapa, avait donné à l'Église thibétaine une organisation puissante : au XVIe siècle, cette théocratie s'imposa également aux nomades du Nord. La Chine des Mings a pu se déployer librement, et retrouver, en partie, la splendeur des Han et des T'angs.

Les Grands Mogols.

Au Sud seulement, les expéditions de Tamerlan ont abouti, indirectement, à une création durable. On a vu dans quel état il laissait l'Inde. Le souvenir du prestigieux pays n'a plus cessé de hanter les Timourides. A la fin du XVe siècle, l'un d'eux, Bâber, dégoûté des petites querelles du Tchaghatay, est passé à Kâboul, puis de là sur l'Indus (1526), et cette fois les « Grands Mogols » se sont installés à Delhi pour deux cents ans et plus. Mais, par une rencontre singulière, précisément au même moment les Portugais, tournant le monde de l'Islam, commençaient à semer leurs comptoirs sur les côtes. La thalassocratie européenne commençait.

. . . .

J'ai essayé de situer l'œuvre de Timour et de ses descendants dans l'histoire générale. Je laisse maintenant la parole à M. Bouvat.

Timour et les Timourides
Les Souverains du Khârezm

INTRODUCTION

Conquérant de l'Asie, Timour ne se faisait pas d'illusion sur le sort du vaste empire qu'il avait fondé à la fin du XIVe *siècle et qui, morcelé bientôt, avait définitivement disparu en* 1502. *La dynastie timouride dut aller chercher un refuge dans l'Inde, où elle brilla d'un vif éclat jusqu'à la fin du* XVIIe *siècle, et où son autorité nominale se maintint jusqu'à la grande révolte de* 1857. *Mais si la domination de Timour et de ses successeurs n'a pas été durable, leur influence l'a été : le sort de l'Asie, et aussi de l'Europe, a été en partie l'œuvre de Timour, et la brillante civilisation timouride a eu, sur la culture musulmane, une influence comparable à celle de la plus belle période du Khalifat.*

Moins importante, la domination des Cheïbânides en Asie centrale a été, en revanche, plus longue. Après la ruine de leur empire, ils sont restés pendant plusieurs siècles les souverains indépendants de ce Khârezm qui, devenu le khanat de Khiva, n'est passé qu'en 1873 *sous le protectorat russe, et où le dernier khan régnait encore en* 1920.

NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS

Désireux de transcrire d'une manière uniforme, se rapprochant le plus possible de l'orthographe française, les noms propres et les termes orientaux, nous avons dû, toutefois, tenir compte de certaines graphies plus ou moins défectueuses, mais consacrées par l'usage. Pour l'arabe, nous nous sommes basé sur la prononciation de la langue littérale, rendant le hamza *par l'apostrophe et le* ʿaïn *par l'esprit rude; pour le persan et le turc, nous avons suivi la prononciation usuelle, sauf quand il s'agissait de l'Inde où, comme on le sait, le persan a conservé ses sons archaïques : nous écrirons donc* Aurangzêb, *et non* Oourengzîb. *Quant aux noms d'origine indienne, nous avons, en règle générale, adopté pour eux les transcriptions d'Elliot, remplaçant toutefois l'accent aigu par l'accent circonflexe sur les voyelles longues.*

OUVRAGES FRÉQUEMMENT CITÉS

Aboû'l-Ghâzî : *Histoire des Mongols et des Tartares* par Aboûl-Ghazi Behadour Khan, *publiée, traduite et annotée par le baron* Desmaisons. Saint-Pétersbourg, 1871-1874, 2 vol. in-8.

Blochet : *Introduction à l'histoire des Mongols* de Fadl Allah Rashid ed-Din. Leyden, E. J. Brill ; London, Luzac and Co., 1910, gr. in-8 (*E. J. W. Gibb Memorial*, Vol. XII).

Browne : *A History of the Persian Literature under Tartar Dominion* (*A. D. 1265-1502*). Cambridge, at the University Press, 1920, in-8.

Cheref ed-Dîn : *The Zafarnama by Maulana* Sharafuddin Ali *of Yazd*. Calcutta, 1887-1888, 2 vol. in-8 (*Bibliotheca Indica*).

Elliot : *The History of India as told by its own historians. The Muhammadan Period. Edited from the posthumous papers of the late Sir* H. M. Elliot, K. C. B.... *by professor* John Dowson, *M. R. A. S.* London, Trübner and Co., 1867-1877, 8 vol. in-8.

Erskine : *History of India under the first Sovereigns of the House of Taimur, Baber and Humayun*. London, Longman, Brown, Green and Longmans, 1854, 2 vol. in-8.

Ferishta : *History of the rise of the Mahomedan Power in India till the year A. D. 1612; translated from the Original Persian of* Mahomed Kasim Ferishta *by* John Briggs... *With copious notes*. London, Longman, Rees, Orme, Brown, and Green, 1829, 4 vol. in-8.

Howorth : *History of the Mongols from the 9th to the 19th Century.* London, Longman, Grew and Co., 1876-1888, 3 parties en 4 vol. gr. in-8.

Ibn 'Arabchâh : *Ahmedis Arabsiadae Vitae... latine vertit et adnotationes adjecit* Samuel Henr. Manger. Leovardiae, apud H. A de Chalmot, 1767-1772, 3 vol. pet in-4.

Keene : *History of India, from the earliest times tho the end of the nineteenth Century, for the use of students and Colleges.* New and revised Edition. Edinburgh, John Grant, 1906. 2 vol. in-8.

Khondémîr : *Habîbos-Siyer.* Téhéran, 1271 hég., 3 vol in-fol.

Mîrkhond : *Roouzatos-Safâ.* Bombay, 1271 hég., 7 vol. gr. in-fol.

Noer : *L'empereur Akbar. Un chapitre de l'histoire de l'Inde au XVIe siècle. Traduit de l'allemand par* G. Bonet Maury... *avec une introduction par* Alfred Maury... Leide, E. J. Brill, 1883-1887, 2 vol in-8.

Skrine et **Denison Ross** : *The Heart of Asia. A History of Russian Turkestan and the Central Asian Khanates from the earliest times,* London, Methuen and Co., 1899, pet. in-8, fig.

Vàmbéry : *Geschichte Bochara's oder Transoxianen's von der frühester Zeiten bis auf die Gegenwart..* Stuttgart, J. G. Gotha, 1872, 2 vol. in-8.

TIMOUR

(1336-1405)

AVANT-PROPOS

Le nom de Timour évoque celui de Djenguiz; mais il y a, entre ces deux conquérants, des différences essentielles que M. Browne, dans une étude pénétrante (1), *a fait ressortir. Djenguiz Khan était un païen, personnifiant la dynastie du Khârezm; Timour, qui était Musulman a préparé l'unité et la revanche de la Perse, morcelée et opprimée depuis tant de siècles. Aussi cruel que Djenguiz Khan, Timour était pieux par intérêt, et cherchait à justifier ses actes par la religion; il aimait les discussions théologiques, se plaisait dans la société des ulémas, respectait les lieux de culte et en fit lui-même construire un grand nombre. Subordonnant tout à son ambition, il réunissait à la fois de grandes qualités et de grands défauts : vaillant guerrier, homme d'état avisé, administrateur excellent, il était généreux à l'occasion, et on cite de lui des traits d'humanité; mais, d'esprit tyrannique, il a donné de nombreux exemples de cette cruauté froide et réfléchie assez commune chez les grands conquérants. L'empire de Djenguiz Khan était durable; le sien ne l'était pas, et il le savait : aussi l'avait-il, de son vivant, partagé entre ses fils et ses petits-fils.*

1. *A Hist. of the Persian Lit. under Tatar Dominion*, 180-183.

Aucun souverain mongol, sans en excepter Djenguiz Khan lui-même, n'a produit autant d'impression que Timour sur l'Europe (1) *: cela s'explique par le fait qu'aucun n'est venu si près de nous que ce prodigieux guerrier que l'on retrouve en Asie centrale, en Perse, dans l'Inde, au Caucase, en Mésopotamie, en Asie mineure, en Syrie, et qui meurt au moment où il va envahir la Chine. Son empire a disparu rapidement, mais son action s'est fait longtemps sentir. La Perse n'est pas la seule à lui devoir son unité : il a préparé aussi le remembrement de la Russie, morcelée tout autant que la Perse et menacée d'être conquise par les Prussiens et les Lithuaniens. Ouvrant aux Européens les routes terrestres de la Chine et de l'Inde à travers la Perse, remplaçant le marché international de Bagdad par celui de Tauris, il a changé, du tout au tout, les conditions économiques de l'ancien monde* (2).

---

1. **Sykes,** *History of Persia*, II, 197.
2. Cf. **Grousset,** *Histoire de l'Asie*, III, 137.

I

Les sources historiques

Timour lui-même avait pris soin de faire réunir et mettre en œuvre les matériaux de son histoire. Des secrétaires persans ou mongols notaient, chaque jour, ses moindres actes, et les documents constitués de la sorte étaient confiés à des lettrés chargés d'écrire la biographie du conquérant mongol (1). On connaît deux rédactions de cette biographie : l'une en vers turcs, l'autre en prose persane. Celle-ci, qui porte le titre de **Zafer-Nâmè** « Livre de la Victoire », est l'œuvre d'un Syrien fixé à Bagdad, **Nizâm ed-Dîn Châmî**, qui fut le premier à se rallier au vainqueur, quand Timour prit Bagdad. Il l'accompagna dans ses expéditions militaires, et fut chargé en 804 (1401-402), d'écrire sa biographie. Le **Zafer-Nâmè**, qui s'arrête à 806 (1404) et semble inachevé, n'a jamais été publié, et le seul manuscrit qu'on en connaisse est celui du British Museum (Add. 23. 980). Ecrit dans un style sobre et simple, cet ouvrage diffère complètement pour la forme de l'œuvre de **Cheref ed-Dîn ᶜAlî Yezdî** portant le même titre, et dans laquelle on retrouve, parfois complétée à l'aide d'autres documents, toute la substance de Nizâm ed-Dîn, et jusqu'à ses citations. Ampoulé

---

1. **Blochet**, 53. Cette chronique, dite *Tarîkh-i Khani*, aurait été écrite, croit-on, en caractères ouïgours.

et prétentieux, l'ouvrage de Cheref ed-Dîn a été publié à Calcutta, dans la *Bibliotheca Indica*, en 1887-1888. Dès 1722 il avait été traduit en français par **Pétis de la Croix** et, l'année suivante, en anglais d'après le français, par **J. Darby**. Ces traductions eurent une très grande vogue, et presque tout ce qu'on a dit de Timour en Europe, au XVIIIe et au XIXe siècles, leur a été emprunté (1).

Timour a-t-il écrit des Mémoires, **Malfoûzât**, et les Institutes, **Tuzukât** ? Ces deux ouvrages, dont il existe une version persane du XVIIe siècle traduite en anglais par **Darry** et **Stewart**, en français par **Langlès**, semblent apocryphes. **Nizâm ed-Dîn**, qui connaissait tous les documents officiels, n'en dit rien. Signalons encore, parmi les œuvres écrites sous son règne, **Djoûch vè-Khorouch** « Emotion et Enthousiasme », chronique ou mieux épopée persane de **Cheikh Mahmoûd Zenguî ʿAdjem Kermanî**, continuée par son fils **Cheikh Kotb ed-Dîn**, la chronique turque de Mevlanâ Safî ed-Dîn Khouttalânî, et le récit de l'expédition des Indes de **Ghiyâs ed-Dîn ʿAïî**, dont l'unique manuscrit est à la Bibliothèque publique du Turkestan (2).

Les plus anciens, parmi les ouvrages postérieurs à Timour, sont **Asahhot-Tevârîkh** « La plus exacte des Chroniques », histoire universelle écrite par **Mohammed ibn Fazlollâh Moûsevî**, en 814-816 (1412-1414), et un recueil analogue, sans nom d'auteur, qui a été confondu avec lui (3). Vient ensuite **Hâfiz Abroû** dont, comme le fait remarquer **M. Browne** (4), on connaît beaucoup plus

1. **Blochet**, 85-86 ; **Browne**, 362-365.
2. N° 17b. Cf. sur ces derniers ouvrages, L. ZIMINE, *Les exploits d'Emîrzâdè ʿOmar Cheikh...* apud *Revue du Monde Musulman*, 1914, XXVIII, 244-245.
3 Le seul manuscrit connu est au British Museum, Or. 1566. **L. Zimine**, dans ses *Détails de la mort de Timour* (*Protocoles et Communications* de la Société archéologique du Turkestan, XVIIIe année), a démontré que ce sont deux ouvrages différents ; voir aussi du même, *op. cit.*, 246.
4. P. 424-426 ; cf. **Blochet**, 73-74.

le nom que les ouvrages. Il avait accompagné Timour aux sièges d'Alep et de Damas, et resta le protégé de ses successeurs. Sa **Zobdetot-Tevârîkh** « Crème des Chroniques », est une immense compilation écrite en 836 (1423-1424) par ordre du Timouride Baysonkor. La partie concernant les dynasties musulmanes de la Perse est malheureusement perdue.

Après la louange officielle, la satire. Un Arabe de Damas, **Ibn 'Arabchâh**, grand voyageur qui étudia à Samarkand, fut secrétaire du sultan Ahmed Ier et mourut au Caire en 854 (1450), a écrit dans sa langue les **'Adjâïb al-Makdoûr fî Nawâïb Timour** « Etrangetés du destin, sur les aventures de Timour », livre plein de haine et de parti-pris dans lequel on trouve cependant, avec de précieuses descriptions de Samarkand et de sa vie intellectuelle, une conclusion dans laquelle l'auteur rend justice à Timour (1). Un autre historien arabe auquel d'ailleurs **Ibn 'Arabchâh** a fait de larges emprunts, a laissé le récit de son entrevue avec le conquérant, et rapporte sur lui plusieurs particularités intéressantes, dans son **Raudat al-Manâdhir** « Jardin des Spectacles ».

Le plus connu des historiens postérieurs au règne est **Mîrkhond**, ou mieux **Mohammed ibn Khavendchâh**, mort en 903 (1498) ; toutefois la réputation de son **Roouzatos-Safâ** « Jardin de la Pureté », histoire universelle dont le sixième livre est consacré à Timour, est bien surfaite. Par contre, le **Habîbos-Siyer** « Ami des Biographies » de son petit-fils et disciple **Khondémîr** (mieux Khwandémîr) est un recueil précieux à consulter, de même que la **Matla'os-Sa'deïn** « Conjonction des deux Bonheurs », de **'Abdor-Razzâk Samarkandî**, mort en 887 (1482), pour lequel nous renvoyons au chapitre consacré au premier des souverains timourides, Châhroukh.

1. **Pedersen**, *Encyclopédie de l'Islam*, II, 385.

Nous ne dirons qu'un mot des poèmes romanesques, persans ou turcs, dont Timour est le héros. La plupart d'entre eux sont perdus. Le titre de **Zafer-Nâmé**, commun à deux œuvres en prose, a été donné aussi à deux poèmes : l'un, long et médiocre, de **Hamdollah Mostooufi Kazvînî** ; l'autre, bien supérieur, de **Hâtifî** (1).

Les anciens chroniqueurs ottomans : **ʿAchik Pacha-zâdè, Saʿd ed-Dîn, ʿAlî, Solakzâdè**, etc., sont à consulter pour l'histoire des luttes entre Timour et Bayézîd. Les historiens byzantins, tels que **Ducas, Constantin Porphyrogénète, Chalcondylas**, etc., permettent de contrôler et de compléter leurs récits.

Dans les livres VII et VIII de sa *Geschichte des osmanischen Reiches*, **De Hammer** a donné la substance des uns et des autres. Les *Mouncha'ât* ou papiers d'Etat réunis par **Férîdoûn Bey** en 982 (1574-1575), et publiés à Constantinople en 1274 (1858) contiennent la correspondance de Timour avec les souverains musulmans contemporains : c'est un recueil de la plus haute importance (2). Les archives d'Europe ont conservé quelques lettres de Timour aux princes chrétiens.

Les chroniques chinoises abondent en renseignement sur les relations de Timour avec les Ming, ses suzerains : dans son *Introduction à l'histoire des Mongols*, M. **Blochet**, qui en a fait une étude spéciale, les compare aux données fournies par les historiens arméniens : c'est d'après **Thomas de Mezdoph** que **Félix Nève** a composé son *Exposé des guerres de Tamerlan et de Schah-Rokh dans l'Asie centrale* (Bruxelles, 1860, in-8°).

Quelques voyageurs européens donnent des renseignements utiles pour l'histoire de Timour. C'est d'abord **Ruy Gonzalez de Clavijo**, ambassadeur de Castille au-

1. Cf. **Blochet**, 107-110.
2. **Browne**, 203-206.

près de Timour : il vit Samarkand en 1404, et en a laissé une description du plus vif intérêt, plusieurs fois publiée ou traduite. Le Bavarois **Schiltberger** était au service de Timour et de ses successeurs; ses Mémoires, comme ceux du Français **Boucicault**, sont à consulter.

Nous ne pouvons donner ici un aperçu, même sommaire, des historiens occidentaux de Timour. Il suffira de nommer, parmi les plus importants, **D'Herbelot** : sa *Bibliothèque Orientale* contient une bonne notice dont **Khondémîr**, complété par **Ibn ʿArabchâh, Ibn Chihna**, etc., est la principale source; **De Guignes**, qui consacre à Timour et aux Timourides le livre **XX** de son *Histoire des Huns;* **Price**, auteur d'une excellente biographie (1); **Malcolm**, auteur de *l'History of Persia* (London, 1815, 2 vol. in-4°); **De Hammer**, déjà cité; **W. Heyd**, dont la *Geschichte des Levanthandels im Mittelalter* (Stuttgart, 1879, 2 vol. in-8°) a été traduite en français et remaniée par **Furcy Raynaud**, avec la collaboration de l'auteur (Leipzig, 1885-1886, 2 vol., in-8°) : cet ouvrage, capital pour l'étude des questions économiques, est en outre précieux à consulter pour tous les faits historiques du Moyen-Age; MM. **Skrine** et **Denison Ross**, à la collaboration de qui nous devons *The Heart of Asia, an History of Russian Turkestan and the Central Asian Khanates from the earliest times* (London, 1899, pet. in-8°). Parmi les publications de ces dernières années nous relèverons l'ouvrage, déjà cité, de **M. E. Blochet** (Leide et Londres, 1910, gr. in-8°); *A History of Persia*, du lieutenant-colonel **P. M. Sykes** (London, 1915, 2 vol. in-8°); l'admirable travail de **M. E. G. Browne**, *A History of Persian Literature under Tatar Dominion* (*A. D.* 1265-1502) (Cambridge, 1920, in-8°);

1. Dans son *Chronological Retrospect* (London, 1814-1821, 4 vol., in-4°), vol. III, Part I, 297-463. Cf. **Browne**, 196.

The Turks in Central Asia, de M. **A. Czaplicka** (Oxford, 1918. in-8°), étude que termine une importante bibliographie, et l'*Histoire de l'Asie* de M. **René Grousset** (Paris, 1922, 3 vol. in-8°), ouvrage consciencieux et utile.

II

Timour.

Ses origines. — Son caractère.

Timour est né près de Kach, en Transoxiane, dans les états d'un prince nommé Kazghan, le 25 cha'bân de l'année de la Souris, *Sitchkan*, 736 de l'Hégire (8 avril 1336). Il appartenait à une famille qui faisait remonter ses origines à Djenguiz Khan dont un cousin, Karatchar Noyan, faiseur de rois plus ou moins légendaire, aurait été l'ancêtre de Timour. L'épitaphe du conquérant donne la généalogie suivante : fils de Taraghay, fils de Burkel, fils de Ilenguir, fils de Karatchar Noyan, fils de Soughoutchitchin, fils de Irzamtchi Baroula, fils de Katchoulay, fils de Touménay Khan. Nous verrons plus loin que le successeur immédiat de Timour, Châhroukh, fit entreprendre de grandes recherches historiques pour justifier cette généalogie (1).

1 Cf. **Blochet,** 57, 60-62 et 64, **Cheref ed-Din**, I, 8-21, donne un long récit, entremêlé de citations poétiques, de la naissance de Timour. Voir aussi **Ibn 'Arabchâh,** I, 12 et sq.

Très fréquent en turc et en mongol, le nom de Timour, devenu chez les Ottomans *Démir,* signifie « fer » (1). Une blessure lui avait valu le surnom de Leng « boîteux » : c'est de la réunion du nom et du surnom que les Européens ont formé Tamerlan. Aux différentes époques de sa vie, Timour prit des titres variés : d'abord Kourékan « allié (ou gendre) de souverains » ; Ibn 'Arabchâh voit, dans ce terme, la preuve que Timour, en dépit de ses assertions, était de naissance modeste (2) ; *Emir* « émir », ou bien *El-Emîr El-Kebîr* « le Grand Emir » ; *Sâheb Kirân* « Maître de l'heureuse conjonction des astres », et finalement *Sultân* : il ne commença à prendre ce titre qu'en 771 (1369-1370), et ne l'adopta définitivement qu'en 790 (1388). Sa devise était *Râstî Rostî,* en persan « Vérité, Salut », et il avait pour armoiries trois cercles représentant les trois parties du monde sur lesquelles il régnait.

Sérieux et sombre, Timour n'aimait pas les manifestations de la gaieté. Les hypocrites lui étaient odieux, et il exigeait de son entourage la vérité, même blessante pour lui. Peu instruit, il recherchait cependant la société des savants et des littérateurs, et encourageait leurs travaux. Sa mémoire était remarquable (3).

Les nombreuses peintures, persanes ou indiennes, représentant Timour, manquent à la fois d'exactitude et de vraisemblance. Elles donnent en général à ce conquérant un type iranien accusé, un teint blanc, une barbe longue et épaisse, une taille moyenne, alors que les contemporains nous dépeignent Timour comme étant de haute taille, ayant la tête très grosse, le teint coloré et les cheveux blancs dès l'enfance. A cette époque, les races mongole et iranienne ne s'étaient guère

1. On remarquera la curieuse ressemblance de Timour et de Τόμυρις, signalée par **Blochet,** 210

2. D'après lui Timour, descendait d'une famille de bergers et de brigands, suivit lui-même, à ses débuts, la carrière paternelle.

3. Cf. **Cheref ed Din,** I, 1-4.

mélangées (1). L'infirmité qui valut à Timour le surnom de Leng « boîteux », provenait d'une blessure reçue dans le Séistan : Ibn ʿArabchâh, qui essaye toujours d'amoindrir Timour, prétend qu'il reçut cette blessure en cherchant à voler un mouton. Une autre blessure l'aurait, dit-on, privé pendant un certain temps de l'usage d'une main. Il portait le costume persan, comprenant une longue robe de soie et un bonnet de feutre de forme haute et conique, tout en observant certains usages mongols : c'est ainsi qu'il avait, à chaque oreille, une perle de grand prix. Timour aimait, du reste, le luxe et le faste : nous connaissons, par Clavijo, les splendeurs de la cour de Samarkand où tous, hommes et femmes, étaient vêtus d'étoffes de soie, de velours ou de satin, ornés à profusion de diamants, de rubis, d'émeraudes et de perles; les armes elles-même étaient décorées de la sorte. L'or et l'argent étaient employés, non seulement pour l'ornement des palais, mais pour la vaisselle, les coupes à boire et les ustensiles usuels.

III

L'Asie et l'Europe orientale au temps de Timour.

La Perse

La Perse, sur laquelle portera le principal effort de Timour, et qui lui devra d'occuper, en Asie, une situation prépondérante, était, au XIVe siècle, profondément

1. **Vâmbéry, I, 212-213. Ibn ʿArabchâh** consacre son dernier chapitre au portrait, moral et physique, de Timour.

divisée et en proie à l'anarchie. Quatre dynasties principales : les Djelaïrides, les Mozafférides, les Kourts et les Serbédârân, se la partageaient, et des princes locaux, très nombreux, leur disputaient le pouvoir. Le nombre et l'étendue des états variaient sans cesse. La mort du sultan Aboû Sa'îd, survenue le 13 rabî' II 736 (30 novembre 1335), fort peu de temps avant la naissance de Timour, marque, avec la fin de la domination mongole, le commencement d'une nouvelle ère.

Bien que d'origine arabe, la dynastie des Mozafférides, la plus importante de toutes, représente mieux que les autres l'esprit iranien. Les règnes de Mobâriz ed-Dîn, Châh Choudjâ', Zeïnol-'Abidîn, qui vont de 713 (1313) à 795 (1393), date de la conquête de Timour, sont marqués par des troubles nombreux et des luttes fratricides; mais ces trois souverains, Châh Choudjâ' surtout, sont des lettrés qui favorisent une renaissance intellectuelle. Hâfiz fut le protégé des Mozafférides, dont le domaine comprenait le Fârs, l'Irâk 'Adjemî et le Kermân, avec Yezd pour capitale (1).

Les Djelaïrides, tribu mongole qui avait supplanté la tribu rivale de Tchoban en 737 (1337), et rattachait ses origines à Houlagou, est personnifiée par Hasan Bozorg, « Hasan le Grand », le triomphateur de Tchoban, et son fils et rival Hasan Koutchek « Hasan le Petit », assassiné traîtreusement en 744 (1343). Leurs principaux successeurs furent Cheikh Ouveïs et Sultan Ahmed. Cette dynastie, qui possédait Bagdad et Tauris, disparut au siècle suivant (2).

Au nord-est de la Perse et dans les régions voisines régnaient les Kourts, dont la capitale était à Hérat, et dont le fondateur fut Tâdj ed-Dîn 'Osmân Marghînî, au début du XIIIe siècle. Des luttes fratricides précédèrent l'avènement de Mo'izz ed-Dîn, qui prit le pouvoir au mo-

1. **Browne**, 161-170.
2. *Op. cit.*, 170-173.

ment où la domination mongole allait finir en Perse, en 732 (1331) (1).

Contemporains des Kourts, les Serdébârân suivirent leur fortune. Un soulèvement religieux donna naissance, en 737 (1137), à cette dynastie dont l'existence fut mouvementée : sur douze souverains ayant régné, au total, pendant une cinquantaine d'années, neuf périrent de mort violente. Chiites enthousiastes, les Serbédârân régnaient à Sebzévâr et dans sa région (2).

L'Inde

La dynastie musulmane des Taghlak, d'origine turque, a remplacé à Delhi, en 1321, les Ghildji, qui étaient des Afghans. Mohammed Taghlak, sous le règne de qui naît Timour, est un souverain lettré et artiste; mais, entraîné par le zèle religieux, il veut convertir à l'Islam tous ses sujets et persécute les brahmanistes. Une révolte générale et le démembrement de son empire seront les conséquences de sa tyrannie : ses principaux émirs, profitant de la situation, deviendront autant de souverains indépendants, et l'empire de Delhi, auquel Timour, à la fin du XIVe siècle, viendra imposer sa suzeraineté, sera réduit alors à bien peu de chose : jusqu'à la fin du XVe siècle, il « ne fut plus qu'un sultanat du Dôâb, dépourvu de toute autorité sur les cinq Etats musulmans qui s'étaient constitués dans ses dépouilles, au Bengale, à Djaounpour, au Malwa, au Goudjerâte et au Dékan (3).

La Chine et les états voisins

Dans la seconde moitié du XIVe siècle la Chine échappe complètement à la domination mongole. La ré-

1. *Op. cit*, 173-178.
2. *Op. cit*, 178-179.
3. Grousset, *Histoire de l'Asie*, III, 205.

volte qui aboutit à l'avènement de l'empereur Hong Wou et de la dynastie nationale des Ming, commença en 1352; ce ne fut qu'en 1370 que le territoire chinois se trouva complètement libéré. Mais les hostilités ne cessèrent pas alors. Poursuivant l'ennemi chez lui, les Ming, entre 1370 et 1390, annexèrent à leur empire plusieurs possessions mongoles. Timour dut reconnaître leur suzeraineté : s'en affranchir fut le rêve de toute son existence, et il mourut au moment où il partait, à la tête d'une armée formidable, entreprendre la conquête de la Chine.

Le Tibet et le Japon forment des Etats indépendants; la Corée aussi est devenue indépendante. L'Indochine est partagée en cinq royaumes : Tonkin, Cochinchine, Siam, Cambodge et Mian.

Turcs et Mongols

A sa mort, arrivée en 624 (1227), Djenguiz Khan avait laissé à son second fils, Tchaghatay, un empire qui devait porter son nom, et comprenait la Transoxiane, une partie de la région de Kachghar, le Badakhchan, Balkh et Ghazna. Cet empire, qui dura près d'un siècle et demi, eut une existence mouvementée après la mort de Tchaghatay et de Okday qui était, avec lui, le chef suprême de l'empire mongol (639 = 1241). Le nombre des souverains fut considérable : 26 selon les uns, 31 selon d'autres, et leurs compétitions aboutirent, en 721 (1321), au partage de l'empire; il y eut désormais les khans de Transoxiane et ceux de Djeté, c'est-à-dire de Mongolie. Ces derniers régnaient sur la Dzoungarie actuelle et la plus grande partie du Turkestan oriental et occidental. Leurs luttes ne furent pas moins acharnées que celles de leurs prédécesseurs, et, de l'avènement de la dynastie à sa destruction par Timour, en

771 (1370), on compte 15 khans, pour la plupart étrangers à la race de Tchaghatay (1).

Rentrés dans leur pays d'origine, les anciens maîtres de la Chine avaient fondé, au nord de la Mongolie, un groupe de principautés considéré, avec plus ou moins de vraisemblance, comme un état autonome, celui des Yuan. Deux autres principautés mongoles s'étaient fondées chez les Tangouts : celles de Kouei et de Tho Kan : elles passèrent bientôt sous la domination chinoise. La ville de Hami, ou Khamil, était la capitale d'un royaume ouïgour.

Malgré l'avènement de la dynastie des Ming, le Turkestan tout entier resta le domaine de Tchaghatay, et il en sortira, au xve siècle, une dynastie conquérante, celle des Cheïbanides ou Uzbeks, qui contribuera à la chute des successeurs de Timour et dominera en Asie centrale jusqu'à la fin du xvie siècle. Voici quelles furent ses origines :

Djenguiz Khan avait donné à son fils aîné, Tchoutchi, de vastes territoires comprenant le Kiptchak, les steppes au nord et à l'est de la mer d'Aral, une partie de la Sibérie actuelle, les contrées au nord de la Caspienne et plusieurs points du cours inférieur du Volga. A la mort de Tchoutchi, en 1225, cet état fut partagé entre ses fils : l'aîné, Orda, eut la région de la Horde Blanche (Est); Batou, le conquérant de la Russie, eut la région de la Horde d'Or (Ouest), avec Saraï, sur le Bas-Volga, pour capitale. Un troisième fils, Cheïbân ou Cheïbek, fonda un royaume voisin de la Horde Blanche : il fut l'ancêtre, mais non le fondateur réel, de la dynastie cheïbanide (2).

Vámbéry (3) a fait remarquer que chez les Turcs le

1. Skrine et Denison Ross, 160-164.

2. Skrine et Denison Ross, 182-183. On trouvera l'histoire complète de la dynastie uzbèke dans HOWORTH, II, 686-875.

3. II, 35-36.

prince ayant exercé une influence décisive, soit par ses conquêtes, soit par ses institutions, donne son nom à son peuple. C'est ainsi que les Osmanlis ou Ottomans ont pris le nom du sultan ʿOsmân, le créateur de leur puissance. La dynastie dont nous nous occupons se trouve avoir deux éponymes : Cheïbân, le plus ancien de ses souverains, et Euzbek (1), dont nous avons fait Uzbek, le neuvième par ordre de date : il fit adopter l'Islamisme à ses sujets et fut l'avant-dernier des quatre grands conquérants du Kiptchak; il a précédé de 150 ans Aboû'l-Khaïr, le vrai fondateur de l'empire cheïbanide; à cette époque, la Horde d'Or se trouvait morcelée en quatre états contre lesquels Ivan Vasilievitch eut beau jeu quand il voulut affranchir la Russie de la domination tartare.

La nation uzbèke avait été formée par un mélange de Turcs et de Mongols musulmans; on en a diverses preuves, notamment dans les noms de ses 32 tribus, dont plusieurs sont des termes employés, aujourd'hui encore, dans le désert de Gobi.

Les Turkmènes de l'Azerbâïdjân et de la Mésopotamie

La dynastie des Djelaïrides, Ilkhaniens ou Ilékaniens (2) doit ses divers noms à l'émir Djelaïr, éponyme de la tribu dont il était le chef, ilkhan ou ilékan. En 736 (1335-1336) l'un de ses descendants, Hasan Bozorg, fondait à Bagdad une nouvelle dynastie qui domina à la fois sur Bagdad et sur l'Azerbâïdjân, Hasan Bozorg régna jusqu'en 757 (1356); son fils Cheikh Ouveïs lui succéda, et laissa le pouvoir, en 776 (1374-1375) à son fils aîné Hoseïn, dont l'un des frères, Sultân Ahmed, d'a-

---

1. C'est-à-dire « chef (*bek*) indépendant (*euz*). » Chose curieuse, on retrouve ce terme en Hongrie dans des actes datés de 1150, comme nom d'une dignité ou d'une fonction. *Op. cit.*, II, 36 (note).

2. Voir son histoire dans **Howorth**, II, 654.

bord gouverneur de Basra, se révolta en 782 (1380-1381) prit Tauris et fit exécuter Hoseïn, mais ne fut définitivement reconnu souverain que deux ans plus tard, après avoir livré de rudes combats à ses autres frères. Attaqué par Timour, il perdit bientôt Tauris et Bagdad, et dut aller en Egypte demander l'hospitalité au sultan Barkouk, qui l'engagea à revenir à Bagdad. Le conseil fut suivi, et, aidé par le Turkmène Kara Yoûsouf, Sultân Ahmed put tenir tête pendant huit ans à Timour et à ses propres sujets révoltés. En 803 (1400-1401) il était obligé d'abandonner Bagdad; il y rentra un peu plus tard grâce à la guerre survenue entre Timour et Bayézîd; mais, abandonné par Kara Yoûsouf, il se réfugia en Syrie où son vainqueur, le Timouride Aboû Bekr, le fit prisonnier : Sultân Ahmed partagera la captivité de son ancien allié, Kara Yoûsouf, et ne retrouvera sa liberté qu'après la mort de Timour, en 807 (1405). Il parvient à reconquérir tout son empire; mais Aboû Bekr la chasse de l'Azerbâïdjân; Kara Yoûsouf lui inflige une défaite, et le lendemain, 28 rabîᶜ 813 (30 août 1410), il est assassiné. Sultân Ahmed, despote cruel, cupide et perfide, était du moins un guerrier courageux et un souverain lettré : il protégeait les poètes et les artistes, et aurait composé, avec des poésies persanes et arabes, plusieurs traités sur la musique (1).

Les Djelaïrides eurent pour alliés et successeurs la dynastie du Mouton-Noir, *Kara-Kouyounlou,* ainsi nommés, comme leurs rivaux du Mouton-Blanc, *Ak-Kouyounlou,* d'après l'emblème de leur drapeau. Originaire de la région du lac de Van, où elle possédait un petit domaine, elle domina ensuite sur ce qu'on appelait « la province du Mouton-Noir », *Kara-Kouyounlou Ili,* c'est-à-dire l'ancienne Colchide, Trébizonde et sa région. Elle eut pour ancêtre, mais non pour fondateur, un chef

---

1 Barthold, *Encyclopédie de l'Islam,* I, 200; Dooulètchâh, *Tezkèrè,* éd Browne, 306.

militaire, Kara Mohammed, auquel le sultan de Bagdad, Ouveïs, donna, en récompense de ses services, le commandement de tous les contingents turkmènes de son armée. Son fils, Kara Yoûsouf, lui succéda dans son commandement. Avec Kara Yoûsouf, frère de la célèbre Gauher Châd, commence la dynastie. Traître et ingrat, il enlève Bagdad à Ouveïs, le protecteur de sa famille. Mais Timour envoie contre le chef révolté son petit-fils Aboû Bekr, qui reprend Bagdad pour la donner à Sultân Ahmed.

La dynastie du Mouton-Blanc, *Ak-Kouyounlou,* qui régna de 780 (1378) à 914 (1508-1509) sur l'Arménie mineure, ou « province du Mouton-Blanc », *Ak-Kouyounlou Ili,* se rattachait à l'émir Bayenderi, à qui Timour avait accordé un fief en Arménie et en Mésopotamie, avec Diyâr-Bekir pour capitale. On n'est pas d'accord sur le nombre de ses souverains : treize selon les uns, neuf seulement selon les autres. Pour Mîrkhond, le premier des « Bayendérides », *Bayenderiyé,* ayant régné, serait Ouzoun Hasan. Pour d'autres historiens, ce serait Tour ʿAlî Beg « le Turkmène », qui possédait Mossoul et Amid; son fils Koutlou Beg étendit sa domination sur la plus grande partie de la Mésopotamie et mourut en 809 (1406), âgé de plus de 90 ans.

Le fils de Koutlou Beg, Kara ʿOsmân, était entré au service du prince de Sîvâs, Kâdî Burhân ed-Dîn. Il tua son maître et s'empara de son domaine. Une armée ottomane marchant contre lui, il prit la fuite, alla auprès de Timour qu'il accompagna dans son expédition contre Bayézîd, en Asie Mineure. En récompense de son zèle, Timour lui accorda un fief comprenant Sîvâs, Erzindjân, Edesse et Mârdîn, qu'il conserva plus de trente ans.

Syrie, Arabie et Egypte

Ces trois pays se trouvent, au XIVe siècle, sous la do-

mination plus ou moins effective des sultans mamloûks d'Egypte : des Bahrites jusqu'en 784 (1382), des Bordjites après cette date. Sous les premiers, l'idée dynastique persiste encore, et l'islamisation de l'Egypte se poursuit, non sans violences. Sous les seconds, « l'oligarchie militaire n'est plus seulement un principe, elle est pratiquement réalisée. La constitution d'une féodalité militaire a abouti à une militarisation complète » (1).

Maîtres de la Syrie, les Mamloûks, appliquant le principe *divide ut imperes,* avaient partagé le territoire en six provinces correspondant aux anciens royaumes eyyoubites : ils comptaient sur les rivalités des gouverneurs pour assurer le maintien de leur autorité, et l'expérience montra que le calcul était juste. Un des meilleurs de ces gouverneurs fut Tinkiz, qui gouverna la province de Damas de 1312 à 1340; il fit tous ses efforts pour assurer sa sécurité et favoriser son développement économique. Mais, d'une manière générale, la situation de la Syrie, au XIVᵉ siècle, est des plus troublées : à l'antagonisme des chrétiens et des musulmans viennent se joindre les attaques du dehors : des Mongols de Perse, aidés par les Arméniens et les Géorgiens, et qui faillirent avoir pour compagnons d'armes les Francs de Chypre; des Templiers, des Génois, qui débarquèrent à Saïda et bombardèrent Beyrouth à deux reprises (2).

En Arabie, l'influence des Mamloûks est moins marquée; elle se fait toutefois sentir, non seulement sur les côtes de la mer Rouge, mais encore à la Mecque, après la destruction du khalifat abbaside de Bagdad, en 656 (1258) (3).

---

1. Ch. Becker, *Encyclopédie de l'Islam*, II, 10.
2. Lammens, *La Syrie*, II, 4-5, 17-20.
3. B. Moritz, *Encyclopédie de l'Islam*, II, 386.

Ottomans et Byzantins

L'empire grec, en pleine décadence, perd ses provinces d'Asie Mineure que les Ottomans, héritiers des Seldjoukides, lui enlèvent peu à peu. Orkhan, sous le règne de qui naîtra Timour, s'empare de Brousse, Nicée et Nicomédie, et annexe la principauté de Karasi. Le premier de sa dynastie, il prendra le titre de sultan, aura Brousse pour capitale, étendra son empire jusqu'à la mer de Marmara et, passant les Dardanelles, se rendra maître des Détroits (1). Au siècle suivant, l'un de ses successeurs, Mehmed II, prendra Constantinople et deviendra un des plus puissants souverains de l'Europe comme de l'Asie; mais auparavant la puissance ottomane, se heurtant à la rivalité de Timour, aura supporté de rudes épreuves.

Les royaumes chrétiens du Levant

Le royaume français de Chypre est au XIVe siècle l'un des pays les plus riches du monde. Famagouste est devenue le grand port d'échange entre l'Europe et l'Orient; des vaisseaux de toutes nationalités y apportent les produits des pays les plus éloignés. Ses souverains ont, dans tout le Levant, une influence considérable; ils prennent des offensives victorieuses contre les Turcs et les sultans mamloûks d'Egypte, et font reconnaître leur autorité par les Arméniens. Tant de prospérité excite la jalousie des Italiens : en 1373 les Génois s'emparent de Famagouste, s'attribuent le monopole du commerce et imposent aux derniers rois de Chypre un protectorat auquel ils ne se soustrairont que pour tomber sous le joug de Venise (1464) : une fois la dynastie éteinte, Venise prendra possession de l'île, et la gardera jusqu'à la conquête ottomane.

1 Grousset, *Histoire de l'Asie*, I, 274-275.

Pour le royaume d'Arménie, la décadence est venue. Ses alliés, les Mongols, ont été refoulés par les Mamloûks d'Egypte qui, mécontents de la concurrence active faite par le port de Lajazzo au commerce égyptien, l'attaquent à maintes reprises. En 1375, il ne reste plus à l'Arménie qu'une place forte : celle de Sis. Léon VI de Lusignan, après une résistance courageuse, mais inutile, doit capituler et, chassé de son royaume, il viendra mourir à Paris.

Incorporée en 1248 à l'empire de Djenguiz Khan, la Géorgie sera, pendant les quinze dernières années du XIV[e] siècle, envahie à plusieurs reprises et saccagée par Timour. Au siècle suivant, un partage malheureux préparera sa ruine.

En Europe, la Moldavie et la Valachie, principautés de date récente, mènent une existence précaire, perdant et regagnant tour à tour leur indépendance. Le royaume bulgare va disparaître, conquis, en 1396, par les Ottomans.

La Crimée

Génois et Tartares se partageaient cette contrée, d'où la domination de Byzance avait disparu, et où celle des Vénitiens n'avait pu s'implanter. Entre les deux peuples, les relations étaient des plus tendues; le meurtre d'un Tartare par un Génois, en 1342, déchaîna la guerre. Les Tartares vinrent assiéger Caffa; mais, hors d'état de continuer le blocus, ils durent accepter la médiation de Venise, et un compromis fut accepté : les Tartares reconnurent aux colonies génoises une existence légale, et ils eurent le droit d'avoir à Caffa un agent de leur nation, nommé par eux et agréé par les Génois, pour régler les affaires de leurs ressortissants. De nombreux conflits montrèrent, dans la suite, qu'un tel accord était insuffisant pour assurer la paix.

La Russie

Divisée à l'extrême en petites principautés rivales, la Russie, menacée par les Prussiens et les Lithuaniens, était obligée de reconnaître la suzeraineté mongole : les princes de Moscou ne régnaient qu'avec le bon plaisir des souverains mongols, dont ils devaient solliciter les *yarligh*, ou décrets d'investiture. Sans le vouloir, les Mongols préparèrent l'unité et l'indépendance des Russes, en leur donnant l'idée d'un pouvoir central, et en empêchant la conquête européenne (1).

Les Mongols et l'Europe

Des rapports s'étaient établis de bonne heure entre l'empire mongol et l'Europe. Les relations commerciales, dont nous parlerons plus loin en détail, avaient toujours été assez suivies. L'espoir de convertir au Christianisme une nation dont beaucoup de membres sont chrétiens fait envoyer, dès le XIII[e] siècle, des missionnaires dont les relations ont été conservées. Enfin, de part et d'autre, on considérait comme avantageuses des alliances politiques qui furent tentées à plusieurs reprises. Les papes, les rois de France, d'Angleterre et de Castille correspondaient avec les souverains mongols; parfois des ambassadeurs furent échangés. Timour, qui reçut à Samarkand l'envoyé espagnol Clavijo, écrivait au « re di Fransa », c'est-à-dire Charles VI, pour l'engager à donner plus d'extension aux rapports commerciaux, et Charles VI, en 1403, faisait une réponse des plus amicales à Timour, qu'il appelait « l'invincible » (2).

---

1. Cf. **Blochet**, 191-200.

2. Les lettres des souverains mongols conservées aux Archives Nationales ont été publiées et traduites par **Abel-Rémusat** dans ses *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens et particulièrement des rois de France avec les empereurs mongols*; cf. **Browne**, 10-11. Voir aussi le *Mémoire sur une correspondance inédite entre Tamerlan et le roi de France Charles VI* lu à l'Institut le 3 juillet 1822 (inséré dans le n° 226 du *Moniteur* et tiré à part, en brochure de 11 pages), par **Silvestre de Sacy**.

IV

Premiers exploits. Fondation d'un royaume. Conquête de la Perse.

Très jeune encore, Timour s'était rendu célèbre par son intelligence et sa bravoure; à vingt-quatre ans, il portait déjà le titre de *sâhib kirân*. D'abord au service du khan de Djetè, il ne tarda pas à s'affranchir de son autorité.

Aboû'l-Ghâzî (1) a raconté l'histoire romanesque de Toughlouk Timour Khan, le souverain de Djetè, qui serait né en 730 (1329-1330). Son père Il Khodja, plus connu sous le nom de Isèn Bogha, descendant de Djenguiz Khan par son ancêtre Tchaghatay, régnait à Boukhara. Les émirs de la région étendirent son autorité sur Kachghar, Yarkend, Ala Tagh et la Mongolie. Il n'eut, de sa femme Satilmich Khatoun, aucun enfant : Toughlouk Timour Khan naquit d'une concubine mongole, nommée Mingli. Satilmich Khatoun éloigna la mère et l'enfant que les émirs, après la mort de Isèn Bogha, firent rechercher. A dix-huit ans, Toughlouk Timour Khan était proclamé souverain; à vingt-quatre, à la suite d'un entretien avec le cheikh Djemâl ed-Dîn, saint personnage appartenant à une famille de Boukhara dans laquelle la double vue était héréditaire, il embrassait l'Islamisme et le faisait embrasser à son peuple.

1. *Histoire des Mongols*, éd. Desmaisons, p. 155-162 du texte et 164-170 de la traduction.

En 762 (1361), Toughlouk Timour Khan, profitant de l'anarchie qui règne en Transoxiane, envahit ce pays, dont il fait la conquête sans rencontrer beaucoup de résistance. Timour et son beau-frère, l'émir Hoseïn, s'étaient réfugiés dans des tribus amies, les Nîkoûderîs et les Hezârè. Toughlouk Timour Khan, ayant pris possession de Samarkand, nomme son fils Ilyâs Khodja gouverneur des pays conquis, et lui donne pour premier conseiller Timour qui, blessé par les procédés de son entourage, va bientôt rejoindre l'émir Hoseïn, afin de préparer la lutte contre les envahisseurs. Toughlouk Timour Khan étant mort peu après, ils prennent l'offensive (765 = 1364) et battent Ilyâs Khodja, qui repasse l'Oxus pour se réfugier à Boukhara. Il est massacré, avec la presque totalité de sa famille, par l'émir Kamar ed-Dîn, qui avait une blessure d'amour-propre à venger. De tous les fils de Ilyâs Khodja, un seul, Khizr Khodja, avait pu échapper au massacre : c'est de lui que descendent les princes de Kachghar et de Yarkend. Le royaume de Djetè tombe au pouvoir de Kamar ed-Dîn qui, attaqué à cinq reprises différentes par Timour, prend la fuite, lui abandonnant ses états. Sa fin est restée assez mystérieuse (1).

Le règne de Timour ne commence réellement qu'avec la conquête de Djetè et du Khârezm qui, entreprise en 771 (1369-1370), durera jusqu'en 782 (1380). Elle fut des plus pénibles et des plus mouvementées. Cheref ed-Dîn, qui en donne le détail, compte quatre campagnes au Khârezm, plus cinq expéditions contre Djetè. S'étant retourné contre son ancien allié, Hoseïn, Timour l'assiège dans Balkh. La ville est prise; Hoseïn se soumet et suit le conseil de Timour qui, ayant feint de se réconcilier avec lui, l'engage à faire le pélerinage

1. **Aboû'l-Ghâzî**, *op. cit.*, pages 162 du texte et 170 de la traduction ; **Cheref ed-Dîn**, I, 43 et sq. : le récit de l'expédition finale est donné p. 274-275.

de villes saintes. Timour fait assassiner Hoseïn en cours de route, se proclame, à Samarkand, successeur des Djenguizkhanides et des souverains de Tchaghatay (1), et part pour le Khârezm avec une armée qui a pour lui un attachement fanatique, entouré de savants, de poètes, de musiciens et de personnages religieux dont il recherche la société. Protecteur officiel de l'Islam, il favorise l'ordre des Nakchbendiyé, alors à ses débuts.

Des complications surviennent dans le Kiptchak. Cette région, qui est en pleine anarchie, se partage en 776 (1375) entre les khans de la Horde Blanche, Ourous, et de la Crimée, Toktamich. Celui-ci, vaincu, trouve auprès de Timour asile et appui : le conquérant met à sa disposition une armée avec laquelle, l'année suivante, il reprend le Kiptchak (2). Quatre ans après cette restauration, les troupes de Timour entraient en contact avec les Slaves. A Koulikovo, Mamay, le khan de la Grande Horde, essuie un désastre de la part de Dmitri Donskoï, son vassal révolté. Toktamich, envoyé par Timour, pénètre aussitôt dans la région, tue Mamay et somme Dmitri de reconnaître l'autorité de Timour. Dmitri refuse. Envahissant alors la Russie, les Tartares saccagent Wladimir, Mojaïk et les villes de Sousdalie, prennent par ruse et incendient Moscou, menacée par les Lithuaniens auxquels ils infligent une sanglante défaite près de Poltawa. Ces événements eurent pour résultat de refaire l'unité slave. Morcelée à l'extrême, la Russie était menacée du joug des chevaliers teutoniques, d'un côté; de la conquête lithuanienne, de l'autre. Sans leur défaite de Poltawa, les Lithuaniens seraient bientôt entrés à Moscou (3).

1. **Cheref ed-Dîn**, I, 207-214. Cf. **Ibn 'Arabchâh**, I, 146 et sq.
2. **Cheref ed-Dîn**, I, 278-283. Cf. **Howorth**, II, 225-259.
3. **Blochet**, note des p. 199-200.

***

Ce fut dans le courant de cette même année 782 (1380-1381) que Timour entreprit la conquête de la Perse (1). Il avait alors quarante-cinq ans. Passant l'Oxus, il pénétra dans le Khorassan et marcha sur Hérat, capitale du royaume des Kourts : Ghiyâs ed-Dîn ᶜAlî, qui y régnait, fit sa soumission. A Endekhoûd, il rendit visite au derviche Baba Sangoû, qui lui jeta à la tête un morceau de viande : ce geste imprévu fut considéré comme un présage de victoire. Sarakhs ayant capitulé, Timour alla à Tâgâbâd rendre hommage au saint Zeïn ed-Dîn Aboû Bekr (2), puis à Torchîz, où son fils Mîrânchâh vint le rejoindre et où il reçut une ambassade du Mozafféride Châh Choudjâᶜ dont son autre fils, Pîr Mohammed, voulait épouser la fille. Timour passa l'hiver à Samarkand, où il perdit sa femme Dilchâd Aga et sa sœur aînée Koutlouk Tarkhan Aga.

Les opérations débutèrent en 784 (1382-1383) par une expédition contre les Mongols païens. Puis Timour envahit les provinces du nord de la Perse : Gourgân, Mâzendérân. Séistân, qui furent soumises en peu de mois. Il y eut des résistaces acharnées : à Zirih, dont les 500 défenseurs se firent tuer presque tous : dans cette ville, et dans quelques autres aussi, des tours furent élevées avec les crânes des vaincus. Le Serbédarien Khodja ᶜAlî Mohammed, souverain de Sebvézâr; Valî, qui régnait en Mâzendérân, et les autres princes locaux, se soumirent. En Khorassan, Ghiyâs ed-Dîn ᶜAlî, jugeant la résistance inutile, avait fait de même. Timour usa de générosité, et laissa leurs états à ces princes qui ne pouvaient lui résister. Kandahâr et le Zaboulistân ayant été conquis. Timour rentra à Samarkand.

1. **Cheref ed-Dîn,** I, 308 et sq.
2. **Ibn ᶜArabchâh,** I, 101-106. Cf. **Browne,** 18?

Des troubles éclatèrent à Hérat, après la mort du gouverneur. Le clan des Ghoûrides se souleva, tuant quelques Turcs ou Mongols. Mîrânchâh, qui, au retour de l'expédition dans le nord de la Perse, était allé camper au bord du Mourghâb, reçut l'ordre de réprimer la révolte. Les plus coupables furent exécutés, et la ville fut détruite. Ghiyâs ed-Dîn ᶜAlî, qui était allé camper à Kedjestân, où il avait fait cacher ses trésors, fut exécuté, ainsi que son frère; les autres princes kourts furent envoyés prisonniers à Samarkand, et la dynastie prit fin cette année-là (785 = 1383-1384), après une domination qui avait duré plus d'un siècle. Les princes serbédariens allèrent partager, à Samarkand, la captivité des Kourts et du souverain du Séistân, Châh Kotb ed-Dîn (1).

Mécontent de l'émir du Mâzendérân, Valî, Timour passait de nouveau l'Oxus en 786 (1384-1385), et allait camper près d'Asterâbâd. Après une campagne d'un mois, Valî, hors d'état de résister plus longtemps, s'enfuyait à Rey, puis à Roustemdâr. Timour partagea ses états entre divers princes de sa famille (2).

Toktamich devait le pouvoir à Timour. Malgré l'opposition des plus dévoués de ses émirs, il attaqua son bienfaiteur. Une expédition partie du Kiptchak, sous les ordres de Beg Poûlâd, alla saccager Tauris et l'Azerbâïdjân. Timour, qui se trouvait alors à Bardhaᶜa, en Arménie, fit traverser la Koura à ses troupes qui, engageant la lutte dans de mauvaises conditions, furent battues. L'arrivée de Mîrânchâh vint rétablir la situation en faveur de Timour, qui remporta une victoire complète. Rendant la liberté aux prisonniers, Timour blâma, devant eux, l'ingratitude de Toktamich, qu'il avait traité comme un fils. Cette mansuétude ne toucha pas le sou-

1. **Cheref ed-Dîn,** I, 315 et sq., et **Ibn ʿArabchâh,** 92-101.
2. **Cheref ed-Dîn,** I, 279 et sq. **Ibn ʿArabchâh,** I, 148-155

verain du Kiptchak : considérant Timour comme un usurpateur, il fit ses préparatifs pour une nouvelle campagne (1).

L'année suivante, en 788 (1386-1387), commença la grande expédition qui devait amener, au bout de deux ans, la conquête du Fârs, de l'Irâk et de l'Azerbâïdjân. L'offensive se porta d'abord contre le souverain du Loûristân, 'Izz ed-Dîn. Boroudjird et Khourremâbâd ayant été dévastées, l'armée de Timour se porta sur Tauris. Sultân Ahmed Djelaïr livra une grande bataille qui se termina par sa défaite complète ; il dut aller se réfugier à Nakhitchévân. Timour passa l'hiver à Tauris ; il envoya les meilleurs artisans de cette ville à Samarkand. Passant l'Araxe, une fois l'automne venu, il prit Kars et Tiflis, ravagea la Géorgie, et alla hiverner dans le Karabâgh. Dans les premiers mois de 789 (1387), il repartait pour l'Asie-Mineure, s'emparait de Bayézîd, Erzeroûm, Erzindjân, Mouch, Akhlat et Van, soumettant Selmâs et Ourmiâh (2).

Timour devait bientôt revenir dans le Fârs. Le prince mozafféride Zeïn el-'Abidîn ayant refusé de venir lui rendre hommage, une lourde contribution fut imposée à Ispahan ; elle provoqua une émeute, et la plupart des agents du fisc furent tués. La répression fut terrible : Timour fit massacrer 70.000 habitants ; des tours furent construites avec leurs crânes. De là Timour se rendit à Chîrâz, où il aurait eu, avec le poète Hâfiz, une entrevue demeurée célèbre, mais dans laquelle il ne faut peut-être voir qu'une légende : Dooouletchâh, qui en donne le récit (3), lui assigne une date postérieure à la mort de Hâfiz, et les contemporains n'en parlent pas. Le poète ayant dit qu'il donnerait, pour le grain de beauté de la joue d'un Turc de Chîrâz, Samarkand et Boukhara, Ti-

1. Cf. **De Guignes,** *Histoire des Huns*, III, 361-363.
2. **Cheref ed-Dîn,** I, 401-415.
3. *Tezkère*, 305-306. Cf. **Browne,** 188-189.

mour lui reprocha, en termes véhéments, son mépris pour deux villes qu'il avait embellies et enrichies par la ruine de tant d'autres. « Souverain du Monde, aurait répondu Hâfiz, c'est une générosité semblable qui, dans ces jours pénibles, m'a fait succomber ! » Timour, apaisé, aurait fait un riche présent à Hâfiz.

Zeïn el-ᶜAbidîn était allé demander asile à son cousin Châh Mansoûr, gouverneur de Chouchter qui, déloyalement, le fit mettre en prison. Presque tous les princes, ses parents, et les autres souverains locaux, firent leur soumission (1).

V

L'Expédition du Khârezm et la Guerre de Cinq ans.

Pendant qu'il était à Chîrâz, en 790 (1388), Timour apprit que Toktamich venait d'envahir la Transoxiane. Il partit aussitôt pour Samarkand, et reçut, en route, de mauvaises nouvelles. Son fils ᶜOmar Cheikh, battu par Toktamich à Djenglek, avait été obligé de se réfugier en Turkestan, et ses généraux, Soleïmân Châh ibn Dâvoud et ᶜAbbâs Berlas, vaincus comme lui, ne songeaient plus qu'à mettre Samarkand en état de défense. Mais l'arrivée de Timour changea la situation. N'osant affronter un pareil adversaire, Toktamich se retira aussitôt. Timour fit une enquête sur la bataille de Djenglek; les chefs qui y avaient pris part furent, selon leur conduite,

---

1 **Cheref ed-Dîn**, I, 430-439 - **Ibn ᶜArabchâh,** I, 221-237, donne le récit de ces expéditions en insistant longuement sur la cruauté de Timour et de ses troupes.

punis ou récompensés. Ayant organisé ses conquêtes de Perse, et nommé des gouverneurs pour les administrer, il adopta définitivement le titre de « Sultân », qu'il portait depuis la mort de l'émir Hoseïn, le donnant, toutefois, par déférence, au fils de Souyoughatmich Khan, souverain du Khitay mort récemment; cette mort avait mis fin aux hésitations de Timour, qui craignait de froisser le « Sultân » du Khitay.

L'année suivante (791 = 1388-1389), Timour envoya une ambassade en Chine, reçut lui-même une ambassade chinoise à Samarkand, chargea son fils Mîrânchah, aidé du gouverneur d'Hérat, de réprimer la révolte du gouverneur de Toûs, et eut encore à combattre Toktamich qui, reprenant courage, avait de nouveau envahi la Transoxiane. Il en fut promptement chassé; mais Timour, voulant en finir avec lui, envahit le Kiptchak. Comme auparavant, Toktamich prit la fuite devant Timour; toujours insaisissable, il entraîna l'armée ennemie dans des régions si éloignées dans le nord, que le soleil y restait quarante jours sans se coucher. Les ulémas, qui accompagnaient le conquérant mongol dans tous ses déplacements, décidèrent qu'en pareil cas on était dispensé de faire la prière du soir. Les troupes murmuraient, lasses de cette poursuite. Timour envoya alors son fils ʿOmar Cheikh, à la tête d'un corps de 20.000 cavaliers, débusquer l'ennemi.

ʿOmar Cheikh réussit dans cette mission, et les deux armées se trouvèrent enfin en présence. Timour fit donner toutes ses troupes, et infligea un désastre à Toktamich, qui alla se réfugier en Géorgie, abandonnant ses états à Timour qui, après avoir donné, à l'occasion de sa victoire, des fêtes qui durèrent vingt-six jours, rentra à Samarkand (793 = 1390-1391) (1).

Ayant nommé Mîrânchâh gouverneur du Khorassan,

(1) **Cheref ed-Dîn**, I, 447-491.

et Pîr Mohammd, son petit-fils, gouverneur de Ghazna et de Kâboul, Timour, qui venait de faire une grave maladie, partit, le 10 ramadân 795 (31 juillet 1392), pour ce qu'on a appelé la « guerre de cinq ans », *yoûrich-é pendjsâlé*. Plusieurs révoltes s'étant produites en Perse, elles furent réprimées avec la plus grande rigueur (1).

Dans les provinces caspiennes, Timour s'attacha à combattre les hérésies. Les derniers Ismaéliens furent détruits à Amol et à Asterâbâd; les seyyeds hétérodoxes du Gourgân et du Mâzendérân furent massacrés, « afin de délivrer le pays de l'influence pernicieuse de ces communistes égarés ». Selon M. Browne (2), ces paroles s'appliqueraient aux Houroûfîs, secte bizarre attribuant aux lettres de l'alphabet une puissance mystérieuse, et dont le fondateur Fazlollâh, originaire d'Asterâbâd, fut précisément exécuté sous Timour. Les Houroûfis ont eu peu de succès en Perse, bien qu'ils y subsistent encore de notre temps; mais leurs doctrines ont exercé une grande influence en Turquie, en Asie Mineure et en Albanie : les derviches bektachis se les sont appropriées (3).

En rabîᶜ II 795 (février 1393), Timour pénétrait dans le Fârs, passant par Boroûdjird, Dizfoûl, Chouchter et Chîrâz. Il s'empara de la forteresse de Kalᶜéyé-Sefîd où il délivra un ancien adversaire, Zeïn el-ᶜAbidîn, auquel il promit de le venger de Châh Mansoûr qui, après avoir trompé sa confiance, l'avait fait aveugler. Châh Mansoûr était d'ailleurs tué dans un combat peu de jours après. Les princes mozaffërides avaient fait leur soumission; mais Timour, irrité contre eux, les fit exécuter presque tous le 21 radjab 795 (22 mai 1393), et

1. **Cheref ed-Dîn**, I, 561-570

2. P. 190-191. Voir le récit de l'expédition des provinces caspiennes dans **Cheref ed Dîn**, I, 570-577.

3. Voir les *Textes houroûfîs, avec traduction, etc., édités par* **Clément Huart**, *suivis d'une étude par le* **Dʳ Riza Tevfiq** Leyden, 1909, gr. in-8 (tome VIII du *E. J. W. Gibb Memorial Fund*), et **Browne**, 365-375 et 449-452.

mit fin à leur règne. Tous les meilleurs artisans du Fârs et de l'Irâk furent envoyés à Samarkand (1).

Timour se tourna ensuite vers la Mésopotamie, où régnait le sultan Ahmed Djelaïr, de cette dynastie des Ilkhaniens qui se rattachait à Djenguiz par Houlagou. S'excusant de ne pouvoir venir lui-même, ce souverain envoya vers Timour le saint Cheikh Noûr ed-Dîn ᶜAbd Er-Rahmân, d'Isferâïn, qui fut reçu avec beaucoup d'égards, et fit agréer les excuses de son maître. Mais, en dépit des assurances qu'il avait données, Timour, peu de temps après, marchait sur Bagdad, d'où Ahmed Djelaïr s'était enfui, poursuivi par les troupes de Timour, qui firent beaucoup de butin et arrêtèrent plusieurs de ses femmes, mais ne purent le capturer. A Bagdad, où il ne séjourna guère, Timour donna l'ordre d'envoyer à Samarkand le fils de son adversaire, ᶜAlâ'od-Dooulè, son harem, les meilleurs artisans de la ville et le célèbre musicien ᶜAbdol-Kâdir (2).

Réfugié en Syrie, Ahmed Djelaïr, rejoint dans la plaine de Kerbéla par ses ennemis, leur échappa à force de ruses, et passa en Egypte où le sultan Al-Malik Adh-Dhâhir Barkouk le reçut avec de grands honneurs. Timour envoya une ambassade à Barkouk, lui offrant son amitié et demandant que Ahmed Djelaïr lui fût livré. D'après Ibn Chihna, Barkouk aurait donné l'ordre au gouverneur de la place syrienne de Rahba de faire exécuter les envoyés. Timour, entrant alors en Syrie, attaqua Edesse : la ville fut prise et pillée, ses habitants réduits en esclavage. Intervention de Barkouk, qui arrive pour défendre Alep et conduire à Damas Ahmed Djelaïr, à qui il donne des troupes pour reprendre Bagdad. Au bout de quarante jours Barkouk, apprenant l'arrivée de Timour, serait rentré en Egypte, laissant

1. **Cheref ed-Dîn,** I, 586-625.
2. **Cheref ed-Dîn,** I, 629-639, donne le récit de l'expédition de Bagdad.

à Alep un nouveau gouverneur. Reconnaissant et soumis, Ahmed Djelaïr, aussitôt rentré dans sa capitale, y aurait fait frapper des monnaies au nom du sultan d'Egypte.

Timour poursuivit sa marche par Kerkoûk, Arbîl et Mossoul. Tekrît fut prise à grand'peine; le gouverneur, Emir Hoseïn, et les principaux chefs, furent exécutés; une pyramide fut élevée avec des crânes. Amîd et Mârdîn furent prises; la garnison de Mârdîn eut la vie sauve, parce que Timour, alors à Sultanié, venait d'apprendre la naissance de son petit-fils Olough Beg. Amîd fut démantelée. Au cours de cette expédition, le fils aîné de Timour, ʿOmar Cheikh, avait été tué d'une flèche; son fils Pîr Mohammed le remplaça, en Perse, comme gouverneur, et devint l'héritier présomptif du trône. Passant par Sîvâs, Mouch, Bitlis, Akhlat et Aïdin, Timour reçut, à Sultanié, la visite de sa famille. Entre temps, il envoyait une ambassade en Chine. Arrivé au bord de l'Araxe, en ramadân 796 (fin juillet 1394), il s'emparait du fort d'Avnik, dont le gouverneur, Misr, fils du Turkmène Kara Yoûsouf, partit prisonnier pour Samarkand, en compagnie du gouverneur de Mârdîn, Sultân ʿIsâ. La Géorgie fut envahie, Tiflis occupée, et l'hiver se passa en Mésopotamie (1).

En rabîʿ II 797 (février 1395), Toktamich reprit l'offensive, et ce fut là une diversion heureuse pour la Perse (2). Parti de Derbend, il traversa la Caspienne, et pilla le Chîrvân. Aussitôt Timour entra dans le Kiptchak, s'y livrant à des représailles. Il s'avança jusqu'à Moscou, et l'occupa plus d'un an (3).

Pendant son absence, plusieurs révoltes éclatèrent en

1. **Cheref ed-Dîn**, I, 640-734. Parlant des opérations de Mésopotamie et d'Asie Mineure. **Ibn ʿArabchâh**, I, 255 et sq., dénonce âprement la perfidie de Timour.
2. **Browne**, 192-193.
3. **Cheref ed-Dîn**, I, 737-763. **Ibn ʿArabchâh**, I, 319-425, parle de la rivalité de Timour et de Toktamich.

Perse; elles furent réprimées avec une grande rigueur. Le chef des rebelles de Nehâvend, Bahloûl, fut brûlé vif. Les soulèvements de Kara Yoûsouf en Azerbâïdjân, du Zoroastrien Goûderz à Sîrdjân, des partisans des Mozafférides à Yezd, furent également réprimés.

L'année suivante (798 = 1395-1396), Timour confiait l'Azerbâïdjân à Mîrânchâh, prenait ses mesures pour soumettre les révoltés des régions côtières de la Perse, et partait pour Samarkand. Il y fit un long séjour, pendant lequel il travailla activement à embellir la ville, avec le concours des artistes et des ouvriers étrangers, de toutes provenances, qu'il avait ramenés de ses expéditions. De grandes fêtes y furent données, notamment à l'occasion de la nomination de Châhroukh comme gouverneur du Khorassan, du Séistan et du Mâzendérân, en ramadân 799 (mai 1397). Le nouveau gouverneur, ayant choisi Hérat pour capitale, partit accompagné des émirs fils de Ghiyâs ed-Dîn Tarkhan. Ayant passé l'Oxus, il campa à Ghedjestân et conquit tous les alentours. Ce fut à ce moment que naquit son fils Baysonkor : Timour ressentit une grande joie en l'apprenant (1).

La rivalité de Timour et du sultan ottoman Bayézîd Ier commençait. Quand Barkouk était rentré en Egypte, après avoir mis Alep en état de défense, il y avait reçu une ambassade de Bayézîd demandant l'investiture du khalife abbaside comme sultan de l'Asie Mineure, ou pays de Roûm, et lui proposant une alliance contre Timour. Un peu plus tard (798 = 1395-1396) mourait le prince de Sîvâs, Borhân ed-Dîn : Bayézîd en profita pour s'emparer de la Caramanie, et ce fut là l'origine de la guerre désastreuse qui survint entre lui et Timour (2).

(1) Cheref ed-Dîn, I, 783-807.

(2) Voir, sur les rapports de ces deux souverains, Ibn 'Arabshâh, I, 441 et sq.

VI

Expéditions dans l'Inde et dans l'ouest de l'Asie

Après un éloge emphatique de Timour, de ses victoires, de sa puissance et de ses bienfaits, Cheref ed-Dîn (1) déclare que ce souverain, Musulman plein de zèle, entreprit la conquête de l'Inde dans un but religieux. Les princes musulmans étaient, à son gré, trop tolérants à l'égard de leurs sujets hindous; il voulut imposer à ces derniers la religion qu'ils refusaient d'accepter.

Le départ eut lieu en radjab 800 (mars-avril 1398), et l'expédition commença par des attaques contre les populations infidèles vivant aux confins de l'Inde : les habitants de Ketour, les Siyâhpoûch « Vêtements Noirs » du Kâfiristan, et aussi contre les Afghans de Suleïmânkoûh. Le 12 ramadân 801 (24 septembre 1398), Timour passe l'Indus, et sa marche sera, désormais, marquée par les atrocités les plus odieuses. A Batnîr il fait massacrer 10.000 prisonniers; 100.000 sont égorgés de sang-froid près de Delhi, le 2 râbîᶜ II 801 (12 décem-

(1) II, 14-17. Les différents épisodes de la campagne sont exposés en détail, p. 41-180. Cf. **Ibn 'Arabchâh**, I, 459-471.

bre 1398). Cinq jours après ce carnage, il inflige à Mahmoûd III, souverain de Delhi, un échec dont sa dynastie ne se relèvera jamais. Les contingents afghans et radjepoutes de Mahmoûd III sont écrasés à Pânipat; Delhi est prise : ses monuments, et en particulier l'admirable mosquée principale, excitent l'admiration du vainqueur qui, cependant, n'épargne rien, et fait détruire la ville de fond en comble. Les souverains locaux émigrèrent, pour une longue période, dans d'autres villes, notamment Agra, qui fut la capitale de Bâber et de Houmâyoûn. Ce ne fut qu'en 962 (1554-1555) que Delhi redevint le siège du gouvernement.

Les vaincus s'étant retirés de l'autre côté du Gange, Timour prit possession de l'empire de Mahmoûd III, et en distribua les provinces aux principaux chefs de son armée. Les Mongols revinrent de Delhi avec un somptueux butin. Mais ils ne poursuivirent pas plus loin leurs succès. Ayant su que des troubles graves venaient d'éclater en Perse, Timour dut, en toute hâte, quitter l'Inde après une expédition qui avait duré exactement cinq mois et dix-sept jours (1).

A son arrivée à Samarkand, le 20 chaᶜbân 801 (27 avril 1399), Timour apprit que le sultan d'Egypte, Al-Malik Adh-Dhâhir Barkouk, et que son fils, Al-Malik An-Nâsir Faradj, était aux prises avec les gouverneurs de Syrie révoltés. Aidé par l'Egypte et par Kara Yoûsouf, le sultan Ahmed Djelaïr était rentré à Bagdad et, profitant des fautes commises par Mîrânchâh, avait envahi l'Azerbâïdjân. Enfin Bayézîd Ier, exploitant la situation, s'était emparée de Sîvâs et de Malatia. Aussi Timour, après avoir posé la première pierre de la fameuse mosquée principale (Djâmiᶜ) de Samarkand, repartait-il bientôt pour son « expédition de sept ans » *yoûrich-é heftsâlé*, qui, commencée le 8 moharram 802

(1) **Browne, 194-195.**

(10 septembre 1399), ne prit fin qu'en moharram 807 (juillet 1404) (1).

Timour alla d'abord en Azerbâïdjân, d'où Mîrânchâh implorait son aide. Ce prince, dont une chute de cheval avait altéré la raison, ne songeait qu'à ses plaisirs, dilapidait le trésor et s'était rendu odieux par des exécutions arbitraires, des destructions de monuments et la profanation du tombeau du célèbre historien et vizir Rachîd ed-Dîn, dont le corps, exhumé, avait été transporté dans un cimetière juif. Aucune précaution n'avait été prise pour repousser l'invasion de Ahmed Djelaïr, contre laquelle la bravoure de Mîrânchâh demeurait impuissante.

L'arrivée de Timour changea tout. Ahmed Djelaïr rentra en grande hâte à Bagdad, où il fit exécuter plusieurs partisans, vrais ou faux, de son adversaire. Mais un soulèvement le chassa bientôt de la ville, et il alla se réfugier auprès de Kara Yoûsouf qui, menacé à son tour, alla, avec son hôte, demander l'hospitalité à Bayézîd Ier, qui leur fit bon accueil. Timour adressa de sévères réprimandes à Mîrânchâh, lui enleva, sinon en droit, du moins en fait, l'autorité pour la donner à son fils Aboû Bekr, et ordonna l'exécution de quelques-uns de ses compagnons de débauche; l'un d'eux, Mohammed Koûhistâni, dut sa grâce à une répartie spirituelle.

Des événements importants se passaient alors dans d'autres pays. Allié des Polonais, Vitoft, dans le but avoué de défendre le Slavisme et le but secret de s'emparer de Moscou, organise une croisade contre les Tartares, en 1399; il est vaincu et refoulé par les Mongols, et le grand prince de Moscou, demeuré neutre, recueillera tous les bénéfices de cette campagne (2).

Al-Malik An-Nâsir Faradj vient en Syrie rétablir

(1) Cheref ed-Dîn, II, 181-212.
(2) Blochet, 199 (note).

son autorité. Le chef des révoltés, Tenem, gouverneur de Damas, refuse la paix qui lui est offerte; vaincu, il est exécuté avec son complice Itmich; les autres chefs sont tués ou obligés de prendre la fuite; seul l'émir Taghriberdi a la vie sauve, en raison de sa parenté avec le sultan, mais il est destitué et exilé. De nouveaux gouverneurs sont nommés.

La révolte réprimée, un autre danger, beaucoup plus grave, survient. Timour réclame au sultan d'Égypte un de ses parents retenu prisonnier, Atilmich; il veut aussi que l'autorité de ce prince soit reconnue officiellement. Non sans hésiter, l'entourage d'Al-Malik An-Nâsir Faradj se déclare partisan de la guerre. La libération d'Atilmich est refusée, et le nouveau gouverneur de Damas, Soudoûn, fait exécuter l'ambassadeur de Timour.

Après avoir restauré l'autorité de Mîrânchâh en Azerbâïdjân, Timour était parti pour la Circassie, où les Khazars et les Géorgiens s'agitaient. Le Karabâgh fut envahi en plein hiver; la Géorgie saccagée, ses églises et ses monastères détruits, et une partie de sa population massacrée (1). En moharram 803 (août 1400), Timour partait pour l'Asie Mineure. Sîvâs fut prise, malgré une résistance acharnée; la garnison musulmane fut épargnée, mais le vainqueur fit enterrer vivants 4.000 soldats chrétiens. Malatia succomba peu après. De là, Timour se dirigea vers la Syrie (1).

Les opérations commencèrent par le siège d'Alep. Défendue énergiquement par les gouverneurs locaux, la ville résistait efficacement; mais la discorde éclata, d'abord entre les chefs, ensuite parmi les habitants, et le gouverneur de la ville, Timourtach, dut, avec ceux qui lui étaient restés fidèles, se réfugier dans la forteresse

(1) **Cheref ed-Dîn**, II, 222-250.
(2) **Cheref ed-Dîn**, II, 252-279; **Ibn 'Arabchâh**, I, 563-577.

où les trésors d'Alep avaient été déposés. Mais la ville ayant été prise d'assaut, la forteresse dut être livrée, sans conditions, par ceux qui l'occupaient. Timour, en ayant pris possession, y fit venir les ulémas de la ville pour leur poser la question suivante à laquelle, disait-il, les ulémas d'Hérat n'avaient pu répondre nettement : Qui, des siens ou de ses ennemis, mourant à la guerre, avait droit au titre de martyr ?

La plupart des ulémas restèrent muets. L'un d'eux, qui appartenait au rite chaféite, Cheref ed-Dîn Moûsâ Al-Ansârî, répondit à un docteur de Samarkand, ʿAbd El-Djebbâr, que le martyr était celui qui combattait pour exalter et confirmer la parole divine, qu'il fût pour ou contre Timour. Le vainqueur approuva cette réponse, déclarant qu'il n'avait pas voulu la guerre, dont ses adversaires étaient seuls responsables; mais il fut très irrité quand, parlant du Chiisme, Cheref ed-Dîn affirma que les khalifes ʿAlî, Mouʿâwiya et Yazîd étaient légitimes. Dans sa colère Timour, manquant de parole, fit massacrer les habitants de la forteresse, et ordonna de saccager la ville. Après avoir donné un banquet à ses troupes, il reprit la conférence théologique, contraignant Cheref ed-Dîn à déclarer que ʿAlî était un usurpateur. La conférence terminée, Timour, redevenu bienveillant, promit aux ulémas, à leurs familles et à leurs amis, avec les choses nécessaires à l'existence, liberté et sécurité. Promesse fallacieuse : les 2.000 personnes à qui elle avait été faite se virent, après la prise de Damas, contraintes de partir pour la Mésopotamie, où se trouve le tombeau du fils de ʿAlî, Hoseïn. Alep fut pillée pendant trois jours par les Mongols, qui saccagèrent ou détruisirent un grand nombre d'édifices (1).

Hama, Homs, Baalbek ayant été prises à leur tour,

(1) **Cheref ed-Dîn**, II, 286-306; **Ibn ʿArabchâh**, I, 577 et sq.; à partir de la p. 617, le récit est emprunté à **Ibn Chihna**.

l'armée conquérante se porta sur Damas. Rentré en grâce, l'émir Taghriberdi est nommé gouverneur de cette ville : il élabore un plan de campagne consistant à fortifier Damas, tandis que le sultan d'Egypte occuperait Gaza avec son armée; l'envahisseur se trouverait ainsi en mauvaise posture. L'entourage du sultan fait rejeter ces propositions, l'armée se rapproche de Damas; Timour vient camper à peu de distance, offre vainement la paix, puis se retire. Al-Malik An-Nâsir Faradj l'attaque alors; il est repoussé et se hâte de rentrer en Egypte, où une conspiration est tramée contre lui. Ses troupes vaincues se réfugient à Damas ou se font massacrer en cherchant à rentrer en Egypte.

Timour n'eut pas de peine à s'emparer de Damas (1). Des parlementaires, que les habitants, malgré les injonctions du gouverneur, firent descendre, au moyen de cordes, parmi les assiégeants, réglèrent les détails de la capitulation. Affectant de la bienveillance et une grande ferveur religieuse, Timour, un *tasbîh* « chapelet » à la main, reprocha aux habitants leur tiédeur et notamment, leur dédain pour le tombeau de Oumm Habîba, l'une des femmes du Prophète : il s'engagea à y faire construire un monument digne d'elle, réclama une contribution de guerre d'un million de dinars, les biens des mamloûks et enfin la liste de tous ceux qui, commerçants ou notables, avaient quelque fortune. Maître de la ville, il fut bientôt maître de la forteresse, exigea, sous prétexte d'un malentendu, une somme dix fois plus forte que celle qui avait été fixée, s'empara de toutes les richesses, réduisit les habitants en esclavage, et envoya à Samarkand les plus habiles artistes et ouvriers (2). Enfin les ulémas durent rendre une fetva attestant que Timour avait agi d'une manière légale, et

(1) Voir le récit des opérations dans **Cheref ed-Dîn**, II, 306-330, et **Ibn 'Arabchâh**, II, 131-155.
(2) **Lammens**, *La Syrie*, II, 21-22.

n'était pas le meurtrier de Musulmans qui s'étaient mis dans leur tort : par là il voulait flétrir le gouverneur Soudoûn, qui avait fait exécuter son ambassadeur.

La campagne de Syrie terminée, Timour partit reprendre Bagdad. Cette expédition était décidée depuis le jour où le sultan Ahmed Djelaïr, grâce à l'appui de Kara Yoûsouf, avait pu rentrer dans ses états et s'y maintenir jusqu'au moment où la population, lasse de ses injustices et de ses cruautés, l'en avait chassé. Timour, « occupé de la conquête de l'Inde et de ses difficultés avec le sultan ottoman Bayézîd, fut contraint de différer sa vengeance, qui n'en fut que plus terrible » (1).

Ahmed Djelaïr et Kara Yoûsouf étaient à Mossoul, sous la protection de Bayézîd Ier. L'émir Faradj, gouverneur de Bagdad, prit des mesures efficaces pour défendre la ville; aussi Timour vint-il bientôt diriger lui-même le siège. Le blocus n'avait été organisé qu'au sud; les Mongols, passant le Tigre sur un pont de bateaux, campèrent sur les deux rives du fleuve, et, le 27 dhoû'l-ka'da 803 (10 juillet 1401), ils prenaient la ville d'assaut, au moment où les troupes qui avaient la garde des remparts, accablées par une chaleur torride, avaient quitté leur poste. L'émir Faradj et sa famille prirent la fuite sur une barque, et périrent, on ne sait au juste comment (2).

Lors de son entrée à Bagdad, Timour ordonna un grand massacre, pour venger quelques-uns de ses principaux officiers tués pendant le siège. Chacun de ses soldats — ils étaient 20.000 — dut apporter la tête d'un habitant; Ibn Arabchâh, qui amplifie toujours les faits, dit que le vainqueur exigea deux têtes, et non une

(1) Cl. Huart, *Histoire de Bagdad dans les temps modernes*, 17.
(2) Cl. Huart, *op. cit.*, 17-18.

seule (1). Les medresès, les mosquées et tous les monuments de l'époque abbaside furent détruits, et les traces de cette dévastation subsistèrent pendant plusieurs siècles. Les provinces de Bagdad et de Bassora, ainsi que les îles du Chatt al-Arab, formèrent un gouvernement que Timour confia à son petit-fils Aboû Bekr, qui repoussa sans peine une offensive de Kara Yoûsouf.

Après cette expédition, Timour partit dans la direction de Tauris, envoyant Châhroukh du côté d'Erzindjân. Ayant reçu des renforts de Samarkand, il partit vers la Géorgie, et hiverna dans le Karabâgh. Quand le temps lui eut permis de rentrer en campagne, il alla s'emparer des forteresses de Tertoûm, Kemâkh et Hâroûk, et prit la route de Kaïsâriyé et d'Ancyre, pour affronter les ennemis plus redoutables (2).

VII

Timour et Bayézîd Ier

De ces deux souverains, l'un était de trop en Asie (3). Cédant aux suggestions de Kara Yoûsouf, Bayézîd molestait les princes d'Asie Mineure, alliés de Timour; sa main-mise sur le royaume de Sîvâs rendit inévitable le conflit qui devait se terminer d'une façon si désastreuse

(1) Browne, 197. On trouvera le récit de l'expédition dans Cheref ed-Dîn, II, 354-369, et Ibn 'Arabchâh, II, 171-179.

(2) Cheref ed-Dîn, II, 369-422; cf. Ibn 'Arabchâh, II, 181-183.

(3) Grousset, *Histoire de l'Asie*, III, 121.

pour les Ottomans, et l'imprévoyance de Bayézîd fut pour beaucup dans sa défaite. Ses précédents succès l'avaient grisé. Trois jours avant l'action décisive, il partait pour la chasse. Au retour, ses troupes, diminuées de 5.000 hommes morts de soif ou d'insolation, trouvèrent leur campement occupé par l'ennemi qui avait, en outre, pris ses mesures pour les priver d'eau.

La bataille dite d'Ancyre — ou d'Angora — se livra en réalité à Tchiboukâbâd, au nord-est de cette ville, à l'endroit où Pompée avait autrefois combattu Mithridate. D'après les évaluations des contemporains, les combattants formaient un total de près d'un million d'hommes. L'armée ottomane avait son aile droite composée de contingents d'Asie Mineure qui firent défection; par contre les auxiliaires serbes formant l'aile gauche, et leur chef Etienne, résistèrent héroïquement, excitant à la fois l'admiration et la pitié de Timour. L'armée mongole comprenait d'assez nombreux corps levés en Asie Mineure; trente-deux éléphants amenés de l'Inde étaient répartis sur son front.

La bataille fut longue et acharnée. Elle commença à six heures du matin, le 19 dhoû'l-hidjdja 804 (20 juillet 1402), pour ne se terminer qu'à la nuit. Accablée par une chaleur torride, mourant de soif, affaiblie par la défection des soldats d'Aïdin qui, reconnaissant leur ancien souverain dans les rangs mongols, allèrent le rejoindre avec les autres troupes d'Asie Mineure, qui supportaient mal l'autorité de Bayézîd, l'armée ottomane, malgré des prodiges de valeur, fut mise en déroute. Bayézîd n'avait plus avec lui que 10.000 janissaires; quand ils eurent été massacrés, il se décida à prendre la fuite : retardé par une chute de cheval, il fut fait prisonnier avec l'un de ses fils, Yakhchi Beg : trois autres, Mohammed, Suleïmân et ʿIsâ, purent s'échapper; quant au cinquième, Moustafâ, son sort est resté inconnu.

On amena Bayézîd devant Timour, qui le reçut avec

beaucoup d'égards, lui assura, dans sa captivité, une existence honorable, et lui donna une garde commandée par l'un de ses principaux émirs, Hasan Berlas. Les historiens rapportent beaucoup d'anecdotes, vraies ou fausses, bien souvent invraisemblables, sur les rapports de Bayézîd avec Timour. Il n'y a rien de vrai dans la légende d'après laquelle le vainqueur se serait fait suivre, dans ses déplacements, de Bayézîd enfermé dans une cage de fer. Aucun témoin oculaire, aucun contemporain, sans en excepter Ibn ʿArabchâh, si malveillant pour Timour, ne dit rien de pareil. Cette légende, que l'historien ottoman Saʿd ed-Dîn a démentie, s'est formée bien longtemps après ces événements : on peut l'expliquer, soit par une fausse interprétation du mot « cage » qui, en langage poétique, désigne la captivité, soit par le fait que Bayézîd voyageait dans une litière grillée. Non moins fausse est l'anecdote d'après laquelle Timour se serait servi de lui comme d'un marchepied. Nous savons seulement qu'après une tentative d'évasion la surveillance dont il était l'objet devint plus rigoureuse. Boucicault dit qu'il mourut dans de grandes douleurs : faut-il entendre par là qu'il mourut de chagrin, comme l'affirment plusieurs auteurs ? L'expression de Boucicault est trop vague pour qu'on puisse en conclure que Bayézîd fut persécuté dans sa captivité. D'autres historiens ont attribué sa mort, survenue à Ak Chéhir le 14 chaʿbân 805 (9 mars 1403) à une esquinancie ou à une attaque d'apoplexie. Timour témoigna beaucoup de regrets de la mort de son adversaire, disant qu'après l'avoir amené à Samarkand, et avoir rétabli dans leur autorité les souverains dépossédés d'Asie Mineure, il lui aurait rendu la liberté. Le fils du sultan ottoman, Moûsâ, reçut, avec l'autorisation d'emmener le corps de Bayézîd, de nombreuses marques d'estime et d'affection.

Entre temps, Timour s'était emparé de Brousse. La

ville fut saccagée, les femmes insultées et les Mongols transformèrent en écuries les mosquées et les écoles. Ce fut ensuite le tour de Smyrne, dont l'investisssement commença le 6 djoumâdhâ I[er] 805 (1[er] décembre 1402). Les chevaliers de Rhodes, qui occupaient la ville, furent sommés de se convertir à l'Islam; malgré une résistance vigoureuse, ils durent chercher un refuge sur les vaisseaux venus à leur secours. La population chrétienne, qui avait cherché inutilemnt à s'enfuir, fut massacrée. Pareil sort attendait les habitants d'Ephèse.

Quatre jours après Bayézîd, mourait Mohamed Sultân, le petit-fils préféré et l'héritier présomptif de Timour. Celui-ci, très alarmé en apprenant sa maladie, accourut le visiter, et voulut le faire transporter en litière à Kara Hisâr. Après une journée de voyage, Mohammed Sultân succombait. Son corps fut déposé à Sultanié, en attendant qu'il fût possible de le ramener à Samarkand; des funérailles solennelles eurent lieu, et Timour ordonna un deuil public (1).

Pendant son séjour en Asie Mineure, Timour reçut une ambassade du sultan d'Egypte qui, alarmé par ses victoires, avait décidé de reconnaître son autorité en faisant mentionner son nom dans la *khotba*, ou prône du vendredi, et de lui demander son amitié, qu'il obtint. De riches présents furent échangés : on cite entre autres, une girafe d'Ethiopie, animal très rare, offerte par le sultan d'Egypte, et un éléphant envoyé en retour. L'empereur grec Jean VII rendit également hommage à Timour, qui entra en relations avec l'Europe, et en particulier avec le roi de Castille, dont une ambassade alla à Samarkand. Les princes dépossédés, tels que ceux de Aïdin, Saroukhan et Kastamouni, purent rester dans leurs états (2).

(1) **De Hammer**, *Gesch. des osmanischen Reiches*, livres VII et VIII. Cf. **Browne**, 198-199.

(2) **Cheref ed-Dîn**, II, 422-504, parle en détail de la campagne d'Asie Mineure. Cf. **Ibn 'Arabchâh**, II, 183-369.

L'année suivante (806 = 1403-1404), Timour, qui avait hiverné dans le Karabâgh, envoya une nouvelle expédition en Géorgie : ce pays dut désormais payer tribut. Vers cette époque mourut l'émir Barkhad, ami et confident du conquérant mongol; des funérailles somptueuses lui furent faites.

Traversant l'Araxe, Timour reprit la route de Samarkand, après avoir confié à Iskender, fils de ʿOmar Cheikh, le gouvernement de Nehâvend, de Hamadân et des régions voisines; à Mîrzâ ʿOmar, fils de Mîrânchâh, celui de l'Azerbâïdjân et de ses dépendances, avec autorité, non seulement sur les gouverneurs du Fârs et des deux ʿIrâk, mais encore sur son propre père et sur ses frères aînés : tous vinrent rendre hommage à Timour lors de son passage à Kazvîn. Toutefois, le conquérant imposa à son petit-fils Mîrzâ ʿOmar un conseiller : l'émir Djihânchâh ibn Djakou Berlas (1).

VIII

Retour à Samarkand. Mariages et ambassades. — L'expédition de Chine. — Mort de Timour.

Timour rentra en 807 (1404), à Samarkand, méditant de nouvelles conquêtes. Avant de reprendre les armes, il reçut les ambassades des souverains d'Egypte, de Turquie, de Mésopotamie et de Castille, et maria plu-

(1) **Cheref ed-Dîn**, II, 512-567, donne le récit de l'expédition de Géorgie et du retour de la « guerre de sept ans ». Voir aussi **Ibn ʿArabchâh**, II, 371-399.

sieurs de ses petits-enfants. De grandes fêtes furent données à cette occasion; elles ont été décrites par l'envoyé d'Henri III de Castille, Ruy Gonzalez de Clavijo, dont la relation est l'un des documents les plus précieux qui nous soient parvenus sur le règne de Timour; nous en donnerons un aperçu rapide (1).

Parti de Séville avec l'ambassadeur de Timour, Mohammed El-Kâdî, et deux Castillans, Gomez de Salazar et le Frère Alonzo Paez de Santa Maria, Clavijo passa par Constantinople, Trébizonde, Khoy, Tauris, Téhéran, Mechhed et Reï, et arriva à Samarkand le 31 août 1404 après avoir assisté à la bataille d'Ancyre. Timour le reçut le 2 rabî^c Ier 807 (8 septembre 1404). Il fut d'une grande affabilité, s'informa de la santé de « son fils » le roi de Castille, le plus grand des rois des Francs, et lui envoya sa bénédiction, déclarant que les Francs étaient un grand peuple.

Clavijo fut de toutes les fêtes données par Timour à l'occasion du mariage de ses petits-enfants. Il assista à la cour plénière tenue à Khan Gul, où les corporations, le clergé et les magistrats, suivis des princes et princesses du sang et de grands de l'Etat devant Timour qui, le troisième jour, donna lecture de plusieurs nouveaux décrets et lois, et annonça officiellement que la guerre était déclarée à la Chine (2). De grands banquets furent donnés; les femmes y prenaient librement part; la profusion des mets était inouïe, et tous les convives buvaient du vin; l'ivrognerie était très répandue parmi les habitants. Clavijo admire la beauté de Samarkand et la magnificence de ses palais. Il parle de Timour comme d'un souverain très soucieux de la justice, mais en même temps d'une grande sévérité; les exécutions étaient fréquentes, et les juges n'avaient au-

(1) Cf. Browne, 199-201.
(2) **Cheref ed-Dîn, II, 600-628.**

cune pitié, notamment pour les commerçants malhonnêtes.

Timour étant tombé malade dut interrompre ses réceptions et, à partir du 29 djoumâdhâ Ier 807 (1er novembre 1404), les ambassadeurs n'eurent plus affaire qu'à ses secrétaires. Clavijo partit avec les ambassadeurs de Turquie et de « Babylone », éprouva de grandes difficultés avec les Arméniens, dont il parle comme de gens odieux et avides, et n'arriva en Espagne que le 1er mars 1406, après trois ans d'absence, et plus d'un an après la mort du souverain de Samarkand.

Dominer l'Asie entière était le rêve de Timour; le plus pressé était, pour lui, de s'affranchir de la suzeraineté de la Chine, qu'il voulait aussi convertir à l'Islam. Le *kouriltay,* ou assemblée générale des chefs mongols, réuni à Samarkand, se déclara, avec enthousiasme, en faveur de la guerre. L'émir Boundouk, fils de Djihânchâh, fut chargé de préparer la mobilisation; il rassembla 200.000 fantassins et un nombre encore plus élevé de cavaliers, sous les ordres des princes Khabîl, fils de Mirânchâh, et Ahmed, fils de ʿOmar Cheikh, des émirs Chems ed-Dîn Ibas et Khodâydâd Hoseïnî, qui allèrent hiverner sur l'Oxus, à Tachkent et Châhroukhiyé, et de Sultân Hoseïn, qui passa le fleuxe avec une aile de l'armée. L'émir Arghoun Châh était laissé à Samarkand comme gouverneur.

Timour entra en campagne le 23 djoumâdhâ Ier 807 (27 décembre 1404). L'hiver, cette année-là, était très rude; il fallut traverser l'Oxus sur la glace. Arrivé à Otrar, Timour y reçut un envoyé de Toktamich, qui demanda et obtint le pardon pour son maître. Le feu prit au toit de la maison du conquérant; cela parut de funeste augure. Timour retomba malade le 10 chaʿban 807. Pris d'une forte fièvre et voyant le mal empirer, il fit à ses vizirs ses dernières recommandations, désigna

pour lui succéder son petit-fils Pîr Mohammed Djihânguîr, et, ne voulant plus avoir d'autre préoccupation que la vie future, appela auprès de lui un saint vénéré, Hibetollâh, qui, seul, put assister à ses derniers moments. Il expira le 17 chab'bân (19 janvier 1405), âgé de 71 ans et en ayant régné 36. Son corps fut déposé dans un cercueil d'ébène pour être ramené à Samarkand, et des courriers furent aussitôt envoyés aux princes (1).

IX

Le gouvernement, l'administration et l'armée de Timour.

Convertis à l'Islam, les Mongols avaient toutefois conservée leur législation, codifiée à plusieurs reprises, et dont les principes sont contenus dans le *Yasa* ou *Yasak* promulgué par Djenguiz Khan le jour même de son avènement. Assemblage composite, le *Yasa* tient lieu

(1) **Cheref ed-Dîn**, II, 628-671; **Ibn 'Arabchâh**, II, 461-513. Voir aussi l'étude, en russe, de **M. L. Zimine**, *Les détails de la mort de Timour*, apud *Protocoles et Communications* de la Société archéologique du Turkestan, XVIII, 37-55.

à la fois, d'une constitution nationale, des codes civil et pénal, d'une loi militaire et de nos règlements de police et d'administration publique. Il accorde la liberté de conscience aux seuls monothéistes, exige que le souverain soit descendant de Djenguiz et ait été accepté par la famille impériale, interdit de faire la paix avant que l'ennemi n'ait été vaincu, fixe la composition des corps de troupes, composées d'unités de 10, 100 et 1.000 hommes, règlemente le port d'armes, la chasse et la nature des aliments, punit les crimes et délits, soit par des châtiments corporels pouvant être rachetés à prix d'argent, interdit l'esclavage des Mongols, règlemente le mariage, autorisant la polygamie, mais punissant de mort l'adultère, interdit les pratiques superstitieuses et accorde aux nobles, *tarkhan*, des privilèges qui les mettent au dessus des lois (1). Timour, qui se pose en défenseur et en propagateur de l'Islam, avait imposé, avec le *Yasak*, la Charîᶜa, ou loi musulmane, suivie mollement par ses adversaires djenguizkhanides, Musulmans peu fervents (1).

Divisant la société en douze classes, Timour avait tenu à affirmer à nouveau son zèle religieux. Il place, au premier rang, les Seyyeds ou déscendants du Prophète, les cheikhs et les ulémas. Les hommes d'expérience, les conseillers d'une sagesse éprouvée, les hommes connus pour leur piété ou leurs austérités, passent avant les chefs militaires, les ministres et les amis personnels du souverain. Viennent ensuite les savants, les médecins, les littérateurs, les historiens, les théologiens, le clergé, les techniciens chargés de l'entretien des armes, et enfin les voyageurs de tous les pays : Timour,

---

(1) *Institutes de Timour*, trad. **Langlès**, 396-399.
(2) **Grousset**, *Histoire de l'Asie*, III, 115.

qui comptait sur eux pour être renseigné sur ce qui se passait dans le monde, recommandait de le bien traiter.

Les tribus mongoles étaient alors au nombre de 40, dont 12, formant une élite, étaient commandées par des gradés militaires; les autres avaient pour chefs de simples *aymak*.

Présidé par un *divân beg*, le conseil des ministres comprenait les vizirs : 1° des provinces et du peuple (affaires politiques, commerce, finances et sûreté générale); 2° de l'armée; 3° des voyageurs et des biens abandonnés; 4° de la maison impériale, plus trois vizirs des frontières et de l'intérieur. Le conseil ne pouvait se réunir, s'il n'avait au moins quatre de ses membres présents.

L'administration provinciale n'était pas uniforme. On distinguait les grandes provinces, *vilâyèt*, et les petites, *touman*. Chacune devait avoir trois ministres : 1° du peuple; 2° des soldats; 3° des propriétés abandonnées, auxquels des intendants, militaires et civils, pouvaient être adjoints. Ils devaient, par tous les moyens, favoriser le commerce, l'industrie et l'agriculture, en même temps qu'ils assuraient le maintien de l'ordre. Un service de renseignements très développé, comprenant, avec des agents d'information dans toutes les localités, 3.000 porteurs de dépêches soumis à une discipline sévère, tenait Timour au courant de tout. Dans chaque ville, il devait y avoir au moins une mosquée, une école, un couvent, un hospice, un hôpital, un hôtel de ville et un tribunal. Des forces de police étaient organisées à la ville et à la campagne; leurs agents portaient le nom de *kourtchi*. Dans le but de se concilier les populations conquises, Timour leur laissait, avec des administrateurs indigènes, la faculté de conserver leur système fiscal. En principe, l'impôt, fixé au tiers ou au quart de la récolte effectuée, était payable en nature. Les percepteurs, dont le nombre était limité, étaient sé-

vèrement punis s'ils abusaient de leur pouvoir. Les pensions étaient payées sur les budgets des provinces.

Timour fit faire de grands travaux d'utilité publique. Les moyens de communication et les édifices religieux le préoccupaient surtout. Il fit construire de nouveaux ponts, remettre en état ceux qui existaient déjà, et édifier sur les routes, à des distances peu éloignées, des caravansérails dont l'Etat rétribuait les gardiens. Beaucoup de mosquées, de medresès et de couvents furent édifiés à ses frais.

Des mesures énergiques furent prises pour supprimer la mendicité. Quand une nouvelle province était conquise, on en réunissait les mendiants qui recevaient chaque jour leur nourriture et étaient obligés de porter un insigne spécial. Ils s'exposaient, en continuant de demander l'aumône, à être bannis ou vendus comme esclaves.

Les crimes et les délits étaient déférés aux cadis et aux *soudoûr*, s'il s'agissait d'infractions à la loi religieuse; à la justice civile, qui appliquait le *Yasa*, si les coupables relevaient du droit commun. Les peines étaient la mort : on regardait la pendaison comme honorable, et la décapitation comme infamante; l'amende, qui pouvait atteindre un taux très élevé; les châtiments corporels, auxquels s'exposaient ceux qui commettaient des actes de brutalité : le talion était souvent appliqué; enfin, pour les fonctionnaires et les grands dignitaires de l'Etat, la destitution, la rétrogradation ou la perte de leurs titres. Il est à remarquer que Timour, très sévère pour les commerçants indélicats, ne l'était guère pour les fonctionnaires prévaricateurs.

Rien de particulier dans l'organisation du clergé. Le cheikhul-Islâm en est le chef suprême; il a sous ses ordres les muftis, interprètes de la loi religieuse, les imams, desservants de mosquées, les vâ'ez « prédicateurs », les *moukri* et *hâfiz*, lecteurs et récitateurs du

Coran, les *moderres* ou professeurs, les *mektebdâr* ou maîtres d'école, les *sadr,* au pluriel *soudoûr,* grands-juges, les cadis, simples magistrats, et les *motevellî,* administrateurs des biens religieux. Au clergé proprement dit s'adjoignaient les nombreux personnages qui, sous des titres divers et dans des conditions très variables, menaient la vie religieuse, soit dans le monde, soit dans des couvents ou des ermitages : Seyyeds ou parents du Prophète, cheikhs, ascètes, ulémas, etc. L'Etat assurait leur subsistance en leur accordant des traitements ou des pensions. Les ordres des Kâderiyé, des Mevleviyé et des Yasaviyé étaient ceux qui avaient le plus d'adeptes.

Les quarante tribus mongoles constituaient la partie essentielle de l'armée, à laquelle elles fournissaient des contingents en rapport avec le nombre de leurs membres; mais Timour admettait avec la plus grande facilité, dans ses troupes, les étrangers, sans en excepter les soldats des armées vaincues. On vit même un Bavarois, Schiltberger, servir dans ses rangs. Il n'était tenu compte, pour l'admission des recrues, ni de la nationalité, ni de la condition sociale, ni de la taille. On distinguait des troupes d'élite, qui seules portaient des armes défensives, et des troupes de ligne. La hiérarchie comprenait un généralissime, des généraux en chef, des généraux de divers grades, appelés *émirs,* des *ming-bachi* « chefs de mille », *yuz-bachi* « chefs de cent », et des *on-bachi* « chefs de dix ». La solde et les pensions, payées régulièrement, étaient prélevées sur les revenus des provinces. En dehors de la cavalerie, dans laquelle étaient incorporés les contingents mongols, et de l'infanterie, l'armée comprenait encore des techniciens chargés de la manœuvre des machines de guerre, des pionniers en grand nombre, des troupes légères et des corps de gendarmerie mobile. L'armement était l'objet d'une attention particulière; il en était de même pour les forteresses. Tout ce qui concernait

l'équipement et l'habillement était règlementé. La réquisition fournissait le personnel, le matériel et les animaux de trait ou de bât nécessaires pour former le train.

X

La vie intellectuelle au temps de Timour

Le treizième siècle, époque si troublée, fut cependant, au point de vue littéraire, scientifique et artistique, une époque des plus brillantes. M. Browne, à qui nous renvoyons pour plus de détails (1), croit que cette situation paradoxale est due à l'existence de nombreuses cours où les souverains locaux attiraient et encourageaient les lettrés, les poètes surtout. Parmi ces princes, les Mozaffférides méritent une mention spéciale· Timour lui-même, bien que peu instruit, aimait et favorisait les savants et les littérateurs; il amena à Samarkand les meilleurs artistes et artisans des pays conquis et enrichit sa capitale de magnifiques monuments.

En général, les poètes d'alors écrivent en persan, et les prosateurs en arabe. Parmi les premiers, Hâfiz est de beaucoup le plus célèbre. On l'a comparé au Dante, et, de l'avis d'un éminent orientaliste, Sir Gore Ouseley, aucun poète n'exerce une fascination semblable. Beaucoup de clarté et de simplicité, une grande pénétration et une vaste érudition, le *ghazal* porté à une perfection qu'il n'avait jamais atteinte, tels sont les caractères essentiels de son Divan. Les souverains d'alors le com-

(1) P. 207-365.

blèrent de prévenances; deux d'entre eux l'invitèrent à venir dans l'Inde, mais il ne put faire le voyage. Né à Chîrâz, il y passa la plus grande partie de son existence, et y mourut en 791 (1389); son tombeau, devenu l'objet d'un pélerinage, s'y voit encore. ʿImâd ed-Dîn Fakîh, de Kermân, auteur d'un Divan et de cinq Mesnévis, doit sa renommée, moins à ses œuvres qu'à sa rivalité avec Hâfiz. Parmi les nombreux poètes contemporains, on remarquait encore ʿObeïd Zâkânî, satiriste et parodiste hardi et original, mais souvent grossier et cynique; ses émules Aboû Ishâk (ou Boûshâk) et Nizâm ed-Dîn Mahmoûd Kârî; les mystiques Kemâl de Khodjend, Maghrebî de Tauris et Ibn Yamîn, et enfin Khwâdjoû de Kermân, poète de cour ayant plus de grâce que de véritable grandeur.

Saʿd ed-Dîn Taftâzâni est le plus grand prosateur de langue arabe ayant vécu au temps de Timour. Esprit encyclopédique, il s'occupa avec succès de grammaire, de littérature, de philosophie, de théologie et d'exégèse, mais fut surtout un grammairien. D'abord protégé des souverains d'Hérat et de la Horde d'Or, il fut nommé par Timour professeur à Sarakhs, et accompagna plus tard le conquérant à Samarkand, où il serait mort en 791 (1389), ou, selon d'autres, six ans plus tard. Seyyed Cherîf Djordjânî, auteur de 31 ouvrages en arabe, dont les *Taʿrîfât* « Définitions », dictionnaire des termes mystiques, était l'adversaire de Taftâzânî, et, comme lui, le protégé de Timour. L'historien Ibn ʿArabchâh nous est connu. Philosophe, théologien, moraliste et jurisconsulte, ʿAzod ed-Dîn Idjî faisait, à Chîrâz, l'admiration de Hâfiz. Ce fut encore à Chîrâz qu'étudia le plus grand des lexicographes arabes, Firoûzâbâdî, auteur du *Kâmoûs,* qui, après de nombreux voyages, de Bagdad au Caire et de Jérusalem aux Indes, fut nommé grand-cadi du Yémen et mourut dans ces fonctions à Zabîd en 817 (1414), âgé de plus de quatre-vingts ans.

Les prosateurs persans sont rares. En dehors des historiens Nizâm ed-Dîn Châmî et Cheref ed-Dîn ʿAlî Yezdî, on ne trouve guère que Chems-é Fakhrî, auteur d'un excellent ouvrage sur la langue persane, le *Miʿyar-è Djemâlî*, publié à Kazan, par M. Salemann, en 1885; Moʿîn ed-Dîn Yezdî, professeur à Chîrâz, où Châh Choudjâʿ assistait à ses leçons; il a écrit, dans un style prétentieux, une histoire des Mozafférides, et enfin Cheikh Fakhr ed-Dîn Aboû'l-ʿAbbâs Ahmed, auteur d'une histoire inédite de Chîrâz dans laquelle l'hagiographie tient une grande place.

* * *

L'architecture, sous Timour et ses successeurs, présente les caractères suivants : un plan massif, des voûtes hardies reposant sur des murs épais, de longues colonnes sculptées rappelant les piliers, décorés de la même manière, qui soutenaient la tente mongole, et enfin des revêtements de céramique particulièrement beaux, où les couleurs sont combinées de la manière la plus heureuse. Timour avait installé à Samarkand et à Tauris des colonies de céramistes chinois, et l'influence chinoise est très marquée, non seulement dans les briques émaillées qui recouvrent les édifices d'alors, mais encore dans l'architecture de la mosquée, qui a emprunté à la Chine son dôme en forme de bulbe. Les plus remarquables des monuments que fit construire Timour à Samarkand sont les mosquées servant de sépulture à la princesse Tchoutchouk Bikè, sœur de l'empereur mongol, morte en 1375, et à sa femme Bibi Khânoum (construite de 1389 à 1405). Quant à la mosquée de Châh Zendè, commencée en 795 (1392), elle ne fut achevée qu'en 838 (1434) par Ologh Beg (1).

(1) **Saladin**, *Manuel d'art musulman*, I, 353-359 et 373;

L'influence chinoise n'est pas moins marquée dans la peinture, qui fait son apparition en Perse vers 1365; il se fonde, à cette date, une école de miniaturistes qui subsistera jusqu'au milieu du XVIe siècle.

Timour avait, parmi les copistes de sa chancellerie, des calligraphes célèbres : l'émir Mohammed Bedr ed-Dîn de Tauris, également habile dans les sept écritures classiques et dans le koufique, et qui fut chargé, par son maître, d'écrire en lettres d'or et en caractères naskh, sur un papier de trois coudées de largeur sur soixante-dix de longueur, une lettre au sultan d'Egypte, le Seyyed ʿAbd El-Kâder et Khâdjè ʿAbd E-Kâder Goûyendè (1).

XI

La vie économique au temps de Timour

Les conditions du commerce du Levant changèrent du tout au tout à la fin du XIIIe siècle, par suite des invasions mongoles qui ouvrirent à l'Europe les marchés de l'Asie entière. Jusque-là les Européens ne faisaient de commerce qu'avec leurs voisins immédiats; Chypre, la Syrie et l'Egypte étaient seules fréquentées, et il en résultait pour elles des monopoles de fait qu'elles perdirent bientôt. Ce ne fut pas, d'ailleurs, sans résistance : l'Egypte fit souvent la guerre à la Petite-Ar-

(1) **Cl. Huart,** *Les calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman*, 93-95.

ménie, qui finit par perdre son indépendance, pour défendre ses intérêts commerciaux.

Une ère de prospérité s'ouvre à la suite de l'arrivée des Mongols dans le proche Orient. Elle durera jusqu'à la fin du XIVe siècle. De nouvelles routes sont ouvertes; des services réguliers de caravanes organisés; les produits de la Chine et de l'Inde parviennent jusque dans les régions les plus éloignées de l'Occident. Trébizonde, lieu d'échange important à toutes les époques, et la Petite-Arménie en profitent particulièrement. Tauris remplace Bagdad; c'est là qu'arrivent les marchandises de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient, ainsi que les importations du golfe Persique. La mer Noire est fréquentée par les Italiens : Gènes y supplante Venise et y installe des colonies prospères.

Mais à la fin du XIVe siècle la décadence arrive. Les nations commerçantes de la Méditerranée s'épuisent. Une fois l'unité mongole détruite, les routes de l'Asie sont obstruées : la grande voie qui menait de la Crimée à la Chine par la Transoxiane est fermée; après le pillage de Bagdad et de Chîrâz il sera difficile d'aller aux Indes par mer. Toutefois, les conquêtes de Timour auront pour résultat l'ouverture des nouvelles routes commerciales, par terre, entre l'Inde et l'est de la Perse.

Timour lui-même fit tous ses efforts pour encourager, dans son empire, le commerce et l'industrie. Sa capitale, Samarkand, devint un grand marché international, où l'on voyait les commerçants des pays les plus divers et les produits des contrées les plus éloignées. Des colonies d'artisans habiles : céramistes, armuriers, verriers, tisserands, etc., amenées, soit de gré, soit de force, de la Chine, de la Perse et de la Syrie, donnaient à son industrie un essor remarquable. Ouvriers et artisans forment des corporations qui prennent part aux cérémonies officielles et, plus tard, joueront un rôle important dans la vie publique, aux moments difficiles. En Europe

comme en Asie, leurs travaux sont très appréciés. Toutefois, à l'exception des Russes, les Européens ne vinrent qu'assez tard à Samarkand : Clavijo et Josafat Barbaro n'en mentionnent pas. Aussi Timour, dans une lettre à Charles VI, *re di Fransa,* réclamait-il l'envoi de marchands : c'est par eux, disait-il, que le monde est prospère.

Samarkand avait remplacé Tauris : mais sa prospérité, remarquable tant que Timour vécut, déclina rapidement après la mort du souverain mongol, et, un siècle après, ce que Heyd appelle les deux catastrophes finales, c'est-à-dire la découverte par les Portugais d'une nouvelle route des Indes, et la conquête de l'Egypte par les Ottomans, vinrent, une fois de plus, bouleverser les conditions d'existence de l'ancien monde (1).

---

(1) Heyd, *Histoire du commerce du Levant,* II, 3-253; voir, sur les deux catastrophes finales, les p. 508-552. Cf. Grousset, *Histoire de l'Asie,* III, 131-145.

Les Timourides

(1405-1502)

AVANT-PROPOS

A sa mort, arrivée en 807 (1405), *Timour laissa un vaste empire dont l'unité ne put se maintenir. Lui-même l'avait prévu, et avait, en conséquence, partagé ses provinces entre ses fils et ses petits-fils, tout en laissant à l'un d'eux la suprématie. Châhroukh, qui prit le pouvoir après la mort de son père, eut à surmonter de nombreuses difficultés; il parvint toutefois à assurer à son empire plus de quarante ans d'une existence glorieuse. Quand il mourut, en* 850 (1447), *la décadence fit des progrès rapides. Les apparences restent brillantes; les cours de Samarkand, d'Hérat et de Boukhara sont comme par le passé, les centres d'une civilisation extrêmement brillante; littérateurs, savants et artistes y affluent, appelés par des princes qui, comme eux, sont des poètes, des artistes et des érudits; mais leurs protecteurs perdent peu à peu le pouvoir et se livrent des luttes fratricides. Morcelés à l'infini, leurs états changent continuellement de maîtres; il n'est guère de descendant de Timour qui n'aspire au pouvoir, et la plupart y arrivent, au moins pendant quelques mois, au moins dans une province. Le désordre est partout, la corruption devint générale, et bientôt l'empire de Timour disparaîtra sous les coups de ses rivaux. Les Cheïbanides formeront, en Transoxiane, un grand empire uzbek; les*

Séfévis, rénovateurs de l'esprit national iranien, soustrairont la Perse à leur domination; la victoire remportée par Châh Ismâ'îl, à Chouroûr, en 907 (1502), *portera le dernier coup aux Timourides; ils ne règneront plus désormais que dans l'Inde, où Bâber ira fonder une nouvelle dynastie. De grands événements avaient, d'ailleurs, précédé le triomphe des Cheïbanides et des Séfévis : l'unité chinoise d'une part, l'unité russe de l'autre, s'étaient réalisées; l'empire djelaïride de Mésopotamie et celui des Turkmènes du Mouton-Noir avaient disparu; la dynastie turkmène du Mouton-Blanc, très atteinte, allait disparaître à son tour, et l'Asie du* XVIe *siècle ne ressemblera guère à l'Asie du* XVe.

PREMIÈRE PARTIE

De la mort de Timour à la mort de Châhroukh (1405-1447)

I

Les sources historiques

Cheref ed-Dîn ᶜAlî Yezdî et **Ibn ᶜArabchâh** sont utiles à consulter pour les débuts de la période timouride. **Mîrkhond**, nous l'avons vu, ne mérite pas la réputation qu'on lui a faite; mais le *Habîbos-Siyer* « Ami des biographies » de son petit-fils **Khondémîr** est très précieux, de même que le *Matlaᶜos-Saᶜdeïn* de **ᶜAbdor-Razzak Samarkandî**, mort en 887 (1482). Châhroukh, qui s'intéressait particulièrement aux études historiques, fit faire par des auteurs anonymes, divers ouvrages, dont le *Montakhabot-Tavârikh Moᶜînî* « Abrégé des Chroniques, dédié à Moᶜîn (surnom de Châhroukh) », le *Zeïl Djâmiᶜot-Tavârikh* « Supplément à la Réunion des Chroniques »,

et un important recueil généalogique, le *Mo'ezzol-Ansâb* (1). *Le Modjmel,* sorte d'histoire universelle écrite en 845 (1441-1442) par **Fasihî** de Khwâf, est inédit, et nous ne le possédons pas en entier (2). Le *Roouzatol-Djannat* « Jardin du Paradis », de **Mo'în ed-Dîn** d'Isfizâr, est une précieuse histoire d'Hérat, dont **Barbier de Meynard** a donné de longs extraits dans le *Journal asiatique,* de 1860 à 1862.

La littérature en *turki,* ou turc oriental, comprend un ouvrage capital pour les derniers temps de la domination timouride en Perse et en Asie centrale, et ses débuts dans l'Inde : ce sont les Mémoires du sultan **Bâber,** *Bâber-Nâmè;* ils vont de 899 (1494) à 937 (1530), mais contiennent beaucoup de renseignements sur les années antérieures. En 1826, **Leyden** et **Erskine** firent connaître cet ouvrage par une traduction anglaise faite sur une version persane; le texte original ne fut publié, par les soins d'**Ilminski,** qu'en 1857, et une reproduction fac-similé en a été publiée par les soins de Mme **A. Beveridge,** dans le *E. J. W. Gibb Memorial.* Une traduction française de l'original a été donnée par **Pavet de Courteille** en 1871; de 1912 à 1921, Mme **Beveridge** a fait paraître, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society,* une nouvelle traduction anglaise, tirée ensuite à part et accompagnée de notes, appendices et index copieux. Cette publication, précédée par un grand nombre d'études de détail, est le plus important ouvrage qui ait jamais été consacré au *Bâber-Nâmè.* Le *Tarîkh-é Rachîdî,* chronique persane écrite au XVIe siècle par **Mîrzâ Haïder Doughlat,** permet de compléter et de contrôler à l'occasion l'ouvrage de **Bâber,** dont l'auteur était le cousin. En 1898, Sir **A. Denison Ross** a donné une traduction anglaise du *Tarîkh-é Rachîdi.*

Des œuvres littéraires contemporaines apportent à

(1) **Blochet,** 73.
(2) **Browne,** 428-430.

l'histoire des contributions importantes : en persan, nous citerons le *Tezkerèyé-Cho'ara* de **Doouletchâh**, recueil de biographies de poètes persans dont M. **Browne** a donné une excellente édition (London and Leiden, 1901, in-8°) ; en turc, les *Medjâlisun-Nefâïs* de **Mîr ʿAlî Chîr**, livre analogue à celui de **Doouletchâh**, le *Khamseïul-Mu'uhayyirîn*, recueil des souvenirs de Mîr ʿAlî Chîr sur Djâmî, et, toujours du même auteur, le *Mahboûboul-Kouloûb* « Aimé des Cœurs », poème dans lequel sont décrites les différentes classes de la société. Le *Cheïbâni-Nâmè*, épopée turque dans laquelle **Mohammed Sâlih** a voulu glorifier le plus célèbre des souverains uzbeks, Mohammed Cheïbânî, est à consulter pour les derniers temps de la domination timouride. Il a été publié et traduit en allemand par **Vâmbéry** (Wien, 1885, gr. in-8°), et réédité par MM. **Melioransky** et **Samoïlovitch** (Pétersbourg, 1908, gr. in-8°).

En Turquie, nous trouverons le précieux recueil de **Féridoûn Bey**, *Muncha'ât*, déjà mentionné, et la chronique, écrite primitivement en arabe sous le titre de *Sahâïf al-Akhbâr* « Feuillets des informations », par **Ahmed Dedè**, surnommé **Munedjdjim Bache**, à la fin du XVIIe siècle (1).

Si nous parlons maintenant des travaux faits en Europe, il nous suffira de rappeler l'importance de ceux de **D'Herbelot, De Guignes, Gibbon, Price, Malcolm, De Hammer, Quatremère, Vámbéry, Heyd, Browne, Blochet** et **Sykes**. On connaît l'intérêt que présentent les relations des voyageurs du XVe siècle : **Boucicault**, pour les Français; **Clavijo** et **Pero Tafur**, pour les Espagnols; **Ambrogio Contarini, Nicolo Conti, Hieronymo di San Stefano** et **Caterino Zeno**, pour les Italiens; **Nikitine**, pour les Russes; **Schiltberger**, pour les Allemands. Sur les questions d'art et d'archéologie, les pu-

(1) Cf. **Browne**, 381.

blications sont nombreuses : avec le *Manuel d'art musulman* de MM. **Saladin** et **Migeon** (Paris, Alphonse Picard, 1907, 2 vol. in-8°), il importe de mentionner *Les Calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman* (Paris, Ernest Leroux, 1908, in-8°), de M. **Cl. Huart**, et *The Miniature Painters of Persia, India and Turkey* (London, 1912), de M. **F. R. Martin**. Sous la rubrique « Samarkand », MM. **A. Czaplicka**, dans la longue bibliographie de *The Turks in Central Asia* (Oxford, 1918, in-8°), a réuni les titres des publications concernant les monuments de l'ancienne capitale des Timourides. On pourra enfin se reporter à l'essai de bibliographie que nous avons publié en collaboration avec MM. **A. Rouflard** et **Y. Rioche** (*L'Art musulman*, dans le t. III des *Archives Marocaines*, Paris, 1905, in-8).

II

L'Asie et l'Europe Orientale a la mort de Timour

Le Chine et les états voisins

La mort avait empêché Timour de s'affranchir de la sujétion de la Chine, qui restera la suzeraine des Mongols. Châhroukh et Khalîl eurent toujours, à l'égard de la cour chinoise, une attitude amicale et déférente. De part et d'autre, des ambassades furent échangées.Les annales chinoises font mention de deux ambassades envoyées de Samarkand en 1408 et en 1409; une autre fut envoyé de Pékin à Châhroukh au début de moharram

815 (avril 1412) : elle apportait une lettre de l'empereur Ming écrite en persan, mais dont la rédaction atteste une pensée purement chinoise : cette lettre, qui nous a été conservée, et que M. Blochet a publiée et traduite, est fort curieuse, car elle montre que les empereurs chinois se considéraient comme les suzerains des Timourides ; à ce titre, ils ne craignaient pas d'intervenir dans leur politique intérieure. Nous avons les réponses de Châhroukh : l'une en arabe, l'autre en persan : traduites par Quatremère dans sa notice sur le ***Matla^cos-Sa^cdeïn***, « elles contiennent une apologie de l'Islamisme que le souverain timouride supplie l'empereur Ming d'embrasser, comme l'avaient fait, en Perse et en Russie, les descendants du Thaï-Tsou des Yuan, et qui dut être accueillie d'une façon plus que sceptique par la cour du Nord » (1).

En 820 (1417-1418), nouvelle ambassade de l'empereur Ming ; elle est escortée de 300 cavaliers et apporte, avec de riches présents, une lettre des plus cordiales dans laquelle l'empereur demande que les mesures soient prises, de part et d'autre, pour faciliter les échanges commerciaux. Les ambassadeurs chinois reviennent en 822 (1419-1420) ; rédigée, selon l'usage, en trois langues : persan, turc ouïgour et chinois, la réponse donne à Châhroukh le titre de wang, réservé aux princes du sang pourvus d'un grand commandement militaire : elle affirme donc la suzeraineté des Ming sur les Timourides. A la fin de cette année, Châhroukh et les principaux Timourides envoient, à leur tour, des ambassadeurs à Pékin : ils ne reviendront que trois ans plus tard.

Les historiens chinois parlent de nombreuses ambassades envoyées par les Timourides à Pékin, où elles re-

---

(1) Blochet, 249.

mettaient le tribut de vassalité. Chîrâz le paya en 1415 et en 1419; Ispahan, en 1419; Boukhara, en 1422. Les souverains de Samarkand s'en acquittent en 1415, 1426, 1427, 1428, 1429, 1430, 1433, 1437, 1445, 1446, 1449, 1456, 1476, 1478, 1480, 1483, 1488, 1490 et 1499. Les Cheïbanides, leurs successeurs, durent également le payer en 1503, 1504, 1508, 1509, 1510, 1515, 1523, 1529; nous savons qu'ils y étaient encore astreints en 1581 et, après leur disparition, le prince djanide Imâm Kouli envoya à son tour le tribut à Pékin, en 1618. Nous ne trouvons aucune trace de ces obligations humiliantes dans les historiens officiels des Timourides, exception faite pour ᶜAbdor-Razzâk Samarkandî, qui n'admettait aucune dissimulation. « Il est évident, dit M. Blochet (1) qui a dressé, d'après les sources chinoises, la liste que nous venons de donner, que, sans pouvoir les dissimuler complètement, les princes timourides ne devraient pas se vanter des relations un peu forcées qu'ils entretenaient avec les souverains qui avaient chassé du Céleste Empire les descendants de Tchinkkiz, et qu'ils ne publiaient pas, à Hérat ou à Samarkand, les mandements des Fils du Ciel... » Châhroukh qui, comme son père Timour, rattachait son origine à celle de Tchinkkiz, voulut donner le change en faisant composer un recueil historique, le *Montakhabot-Tavârîkh*, dans lequel le fondateur de la dynastie Ming était un émir mongol, Musulman peut-être, venu de Transoxiane en Chine pour s'y emparer du pouvoir et qui avait atteint son but par le meurtre du dernier descendant de Koubilay (2). Et en 826 le fils de Châhroukh, Baysonkor, ordonnait à Hâfiz Abroû de composer une histoire universelle se terminant par la vie de Timour et de ses huit ancêtres rattachés à Tchinkkiz par Katchoulay, fils de Koumenay (3).

---

(1) Voir son *Introduction*..: pp. 242-269.
(2) *Op. cit.*, 268-269.
(3) *Op. cit.*, 57 et sq.

La situation des pays voisins s'est peu modifiée. On trouve, en Asie centrale, le royaume ouïgour des Cinq Villes, *Bèch Balik*. L'Indochine est partagée en quatre états : Siam, Cambodge, Cochinchine et Tonkin.

Les Uzbeks

Au XVe siècle cette nation différait sensiblement des Timourides civilisés ou amollis. Rudes guerriers ayant conservé les mœurs de leurs ancêtres turcs et mongols, Musulmans de nom plutôt que de fait, lors de leurs premiers contacts avec les souverains de Samarkand, les Uzbeks se civilisèrent à leur tour, et subirent l'emprise iranienne : littéraire, religieuse et mystique. Désormais la rudesse turque n'existera plus que chez les Kirghizes et les Kazaks (1).

L'Inde

A la suite de l'expédition de 801 (1398-1399), l'autorité de Timour avait été reconnue dans l'Inde; mais d'une manière plus apparente que réelle. Jusqu'à sa mort, son nom fut mentionné dans la *khotba*, ou prône du vendredi, et frappé sur les monnaies. On fit de même, jusqu'en 825 (1421), pour son successeur, Châhroukh, qui, nous le verrons, envoya une ambassade dans l'Inde. Les relations des Timourides avec ce pays furent généralement amicales. Leurs sujets se livraient d'ailleurs à un commerce actif dans l'Inde.

Timour avait trouvé à Delhi un souverain de la dynastie des Taghlak, fondée en 1320 et qui subsistera jusqu'en 1413; de 1414 à 1451 les Sayyids règneront, et se-

(1) **Vámbéry**, II, 35-38.

ront remplacés par les Lôdi : c'est un Timouride, Zahîr ed-Dîn Bâber, qui mettra fin à la domination des Lôdî, en 1526. Le Bengale, le Kachmîr et le Népal forment autant d'états indépendants.

Syrie, Arabie et Egypte

Ces états resteront, au xv[e] siècle, sous la domination des sultans circassiens d'Egypte, les Mamloûks Bordjites, qui furent les alliés des Ottomans jusqu'en 1463, date à laquelle une rivalité de chefs locaux, survenue en Caramanie, les brouilla. Les Bordjites eurent fréquemment des conflits avec les successeurs de Timour, Châhroukh notamment (1).

Les Turkmènes de l'Azerbâïdjân et de la Mésopotamie

Rendu à la liberté après la mort de Timour, Sultân Ahmed, le Djelaïride, était rentré dans ses états, mais n'avait pu résister aux attaques de Aboû Bekr et de Kara Yoûsouf. On croit généralement que la dynastie djelaïride disparut avec lui, en 813 (1410) ; en réalité, et c'est à M. Cl. Huart (1) que revient le mérite d'avoir mis ces faits en lumière, par la comparaison des récits de Munedjdjim Bache, du *Matlaᶜos-Saᶜdeïn* et de l'historien arabe Makrîzî, il eut plusieurs successeurs. Leur domaine, il est vrai, était singulièrement réduit, et ne comprenait plus guère, en dernier lieu, que la ville de Chouster. Les fils de Châh Veled, frère de Sultân Ahmed, défendirent Bagdad contre Kara Yoûsouf long-

(1) **Cl. Huart**, *Histoire des Arabes*, II, 60 et sq.; **Lammens**, *La Syrie*, II, 23 et sq.
(2) *Mémoire sur la fin de la dynastie des Ilékaniens*, apud *Journal asiatique*, 1876, VIII, 316-362.

temps après la mort de leur oncle. La princesse Tendoû, ou Dendî Sultâne, probablement fille de Ouveïs, prit ensuite le pouvoir, et régna en Khouzistân jusqu'à sa mort, en 818 (1415-1416); elle reconnaissait la suzeraineté de Châhroukh. Un autre Ouveïs, fils de Châh Veled, lui succéda : attaqué à deux reprises par Mîrzâ Ibrâhîm, il périt en 825 (1421-1422). Son frère Mahmoûd ne régna que deux ans. Le dernier Djelaïride, Hoseïn, fils de ʿAlâʾ od-Dooulé, et petit-fils de Sultân Ahmed, assiégé sept mois dans Hilla par un fils de Kara Yoûsouf que Makrîzî nomme Ispahân, fut pris et tué le 3 safar 835 (11 octobre 1431).

Après la mort de Timour, le sultan d'Egypte avait également rendu la liberté à Kara Yoûsouf. Compagnon de misère de Sultân Ahmed, le souverain du Mouton-Noir s'était réconcilié avec son rival, et lui avait promis son amitié, dans le cas où il remonterait sur le trône; il manqua de parole et fut pour lui, comme pour les Timourides et les Turkmènes du Mouton-Blanc, un ennemi redoutable. Les derniers souverains de la dynastie furent Iskender, qui succéda à son père Kara Yousoûf en 823 (1420), et périt assassiné en 841 (1437-1438), et son frère Djihânchâh, souverain puissant qui régna jusqu'en 872 (1467), et fut massacré l'année suivante, avec toute sa famille, par Ouzoun Hasan.

Le représentant de la dynastie du Mouton-Blanc, Kara ʿOsmân, lutte, pendant presque toute la durée de son règne, contre des ennemis dont les Turkmènes du Mouton-Noir sont les plus acharnés : fait prisonnier par leur souverain, Iskender, il meurt en captivité, et son cadavre est outragé (838 = 1434-1435). Désormais une vendetta implacable subsistera entre les deux familles.

ʿAlî Beg succède à son frère Kara ʿOsmân; mais la révolte d'un autre fils de Koutlou Beg, Hamza Beg, l'oblige bientôt de se réfugier auprès du sultan ottoman, Mourâd II. Hamza Beg règnera en Mésopotamie et en

Cappadoce jusqu'en 848 (1444). Son neveu Djihânguîr, fils de ʿAlî Beg, prendra le pouvoir; mais son frère Ouzoun Hasan le lui enlèvera en 857 (1453), et le dépouillera de la presque totalité de son domaine. Djihânguîr vécut jusqu'en 872 (1467).

Gendre de l'empereur grec de Trébizonde, allié de Venise et beau-frère d'une noble vénitien, Ouzoun Hasan a été l'un des souverains musulmans les plus populaires en Europe; il est certainement l'une des figures les plus curieuses du xvᵉ siècle. Il fit avec succès la guerre aux princes du Mouton-Noir, les fit prisonniers après avoir épuisé leur armée par une lutte de guérillas, et les massacra impitoyablement. D'autres expéditions heureuses contre les Timourides lui permirent d'étendre encore son domaine; il battit les Egyptiens et imposa un tribut aux Géorgiens; mais, ayant voulu attaquer les Ottomans, alliés des Timourides et de la dynastie du Mouton-Noir, il subit un terrible désastre. Il mourut en 882 (1477); les compétitions qui surgirent entre ses fils amenèrent la disparition de son empire. Les règnes de Khalîl, de Yaʿkoûb, de Masîh, de Baysonkor, fils de Ouzoun Hasan; de Roustem Ahmed, Alvend et Mourâd, ses petits-fils, ne sont guère qu'une succession de révoltes et de meurtres. Les princes du Mouton-Blanc avaient pris parti contre les Séfévis; ceux-ci ayant triomphé, Châh Ismâʿîl mit fin à leur domination en détrônant le dernier d'entre eux, Mourâd, en 914 (1508-1509).

Les Ottomans

Vaincu à Ancyre, le sultan Bayézîd, prisonnier de Timour, était mort de chagrin à Amasia un an après sa défaite, le 14 chaʿbân 805 (9 mars 1403). Il laissait quatre fils : l'un d'eux, Suleïmân, régnait en Europe; les trois

autres, Mehmed Iᵉʳ, Moûsà et ʿIsâ, restés en Asie, se livraient des luttes acharnées, chacun d'eux croyant que seul il pouvait aspirer à la succession de Bayézîd. Ce ne fut qu'en 816 (1413) que Mehmed Iᵉʳ réussit à faire reconnaître partout son autorité, tous ses frères étant morts. Grand politique, ami des lettres et des sciences, esprit généreux et tolérant, Mehmed Iᵉʳ restaura l'empire ruiné à la fois par la guerre étrangère et la guerre civile. Son fils Mourâd, qui lui succéda en 824 (1421), avait plus de goût pour la vie religieuse que pour le pouvoir, qu'il abandonna à deux reprises, mais qu'il exerça toujours consciencieusement. On sait que Mehmed II, monté sur le trône en 851 (1455), fut le conquérant de Constantinople.

Le triste sort de Bayézîd n'avait pas fait des Ottomans et des Timourides des ennemis irréconciliables. Entre les deux dynasties les relations furent généralement amicales. La Turquie doit sa formation intellectuelle, pour une grande part, aux littérateurs et aux savants qui fréquentaient les cours de Samarkand et de Hérat.

L'Empire grec

Les Paléologues vont disparaître : Manuel II, qui régnait à la mort de Timour, avait pu croire l'Empire sauvé par la défaite de Bayézîd; mais les Ottomans reconstituent leur puissance militaire, et ils viennent, en 1421, assiéger Constantinople. Le danger deviendra de plus en plus pressant sous les successeurs de Manuel II, Jean VIII et Contantin XII : ce dernier voit le salut dans l'union avec l'Eglise romaine, mais son projet rencontre une opposition irréductible dans le peuple, qui se souvient du démembrement de l'Empire, et ne veut à aucun prix voir les descendants des Croisés venir chez lui. En 1453 Mehmed II s'empara de Constantinople; l'Empire grec et son dernier souverain avaient

vécu. Peu d'années après, la Morée et l'Epire, malgré la vaillance de Scanderbeg, tombaient à leur tour au pouvoir des Ottomans.

La Russie

L'unité nationale fait dans ce pays des progrès sensibles : nous avons vu que Timour y fut pour beaucoup. Moscou devient le centre d'un empire où Ivan III règne depuis 1462; il prend, en 1485, le titre de czar.

La Crimée

Détruit par Timour, l'empire du Kiptchak s'était partagé entre les trois khanats de Kazan, d'Astrakhan et de Crimée. Après une longue période d'anarchie, une nouvelle dynastie, celle des Guéray, prit le pouvoir, qu'elle devait garder pendant plus de trois siècles. Hâdjî Guéray, le premier souverain de la dynastie, régna de 1440 à 1467, et lutta efficacement contre les Génois, que son fils, Mènguèli Guéray parvint à chasser, avec l'aide des Ottomans : il dut, en retour, accepter la suzeraineté des sultans de Constantinople. Allié des Russes, il lutta avec succès contre la Pologne et le Kiptchak. Son règne, l'un des plus longs et des plus glorieux qu'ait connus la Crimée, se termina en 1514.

Colonies et Etats chrétiens du Levant

L'influence ottomane, dès le début du XVe siècle, fera de grands progrès au Levant. Les marchands italiens afflueront à Constantinople. Attaquées à la fois par les Tartares et les Ottomans, les colonies génoises de la mer Noire succomberont toutes dans la seconde moitié du XVIe siècle; il en sera de même de l'empire grec de Trébizonde, conquis par Mehmed II en 1461, et des îles de

l'Archipel; seul, le royaume chrétien de Chypre pourra se maintenir jusqu'en 1570.

Partageant ses états entre ses trois fils, Alexandre Ier assura la mainmise des Ottomans et des Persans sur la Géorgie qui, au siècle suivant, perdra son indépendance.

En Europe, le royaume bulgare n'existe plus. La Moldavie passe, en 1432, sous la domination polonaise, et la Valachie devient, en 1462, tributaire des Ottomans.

III

La famille impériale et le partage de l'empire

Comprenant l'impossibilité de laisser l'empire à un seul maître, Timour avait réglé la succession en homme d'Etat, et partagé, de son vivant, son domaine entre ses fils et ses petits-fils, leur laissant des parts égales, afin d'éviter des compétitions, qui se produisirent cependant. Deux grands états absorbèrent bientôt tous ceux que Timour avait formés : celui de Mîrânchâh et de ses fils, Aboû Bekr et Mohammed ʿOmar, à l'ouest (Perse occidentale,Tauris et Bagdad),et celui de Châhroukh, à l'est : limité d'abord au Khorassan, il s'annexa bientôt la Transoxiane et, au bout de peu d'années, il comprenait tout l'ancien empire de Timour, sauf la Syrie et l'Arabistan. Sage, courageux et en même temps pacifique, Châhroukh assura une longue existence à son empire : Mîrânchâh, aux prises avec ses fils révoltés, les Djelaï-

rides et les Turkmènes du Mouton-Noir, ne put empêcher le sien de disparaître bientôt (1).

Timour avait épousé deux princesses chinoises, que Ibn ʿArabchâh appelle « la Grande Reine », *Al-Malikat-Al-Koubrâ*, et « la Petite Reine », *Al Malikat-As-Soughrâ* (2); Touman, fille de l'émir Moûsâ, gouverneur de Nakhchab, et Djalbân, femme d'une rare beauté qu'il fit mettre à mort pour une faute imaginaire. Il avait en outre un grand nombre de concubines. Ses fils étaient au nombre de quatre, et deux d'entre eux moururent avant lui : Ghiyâs ed-Dîn Djihânguîr (+779 = 1377-1378) et Mo'ezz ed-Dîn ʿOmar Cheikh, tué en Syrie (3). Restaient Djelâl ed-Dîn, surnommé Gourgha, et généralement connu sous le nom de Mîrânchâh, gouverneur de l'Irâk, de l'Azerbâïdjân et de la Syrie, où il ne conservait qu'une autorité nominale, son père ayant dû lui retirer le pouvoir effectif à la suite de ses excès (4), et Châhroukh qui, sans avoir été désigné pour prendre le pouvoir, ne tarda cependant pas de le recueillir. Timour avait aussi une fille, Sultâne Bakht, mariée à Soleïmân Châh : elle avait, d'après Ibn ʿArabchâh, un caractère mâle et détestait les hommes.

Quant aux petits-fils de Timour, ils étaient nombreux. Ghiyâs ed-Dîn Djihânguîr était le père de Mohammed Sultân, héritier présomptif de l'empire : il mourut deux ans avant son aïeul, qui désigna, pour le remplacer, Pîr Mohammed Djihânguîr, frère de Mohammed Sultân, gouverneur de l'Inde et de Kâboul : vaillant guerrier au début de sa carrière, ce prince s'adonna ensuite

(1) Vámbéry, II, 1-2; Skrine et Denison Ross, 173; Grousset, *Histoire de l'Asie*, II, 124-125.

(2) Ibn ʿArabchâh, II, 860-861, prétend que Châdol-Molk, craignant de trouver en elles des rivales, les fit empoisonner après la mort de Timour. Envoyée à Sighnak, Touman revint habiter Samarkand, et fit plus tard le pèlerinage de la Mecque.

(3) Voir, sur ce prince, le travail de M. L. Zimine, cité plus haut, et racontant ses exploits à Kachghar, en Ferghâna et en Mongolie.

(4) Cf. Mîr ʿAlî Chîr apud Belin, *Journal asiatique*, 1861, XVII, 282-285.

au vin et à la débauche, laissant le pouvoir à un traître, le vizir Pîr ʿAlî Tâz, au moment où il allait recueillir la succession de Timour. ʿOmar Cheikh était le père de Sultân ʿAlî Iskender Chîrâzî, gouverneur du Fârs sous Châhroukh, destitué et mis à mort par son frère Roustem Mîrzâ en 827 (1423-1424) : prince de grand mérite, d'une grande générosité, et bon poète, dit Mîr ʿAlî Chîr (1), et de Baykara, plus tard gouverneur de Balkh ; belle intelligence, mais caractère faible ; nous n'avons d'ailleurs sur lui que des renseignements contradictoires (2) ; Mîrzâ Hoseïn, Badîʿoz-Zemân et Mozaffer Mîrzâ. Les fils de Mîrânchâh étaient ʿOmâr Mîrzâ, favori de Timour qui, après son expédition de Syrie et d'Asie mineure, confia à Mîrânchâh et à ses fils Aboû Bekr et ʿOmâr Mîrzâ le gouvernement d'une vaste région comprenant l'Irâk ʿArabî, l'Azerbâïdjân, les provinces d'Arrân, Moghân, Gourdjestân et Chîrvân, avait prescrit qu'Omar Mîrzâ, bien que le plus jeune, exercerait l'autorité. Il était en mauvais termes avec son frère Aboû Bekr, et le garda prisonnier à Sultanié. Seyyed Ahmed, gouverneur du Khorassan, était à la fois un administrateur scrupuleux, un ascète et un poète de mérite ; il fut le père de Sultân Ahmed (3). Vient enfin Khalîl, le rival de Pîr Mohammed, celui des fils de Mîrânchâh qui joua le plus grand rôle : doux, généreux, humain, il était en revanche prodigue, et sa passion pour la fameuse Châdol-Molk fut, avec ses largesses, la cause de ses malheurs.

---

(1) *Op. cit.*, 287-288. Cf. **Khondémir**, III, 184, 185, 189, 205.

(2) *Op. cit.*, 294-295. Cf. **W. Barthold**, *Encyclopédie de l'Islam*, II, 606-607.

(3) *Op. cit.*, 293-294. Voir sa biographie dans **Khondémir** III, 195 et sq.

IV

Chahroukh (1404-1447)

Jeunesse de Châhroukh. — Débuts de son règne

Gouverneur du Khorassan à la mort de Timour, dont il était le quatrième fils, Châhroukh ne chercha pas, à ce moment, à obtenir la couronne. Généreux, pacifique et dépourvu d'ambition, il n'aimait pas la guerre, bien que la faisant avec succès; il s'attacha à réparer les ruines laissées par son père, et entretint, autant que possible, des relations amicales avec ses voisins. Son règne fut l'âge d'or des savants et des littérateurs; après lui viendra la décadence, et en moins de soixante ans la dynastie timouride sera chassée de la Perse et de l'Asie centrale; elle ira créer dans l'Inde un nouvel empire.

A l'exception de la Syrie et de l'Arabistan, Châhroukh posséda tous les états de Timour, ayant ajouté au Khorassan le Mâzendérân (809 = 1406-1407), la Transoxiane (811 = 1408-1409), le Fârs (817 = 1414-1415), le Kermân (819 = 1416-1417) et l'Azerbâïdjân (820 = 1420) (1). Sa vie nous est connue par des témoignages de contemporains ou des personnes ayant connu ses familiers, et le meilleur ouvrage que nous possédions sur lui est le *Matlaᶜos-Saᶜdeïn vè-Medjmaᶜol-Bahreïn* « Lever des deux Saᶜd (Bonheurs) et confluent des deux mers », de ᶜAbdor-Razzâk Samarkandî, savant théologien qui fut l'imam de Châhroukh et son ambassadeur en Chine

(1) Browne, 582.

et au Dekkan : la relation de son ambassade, insérée dans le *Matla'*, reproduite par Khondémîr dans son *Habîbos-Siyèr,* a été publiée et traduite plusieurs fois. Ecrit en 875 (1470-1471), le *Matla'* embrasse une période de 171 ans et comprend deux parties consacrées, l'une à Timour, l'autre à Châhroukh et à ses successeurs. Il est regrettable que cet ouvrage, dont on possède en Europe de nombreux manuscrits, n'ait jamais été publié en entier. Quatremère en a traduit la partie qui traite du règne de Châhroukh jusqu'à l'année 824 (1421-1422) (1).

Hâfiz Abroû, auteur d'une histoire universelle dont nous ne possédons que les deux premiers volumes et la deuxième partie du quatrième, avait donné la biographie de Châhroukh jusqu'en 830 (1427) ; on trouve, dans 'Abdor-Razzâk, de nombreuses citations des parties perdues de cet ouvrage (2). Mîrkhond (3) et Khondémîr (4) sont également à consulter.

Châhroukh était né à Samarkand le 14 rabî' II 779 (20 août 1377). D'après la légende, Timour, apprenant sa naissance au milieu d'une partie d'échecs, au moment où le chevalier, *roukh,* venait de faire échec au roi, *chdh,* le nomma ainsi (5). Il reçut en outre les titres de Behâdour (6) et de Mîrzâ, et 'Abdor-Razzâk l'appelle

(1) *Mémoires historiques...* apud *Journal asiatique,* 1836, II, 193-233 et 338-364 : ce travail forme les 68 premières pages de la *Notice de l'ouvrage persan...* insérée dans le tome XIV des *Notices et Extraits* (Ire partie, Paris, 1843, in-4, 509 p.). Divers auteurs ont donné des extraits de 'Abdor-Razzâk, notamment **Elliot,** *History of India,* IV, 89-126; cf. **Barthold,** *Encyclopédie de l'Islam,* I, 65. La Bibliothèque Nationale (fonds français, n°s 6.084-6.087) possède une traduction complète, par **Galland,** du *Matla'* : cette traduction est restée inédite.

(2) **Barthold,** *op. cit.,* II, 226.

(3) VI, 180-223.

(4) III, 178-214.

(5) Il donna le nom de Châhroukhiyé à la ville que son petit-fils Mohammed ibn Djihânguîr fit bâtir au bord de l'Euphrate.

(6) Plusieurs auteurs font suivre son nom de ce titre pour le distinguer de ses homonymes : le quatrième fils de Aboû Sa'îd et, au XVIIIe siècle, le petit-fils de Nâdir Châh, échappé au massacre de sa famille.

Khakan-é Sacîd « souverain fortuné ». Marié à onze ans, en 790 (1387-1388), il reçut deux ans plus tard le titre de gouverneur de l'empire, quand Timour partit pour la conquête du Kiptchak. Lors de la grande expédition de la Perse, il fut renvoyé à Samarkand; mais en 795 (1392-1393) son père le fit venir à l'armée avec le reste de la famille; une ophtalmie retarda son arrivée; après sa guérison, il fut placé à l'avant-garde. Au siège de Kalayé-Sefîd, il commandait l'aile gauche, montra beaucoup de vaillance et, dans un combat, trancha la tête du chef ennemi, Châh Mansoûr. Il avait alors 17 ans. L'expédition terminée, il partait à Ispahan, où il demanda un congé pour rentrer dans son pays, mais dut repartir presqu'aussitôt au siège de Tekrît, dont les habitants lui demandèrent de servir de médiateur auprès de son père. La même année (796 = 1393-1394), Olough Beg, le fils de Châhroukh, à qui il devait succéder, venait au monde : Timour envoya alors Châhroukh auprès des princesses du sang, et le nomma gouverneur de Samarkand et de sa région. Peu après naissait le second fils de Châhroukh, Ibrâhîm.

A 20 ans (799 = 1396-1397), Châhroukh gouvernait à la fois le Khorassan, le Séistan et le Mâzendérân, et montrait, dans ses fonctions, de la fermeté, du courage, une grande piété et un vif souci de la justice. Son troisième fils, Baysonkor, naquit à ce moment.

Châhroukh resta à son poste lors de l'expédition des Indes, mais prit part à celles de Perse, de Syrie et d'Asie mineure. Il eut le commandement des troupes de l'Azerbâïdjân et de l'avant-garde de l'armée de Syrie, ainsi que de l'expédition contre Bayézîd, fut l'un des juges nommés par Timour qui condamnèrent Mîrânchâh à la bastonnade, intercéda en faveur du gouverneur de Behesnâ, commanda l'aile droite au siège d'Alep et prit part à l'offensive contre le sultan d'Egypte. A la bataille d'Ancyre — aujourd'hui Angora — il commandait l'aile

gauche : Chalcondylas, qui l'appelle Σαχροῦχος, parle de lui avec admiration. De là il partit vers Gul-é Hisâr. Le 24 ramadân 804 (27 avril 1402), naissait son fils Mohammed Djougui.

Timour ordonna ensuite à Châhroukh de faire une expédition dans le Guîlân; mais, s'étant ravisé, il le renvoya à Hérat, dans son gouvernement. Clavijo, qui traversait à ce moment le Khorassan, déclina l'invitation de venir à Hérat qui lui fut faite. Châhroukh resta à son poste, où sa présence était nécessaire, lors du *kouriltay* qui décida l'expédition de Chine; son père lui fit alors contracter un nouveau mariage, et regretta vivement de ne pas l'avoir près de lui, à Otrar, lorsqu'il sentit sa fin arriver. Peu après, en ramadân 807 (mars-avril 1405), Châhroukh fut reconnu souverain des provinces qu'il gouvernait. Laissant les autres princes agir à leur gré, il ne chercha pas, sur le moment, à étendre son domaine.

Rivalité de Pîr Mohammed et de Khalîl

Après la mort de Timour, les émirs se concertèrent. Croyant que, s'ils cachaient la perte de leur maître, ils pourraient facilement subjuguer Chinois et Kalmouks, les émirs, résolus à donner suite aux projets de Timour, prirent les décisions suivantes :

1° Toute l'armée, commandée par Mîrzâ Ibrâhîm, irait à Tachkent, auprès de Khalîl;

2° Ce dernier, âgé alors de 21 ans, serait, pendant toute la durée de la campagne, regardé comme le souverain;

3° Un conseil de régence serait nommé;

4° L'expédition terminée, on se conformerait aux dernières volontés de Timour.

Or Timour avait désigné Pîr Mohammed pour son successeur. Les émirs, en se donnant pour chef Khalîl,



allaient provoquer, entre ces deux princes, une longue rivalité qui se termina au désavantage de Khalîl. Satisfait, du moins en apparence, de la part qui lui avait été faite, Châhroukh s'abstiendra d'intervenir jusqu'au moment où la lutte deviendra critique : il sera alors le maître de la situation, et en profitera pour agrandir son domaine (1).

***

Pîr Mohammed, apprenant la mort de son père, sortit de sa torpeur, et alla prendre possession de Chîrâz; ses frères Mîr Roustem et Mîrzâ Iskender occupaient alors Ispahan et Hamadân. Il réunit ses émirs, pour leur demander conseil. Les opinions étaient très partagées : on proposait, tantôt de demander un diplôme d'investiture aux khalifes fatimites d'Egypte, et d'abolir les lois mongoles, tantôt de reconnaître l'autorité de Mohammed ʿOmar, ou bien de donner le titre de roi à Mîrânchâh. Politique habile, Pîr Mohammed fit prévaloir une autre thèse : il fallait se rallier à Châhroukh, homme d'un grand mérite et d'une grande puissance, à qui Timour avait fait épouser la mère de Pîr Mohammed, Meliket Agha : il se contenterait, très vraisemblablement, d'une reconnaissance de pure forme de son autorité et de quelques marques de respect.

Le calcul était juste. Châhroukh se montra très satisfait à la réception du message lui annonçant cette décision; il en récompensa généreusement le porteur et fit le plus grand éloge de Pîr Mohammed, déclarant qu'il avait pleine confiance en lui. De son côté, Pîr Mohammed, ayant renoncé à son existence dissolue, se montra administrateur capable et consciencieux, généreux et

(1) Sur les événements qui suivirent la mort de Timour, cf. **Cheref ed-Dîn**, II, 674-749; **Ibn ʿArabchâh**, II, 513 et sq.; **Mîrkhond**, VI, 176 et sq., et **Khondémir**, III, 174 et sq.

juste. Il réorganisa complètement les finances, assura à l'armée une solde régulière, aux anciens soldats des pensions suffisantes, et fit défrayer de tout, par le trésor, les voyageurs qui entraient dans le royaume ou en sortaient (1).

L'autorité de Khalîl était fortement contestée. Un émir influent, Bouroundouk, après avoir pris son parti, se déclara contre lui, et fit prévaloir l'opinion qu'il fallait respecter le testament de Timour. Obligé de se soumettre, Khalîl ne se découragea pas : raflant tous les chevaux, mules et mulets de l'armée, il les distribua aux émirs de l'Irâk, dont il était sûr, et marcha avec ceux-ci contre Samarkand. Son aile droite fit défection ; partie en avant, elle passa l'Oxus et coupa ensuite le pont de bateaux qui lui avait servi. Cela n'empêcha pas Khalîl de traverser le fleuve le lendemain même. Bouroundouk, qui commandait l'aile droite, et ignorait les dispositions du gouverneur de Samarkand, jugea prudent d'aller s'excuser auprès de Khalîl et de lui promettre fidélité. Tous les engagements pris au sujet du testament de Timour furent reniés.

Samarkand était menacée de plusieurs côtés à la fois. Mîrzâ Hoseïn, l'un des fils de ʿOmar Cheikh, était parti avec 1.000 hommes pour la surprendre; il en était résulté une panique à Tachkent et d'importants mouvements de troupes en vue de défendre la capitale. Olough Beg et Mîrzâ Ibrâhîm s'étaient également portés du côté de Samarkand, et devaient rejoindre Pîr Mohammed. Le gouverneur de la ville, Arghoun Châh, avait fait fermer les portes; il était acquis à Khalîl, tout en déclarant qu'il ne reconnaissait que l'héritier désigné par Timour. Plusieurs émirs vont à ʿAlîâbâd organiser la résistance; leur tentative échoue, et le 16 ramadân 807 (18 mars 1405), Khalîl fait son entrée à Samarkand, y est re-

(1) Quatremère, *Notice de l'ouvrage persan...*, 39-40.

connu souverain par les notables, et comme son usurpation en donnant le titre de khan à Mîrzâ Mohammed Djihânguîr, alors âgé de neuf ans. Il célèbre les funérailles de Timour, s'empare de ses trésors et les distribue aux troupes.

***

Informé de la conduite de Khalîl, Châhroukh part pour la Transoxiane, après avoir confié l'administration du Khorassan aux émirs Midrab, Hasan Soûfî, Tarkhan et Khodja Râstî. A Tokouz-Ribât, il partage la besogne entre ses généraux : ʿAbdos-Samad armera les troupes concentrées à Badghîs; Khizr Khodja et Cheikh Hasan Koudjin iront examiner la situation à Samarkand. Mais à Dèrè Zenguî il reçoit des nouvelles inquiétantes du Mâzendérân. On tient conseil, et des mesures de prudence sont décidées, l'expédition de Transoxiane pouvant avoir des conséquences imprévues : les fortifications de Hérat, détruites par Timour lors de la prise de Hérat, seront complètement restaurées par les soins de Djelâl ed-Dîn Fîroûzchâh; Seyyed Khodja ira à Toûs mettre la ville en état de défense et faire une enquête dans la région, où il aura bientôt une révolte à réprimer.

L'armée passe le Mourghâb et campe près du mausolée de Cheikhzâdé Bayézîd. Mîrzâ Hoseïn vient se présenter à Châhroukh, qui lui fait bon accueil; les émissaires envoyés à Samarkand reviennent rendre compte de leur mission. Châhroukh envoie auprès de Khalîl, avec un message conciliant et amical, l'émir Hamza Katoukou : tout ce que peut désirer Khalîl, provinces, armées, trésors, Châhroukh le lui donnera; mais à la condition de venir conférer, avec son frère, sur les affaires de l'empire.

D'autes messagers arrivent, pendant que l'armée de

Châhroukh construit un pont, afin de traverser l'Oxus. C'est d'abord l'émir Châhmolk, venu de Boukhara pour protester contre des accusations dont Olough Beg et Mîrzâ Ibrâhîm étaient l'objet : tous les deux sont restés loyaux et fidèles. Khalîl répond d'une manière conciliante : il est prêt à livrer les trésors qu'il détient et à promettre obéissance à Châhroukh, en échange du gouvernement du Khorassan. Châhroukh accepte, et renvoie Châhmolk à Boukhara, avec mission de faire venir Olough Beg et Mîrzâ Ibrâhîm.

Les troupes étaient campées aux environs d'Andekhoûd, quand Mîrzâ Hoseïn quitta brusquement la cour. On apprit au même moment que Khalîl, sorti de Samarkand avec une forte armée, se dirigeait vers l'Oxus. Là-dessus les émirs de Boukhara, rompant avec le darogha Roustem Taray Boka, sortent de la ville, et, rejoignant Olough Beg et Mîrzâ Ibrâhîm, vont avec eux se présenter à Châhroukh. Les troupes de Badghîs, conduites par Cheikh Noûr ed-Dîn et ʿAbdos-Samad, arrivèrent bientôt après.

Châhroukh se rend à Doûkè, où il apprend que le vizir Pîr ʿAlî Tâz, quittant Khalîl, est parti pour Balkh; il envoie aussitôt plusieurs de ses généraux dans cette direction. Châhmolk annonce la prochaine arrivée d'ambassadeurs : Chems ed-Dîn ʿAbbâs et Arghoun Châh, envoyés par Khalîl auprès de Châhroukh qui, de son côté, lui adresse Cheikh Noûr ed-Dîn pour l'exhorter à la concorde : tous les descendants de Timour doivent rester étroitement unis. L'appel est entendu, et, après bien des efforts, les conditions suivantes sont acceptées de part et d'autre :

1° Khalîl enverra à Balkh, auprès de Pîr Mohammed Djihânguîr, la princesse Khanikè Begum, avec une partie des trésors de Timour;

2° Les biens personnels de Olough Beg et de Mîrzâ

Ibrâhîm seront envoyés au camp impérial, avec les trésoriers et les serviteurs de ces princes;

3° Khalîl règnera en Transoxiane.

Châhroukh, après avoir chargé quelques-uns de ses émirs d'aller tout régler en Transoxiane, voulait rentrer à Hérat; la fatigue de ses troupes lui fit différer son départ, et il eut ensuite à réprimer quelques soulèvements. Ce ne fut que dans les derniers jours de 807 (juin 1405) qu'il put faire son entrée à Hérat.

***

Pendant que Seyyed Khodja restaurait Toûs, il apprit que l'émir de Sebzévâr, Sultan ᶜAlî, aidé par un corps de Serbédârân, s'était révolté, et revendiquait plusieurs cantons sur lesquels il prétendait avoir des droits héréditaires. Seyyed Khodja marche contre lui, fait sa jonction avec les troupes de l'émir Midrab, et livre bataille près de Bahrâbâd. La cavalerie timouride comprend 600 hommes, répartis en six escadrons; ses adversaires ne forment qu'un corps de 200 cavaliers; mais ce sont tous des soldats aguerris, et ils infligent un véritable désastre aux Mongols; arrivant pour les venger, Seyyed Khodja ne trouve que leurs cadavres mutilés. Il livre bataille près de Djâderem, reçoit deux blessures, qu'il cache soigneusement; ses troupes, qui ont beaucoup souffert, saccagent la forteresse et se livrent, pendant deux ou trois jours, à un massacre épouvantable. Il va ensuite assiéger Feryoûmed, dont les habitants, retranchés dans leur citadelle, s'apprêtent à résister énergiquement; mais, quand ils apprennent que Seyyed Khodja a donné l'ordre de détruire les arbres et les jardins des alentours, ils demandent à traiter, et la paix est conclue moyennant un *sâverî*, présent.

La place de Mezînân se rend à son tour. Seyyed Khodja va ensuite assiéger Sebzevâr; une tranchée est

ouverte autour de la ville, qui est soumise à un blocus rigoureux. Mais on apprend que le roi du Mâzendérân, Perek, a envahi la province de Djoveïn. Levant aussitôt le siège, Seyyed Khodja marche aussitôt contre Perek, que Sultân ʿAlî, sorti de Sebzevâr, est allé rejoindre. Une bataille acharnée se livre; Sultân ʿAlî taille en pièces l'aile gauche de l'ennemi; mais Midrab vient à bout de sa résistance et met en pleine déroute l'armée de Perek, malgré le courage de son chef. Seyyed Khodja revient avec un butin immense, et ses troupes, pendant deux jours, poursuivent et massacrent les fuyards (1).

***

Pîr Mohammed réclame le pouvoir à Khalîl. Si l'empire est héréditaire, répond Khalîl, il appartient légitimement à Mîrânchâh, mon père, et à Châhroukh, mon oncle, qui sont libres de vous prendre pour leur lieunant; mais si on l'obtient par droit de conquête, vous n'avez rien à réclamer. Timour a ordonné le partage de son empire, et ses décisions doivent être respectées. Vous seriez souverain, si Dieu l'avait voulu; il faut se résigner à sa volonté, et je ne puis abandonner mes conquêtes.

Un célèbre uléma approuve ces déclarations. La guerre éclate entre les deux prétendants. Khalîl donne le commandement des troupes à son cousin, Mîrzâ Hoseïn, qui marche sur Balkh et veut faire assassiner ses propres généraux, parmi lesquels se trouvaient Arghoun Châh et Allâhdâd : ce dernier échappe et va se réfugier auprès de Khalîl Mîrzâ. Pîr Mohammed, lui, n'a guère de partisans; après avoir passé l'Oxus, il sera battu près de Nesef et s'enfuira, abandonnant son camp. Il retournera à Kandahâr préparer une nouvelle expédition;

(1) **Quatremère**, *op. cit.*, 25-26.

vaincu de nouveau, il sera obligé de s'en remettre à la générosité de Khalîl. Un accord intervient; chacun gardera ses états. Mais Pîr Mohammed, un peu plus tard, sera assassiné par son vizir Pîr ᶜAlî Tâz, qui cherchera à se faire proclamer souverain à sa place. La tentative échoue; Pîr ᶜAlî Tâz se réfugie à Hérat, où Châhroukh le fait pendre (809 = 1406) (1).

Délivré de son adversaire, Khalîl doit faire face à d'autres difficultés. Déjà une partie des troupes de l'Irâk, ayant appris que leur pays avait secoué la domination tartare, y rentrent, abandonnant Khalîl. Deux de ses émirs, Khodâydâd et Cheikh Noûr ed-Dîn, tentent une révolte. Châhroukh s'inquiète en apprenant que Khalîl fait reconstruire Termez, et, comme avertissement, donne l'ordre de restaurer une place forte voisine. Les Mongols et les Turkmènes d'Asie mineure prennent une offensive victorieuse contre les Timourides : Sultan Ahmed Djelaïr et Kara Yoûsouf chassent les Tartares de Bagdad et s'emparent de l'Azerbâïdjân. Vers la même époque, Pîr ᶜOmar est dépouillé et tué par son parent Iskender; mais Châhroukh le venge, fait mettre à mort son meurtrier, et annexe à ses états l'Irâk ᶜAdjemî, ce qui lui donne une grande puissance.

Khalîl avait épousé Châdol-Molk « la Joie du Royaume », femme du Noyan Hâdjî Seïf ed-Dîn, dont il était follement épris. Méprisée par la plupart des princesses du harem, Châdol-Molk voulut s'en venger en les faisant donner à des émirs, qu'elle comptait s'attacher ainsi, tout en humiliant ses rivales. La toute-puissance qu'elle avait acquise, les prodigalités extravagantes de son mari soulevèrent l'opinion. Excités par leurs femmes, les émirs se révoltèrent et déposèrent Khalîl. Châdol-Molk enchaînée, fut promenée dans les rues de Sa-

---

(1) **Khondémir**, III, 184-185; **Vámbéry**, II, 1-4; **De Guignes**, *Histoire des Huns*, IV, 75 et sq.

markand, exposée aux injures et aux coups. L'émir Hoseïn Khodâydâd se constitue le geôlier de Khalîl, dont il offre de remettre les états à un roi mongol, Chamâ Djihân, qui, indigné, fait exécuter le traître et envoie sa tête à Châhroukh. Celui-ci, qui avait envoyé contre Khalîl un de ses généraux, Châhmolk, arrive à son tour. Il traite affectueusement le souverain détrôné, à qui il rend Châdol-Molk (1), mais manque de parole (2) : après lui avoir garanti de la manière la plus formelle la possession de ses états, il les lui enlève pour les donner à son fils Ologh Beg (3). Il est vrai qu'en échange Khalîl recevra le gouvernement de l'Irâk (809 = 1406-1407), charge qu'il occupera jusqu'à sa mort, arrivée en radjab 814 (octobre-novembre 1411). Châdol-Molk ne voulut pas lui survivre, et les corps des deux amants furent réunis à Reï dans le même tombeau. Ainsi finit un souverain qui joignait à de remarquables qualités de grands défauts, et dont on a pu dire qu'il aurait mieux réussi comme poète que comme chef d'état.

Révoltes et compétitions
Extension de l'empire

Après ses expéditions de Syrie et d'Asie mineure, Timour avait confié à Mirânchâh et à ses fils Aboû Bekr et Mohammed ʿOmar le gouvernement de l'Irâk ʿArabî, de l'Azerbâïdjân, d'Arrân, de Moghân, du Chîrvân et de la Géorgie, en stipulant que Mohammed ʿOmar, bien que le plus jeune des trois, aurait la prééminence sur son père et son frère, qui seraient tenus de se conformer

(1) **Dooulethâh** dit cependant que Châdol-Molk, à qui les révoltés auraient coupé le nez et les oreilles, n'aurait pas été rendue à Khalîl. *Tezkèrè*, éd. **Browne**, 354.
(2) **Blochet**, 248.
(3) **Vámbéry**, II, 3 et sq. Cf. **Skrine** et **Denison Ross**, *The Heart of Asia*, 174-175.

à ses décisions. Les ordres de Timour furent respectés. Mohammed ᶜOmar résidait à Tauris, son père et son frère dans le Diyâr-Bekr, d'où Mîrânchâh reçut l'ordre de venir détruire la forteresse d'Alendjîk, occupée par des pillards qui molestaient les habitants de Nakhitchévân, et dont Timour voulait la suppression. Pendant ce temps, Mohammed ᶜOmar ne songeait qu'à ses plaisirs.

La nouvelle de la mort de Timour arrive; elle est bientôt confirmée. Quelques-uns de ses familiers persuadent à l'émir Djihânchâh de faire massacrer les confidents de Mohammed ᶜOmar et de s'emparer de l'autorité; Djihânchâh, ivrogne invétéré, suit ce conseil; il fait mettre à mort Kotb ed-Dîn Ooubehî, l'émir Dârâb Kouchdji et Cheikh Mohammed Touvadji, puis marche contre son fils. Celui-ci se hâte d'armer son entourage et de recruter des soldats, qu'il envoie contre Djihânchâh qui prend la fuite, et fait égorger, en représailles, les fils de Cheikh Mohammed Touvadji; l'un d'eux, Baba Hâdjî, échappe toutefois, et quand Djihânchâh, vaincu, tombera aux mains des émirs de Mohammed ᶜOmar, il vengera son père : ce meurtre sera d'ailleurs sévèrement blâmé par Mohammed ᶜOmar, qui traitera généreusement la famille et les serviteurs de Djihânchâh.

Le bruit court alors que le meurtre de ce dernier amènera des représailles de la part de Aboû Bekr, qui concentre une forte armée à Bech Parmak. Mohammed fait la revue de ses troupes : il dispose de 47 corps, *kouchoun*, de cavalerie, sans compter les 5.000 cavaliers d'élite formant sa garde. La lutte va s'engager, quand l'émir Hoseïn Berlas vient déclarer qu'Aboû Bekr reste soumis et fidèle. Mohammed ᶜOmar n'est pas convaincu; sur l'avis de la majorité de ses émirs, il fait arrêter son frère, venu sans défiance auprès de lui, escorté seulement de quelques soldats, et l'envoie prisonnier à la forteresse de Sultanié; le harem et les serviteurs d'Aboû Bekr sont internés dans la même ville, au quartier de

Kezel Dèrè. En apprenant cette arrestation Mîrânchâh, consterné, voulut aller se réfugier à Hérat, et séjourna quelque temps à Kâlpoûch, place forte devenue célèbre sous le nom de Neretoû (1).

Pour continuer sa route, Mîrânchâh devait traverser les régions soumises à Mîrzâ Iskender qui, redoutant des difficultés, quitta son poste, après avoir informé Mîrzâ Châhroukh, des événements qui s'étaient produits; il le pria de lui assigner une autre résidence. Inquiet lui-même, Mîrzâ Pîr Mohammed enjoignit à Mîrzâ Iskender de rester à son poste, pour assurer la sécurité des populations et éviter une rupture avec l'Azerbâïdjân : les appréhensions de Mîrzâ Iskender n'étaient d'ailleurs pas justifiées. Mais celui-ci ne partage pas cette manière de voir, et poursuit son voyage. Ses émirs, déjà mécontents, désapprouvent sa conduite et l'abandonnent, après avoir juré de rester solidaires les uns des autres. Iskender, qui n'a plus qu'une quinzaine d'hommes dévoués pour le suivre, va passer un mois à Ispahan, et arrive chez Mîrzâ Pîr Mohammed.

Il y était depuis deux jours, quand on apprit l'arrestation d'Aboû Bekr et la marche de Mohammed ʿOmar contre le Fârs et l'Irâk. Les deux frères se préparèrent à la résistance; Mîrzâ Iskender fut nommé gouverneur de Yezd. Mais Mohammed ʿOmar, rejoint devant Hamadan par un messager de Mîrzâ Roustem, montra des dispositions amicales, et la paix fut conclue.

Là-dessus Pîr Mohammed part pour la conquête du Kermân; Mîrzâ Iskender l'accompagne, commandant l'aile gauche. Un parti ennemi, qui se tenait en embuscade, est reconnu et anéanti; la terreur se répand dans toute la province, qui fait sa soumission après avoir beaucoup souffert. Mîrzâ Iskender est devenu le meil-

(1) **Quatremère**, *op. cit.*, 38-39.

leur ami de Mîrzâ Pîr Mohammed, qui lui permet de revenir à Yezd.

Mîrzâ Roustem avait fait aveugler l'émir Sa'îd Berlas, qui avait agi d'une manière perfide. L'émir, qui avait conservé partiellement la vision d'un œil, put s'échapper, et alla à Chîrâz demander asile à Mîrzâ Pîr Mohammed, qui voulut se montrer généreux envers un ancien ennemi : il en résulta un froid entre les deux frères, malgré les assurances d'amitié données à Mîrzâ Roustem par Mîrzâ Pîr Mohammed (1).

Mais l'année suivante (808 = 1405-1406), Mîrânchâh part pour le Khorassan. Châhroukh envoie contre lui, avec 15.000 cavaliers d'élite, les émirs Soûfî Tarkhan, Djihânmelek et Fîroûzchâh, auxquels il donne les instructions suivantes : si Mîrânchâh est venu avec des projets de conquête, ils le combattront; si, au contraire, il montre des sentiments pacifiques, ils le traiteront avec bienveillance et respect. Un message amical est envoyé à Mîrânchâh, resté à Kâlpoûch où Sultân 'Alî Sebzevârî, révolté contre Châhroukh, est allé le rejoindre. Mîrânchâh renonce à la lutte, et fait la paix avec son frère, ayant consenti à livrer Sultân 'Alî, qui est envoyé en captivité à Hérat, ainsi que Sultân Hoseïn, fils du roi Perek, et son entourage : tous ces derniers sont mis à mort. Mohammed 'Omar avait capturé par surprise son frère Aboû Bekr : celui-ci s'échappe de sa prison de Sultanié et va rejoindre Mîrânchâh, à qui il reproche avec véhémence d'avoir livré ses amis : cet acte, indigne d'un homme généreux, avait déshonoré son père, en qui personne n'aurait plus confiance (2). Là-dessus Mîrânchâh partit avec Aboû Bekr pour l'Azerbâïdjân : il y fut tué dans une bataille livrée au Turkmène Kara Yoû-

(1) **Quatremère**, *op. cit.*, 49-50.
(2) **Quatremère**, *op. cit.*, 54-55; **Khondémir**, III, 180, 183.

souf, le 24 dhou'l-ka'da 810 (20 avril 1408). Né en 769 (1367), il avait donc un peu plus de 41 ans.

Ses deux fils moururent vers la même époque. Mohammed 'Omar, peu de jours avant la révolte d'Aboû Bekr, avait fait exécuter Baba Nîkî, derviche thaumaturge qui, avant sa mort, fit des prédictions menaçantes. Après une bataille indécise livrée près de Kazvîn, il était retourné en Azerbâïdjân; mais les habitants de Tauris, se souvenant des excès des troupes turkmènes qu'il amenait, lui refusèrent l'entrée de la ville, et accueillirent Aboû Bekr qui, malgré l'hostilité de tous les princes, s'était fait proclamer souverain. Aboû Bekr mit en fuite Pîr Mohammed et s'empara d'Ispahan, mais dut rebrousser chemin en apprenant que Tauris et Sultanié étaient tombées aux mains de l'ennemi. De nouvelles révoltes, celles de Mîrzâ Sultân Hoseïn, qui meurt vaincu et trahi; celle de son allié, l'émir Soleïmân Châh; la défaite de Mîrzâ Pîr Mohammed qui, reçu avec bienveillance par son vainqueur, Mîrzâ Khalîl, est assassiné par un traître, le vizir Pîr 'Alî Tâz, viennent compliquer la situation. Mohammed 'Omar renonce à la lutte, et va demander asile à Châhroukh, qui lui donne le gouvernement du Mâzendérân et des provinces voisines. Châhroukh, qui était parti châtier Pîr 'Alî Tâz, dut revenir pour le combattre. Vaincu, Mohammed Omar obtint son pardon, mais mourut peu après des suites de ses blessures, en dhoû'l-hidjdja 809 (mai 1407). Menacé par Sultân Ahmed, Aboû Bekr avait fait saccager Tauris. Battu deux fois sur l'Euphrate par Kara Yoûsouf, il se réfugia dans le Kermân, puis dans le Séistan, où il essaya de se reconstituer une armée. Il y fut tué en 810 (1407) (1).

En 809 (1406), Châhroukh avait rapidement conquis le Mâzendérân; le roi d'Asterâbâd, Pîr Pâdichâh, vaincu,

(1) Khondémir, III, 181, 184; Quatremère, *op. cit.*, 55-117.

avait pris la fuite. L'année suivante (810 = 1407-1408), Châhroukh allait à Balkh châtier Pîr ʿAlî Tâz qui, après s'être enfui, dut livrer bataille; il fut pris et décapité. De nouvelles luttes éclatent entre Châhroukh et Pîr Pâdichâh, qui est sévèrement châtié; entre Roustem et Pîr Mohammed : celui-ci a l'avantage, il entre à Ispahan, s'y conduit avec modération et se réconcilie avec Iskender; mais ʿAlâ'od-Dooulé, fils de Sultân Ahmed, se révolte à son tour, aidé par les émirs de son père; il est fait prisonnier par Kara Yoûsouf, dont nous verrons plus loin le rôle. En Transoxiane, Mîrzâ Khalîl combat l'émir Khodâydâd Hoseïnî, qui le fait prisonnier. Châhroukh vient à bout de toutes ces révoltes, punit un traître, l'émir Djihânmelek, qui, ayant reçu de lui pleins pouvoirs, commet de nombreuses exactions et conspire contre son bienfaiteur. Il s'empare en outre du Séistan et, à la fin de 811 (1409), de Samarkand. Suivi de ses partisans, Khodâydâd va se réfugier chez les Mongols, dont le souverain, Mohammed Khan, envoie sa tête à Châhroukh (1).

Plus heureuse, l'année 812 (1409-1410), où l'on ne signale pas d'autre expédition que celle de Mîrzâ Iskender dans le Kermân, le Fârs et l'Irâk, qu'il conquit en partie, vit, avec la soumission des princes du Séistan, la réorganisation de la Transoxiane conquise et de grands travaux : la reconstruction de Merv et le défrichement des campagnes voisines, le rétablissement de l'ancien cours du Mourghâb, dont les digues furent relevées. L'année suivante, Châhroukh faisait un voyage en Transoxiane, y réprimait la révolte de l'émir Cheikh Noûr ed-Dîn et revenait à Hérat, où il fit construire des édifices qui transformèrent la physionomie de la ville (2).

Mîrzâ Iskender devint maître du Fârs et de l'Irâk au commencement de 814 (1411-1412), au moment où

(1) Quatremère, *op. cit.*, 117-156.
(2) Quatremère, *op. cit.*, 156-190.

l'empereur de Chine et le sultan de Delhi envoyaient des ambassades à Châhroukh. L'émir Cheikh Noûr ed-Dîn moleste les Mongols; il agit déloyalement, et meurt victime lui-même d'une traîtrise. Dans le Badakhchân, Cheikh Behâ ed-Dîn, qui gouverne la province, tente de la soulever (1).

Les Tartares ramenés d'Asie mineure par Timour s'étaient enfuis de Transoxiane dans le Khârezm, et voulaient rentrer dans leur pays d'origine. Leurs querelles intestines, leurs déprédations avaient contraint Châhroukh d'envoyer contre eux, en 815 (1412-1413), une expédition qui avait échoué. Très affecté de cet échec, il en fit partir une seconde, et, une fois maître du Khârezm, confia ce pays à un gouverneur habile, Châhmolk, qui y termina sa carrière. L'année suivante, Mîrzâ Iskender se révolte et s'empare de Koum. Mais en 817 (1414-1415), ses émirs se révoltent et se placent sous l'autorité de Châhroukh qui, après avoir infligé à Mîrzâ Iskender une terrible défaite, lui offrit une paix honorable, qui fut refusée. Longtemps assiégée, Ispahan fut prise d'assaut et livrée au pillage. L'intervention de Châhroukh fit cesser le désordre. Il nomma Roustem gouverneur de la ville, en traita avec bonté les habitants, et prescrivit d'avoir des égards pour Mîrzâ Iskender; mais ses ordres ne furent pas exécutés, et on aveugla ce prince qui, aidé par l'émir Sa'd-é Vakkâs, allié des Turkmènes, favorisa la révolte de Baykara à Chîrâz. Entre temps, Mîrzâ Emîrek Ahmed, fils de 'Omar Cheikh, s'étant révolté, le fils aîné de Châhroukh alla l'assiéger dans Akhsi, et Châhroukh releva les murs d'Hérat abattus par Timour (2).

Venu pour assiéger Chîrâz, Châhroukh pardonna à Mîrzâ Baykara et l'envoya dans la région de Kandahâr, où il se révolta de nouveau. Il fut, cette fois, exilé dans

(1) Quatremère, *op. cit.*, 196-224.
(2) Quatremère, *op. cit.*, 229-271.

l'Inde avec Mîrzâ Emîrek Ahmed; un autre prince suspect, Mîrzâ Ilenguer, fut embarqué pour aller vivre au loin. Plus heureux, Sultân Ouveïs et l'émir Bahloûl Berlas, qui s'étaient révoltés à deux reprises, l'un dans le Kermân, l'autre à Kandahâr, furent pardonnés (1).

Châhroukh plaça à la tête du gouvernement en 820 (1417-1418), son fils Baysonkor, qui fit rendre gorge au vizir Seyyed Fakhr-ed-Dîn, dont il dévoila les exactions. Cet émir s'était rendu odieux au point que sa mort, survenue peu après, fut considérée comme une faveur divine (2).

Campagnes contre les Turkmènes

Sous Châhroukh les Turkmènes du Mouton-Noir, qui approchent du terme de leur domination, sont en luttes incessantes, soit avec les Timourides, soit avec la dynastie rivale du Mouton-Blanc. En 810 (1407-1408), Kara Yoûsouf envahit l'Azerbâïdjân : le fils de Mîrânchâh, Aboû Bekr, est vaincu et tué près de Nakhitchevân, et Tauris tombe aux mains des Turkmènes. Profitant d'une absence de Kara Yoûsouf, Sultân Ahmed reprend Tauris, mais il est tué peu après, en 813 (1410-1411), sans avoir pu empêcher son adversaire de se constituer un vaste empire comprenant l'Irâk, l'Azerbâïdjân, la Mésopotamie, une grande partie de la Géorgie et de l'Arménie. Il n'est pas satisfait, et songe à conquérir la Syrie et l'Asie mineure (3).

Châhroukh n'a pas renoncé à venger son frère Mîrânchâh. En 822 (1419), il part à la tête d'une puissante armée pour attaquer le Turkmène, qui meurt subitement au moment où il allait livrer bataille. Ses troupes démo-

(1) **Quatremère**, *op. cit.*, 278-299.
(2) **Quatremère**, *op. cit.*, 299-304.
(3) Cf. **Quatremère**, *op. cit.*, 153-154, 193-195, 208-209, 234-238, 242-245, 267, 269, 271-274, 277-278; **Mîrkhond**, VI, 188, 197, 210, 211, et **Khondémîr**, III, 182, 195, 196.

ralisées se dispersent après avoir pillé la tente royale; on coupe les oreilles à Kara Yoûsouf, pour en enlever les pendants, et son cadavre reste longtemps sans sépulture. A la fin quelques-uns de ses partisans le transportent à Ardjîs, où il est enterré.

Mort le 8 dhou'l-ka'da 823 (14 novembre 1420), après quatorze ans de règne, Kara Yoûsouf avait eu six fils : 1° Pîr Boudak Khân, mort avant lui; 2° Iskender, son successeur; 3° Mîrzâ Djihânchâh, successeur d'Iskender; 4° Châh Mohammed, gouverneur en Perse; 5° Châh Absal, mort avant son père; 6° Aboû Sa'îd, qu'Iskender, à peine monté sur le trône, fit tuer sur un simple soupçon.

Attaqué par Châhroukh au début de son règne, Iskender avait été battu, et Reï lui avait été enlevée. Il réussit toutefois à reprendre l'Azerbâïdjân, et des expéditions heureuses contre Chems ed-Dîn, souverain d'Akhlât, en 828 (1425), et contre Sultân Ahmed, prince du Kurdistan, lui valurent la possession du Chîrvân et de Sultanié. En 832 (1429), il reprend, avec son frère Djihânchâh, la lutte contre Châhroukh; les deux frères sont battus. Quelques années plus tard, en 838 (1434-1435), ils sont contraints, Iskender, de prendre la fuite; Djihânchâh, de se soumettre à Châhroukh, qui le nomme, l'année suivante, gouverneur général de l'Azerbâïdjân, et lui prête son aide pour aller assiéger Iskender, réfugié dans la forteresse d'Alendjik, où il est assassiné par son fils Châh Kobâd, selon les uns; par un certain Yâr 'Alî, selon les autres. Iskender, ivre, aurait été tué à l'instigation de sa favorite Leïlâ, devenue la maîtresse de Châh Kobâd, qui craignait de voir leurs amours découvertes et désirait se rapprocher de Djihânchâh. Cet événement serait arrivé, soit en 839 (1435-1436), soit en 841 (1437-1438) (1).

(1) Cf. **Khondémir**, III, 184-190, 202, 203.

***

A la dynastie du Mouton-Noir s'oppose celle du Mouton-Blanc, qui la détruira et subsistera jusqu'au début du XVI[e] siècle. Elle sera l'ennemie, à la fois, des Timourides et des Ottomans, et luttera encore contre les Mamloûks d'Egypte. C'est ainsi qu'en 832 (1429), le souverain du Mouton-Blanc, Kara ᶜOsmân (1), attaque la frontière syrienne. Une armée est envoyée contre lui ; elle assiège Edesse, qui capitule, mais n'en est pas moins saccagée. Quatre ans plus tard, le sultan mamloûk Barsbay vient assiéger Amîd ; il ne peut s'en emparer ; mais Kara ᶜOsmân, obligé de lutter à la fois contre Châhroukh et contre les Egyptiens, reconnaît l'autorité de ceux-ci. Il meurt en 838 (1434-1435), et tout se trouve remis en question ; le gouverneur de Damas reprend l'offensive en Asie mineure, et le fils de Kara ᶜOsmân, ᶜAlî Beg, fait la paix ; mais une révolte de son frère Hamza l'oblige de se réfugier chez les Ottomans ; il reprend ensuite le pouvoir, qu'il transmettra à son fils Djihânguîr (2).

Dernières années de Châhroukh

Résultats de son règne

Le 23 rabîᶜ II 830 (21 février 1427), Châhroukh fut victime d'un attentat, dans la grande mosquée d'Hérat, de la part de Dervîch Ahmed Lor, qui venu sous prétexte de remettre une supplique, essaya de le poignarder ; il fut aussitôt lynché par la foule. Une enquête fut ou-

(1) De son véritable nom Behâ ed-Dîn. Avide et cruel, il avait reçu le nom de Kara Yolouk « la sangsue noire ».
(2) Browne, 404.

verte; beaucoup d'individus suspects furent arrêtés, et plusieurs exécutés (1).

Quelques années plus tard, en ramadân 838 (mars 1435), Hérat fut désolée par une peste qui sévit pendant quatre mois, et fit d'autant plus de victimes, que la ville était surpeuplée. Si nous en croyons l'historien Moᶜîn ed-Dîn Esfizârî, il y aurait eu plus de 600.000 morts dans la ville, et de 400.000 en banlieue; dans une seule journée on aurait vu 4.700 enterrements. Les soufis attribuèrent cette calamité aux iniquités humaines. L'un d'eux, le cheikh Zeïn ed-Dîn Khafî, voyant ses avis méconnus, demanda à Dieu d'accepter sa vie comme rançon : il mourut deux jours plus tard. Un artiste célèbre, Khodja ᶜAbdol-Kâder, à la fois musicien, peintre, poète, calligraphe et lecteur du Coran, succomba au fléau (2).

***

Souverain pacifique, Châhroukh entretint des relations amicales, autant qu'il put le faire, avec les états voisins. Obligé de reconnaître la suzeraineté de la Chine, il fut toujours en rapports suivis avec les empereurs Ming, auxquels il envoya de nombreuses ambassades, et dont il reçut plusieurs fois les envoyés à Samarkand. Le sujet a déjà été traité, et nous n'y reviendrons pas.

L'Inde reconnaissait son autorité nominale, et le souverain de Delhi, Khizr Khan, lui envoya une ambassade en 824 (1421). Vingt ans plus tard, Châhroukh envoyait dans ce pays, comme ambassadeur, ᶜAbdor-Razzâk, dont nous possédons la relation, insérée dans son *Matlaᶜos-Saᶜdeïn*. Parti le 13 janvier 1442, ᶜAbdor-Razzâk fut plus de deux ans absent; il ne débarqua à Ormuz, dont il fait une description pleine de vie, que le 20 avril 1444 (3).

(1) **Barbier de Meynard**, *Extraits de la chronique persane d'Hérat*, apud *Journal asiatique*, 1862, XX, 271-272. *Cf.* **Khondémir**, III, 199.
(2) *Op. cit.*, 274-277. *Cf.* **Khondémir**, III, 202.
(3) **Browne**, 397-398.

Déférent avec les empereurs de Chine, Châhroukh se montre, au contraire, autoritaire et dur avec les Ottomans. La collection de documents officiels publiée par Ferîdoûn Bey sous le titre de *Muncha'ât* est précieuse pour l'étude des relations des souverains ottomans avec les Timourides et les dynasties turkmènes. Une lettre de Châhroukh à Mehmed I[er], datée de 818 (1416), est caractéristique. Châhroukh, qui s'abstient de donner à son correspondant la plupart des titres en usage alors, lui adresse de véhéments reproches pour avoir fait mettre à mort ses frères révoltés, Suleïmân, Moûsâ et ʿIsâ : cela, ajoute-t-il, peut être conforme aux mœurs ottomanes, mais la coutume suivie chez les Ilkhan ne l'admet pas. Il somme, en outre, Mehmed I[er] de ne pas donner asile à Kara Yoûsouf. La réponse de Mehmed I[er] est respectueuse, pour ne pas dire humble. Quand ils correspondaient avec les Turkmènes, les sultans ottomans affectaient le ton que l'on prend avec des inférieurs; avec les Timourides, au contraire, ils étaient pleins de déférence et de soumission (1).

Avec l'Egypte, Châhroukh eut plusieurs fois des difficultés. Le sultan Barsbay lui refusa l'autorisation d'envoyer à la Mecque le voile de la Kaʿba : suzerain du Hedjaz, Barsbay aurait cru, en donnant cette autorisation, accepter sa propre déchéance. Quelques années plus tard, en 842 (1438), l'escorte qui accompagnait la veuve de Timour faisant le pélerinage fut attaquée : le sultan d'alors, Djokmak, punit sévèrement les coupables (2). Châhroukh avait l'intention d'envoyer en Egypte, comme ambassadeur, ʿAbdor-Razzâk; mais il mourut avant d'avoir pu donner suite à ce projet.

Le Tibet, enfin, envoya une ambassade à Châhroukh en 824 (1421).

(1) *Op. cit.*, 400-401.
(2) **Cl. Huart**, *Histoire des Arabes*, II, 65. Voir dans **Mîrkhond**, VI, 215, et **Khondémîr**, III, 203, le récit de la réception, par Châhroukh, de l'ambassadeur égyptien Tchitchek Boka.

* * *

Les historiens contemporains s'accordent à faire l'éloge de Châhroukh. Ils le représentent comme brave, humain, généreux, ami des lettres et des sciences, protecteur des artistes, grand politique et général habile, aimant la paix sans craindre la guerre, où il avait toujours l'avantage; certains en font même un saint Musulman ayant le don des miracles. S'il y a une exagération manifeste dans les louanges que décernent à Châhroukh Mîrkhond, Khondémîr et Dooulctchâh, il n'en est pas moins certain que son règne fut un règne glorieux et réparateur, dans lequel les ruines laissées par Timour furent réparées dans la mesure du possible. Merv et Hérat, qui avaient été saccagées, furent restaurées; la forteresse d'Ikhtiyâr ed-Dîn, d'Hérat, que Timour avait détruite, fut reconstruite aux frais de Châhroukh, qui avait engagé 7.000 ouvriers pour ce travail. Et le plus récent des historiens persans, Zokâ'ol-Molk, a raison d'insister sur le caractère essentiellement réparateur de ce règne (1).

Poète et artiste lui-même, Châhroukh, qui fonda à Hérat une magnifique bibliothèque, attirait à sa cour les littérateurs, les artistes et les savants, facilitait et récompensait leurs travaux. Les études historiques l'intéressaient tout particulièrement : ce fut sur son initiative, ou grâce à son appui, que Nizâm ed-Dîn Châmî, Cheref ed-Dîn ᶜAlî Yezdî, Fâsihî, ᶜAbdor-Razzâk Samarkandî, entreprirent leurs recherches. A Hâfiz Abroû il demanda, en plus de son grand ouvrage historique, malheureusement perdu en grande partie, une encyclopédie géographique. La poésie turque commence à rivaliser, sous son règne, avec la poésie persane. Les fils de Châhroukh, nous le verrons plus loin, sont, eux

(1) Browne, 383. M. A.-L.-M. Nicolas a donné une biographie de Zokâ'ol-Molk dans la *Revue du Monde Musulman*, 1908, IV, 202-204.

aussi, des lettrés, des artistes, des érudits. Il eut pour vizirs des hommes de mérite, et son règne fut une époque brillante pour les théologiens (1).

Châhroukh, après avoir régné plus de 42 ans, mourut à Fechâverd, dans la province de Reï, le 25 dhoû'l-hidjdja 850 (2 mars 1447) (2). Avec sa mort « s'ouvre une période de luttes civiles et fratricides où les différentes branches de la postérité de Tamerlan essaient tour à tour de restaurer à leur profit l'unité de l'empire, et, dans cette lutte de plus d'un demi-siècle pour reconquérir l'hégémonie, n'arrivent qu'à s'exterminer les unes les autres. Les premières années du XVIe siècle voient disparaître de l'Iran et du Khorassan toute trace de leur autorité et de leur nom. Sur les ruines de la dynastie timouride s'élève l'empire éphémère des Uzbeks et celui, plus durable et plus brillant, des Séfévis (3). » Quelques-uns de ces rivaux acharnés que furent les derniers Timourides avaient de grands mérites; mais, se heurtant aux instincts nationaux froissés par la domination étrangère, à l'antipathie des patriotismes locaux, et, surtout, aux tendances séparatistes de la Perse, ils ne pourront atteindre leur but. Dans la seconde moitié du XVe siècle, pendant que les souverains locaux se disputeront le pouvoir, se produira l'évolution qui fera triompher à la fois le Chiisme et les Séfévis (4).

***

Châhroukh avait eu plusieurs fils. L'aîné, Olough Beg, lui succéda. Les autres étaient Aboû'l-Fath Ibrâhîm,

(1) Cf. **Khondémir**, III, 207-214, 219-220.
(2) **Mirkhond**, VI, 222; **Khondémir**, III, 206.
(3) **H. Ferté**, préface de la traduction de la *Vie de Sultan Hoseïn Baïkara* de **Khondémir**, VI-VII.
(4) *Ibidem*.

mort en 838 (1434), du vivant de son père, après avoir gouverné la Perse pendant vingt ans : il construisit le Dâros-Safâ de Chîrâz, et Cheref ed-Dîn ʿAlî Yezdî lui dédia son Histoire de Timour; Baysonkor, dont nous reparlerons; Souyourghatmich, gouverneur de Gazna et des Indes, mort en 830 (1426); Mohammed Djoûkî, mort en 848 (1444). Quelques auteurs disent qu'il eut un sixième fils, Ibrâhîm Sultân. Seul de tous, Olough Bey lui survécut.

Ghiyâs ed-Dîn Baysonkor était, dit Mîr ʿAlî Chîr, un prince généreux, aimant le plaisir, mais sachant apprécier le mérite. Jamais on ne vit une affluence d'artistes pareille à celle qui existait dans son palais : peintres, calligraphes, musiciens y venaient chercher des récompenses et des encouragements. Les poètes y trouvaient le même accueil. Poète lui-même, Baysonkor était aussi un artiste de mérite : calligraphe, dessinateur et enlumineur, il donna aux arts du livre une impulsion décisive, en réunissant dans sa bibliothèque quarante copistes, élèves de Mîr ʿAlî, l'inventeur de l'écriture *nestaʿlik*. Grand-juge de la cour en 820 (1417), envoyé trois ans plus tard à Tauris pour en prendre possession, gouverneur d'Asterâbâd en 835 (1431), il délaissa les charges et les missions officielles pour se consacrer entièrement aux arts et à la littérature. On sait qu'il fit préparer une édition critique du *Châhnâmè*.

Baysonkor, à qui les astrologues avaient prédit qu'il ne vivrait pas plus de quarante ans, se livra à la débauche et à l'ivrognerie. Il mourut à Hérat, des suites de ses excès, le 7 djoumâdhâ Ier 837 (19 décembre 1433), âgé seulement de 36 ans. Son père, venu aussitôt pour les funérailles, montra une grande affliction. Il prescrivit un deuil de quarante jours, fit inhumer Baysonkor dans le mausolée de Gauher Châd, donna sa charge à l'aîné des fils qu'il laissait, Roknod-Dîn ʿAlâ'od-Dooulé, et accorda des pensions aux deux autres : Sultân Mo-

hammed et Bâber. Ces trois frères, devenus célèbres dans la suite, devaient être, comme beaucoup de leurs parents, des rivaux acharnés (1).

---

(1) Voir, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, I, 609, la notice de **M. Cl. Huart**, qui donne la bibliographie suivante : **Huart**, *Calligraphes et miniaturistes*, 97, 208, 324, 336; **J. Mohl**, *Livre des Rois*, I, XV, note 1; **Mîrkhond**, *Roouzat*, VI, 212-213, et **Khondémîr**, III, 3e partie, 116, 123, 130.

DEUXIÈME PARTIE

De l'avènement d'Olough Beg à la bataille de Chouroûr (1447-1502)

I

Olough Beg (1)

(1447-1449)

Mohammed Tourghay Olough Beg, qui avait quinze ans à la mort de son aïeul Timour (807 = 1405), devenait, cinq ans plus tard, gouverneur de la Transoxiane; il conserva ce poste jusqu'à la mort de Châhroukh, c'est-à-dire pendant trente-huit ans. Cette période fut l'âge d'or de l'Asie centrale. Astronome, mathématicien, théologien, sachant par cœur le Coran et pouvant le réciter suivant les sept modes de lecture, Olough Beg était aussi poète (2). Il comblait de prévenances et de bienfaits les littérateurs, les savants et les artistes (3), et la cour de

(1) **Mîrkhond**, VI, 193, 202-205, 208; **Khondémîr**, III, 174, 191, 199, 218.

(2) Khodja 'Ismet Boukhârî était son poète attitré; il protégea encore Kheyâlî, Bouroundouk, Roustem Khouryânî et Tâhir Abîverdî. **Vámbéry**, II, 10.

(3) Sur les monuments de Samarkand construits par Olough Beg, dont **Vámbéry**, II, 8-9, donne la liste, voir notre chapitre sur la vie intellectuelle.

Samarkand fut, de son temps, ce que devait être la cour d'Hérat sous le règne de Hoseïn Baykara. Mais, uniquement préoccupé de ses recherches scientifiques et de ses travaux littéraires, passant la majeure partie de son temps dans l'observatoire qu'il avait fait construire, en compagnie des savants avec lesquels il préparait les *Tables* qui l'ont rendu célèbre en Europe comme en Orient, il négligeait les questions militaires. Il ne fut pas toujours heureux dans ses expéditions, alors qu'il était gouverneur de Samarkand : après avoir été, jusqu'à Ak Sou, refouler les envahisseurs, il fut vaincu en 828 (1421) par les cavaliers uzbeks de Borak Oghlan et de Mohammed Djoûkî, fils de Kovourdjak qui, réfugiés dans le Turkestan, s'y livraient à des déprédations. Les Uzbeks s'avancèrent jusqu'à Khodjend, saccageant tout sur leur passage. Olough Beg n'aura pas plus de succès contre son fils révolté, ᶜAbdol-Latîf, qui le fera mettre à mort (1).

La mort de son père plongea Olough Beg dans un tel désespoir, que pendant plusieurs mois il abandonna tous les devoirs de sa charge et se désintéressa complètement des tentatives faites pour lui enlever le pouvoir. Gauher Châd, la veuve de Châhroukh, voulait le faire donner à ᶜAbdol-Latîf. Celui-ci, « dont l'esprit frivole se laissait aisément capter, au lieu de profiter des bonnes dispositions de la reine-mère, prêta l'oreille aux suggestions de quelques conseillers déloyaux », crut que Gauher Châd était entièrement acquise au fils de Bâysonkor, ᶜAla'od-Dooulé. Aussi, vers la fin de dhoû'l-hidjdja 850 (mars 1447), surprend-il le camp où se trouvaient Gauher Châd et son entourage, et les emmène-t-il prisonniers à Semnân. A la nouvelle de la mort de Châhroukh, ᶜAlâ'od-Dooulé s'était emparé d'Hérat et des trésors qu'elle contenait; Sultân ᶜAbdollâh, fils d'Ibrâ-

(1) Skrine et Denison Ross, 176-177; Vámbéry, II, 7-8.

hîm Sultân, s'emparait de la province de Chîrâz; Mohammed Mîrzâ et Bâber Mîrzâ aspiraient également au pouvoir; la région de Kâboul et de Gazna formait un nouvel état gouverné par les fils de Soyourghoutmich, et il en était de même de celle de Khottalân, gouvernée par Aboû Bekr Mîrzâ, fils de Mehmed Djoûkî.

ʿAbdol-Latîf, parvenu à Bestâm, y avait appris de mauvaises nouvelles. Bâber Mîrzâ s'était fait reconnaître comme souverain dans le Djordjân et le Mâzendérân; il ne fallait pas songer à l'en déloger. ʿAbdol-Latîf revient donc à Nichapour avec ses prisonniers. ʿAlâ'od-Dooulé, pour délivrer ceux-ci, envoie quelques troupes commandées par les émirs Mîrzâ Sâleh et Ouveïs, qui surprennent l'ennemi, lui infligent une défaite complète et lui enlèvent ses prisonniers. ʿAbdol-Latîf, qui avait essayé de fuir, est capturé et conduit devant ʿAlâ'od-Dooulè, qui le traite généreusement et fait inhumer Châhroukh à Hérat, dans la medresè de Gauher Châd.

Sur les représentations de ses ministres, Olough Beg sort enfin de sa torpeur. Il part pour le Khorassan avec son armée, veut se concilier Aboû Bekr, à qui il fait épouser sa fille; mais, trahi par lui, il doit le faire emprisonner. Passant l'Oxus, il arrive à Balkh, où il apprend l'équipée d'Abdol-Latîf. Oubliant les torts de son fils, Olough Beg ne songe qu'à lui faire rendre la liberté, et envoie à Hérat, dans ce but, son premier ministre Nizâm ed-Dîn Mîrek, prêt à faire toutes les concessions. Pendant les pourparlers, Aboû'l-Kâsim Bâber envahit le Khorassan et culbute, à Djâm, l'avant-gârde de ʿAlâ'od-Dooulé qui, pris entre Olough Beg et ce nouvel adversaire, doit céder. En échange des prisonniers de Nichapour, ʿAbdol-Latîf est mis en liberté; son père lui pardonne et le nomme gouverneur de Balkh. Craignant un retour offensif d'Olough Beg, les généraux de ʿAlâ'od-Dooulè contraignent leur maître à faire la paix

avec Bâber Mîrzâ; on accepte de part et d'autre, comme frontière, la place de Khabouchân.

Les hostilités reprennent bientôt, grâce à la fourberie de ʿAbdol-Latîf, qui refuse de livrer les prisonniers de Nichapour et fait attaquer, par surprise, le détachement venant les chercher : Mîrzâ Sâleh, qui le commande, échappe difficilement à cette agression. ʿAlâ'od-Dooulé, furieux, fait exécuter les otages; une expédition se prépare; mais le langage ferme de Olough Beg contraint ʿAlâ' od-Dooulé à rentrer à Hérat, après avoir ravagé les environs de Tchichekto, où il construit une forteresse avec des briques enlevées aux constructions pieuses (1).

En 852 (1448-1449), ʿAlâ'od-Dooulé donna de grandes fêtes à l'occasion de la circoncision de son fils aîné, Ibrâhîm Sultân; ces fêtes furent troublées par la marche sur Hérat de Olough Beg, qui voulait affirmer ses droits comme unique héritier de Châhroukh, venger le meurtre de plusieurs officiers de ʿAbdol-Latîf et des massacres commis à Balkh· ʿAbdol-Latîf recrute partout des troupes, avec lesquelles il rejoint son père au passage de l'Oxus. ʿAlâ'od-Dooulé fait de grands préparatifs, remet à un homme de confiance, Hâdjî Beg, le commandement du château de Ikhtiyâr ed-Dîn, et livre à Terbâb une bataille acharnée; il la perd, malgré des prodiges de bravoure, par suite de la trahison de ʿAbdollâh Mîrzâ, et doit aller se réfugier à Mechhed, où son frère Bâber Mîrzâ lui fait bon accueil, et promet de l'aider à reconquérir ses états.

ʿAlâ'od-Dooulé feint la soumission; il accepte que le nom de Olough Beg soit mentionné dans la khotba. Mais Olough Beg n'est pas dupe; il prend possession d'Hérat et de ses forts, marche sur Isferâïn et y partage son armée en deux corps, dont l'un, celui de Mîrzâ ʿAb-

(1) **Barbier de Meynard**, *Extraits de la chronique persane d'Hérat*, 277-284. Cette forteresse fut appelée Kour Madj « orge rôtie » par les soldats, qui n'avaient alors pas d'autre nourriture.

dollâh Chîrâzî, ira assiéger Bestâm; l'autre, celui de ʿAbdol-Latîf, se dirigera vers Asterâbâd. Lui-même, il revint à Mechhed avec une telle hâte, qu'il abandonna à l'ennemi les cymbales et l'étendard royal. Depuis longtemps il détestait son père, et sa haine n'avait fait que s'accroître depuis la reprise des hostilités : dans le communiqué qui suivit la victoire de Terbâb, Olough Beg avait remplacé par le nom de son autre fils ʿAbdol-Azîz le nom de ʿAbdol-Latîf, qui s'était vaillamment conduit; d'autre part il avait refusé de lui restituer l'argent et les armes qu'il avait déposés, à Hérat, dans le château de Ikhtiyâr ed-Dîn (1).

Les Uzbeks envahissent la Transoxiane; ils ravagent Samarkand et ses environs, saccagent le palais d'été et brisent la tour de porcelaine apportée de Chine. La galerie des tableaux, *Tchînîkhâné*, est complètement dévastée. Averti, Olough Beg se hâte de revenir en Transoxiane, ramenant le cercueil de Châhroukh et tous les objets précieux d'Hérat. Son retour est très difficile et périlleux. Bâber Mîrzâ attaque son arrière-garde, et lui fait un certain nombre de prisonniers. Au passage de l'Oxus les Uzbeks attaquent son armée, et prennent ses bagages. Il arrive enfin à Boukhara, et y dépose le cercueil de son père dans le mausolée de l'émir Bozorg (1).

Le désordre régnait alors dans tout le Khorassan, que Timourides et Turkmènes allaient se disputer. Un des chefs du Mouton-Noir, Yâr ʿAlî, que Olough Beg avait fait enfermer dans le château de Neretoû, s'évade au

(1) On a prétendu que Olough Beg, adonné à l'astrologie, croyait, d'après certaines indications planétaires, qu'il mourrait victime d'un parricide. De là sa défiance contre ʿAbdol-Latîf qui, longtemps comblé de faveurs, se vit subitement, et sans motif plausible, éloigné de la cour. Cf. l'introduction à la traduction, par Sédillot, des *Prolégomènes* d'Olough Beg, I, CXXXI. On a également dit qu'un saint personnage, le cheikh Behâ ed-Dîn, connaissait les intentions de ʿAbdol-Latîf. Éconduit par Olough Beg, à qui il était allé demander justice, il s'écria : « Le destin se chargera bientôt du soin de ma vengeance, et c'est ʿAbdol-Latif qui en sera l'instrument. » Barbier de Meynard, *op. cit.*, note de la p. 287.

(1) *Op. cit.*, 286-289; Vámbéry, II, 222; Howorth, II, 686-687.

moyen d'une lime qu'on lui fait passer dans un pieu de tente, soulève les paysans, et assiège pendant huit jours Hérat. Olough Beg vient la délivrer; trompé par de faux rapports, il permet à ses soldats de se livrer à de cruelles représailles sur les habitants de la banlieue.

ʿAlâ'od-Dooulé ayant évacué le Khorassan, Bâber Mîrzâ se révolte contre Olough Beg, et marche contre Hérat; ʿAbdol-Latîf, qui la gouverne, n'essaye même pas de résister, et va se réfugier auprès de son père. Yâr ʿAlî, entré par surprise dans la ville, s'y fait couronner; traitant la population avec bienveillance, il se rend populaire. Mais un émissaire de Bâber Mîrzâ lui fait prendre un narcotique; on l'exécute dans le bazar et, quand les troupes de son adversaire entreront dans Hérat, sa tête sera exposée dans le Tchehâr-Soû.

En dhoû'l-hidjdja 852 (février 1449), Bâber Mîrzâ se trouve maître de tout le Khorassan. ʿAlâ'od-Dooulé, dépossédé, attendait une compensation; il lui donne le gouvernement de la petite ville de Toûn : jugeant ce poste indigne de lui, le nouveau gouverneur le fait occuper par son fils Ibrâhîm; mais bientôt le père et le fils, accusés de complot, sont envoyés à Hérat, où ils subissent une dure captivité.

Bâber Mîrzâ gouverne mal. Il ne songe qu'à ses plaisirs, et ses agents se livrent à de nombreuses exactions. Une première révolte de Châh Hoseïn, dans le Séistan, est facilement réprimée; mais le mécontentement grandit, et l'émir Hindoûkè veut en profiter. Ce personnage, qui jouissait à la cour d'une autorité à peu près absolue, savait qu'il était facile de capter Bâber Mîrzâ, souvent ivre. Prévoyant sa disgrâce, il alla, sous prétexte de santé, passer l'été près de Badghîs, et refusa de prendre le commandement de l'expédition du Séistan, alléguant qu'il devait surveiller Olough Beg. En réalité, Hindoûkè pensait à soulever le Khorassan avec l'aide de ce même Olough Beg, à qui il envoya un émissaire,

Eïdekou, qui, arrêté par ordre de ʿAbdol-Latîf, fut envoyé à Bâber Mîrzâ, à qui il avoua tout. Réfugié dans la région d'Asterâbâd, Hindoukè y soutint une lutte désespérée contre les troupes de Bâber Mîrzâ; il tua de sa main l'un de leurs généraux, Aboû Saʿîd Darogha; mais le second chef des troupes royales, Cheikh ʿAlî Behâdour, le tua lui-même, et sa tête fut envoyée à Hérat (1).

ʿAlâ'od-Dooulé s'évade; il passe dans le Séistan, puis dans l'Irâk, où règne son frère Mohammed Mîrzâ, également maître du Fârs. Tous les deux, ils envahissent le Khorassan et infligent une terrible défaite à Bâber Mîrzâ, près de Djâm. Vaincu malgré la vaillance des contingents d'Hérat et des tribus afghanes, Bâber Mîrzâ, n'ayant plus avec lui que huit cavaliers d'élite, va se réfugier au château de ʿImâd. Mohammed Mîrzâ entre à Hérat, où il se montre généreux et bon. Il délivre son neveu Ibrâhîm, et renvoie auprès de sa mère le fils de Bâber Mîrzâ, le jeune Châh Mahmoûd (2).

Ce fut alors qu'on apprit la triste fin de Olough Beg. ʿAbdol-Latîf, qui s'était révolté et rendu maître de Balkh, avait battu et fait prisonniers, à Châhroukhiyè, son père et son frère ʿAbdol-Azîz. Il avait remis Olough Beg à l'un de ses serviteurs persans, ʿAbbâs, qui, après un simulacre de jugement, le fit exécuter le 10 ramadân 853 (27 octobre 1449). Olough Beg n'avait régné, comme souverain indépendant, que deux ans et huit mois. Le démembrement de l'empire fera de grands progrès après sa mort. Une foule de Timourides se disputeront les provinces; tous trouveront des partisans, et plusieurs parviendront à fonder des états plus ou moins éphémères. De tous ces prétendants, Bâber Mîrzâ sera le plus heureux (3).

(1) Barbier de Meynard, *op. cit.*, 291-292.
(2) *Op. cit.*, 293-294.
(3) Malcolm, *Histoire de Perse*, trad. française, IV, 250.

II

ᶜAbdol-Latîf

(1449-1450)

Le règne de ce souverain parricide ne dura que six mois. Cruel et sanguinaire, il se rendit odieux à tous, et fut tué, le 26 rabîᶜ Iᵉʳ 854 (9 mai 1450), au moment où, à la fin de la journée, il allait se promener au Bâgh-é Tchenâr, près de Samarkand. Khondémîr dit qu'il fut atteint, soit par hasard, soit par vengeance, de flèches lancées par des soldats; mais l'opinion la plus commune est qu'il fut mis à mort par un serviteur de Châhroukh désireux de venger son maître. Sa tête fut envoyée à Hérat, et placée sur la porte de la medresè construite par Châhroukh (1).

III

ᶜAbdollah Mirza (2)

(1450-1451)

Quel fut le successeur immédiat de ᶜAbdol-Latîf ? Pour Mîrkhond, ce fut Bâber Mirzâ; mais on admet généralement que son règne fut précédé de celui de ᶜAbdollâh Mîrzâ.

(1) **Mîrkhond**, VI, 223-225, 229, 234; **Khondémîr**, III, 214, 218, 221, 224. **Munedjdjim Bache** parle de ‘Abdol-Latîf comme d'un homme de grand mérite, mais d'une cruauté révoltante; cf. **Browne**, 387. **Mîr ‘Alî Chîr**, qui le dit bon poète et savant théologien, le dépeint, toutefois, comme inquiet, mélancolique, presque fou.

(2) **Mîrkhond**, VI, 234, 236; **Browne**, *loc. cit.*; **Vámbéry**, II, 13 14; **Howorth**, II, 688.

Fils de Ibrâhîm Sultân et par conséquent petit-fils de Châhroukh, ʿAbdollâh Mîrzâ avait succédé à son père, vers 846 ou 847 (1443), comme gouverneur du Fârs. Dépossédé par Aboû Saʿîd, il s'était réfugié auprès de Ologh Beg, dont il avait épousé la fille. Proclamé souverain à la mort de ʿAbdol-Latîf, il eut de nouveau à lutter contre Aboû Saʿîd qui, vaincu, alla se réfugier chez les Uzbeks. Ayant obtenu l'appui de leur prince, Aboû'l-Khaïr, Aboû Saʿîd reprit victorieusement l'offensive; ʿAbdollâh Mîrzâ succomba dans une bataille livrée en 855 (1451).

IV

Baber Mîrza (1)

(1452-1460)

Fils de Baysonkor et petit-fils de Châhroukh, Aboû'l-Kâsim Bâber Mîrzâ avait débuté comme gouverneur du Djordjân. Mîr ʿAlî Chîr en parle comme d'un ascète plein d'austérité, méprisant les richesses, lisant assidûment les auteurs mystiques, et comme d'un poète de mérite. Les contemporains, toutefois, le disent très porté aux plaisirs, et adonné à l'ivrognerie.

Maître du Khorassan à la mort de Ologh Beg, Bâber Mîrzâ a bientôt à défendre son domaine contre Mohammed Mîrzâ et ʿAlâ'od-Dooulé, qui lui enlèvent Hérat, où la population les reçoit avec sympathie. Ayant appris

(1) Mirkhond, VII, 239, 243; Khondémir, III, 221, 226.

que Hâdjî Mohammed Fenâchîrîn, gouverneur d'Asterâbâd nommé par ses rivaux, s'était rendu impopulaire, il se porte vers cette province. Le gouverneur marche contre lui; une bataille acharnée se livre près de Toûs. Bâber Mîrzâ remporte la victoire, et fait exécuter les chefs de l'armée ennemie, tombés entre ses mains. Mais arrive Mohammed Mîrzâ; s'il ne peut sauver son général, il le venge en battant Bâber Mîrzâ qui, de nouveau, se réfugie à ʿImâd. Craignant quelque embûche, inquiet, d'autre part, d'une grande agitation qui se produit dans la région d'Asterâbâd, il ne le poursuit pas, et revient dans l'Irâk (1).

ʿAlâ'od-Dooulé, encouragé par la facilité avec laquelle il est entré à Hérat, veut s'emparer de Samarkand. Bâber Mîrzâ profite de son départ, reprend Hérat, poursuit ʿAlâ'od-Dooulé, battu devant Samarkand, lui enlève Balkh et Tâlekân et, finalement, le fait prisonnier au pied du mont Kâzergâh, dans le pavillon d'Iskender Beg, où il se cachait. ʿAlâ'od-Dooulé subira, de nouveau, une dure captivité.

En 855 (1451-1452), Bâber Mîrzâ passe l'hiver à Asterâbâd et à Bestâm. Mohammed Mîrzâ, obligé de rentrer en Perse, ne songe qu'à la revanche, et prépare une grande expédition avec laquelle, espère-t-il, il redeviendra maître du Khorassan. Bâber Mîrzâ entre en pourparlers avec lui, par l'intermédiaire du cheikh el-Islâm Khodja Mollâ; il fait à son frère de grandes concessions, lui donnant plusieurs districts du Khorassan revendiqués comme étant les dépendances de l'Irâk, consentant à ce que seul le nom de Mohammed Mîrzâ figure sur les monnaies et dans la khotba; mais à peine, le traité signé, est-il parti pour le Mâzendérân que Mohammed Mîrzâ, manquant à sa parole, envahit le Khorassan jusqu'à Isferâïn. Bâber Mîrzâ revient; une ba-

(1) Barbier de Meynard, *op. cit.*, 294-295.

taille acharnée se livre près de Khabourân. Battu et pris, Mohammed Mîrzâ répond au vainqueur, qui lui reproche sa déloyauté : « Mon frère, c'est à ce prix seulement qu'on achète une couronne ». Bâber Mîrzâ le fait mettre à mort, et ordonne d'aveugler ʿAlâ'od-Dooulé; mais les bourreaux ne font que passer le fer rouge devant ses yeux, sans le blesser. Aidé par Yâdgâr et par plusieurs de ses parents, Alâ'od-Dooulè se révolte; mais il est vaincu, et va à Reï chercher un refuge auprès de Djihânchâh, dont il devient l'allié. Après diverses aventures, il meurt en 875 (1480-1471). Son fils Ibrâhîm était mort longtemps avant, en 863 (1458-1459), l'année même où fut tué son cousin et rival Mîrzâ Châh Mahmoûd (1).

Bâber Mîrzâ était allé prendre possession du Fârs : l'attaque de Koum par Djihânchâh l'avait obligé de se détourner de sa route pour combattre cet ennemi imprévu; mais la révolte de ʿAlâ'od-Dooulé lui fit, une fois de plus, abandonner son but. Les progrès de Djihânchâh, qui en 857 (1453), contraint les gouverneurs du Fârs à se réfugier à Hérat, lui font reprendre la lutte contre les Turkmènes; il apprend à Asterâbâd une nouvelle révolte, celle de Aboû Saʿîd Mîrzâ qui, passant l'Oxus, avait culbuté ses troupes et tué l'émir Dervîch Mohammed. Bâber Mîrzâ pénètre en Transoxiane, et, arrivé près de Samarkand, répond aux offres de paix de Aboû Saʿîd Mîrzâ qu'il a fait trop de chemin pour s'en retourner si vite. Il dédaigne les avis du vénérable Aboû Nasr Pârsâ, de Balkh, qui lui conseille de renoncer à cette expédition, qui est très difficile. Un seul bateau peut passer l'Oxus : il sert pour Bâber Mîrzâ, dont les soldats passent le fleuve à la nage : plusieurs se noient, beaucoup d'autres meurent de privations dans la région aride, au bord de l'Oxus, où ils doivent camper. Persuadé que Bâber Mîrzâ ne pourrait traverser l'Oxus, Aboû Sa-

(1) *Op. cit.*, 297-298, et **Browne**, 388.

ʿîd avait renvoyé la plus grande partie de son armée, et les habitants de Samarkand durent organiser eux-mêmes leur défense : les notables et les chefs de corporations se concertèrent, à cet effet, avec un soufi diplomate, Khodja Nâser ed-Dîn ʿObeïdollah, qui fut l'âme de la résistance. La levée en masse fut décidée; tous les hommes valides furent armés et équipés, les femmes et les enfants envoyés dans les montagnes. Des troupes d'élite gardaient les portes; à chaque créneau étaient postés un Turc et deux Persans. Couverte d'huile bouillante et de matières enflammées dès qu'elle arrive sous les murs, l'avant-garde ennemie est taillée en pièces par une sortie de la garnison. Bâber Mîrzâ, irrité, mena le siège avec vigueur, prennant part lui-même aux opérations; mais, après quarante jours d'un blocus inutile, l'approche de l'hiver, la lassitude générale et les supplications de son entourage le décidèrent à faire la paix : l'Oxus devint la frontière, et tous les prisonniers furent échangés. Parti à la tête de son armée le 14 chawwâl 856 (28 octobre 1452), Bâber Mîrzâ rentrait à Hérat le 4 moharram 857 (15 janvier 1453) (1).

Deux ans plus tard, il envoyait une expédition contre Châh Hoseïn, qui molestait ses agents. Ayant pris la fuite, Châh Hoseïn fut tué par la traîtrise d'un serviteur, et Bâber Mîrzâ s'annexa ses états. Une révolte survenue en Mâzendérân fut promptement réprimée.

Au début de 860 (1455-1456), Bâber Mîrzâ fit une grave maladie. Ses médecins le guérirent, mais plusieurs présages, au dire des historiens, lui annoncèrent sa fin prochaine : un brouillard très épais cachant subitement le soleil au signe du Taureau, symbole d'Hérat; une comète à l'éclat sinistre se montrant deux fois en vingt-quatre heures; l'apparition et la disparition subite d'un personnage récitant une poésie sur la vanité du monde,

(1) Barbier de Meynard, *op. cit.*, 298-302.

en s'accompagnant sur un instrument au son lugubre. Cette dernière apparition eut lieu à Toûs, dans le sanctuaire de l'imâm Rezâ, où Bâber Mîrzâ, venu en pèlerinage, passait des journées entières, montrant une grande piété et faisant beaucoup de libéralités. Il aurait alors pris l'engagement, qu'il ne tint pas, de renoncer au vin. Rentré à Toûs dans les premiers jours de 861 (novembre-décembre 1456), il continua, bien que malade, de se livrer à la débauche et à l'ivrognerie. Une rechute due à un violent accès de colère l'emporta le 25 rabîᶜ II (23 mars 1457); d'après une autre version, il aurait été empoisonné. Il aurait, dit-on, témoigné un grand repentir en voyant sa fin arriver.

Bâber Mîrzâ avait régné dix ans, et son empire, accru par ses conquêtes, comprenait, à son apogée, tout le Khorassan, le Mâzendérân, Semnân et Dâmeghân; il atteignait le Badakhchân, et s'étendait, de l'Oxus, de Merv et de Makhân, jusqu'au Zâboulistân. Dans la suite, il fut diminué de l'Irâk, du Fârs et du Kermân (1). L'auteur de la Chronique d'Hérat porte sur Bâber Mîrzâ le jugement suivant : « Quoiqu'il parût, en quelques circonstances, négliger les soins de son empire pour les plaisirs, il dirigea les affaires d'une main ferme et apporta une rare prudence dans toutes ses entreprises » (2).

---

(1) **Browne**, 387.
(2) **Barbier de Meynard**, *op. cit.*, 304.

V

Abou Sa^cîd (1)

(1455-1469)

Né en 830 (1427), Aboû Sa[c]îd était fils de Mohammed et petit-fils de Mîrânchâh. Son père, en mourant, le confia à Olough Beg, venu le visiter, et qui se chargea de son éducation. Mîrkhond en parle comme d'un prince aux nobles pensées, de rang élevé, plein de sagesse, ami et protecteur des savants, des théologiens et des littérateurs; Aboû'l-Fazl vante sa discrétion, sa franchise et son beau physique, assez différent de celui des Mongols. Guerrier habile et heureux, il se créa un empire qui, limité d'abord au Khorassan, s'étendit ensuite de Kachghar à Tauris, de Kermân et de Moultân aux Indes et au Khârezm. Les principales sources historiques, pour son règne, sont, avec Mîrkhond et Khondémîr, le *Matla[c]os-Sa[c]deïn* de [c]Abdor-Razzâk Samarkandî. Les relations des Vénitiens nous fournissent aussi quelques détails sur ce souverain, qu'elles appellent Busech (2).

Marié à l'une des filles de Olough Beg, Aboû Sa[c]îd servait dans les armées de son beau-père. Lors de la révolte de [c]Abdol-Latîf, en 853 (1449), il essaya, sans succès, de se rendre maître de Samarkand avec l'appui de la tribu turkmène d'Arghoun. Proclamé souverain à Boukhara l'année suivante, il en fut chassé par [c]Abdollâh Mîrzâ, qui le poursuivit dans le Turkestan.

Vaincu, mais non découragé, Aboû Sa[c]îd fait alliance

(1) **Mîrkhond**, VI, 228-265; VII, 11-12; **Khondémîr**, III, 181, 228-243.
(2) **Browne**, 388-390.

avec le prince des Uzbeks, Aboû'l-Khaïr, à qui il donne en mariage Rabîʿè Sultâne Begum, fille de Olough Beg, et devient maître de la Transoxiane, un an plus tard, en 855 (1451). ʿAbdollâh Mîrzâ est tué; les Uzbeks prennent et saccagent Samarkand; moitié par ruse, moitié par des présents, Aboû Saʿîd obtient leur départ : « Le monde dit-il, est trop étroit pour avoir deux maîtres à la fois », et il veut aller conquérir l'Irâk. Les attaques continuelles du puissant chef de la tribu de Tchaghatay, ʿIsâ Bogha Khan, l'en empêchent. Pour mettre fin à ces attaques, Aboû Saʿîd fait venir de Chîrâz, où il vivait absorbé dans l'étude, Yoûnous Khan, frère aîné de ʿIsâ Boghâ Khan : il signe avec lui un traité faisant de Yoûnous Khan, son vassal et son obligé, lui donnant le commandement suprême des tribus mongoles sous sa suzeraineté. C'était, en somme, reprendre les anciennes relations de la maison de Timour avec les khans mogols. Le mariage des trois fils de Aboû Saʿîd avec les filles de Yoûnous Khan vint, quelques années plus tard, resserrer cette alliance, et ʿIsâ Boghâ Khan, contenu par son frère, devenu son rival, ne put plus contrecarrer Aboû Saʿîd (1).

Continuant ses expéditions, ce souverain ajoute à la Transoxiane le Khorassan, le Badakhchân, Kâboul et Kandahâr; il devient le voisin immédiat de l'Irâk et de l'Inde, fait une rude guerre à Bâber Mîrzâ, qui l'a assiégé inutilement dans Samarkand, pendant quarante jours. En 859 (1455), il livre, près de Balkh, une grande bataille aux fils de ʿAbdol-Latîf : l'un, Ahmed, est tué; l'autre, Mohammed Djoûkî, s'enfuit chez les Uzbeks dont le prince, Aboû'l-Khaïr, naguère le protecteur et l'allié de Aboû Saʿîd, prendra contre lui le parti de Mohammed Djoûkî : à sa prière, le puissant chef tartare Burguè Sultan, son voisin, entre en campagne, li-

(1) Mîrzâ Haïdar Dughlat, *Tarikh-i Rashidi*, trad. N. Elias et E. D. Ross, 81-84. Cf. A. S. Beveridge, *Encyclopédie de l'Islam*, I, 107-108.

vre bataille près de Samarkand, s'empare de Châhroukhiyè, passe l'Oxus et attaque l'armée ennemie, placée sous les ordres de Mezîd Khan. L'aile droite est commandée par Pichkend Oghlan, le général d'Aboû'l-Khaïr; l'aile gauche, dans laquelle sont comprises les troupes de Mohammed Djoûkî, par Burguè Sultân. Mezîd Khan, vaincu, va se mettre à l'abri des fortifications, et Mohammed Djoûkî devient puissant en Transoxiane (1).

En 861 (1457) meurt Bâber Mîrzâ, dont la succession sera, en Khorassan, disputée plus âprement encore que celle de Châhroukh. Le prince héritier, Châh Mahmoûd, n'avait que douze ans, et devait faire face à des rivaux parmi lesquels nous retrouverons, au premier rang, Aboû Saʿîd, mais dont le plus redoutable était le fils de ʿAlâ'od-Dooulé, Ibrâhîm Mîrzâ, qui, s'étant enfui de sa prison, recruta une armée et se porta sur Hérat avant que Mahmoûd Mîrzâ n'eût eu le temps d'y arriver. La ville est en pleine anarchie. Un aventurier, surnommé par les Turcs Kara Arslan, mais qui en réalité se nomme, lui aussi, Aboû Saʿîd, s'improvise gouverneur et lève de lourds impôts; il est tué par l'émir Chîr Hâdjî qui, accompagné de quelques hommes résolus, va chercher à Bâgh-è Moukhtâr le prince héritier, et le fait proclamer.

Mais Ibrâhîm Mîrzâ arrive. Il a des partisans nombreux dans le peuple comme dans la noblesse; on cherche donc à traiter, et Gauher Châd sert d'intermédiaire : des gens malveillants persuadent à Chîr Hâdjî qu'elle sera en faveur de Ibrâhîm Mîrzâ, dont elle a aimé le père; la cause de Mahmoûd Mîrzâ est donc perdue.

Le jour des négociations, Chîr Hâdjî et le derviche Hoseïn, surnommé Dîvânè « le fou », se rendent dans le palais de Bâgh-è Zaghân, où sont réunis les émirs « tar-

(1) **Vámbéry**, II, 13-16.

khan »; il se jette sur eux et en tue plusieurs, recevant lui-même de graves blessures. Là-dessus, il envoie Gauher Châd dans la medresè de Châhroukh, et s'enferme dans le château d'Ikhtiyâr ed-Dîn avec Mahmoûd Mîrzâ, qu'il enverra à Mechhed en apprenant l'arrivée prochaine de Ibrâhîm Mîrzâ; lui-même il ira se réfugier dans le château de Neretoû.

Le 7 radjab 861 (31 mai 1457) Ibrâhîm Mîrzâ entre à Hérat et prend possession du pouvoir. Un mois après Mahmoûd Mîrzâ, ayant réuni des troupes fidèles, lui livre bataille à Kousouyè; après des alternatives de succès et de revers, l'émir Ahmed Tarkhan met en fuite l'armée de Mahmoûd Mîrzâ, dont les généraux et les bagages sont pris.

Ibrâhîm Mîrzâ triomphe, mais pour peu de temps. Aboû Sa'îd arrive; on ne peut lui opposer une résistance efficace; une députation d'habitants va même à sa rencontre, et, le 26 cha'bân (19 juillet), il fait son entrée à Hérat. Seul, le commandant du château d'Ikhtiyâr ed-Dîn, Ahmed Yasaoul, resta fidèle à Ibrâhîm Mîrzâ. Il résista victorieusement dans le château et Aboû Sa'îd, qui en dirigeait lui-même le siège, fut obligé de demander un armistice. Croyant que Gauher Châd voulait ramener Ibrâhîm Mîrzâ à Hérat, il fit exécuter, le 9 ramadân (31 juillet), cette princesse, qui fut inhumée dans le *mousallâ* « oratoire » d'Hérat. Peu après le château de Neretoû fut pris par surprise : son commandant, Chîr Hâdjî, avait fait sa soumission; mais la garnison refusait de se rendre. Elle fut égorgée (1).

Aboû Sa'îd passa à Balkh l'hiver de 861 (1457-1458). Il eut bientôt à combattre, à la fois, Ibrâhîm Mîrzâ, 'Alâ' od-Dooulé et le souverain turkmène du Mouton-Noir, Djihânchâh.

Ibrâhîm Mîrzâ, qui s'était tenu caché dans les dis-

(1) Barbier de Meynard, *op. cit.*, 304-309.

tricts de Khâf et de Bakherz, avait envoyé contre Hérat son général Ahmed, tandis qu'il se dirigeait lui-même sur le Djordjân, pour y attaquer Châh Mahmoûd : il s'y heurta à un adversaire beaucoup plus redoutable, Djihânchâh, venu à la demande du gouverneur de Sârî, révolté et qui, après avoir battu Châh Mahmoûd, dispersa l'armée de Ibrahîm Mîrzâ. Celui-ci envoie des ambassadeurs à Aboû Saʿîd pour négocier la paix. Aboû Saʿîd y consent, et promet son alliance, si Ibrâhîm Mîrzâ veut échanger la province d'Hérat contre tel district du Khorassan qu'il désirera, et s'engage à combattre les Turkmènes en toute occasion. Les ambassadeurs acceptent; mais des complications surviennent alors (1).

ʿAlâ'od-Dooulé, longtemps errant en Boukharie et chez les Uzbeks, revient à Hérat, où son fils Ibrâhîm Mîrzâ le reçoit avec respect, le 7 djoumâdhâ II 862 (22 avril 1458). Mais tous deux apprennent bientôt la prochaine venue de Djihânchâh.

A la mort de Châhroukh, Djihânchâh s'était révolté contre les Timourides, avait pris Ispahan, dont il avait massacré la population, tout l'Azerbâïdjân, la plus grande partie de la Perse, du Khorassan à la côte d'Omân, et il venait de conquérir la Géorgie. Parti de l'Azerbâïdjân, il pénètre en Khorassan, pillant et massacrant tout sur son passage. Peu sûrs des Hératiens, Ibrâhîm Mîrzâ et ʿAlâ'od-Dooulé vont se réfugier dans les montagnes du Ghoûr. Djihânchâh entre dans la ville sans rencontrer de résistance sérieuse, expulse Ahmed Yasaoul du château de Ikhtiyâr ed-Dîn, et reçoit la soumission des chefs de la province en châʿbân 862 (juillet 1458). Il campe six mois près d'Hérat. Mais Aboû Saʿîd quitte Balkh, et inflige sur les bords du Mourghâb une sanglante défaite à Pîr Boudak, le fils de Djihânchâh et le meilleur de ses généraux. Apprenant alors que son

(1) *Op. cit.*, 310-311.

autre fils, Mîrzâ Hoseïn (ou Hasan ʿAlî), prisonnier en Azerbâïdjân, avait profité de son absence pour reprendre sa liberté, Djihânchâh demande la paix, et se dit prêt à accepter les conditions de Aboû Saʿîd, qui lui réclame tout ce qu'il a possédé autrefois en Irâk et en Khorassan. Aboû Saʿîd, qui, en marchant sur Hérat, aurait pu se délivrer d'un adversaire redoutable, se laisse circonvenir par l'ambassadeur qui lui a été envoyé, l'émir Achoûr, et signe un traité désastreux laissant à Djihânchâh l'Irâk et l'Azerbâïdjân, avec Semnân comme frontière. Les Turkmènes repartent, se livrant à de nouveaux excès, au début de safar 863 (décembre 1458).

Rentré à Hérat, Aboû Saʿîd, désireux d'éviter des charges aux habitants, qui ont beaucoup souffert de la disette, éloigne son armée, ne gardant que 2.000 cavaliers avec lui. Croyant l'occasion favorable, ʿAlâ'od-Dooulé, Ibrâhîm Mîrzâ et Sandjar Mîrzâ se révoltent de nouveau : ils subissent entre Merv et Sarakhs un désastre complet. Sandjar Mîrzâ est pris et exécuté : ses deux alliés mourront la même année : l'un, Ibrâhîm Mîrzâ, au moment où il préparait un coup de main sur Mechhed, à l'aide de quelques tribus des côtes méridionales de la Caspienne; l'autre, ʿAlâ'od-Dooulé, chez un chef qui lui avait donné asile, Melek Djânsoûz. Son corps, transporté à Hérat, y fut inhumé dans le mausolée de Gauher Châd. Peu auparavant, il lui était né une fille, Râkiyè Sultân. Cette année encore naquit Châhroukh, fils de Aboû Saʿîd.

L'année 864 (1459-1460) voit surgir un concurrent imprévu : Sultân Hoseïn Behâdour, souverain du Mâzendérân, revendique le trône comme petit-fils de Timour; il s'avance jusqu'à Sebzévâr, mais Aboû Saʿîd lui inflige une sanglante défaite, et va faire reconnaître son autorité à Asterâbâd, où il ne séjourne guère, ayant su que le gouverneur du Séistan, l'émir Khalîl Hindoukè,

avait essayé de s'emparer d'Hérat, dont les habitants l'avaient chassé. Aboû Sa'îd pardonne au gouverneur rebelle et lui laisse même son poste, tout en le plaçant sous les ordres d'un autre émir, Yahyâ (1).

Nouvelles révoltes en 865 (1461-1462). Mohammed Djoukî, le fils de 'Abdol-Latîf, ravage la Transoxiane et s'enferme dans Châhroukhiyè. Sultân Hoseïn Behâdour voit, dans cette révolte, une occasion favorable pour réaliser ses desseins : il organise une nouvelle expédition, chasse d'Asterâbâd et met en fuite Mahmoûd Mîrzâ, qui y gouvernait au nom de son père Aboû Sa'îd, et, après avoir remis le commandement de la province à l'émir Arghoun, il va assiéger Hérat, en pure perte d'ailleurs,car les habitants lui résistent avec acharnement, et Aboû Sa'îd, de retour, le met en déroute et ramène Mahmoûd Mîrzâ à Asterâbâd. L'année suivante sera occupée par le siège de Châhroukhiyè, où était Mohammed Djoûkî, qui, lors de la seconde expédition de Sultân Hoseïn Behâdour, avait violé l'armistice conclu avec Aboû Sa'îd. Ce siège dura dix mois, et Aboû Sa'îd, qui le dirigea lui-même, envoya son ennemi, qui avait été obligé de capituler, à Hérat, où il termina sa vie en captivité (2).

L'année 868 (1463-1464) avait été marquée par une peste qui exerça de grands ravages à Hérat. « L'année suivante, la guerre mit le comble à la misère de cette malheureuse contrée ». Sultân Hoseïn Behâdour envahit de nouveau le Khorassan, bat l'armée de Aboû Sa'îd et se dispose à marcher sur Hérat; mais la révolte de ses généraux et la défection de ses meilleures troupes l'en empêche, et Aboû Sa'îd va hiverner tranquillement à Merv. De retour à Hérat, il donne, à l'occasion de la

(1) *Op. cit.*, pp. 314-315.
(2) *Op. cit.*, 315-316.

circoncision de ses fils, de grandes fêtes qui durent cinq mois entiers (1).

Nous arrivons à l'époque où la dynastie turkmène du Mouton-Noir va disparaître, cédant la place à ses rivaux du Mouton-Blanc. Pour avoir pris le parti des vaincus, Aboû Saʿîd périra.

Après avoir attaqué inutilement le Diyâr-Bekr, Djihânchâh revenait dans sa capitale quand, surpris et poursuivi par Ouzoun Hasan, il fut tué le 12 rabîʿ 872 (10 novembre 1467); son corps fut ramené à Tauris, pour y être inhumé. Son fils et successeur, Hasan ʿAlî, ne se sentait pas en état de résister à Ouzoun Hasan; il implora donc le secours de Aboû Saʿîd qui, moitié par générosité, moitié par ambition, accepta, après avoir pris conseil de Nâsir ed-Dîn Toûsî, convoqué spécialement à Merv, et qui passait pour le plus grand politique du temps.

Aboû Saʿîd entre en campagne avec une nombreuse armée. Des corps détachés vont occuper certains points dans le Fârs et d'autres provinces; mais le gros des troupes se porte sur l'Irâk et l'Azerbâïdjân. Ouzoun Hasan demande la paix à plusieurs reprises. Ses envoyés sont reçus de la façon la plus courtoise, et repartent chargés de présents pour lui; mais Aboû Saʿîd exige que leur maître vienne, en personne, prendre connaissance des conditions de paix.

Ouzoun Hasan, dont la résidence d'été, le Karabâgh, va être envahie, prive l'ennemi de vivres et de fourrages; affamées, les troupes de Aboû Saʿîd se débandent, ou passent à l'ennemi; leur chef prend la fuite, n'ayant plus avec lui qu'une faible escorte, et il est arrêté par deux fils de Ouzoun Hasan, qui l'amènent à leur père. Celui-ci le reçoit avec humanité; mais tout son conseil, et notamment, le cadi de Chîrvân, exige sa mort. Aboû

(1) *Op. cit.*, 316-317.

Sa'îd est donc livré à Mîrzâ Yâdgâr, fils de Baysonkor, alors âgé de seize ans, et que Ouzoun Hasan veut voir régner sur l'ancien domaine de Châhroukh. Mîrzâ Yâdgâr avait pour Aboû Sa'îd, qui avait fait mettre à mort Gauher Châd, une haine mortelle. La loi musulmane autorisait les parents de la victime à châtier eux-mêmes le meurtrier; d'autre part, Aboû Sa'îd avit encouu la mort pour avoir rejeté, de parti pris, des offres de paix. Il fut exécuté le 25 radjab 873 (7 février 1469). Ouzoun Hasan avait donné des ordres pour faire respecter ses femmes et empêcher le pillage de sa tente; il prescrivit, en outre, aux fonctionnaires du Khorassan de reconnaître Mîrzâ Yâdgâr (1).

Hasan 'Alî, souverain prodigue et irréfléchi, périt la même année. Il avait recruté, à grands frais, une armée de mercenaires qui le trahirent. Poursuivi et capturé par Oghourlou Mohammed, fils de Ouzoun Hasan (2), il fut massacré avec toute sa famille, en représailles de ce que l'un de ses ancêtres, Iskender, avait fait exhumer le cadavre de Kara 'Osmân, l'un des Turkmènes du Mouton-Blanc mort en captivité, pour en couper la tête, qui fut envoyée au sultan d'Egypte. Avec Hasan 'Alî se termine la dynastie du Mouton-Noir.

Aboû Sa'îd, dont les historiens persans parlent comme d'un souverain plein de dignité et de grandeur, capable et énergique, mourut à quarante-deux ans; il en avait régné quatorze. Après lui la décadence de l'empire timouride fera des progrès rapides.

Des quatre femmes qu'il avait épousées : les filles de Ordou Bogha Khan, chef indigène de souche royale, de Châh Sultân Mohammed Badakhchî, souverain lettré qui se donnait comme le descendant d'Alexandre de Macédoine, et d'Olough Beg, et Khadîdjè Agha, femme

(1) *Op. cit.*, 317-319.
(2) Ou, selon d'autres, par Ouzoun Hasan lui-même. Cf. **Browne**, 403, et **Malcolm**, *Histoire de Perse*, trad. française, II, 252-256.

de rang inférieur épousée plus tard par Sultân Hoseïn Baykara, et néfaste à sa famille par ses intrigues, Aboû Sa'îd avait eu de nombreux enfants. Il laissa onze fils qui, tous, joignaient le titre de Sultân à celui de Mîrzâ, bien que n'ayant pas tous régné : 1° Ahmed; 2° Mahmoûd; 3° Mohammed; 4° Châhroukh; 5° Olough Beg Kâboulî; 6° Omar Cheikh; 7° Aboû Bekr; 8° Mourâd; 9° Khalîl; 10° Veled; 11° Omar. Khondémîr donne, sur quelques-uns d'entre eux, des renseignements biographiques :

Mohammed et Châhroukh furent longtemps prisonniers de Ouzoun Hasan. Libres, ils restèrent plusieurs années encore dans cette province, vivant dans la misère, et ne rentrèrent en Khorassan qu'en 899 (1493). Châhroukh mourut dans la région de Sârî, et fut inhumé à Hérat. En 905 (1499), Mohammed était le prisonnier de Sultân Hoseïn Baykara.

Olough Beg Kâboulî, gouverneur de Kâboul et de Gazna du vivant de son père, l'était encore en 899 (1493). Il avait un fils, Mîrânchâh, qui se révolta contre lui, et dont Bâber raconte la vie agitée.

Mourâd, gouverneur de Guermsîr et de Kandahâr pour Aboû Sa'îd, fut envoyé prendre possession de Kermân; il perdit son gouvernement au milieu des troubles qui suivirent la mort de son père, et fut envoyé en 880 (1475-1476) au château de Neretoû.

Khalîl, demeuré à Hérat pendant la désastreuse campagne d'Azerbâïdjân, fut envoyé en Transoxiane par Sultân Hoseïn Baykara. Il y tenta un soulèvement, dans lequel il fut tué.

Veled passa sa vie dans la tribu turque d'Erlat, et fut empoisonné par l'un de ses familiers.

Aboû Bekr, gouverneur de Badakhchân sous Aboû Sa'îd, le resta sous Sultân Hoseïn Baykara. S'étant révolté, il fut exécuté en 884 (1479-1480).

'Omar qui, chassé de Samarkand par son frère Ahmed,

s'était réfugié auprès de Aboû Bekr et avait participé à sa révolte, fut emprisonné, d'abord à Hérat, ensuite au château de Neretoû. On ignore quelle fut sa fin (1).

Aboû Sa'îd eut au moins neuf filles. Gulbadan Begum en mentionne six, et Bâber parle de trois autres, qui lui rendirent visite dans l'Inde.

VI

Sultan Ahmed (2)

(1469-1494)

Fils aîné et successeur d'Aboû Sa'îd, Sultân Ahmed était né l'année même où son père monta sur le trône, en 855 (1451-1452). Par sa mère, l'épouse favorite de Aboû Sa'îd, il était le petit-fils de Orda Bogha Khan et le neveu d'un autre chef influent, Mohammed Tarkhan. Bâber, qui le juge sévèrement, en parle comme d'un Turc simple et naïf, très ignorant, réservé, parcimonieux, de caractère assez triste, et se laissant facilement conduire par son entourage. Toutefois, Bâber doit reconnaître que Sultân Ahmed était d'une grande bravoure, très loyal et de rapports agréables. Musulman hanéfite très pratiquant, bien qu'ivrogne, il avait pour chef spirituel le célèbre Khodja 'Obeïdollâh Ahrâr. La

---

(1) Khondémîr, III, 256, 261.

(2) Les *Mémoires* de Bâber sont la principale source pour l'histoire de ce règne; voir notamment trad. Pavet de Courteille, I, 34-48 et trad. Beveridge, I, 17-40; voir aussi Mîrkhond, VII, 38, Khondémîr, III, 185 et le *Tarikh-i Rashidi* de Mirza Haïdar Dughlat, 80, 93-130, 146, 156-161, 166-167, 178, 196, 213, 336.

chasse et le tir à l'arc étaient ses distractions préférées. Au physique, Sultân Ahmed était un homme de haute taille, corpulent, au teint rouge, ayant, au menton seulement, une barbe brun foncé.

Le nouveau souverain prenait le pouvoir dans des circonstances difficiles. Aboû Sa'îd lui laissait un empire bien amoindri, entouré de voisins dangereux : à l'ouest, les Séfévis, les futurs maîtres de la Perse; au sud, Sultân Hoseïn Baykara, le brillant monarque d'Hérat, qui gouverna pendant un quart de siècle le Khorassan, le Séistan et l'Afghanistan; à l'est, ʿOmar Cheikh, le frère de Sultân Ahmed, chef d'un état complètement indépendant; au nord du Jaxartes, enfin, Yoûnous Beg, le puissant khan mongol, grand-père de Bâber (1).

Les débuts du règne furent difficiles. Sultân Ahmed eut à lutter contre ses frères, ʿOmar Cheikh et ensuite Sultân Mahmoûd qui, chassé d'Hérat, était venu lui demander l'hospitalité : poussé par quelques mécontents, il se révolta contre son bienfaiteur, et chercha à lui enlever le Badakhchân et les régions voisines. Des chefs mongols l'attaquèrent aussi. Il livra à ces divers ennemis quatre grandes batailles : celles d'Akar-Touzi, près de Zemîn, à Niʿmet Arghoun, et à Yar-Yaylak, à Haïder Keukultach; Sultân Mahmoûd fut repoussé facilement, et les autres subirent des défaites complètes. l'ascète Khodja ʿObeïdollâh Ahrâr négocia la paix avec ʿOmar Cheikh. Moins heureux avec Yoûnous Khan, Sultân Ahmed dut lui abandonner Tachkent, Seïram et tout le Turkestan (2).

A ces luttes succéda une longue période de calme. La cour de Sultân Ahmed devint aussi fastueuse que celle d'Hérat; suivant l'exemple de leur maître, qui avait la passion des beaux édifices, les grands firent construire à Samarkand quantité de palais, de mosquées, de me-

(1) Vámbéry, II, 18.
(2) Vámbéry, II, 19-20.

dresès et de hammams. Bâber parle avec admiration du palais de Mohammed Tarkhan. Les jardins et les lieux de plaisance se multiplièrent aussi dans la ville.

ʿOmâr Cheikh étant mort, Sultân Ahmed prit possession d'Ouratipa, de Khodjend et de Merghinân, et alla camper à Kouba, près d'Endidjân où se trouvait le fils et successeur de ʿOmar Cheikh, Bâber, qui s'apprêtait à résister, mais envoya un message conciliant : il exposa à Sultân Ahmed qu'il avait besoin d'un serviteur pour gouverner le pays : avec Bâber, qui était à la fois son serviteur et, pour ainsi dire, son fils, tout irait bien. Mais Sultân Ahmed était « un homme qui ne savait pas défendre ses opinions, mou et sans consistance; il était incapable de proférer une parole ou d'exécuter quoi que ce fût sans l'avis de ses begs. Ceux-ci ne s'étant pas montrés favorables à ma proposition, il fit une réponse dure et marcha en avant » (1). Toutefois, la difficulté de traverser le ruisseau dangereux de Kouba, le souvenir du passage également dangereux du Tchîr, une grande mortalité sur les chevaux et l'ardeur des troupes de Bâber, l'amenèrent à conclure un accord. Comme il rentrait dans ses états, il tomba malade et mourut à Ak Sou, près d'Ouratipa, au milieu de chawwâl 899 (juillet 1494).

***

Sultân Ahmed avait épousé six femmes : Mîr Nigâr Khânoum, fille aînée de Yoûnous Khan et tante de Bâber; Tarkhan Begum; Koutouk Begum : sœur de lait de la précédente, elle fut la favorite de Sultân Ahmed, mais, s'étant rendue odieuse par ses violences et son ivrognerie, elle fut mise à mort; Khanzâdè Begum, des khans de Termez; Latîfè Begum, petite-fille de Ahmed

(1) Bâber, *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 34; trad. Beveridge, I, 30-31.

Hâdjî Beg : elle épousa plus tard Hamza Sultân, qui en eut trois fils, et Habîbè Sultâne Begum, nièce de Sultân Arghoun. Sultân Ahmed avait quatre fils, morts jeunes, et cinq filles. Mîr ᶜAlî Chîr (1) dit grand bien de Kitchık (et non Kutchuk) Mîrzâ, de son véritable nom Mohammed Sultân, l'un de ces fils : il avait, dit-il, un esprit délicat, un caractère aimable, une grande intelligence; autodidacte prodigieux, passionné pour l'étude, il avait approfondi plusieurs sciences ou arts sans le secours de personne. Bon connaisseur en poésie, il était lui-même un poète de talent. Ayant fait le pélerinage de la Mecque, il adopta la vie ascétique. Les filles de Sultân Ahmed étaient : Rabîᶜè Sultâne, dite aussi Karagueuz Begum; aînée de toutes, elle épousa Sultân Mahmoûd, puis Djânî Beg ; Sâlihè Sultâne Begum qui, après avoir épousé Bâber, le quitta à l'instigation de Rabîᶜè ; Sultâne Begum, mariée successivement à Sultân ᶜAlî, à Timour Sultân et à Mehdî Sultân : ce sont là les quatre filles de Kout ouk Begum. Maᶜsoûmè Sultâne, plus jeune qu'elles, était la fille de Habîbè : elle épousa Bâber et mourut en couches.

* * *

Bâber, qui nous renseigne sur la famille de Sultân Ahmed, décrit aussi son entourage (2). Le grand chambellan Djânî Beg Doulday, gouverneur de Samarkand, qui avait sur son maître un ascendant extraordinaire, était un personnage très bizarre, dont la lutte était la distraction favorite. Ahmed Hâdjî Beg, gouverneur d'Hérat et de Samarkand, était un homme énergique et un poète estimé. Dervîch Mohammed Tarkhan, oncle ma-

---

(1) **Belin**, *Notice...* apud *Journal asiatique*, 1861, XVIII, 295-297. Cf. **Khondémir**, III, 220, 261.

(2) *Mémoires*, trad. **Pavet de Courteille**, I, 43-48; trad. **Beveridge**, I, 38-40.

ternel du souverain et le premier de tous les begs. Musulman pratiquant et austère, grand chasseur et joueur d'échecs, périt misérablement, massacré dans une émeute. Son gendre, ᶜAbdul-ᶜAlî Tarkhan, gouverneur de Boukhara pendant quelques années, ne lui ressemblait guère : fastueux, dur, orgueilleux, tyrannique, il fut néfaste à la dynastie des Timourides. Il eut un fils, Bâkî Tarkhan, qui lui succéda dans sa charge, et fut vaincu par Cheïbânî; il se réfugia alors auprès de Bâber, et fut tué dans une bataille. Sultân Hoseïn Arghoûn, quelque temps gouverneur de Kara Gueul, était intelligent et capable. Comme beaucoup d'autres familiers de Sultân Ahmed, il s'attacha à Bâber. L'émir Koul Mohammed Baghdâdî Koutchin avait la réputation d'un homme énergique, de même que le grand chambellan ᶜAbdul-Kerîm Achrat, un Ouïgour renommé, en outre, pour sa générosité.

VII

Sultan Mahmoud

(1494-1495)

Troisième fils de Aboû Saᶜîd, Sultân Mahmoûd, qui prend le pouvoir à la mort de Sultân Ahmed, son frère de père et de mère, était né en 857 (1453). C'était, dit Bâber (1), un homme de petite taille, corpulent, à la

(1) Voir, dans ses *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 51-60, et trad. Beveridge, I, 41-52, le règne de Sultân Ahmed; voir aussi Mirkhond, VI, 244 et sq.; VII, 20, 47, et Khondémir, III, 226 et sq., 237, 264, 275.

barbe rare, de caractère taciturne. Il avait à la fois de grandes qualités et de grands défauts. Bon administrateur, procédant avec ordre et méthode, se rendant compte de tout et sachant se faire obéir, il était, en même temps, un grand ivrogne et un pédéraste éhonté, passant sa vie au milieu de bouffons et de gens méprisables. Bien qu'observant les prières rituelles, il était peu religieux. Illettré, il avait des prétentions littéraires, et faisait de mauvais vers. C'était, enfin, un grand chasseur.

Sultân Mahmoûd s'était enfui quand les Turkmènes du camp s'étaient emparés de Aboû Sa'îd; il se réfugia, d'abord à Hérat, d'où il fut chassé par Sultân Hoseïn, ensuite à Samarkand, auprès de Sultân Ahmed. Poussé par des intrigants, il partit, sous prétexte d'aller à la chasse, vers le Badakhchân, dont il s'empara, et se forma un royaume comprenant en outre Khottalân, Termez et d'autres régions. En 899 (1493-1494), il assiégeait Djihânguîr Mîrzâ : vaincu dans plusieurs engagements, il tomba malade et, découragé, leva le siège.

L'année suivante Sultân Ahmed mourait. La noblesse de Samarkand faisait alors appel à Sultân Mahmoud : une tentative que Melik Mohammed Mîrzâ, fils de Menoutchehr Mîrzâ, frère aîné de Aboû Sa'îd, pour prendre le pouvoir, avait échoué. Arrivé à Samarkand, où il fut reconnu sans opposition, Sultân Mahmoûd se rendit odieux par sa cruauté, faisant mettre à mort Melik Mohammed et les quatre fils de Sultân Ahmed. Un régime d'exactions et de terreur commença : les plus hauts personnages osaient à peine se montrer dans les rues, le vénérable Khodja 'Obeïdollâh Ahrâr et ses amis furent insultés, les femmes mariées outragées, les enfants enlevés par les pédérastes. Tout l'entourage du souverain et de son puissant ministre Khosrô Châh se livrait à la débauche et à l'ivrognerie. Le commerce était ruiné.

A l'occasion du mariage de son fils aîné, Mas'oûd

Mîrzâ, avec Sâlihè Sultâne, la deuxième fille de Sultân Ahmed, son prédécesseur, Sultân Mahmoûd avait envoyé des présents à Bâber. Le messager, ʿAbdol-Kaddoûs, était le parent d'un chef important, Hasan Yaʿkoûb, qui, à son instigation, se détacha de Bâber, et entreprit de faire proclamer Djihânguîr Mîrzâ à sa place. La grand-mère de Bâber, Isan Devlet Begum, qui intervenait souvent et de façon heureuse dans les affaires d'Etat, réunit les partisans de son petit-fils, pour parer au danger. Sur le point d'être arrêté, Hasan Yaʿkoûb s'enfuit du côté de Samarkand; poursuivi, il fut tué, dans un combat de nuit, par ses propres gens.

Sultân Mahmoûd, qui avait régné un peu plus de six mois, mourut, après quelques jours de maladie, en rabîʿ II 900 (juillet 1495), laissant une nombreuse famille à laquelle Bâber, dix ans plus tard, donnait l'hospitalité. En dehors de ses nombreuses concubines, dont l'Uzbeke Zohra Begui Agha était la préférée, il y avait quatre femmes légitimes :

1° Khanzâdè Begum, fille de Mîr Bouzourg. C'était la favorite, et sa perte affecta beaucoup Sultân Mahmoûd;

2° Une autre Khanzâdè Begum qui était petite-fille de Mîr Bouzourg;

3° Pèchè Begum, mère de Baysonkor Mîrzâ et de trois filles dont l'aînée épousa Melik Mohammed Mîrzâ;

4° Sultân Nigâr Khanoum, fille de Yoûnous Khan, tante de Bâber et mère de Sultân Veïs Mîrzâ.

Les enfants de Sultân Mahmoûd étaient au nombre de seize : cinq fils, dont l'aîné, Sultân Masʿoûd, était, comme Sultân Hoseïn Mîrzâ, fils de l'une des Khanzâdè Begum ; Sultân ʿAlî Mîrzâ était fils de Zohra Begui Agha, et onze filles : cinq avaient pour mères les Khanzâdè Begum : l'aînée épousa Aboû Bekr Kachgharî; la seconde, Beguè Begum, fut mariée par Sultân Hoseïn Baykara à son fils Haïder Mîrzâ : cette union mit fin au siège de Hisâr; la troisième se nommait Ak Begum; la qua-

trième, Ay Begum, épousa Djihânguîr, et la cinquième Zeïneb Sultâne Begum, mariée à Bâber, qui en garda un mauvais souvenir. Pèchè Begum eut deux filles, dont l'aînée fut mariée à Melik Mohammed Mîrzâ, et Zohra Begui Aga en eut trois : Makhdoûm Sultâne Begum, Redjeb Sultâne et Muhibb Sultâne.

***

A la cour de Sultân Mahmoûd le personnage le plus influent était Khosrô Châh. Cet émir, originaire du Kiptchak, dut sa fortune aux services qu'il avait rendus à son maître dans la désastreuse campagne de l'Irâk : il eut jusqu'à 20.000 clients. Bâber en dit le plus grand mal : fourbe, ingrat, cruel, religieux en apparence seulement, d'esprit très borné, Khosrô Châh fit exécuter un fils de son bienfaiteur, et en fit aveugler un autre. Très craintif, jamais il n'osa déclarer la guerre. Il avait un frère cadet, Velî, qui, à tous égards, ne valait pas mieux; Cheïbânî le fit mettre à mort. Mohammed Iltchi Bogha, leur ennemi, était, par contre, un vaillant guerrier et un homme de bon conseil; il périt, noyé, dans une expédition. Eyyoûb, le beg-gouverneur de Baysonkor, était intelligent et énergique; c'était, en même temps, un élégant, un gastronome, un esprit facétieux. Cheikh ʿAbdollâh et Mahmoûd, de la tribu de Berlas, le premier gendre de Sultân Mahmoûd, étaient également des hommes de mérite.

VIII

Sultan Mas'oud

(1495-1499)

Khondémîr (1) et Bâber (2) font des récits assez différents des événements qui suivirent la mort de Sultân Ahmed. Selon le premier, Sultân Mas'oûd, fils aîné de Sultân Mahmoûd, monta sur le trône; ses frères Baysonkor et Sultân 'Alî se révoltèrent. Sultân 'Alî fut pris, on passa le fer rouge sur ses yeux sans pouvoir l'aveugler; s'étant enfui de Boukhara, il leva quelques troupes, avec lesquelles il alla rejoindre Sultân Hoseïn Baykara. Ne pouvant continuer la lutte, Baysonkor s'enfuit de Samarkand sous un déguisement, et alla rejoindre le pire ennemi de Sultân Mas'oûd, Khosrô Châh. Très bien accueilli par Sultân Hoseïn Baykara, dont il devait épouser une fille, richement dotée, Sultân 'Alî reçut le commandement d'une armée envoyée contre Sultân Mas'oûd et Baysonkor. Grâce aux intrigues de Khosrô Châh, il échoua de la façon la plus complète, et retourna vivre à Hérat, auprès de son beau-père. Khosrô Châh fit ensuite périr Baysonkor, resté à Kondoûz, et s'empara de tout le Badakhchân. Quant à Sultân Veïs Mîrzâ, après la mort de Sultân Ahmed il était allé se réfugier en Turkestan, dans la famille de sa mère, et il se tint à l'écart du tout. Délivré de ses concurrents, Sultân Mas'oûd régna paisiblement jusqu'en 905 (1499-1500).

(1) III, 275, 293.
(2) *Mémoires*, trad. **Pavet de Courteille**, I, 63-64, 68-72, 81-82, 91, 110-111, 121-122, 126-129; trad. **Beveridge**, I, 47-48, 50, 52, 57-58, 64, 71, 93, 95, 130, 261, 265-267, 302.

Bâber dit que Sultân Mahmoûd, de son vivant, avait donné Hisâr à Sultâ Mas'oûd, et Boukhara à Baysonkor, les autorisant à résider dans ces deux villes. De la sorte, ni l'un ni l'autre n'était présent quand il mourut. Les begs firent venir Baysonkor, et le proclamèrent souverain.

Sultân 'Alî se trouvait dans son gouvernement, Ouratipa; il en sortit pour aller attaquer Baba Kouli Beg, qui allait rejoindre Bâber, le battit et le tua. Mais Bâber lui-même approchant, il prit la fuite, confiant Ouratipa à l'indigne gouverneur Zoû'n-Noûn, qui devait la livrer. S'étant réconcilié avec Bâber, il lui prêta son concours pour assiéger Samarkand. Son but, en agissant de la sorte, était d'obtenir la fille du Cheikh 'Abdollâh Berlas, dont il était épris; il l'obtint, et, le siège terminé, revint avec elle à Hisâr.

Des dificultés surgirent entre Sultân Mas'oûd, parfois injuste, et Khosrô Châh, toujours perfide, et devenu trop puissant, qui fit assiéger Hisâr par Badî'oz-Zamân, aidé de deux begs du Kiptchak, Velî, frère de Khosrô Châh, et Bâkî. Mais les assiégeants, maintenus à distance respectueuse de la place, furent obligés de faire la paix au bout de quelques jours.

La même année, c'est-à-dire en 903 (1497-1498), Khosrô Châh vient à Tchaghanian avec Baysonkor et son armée. Il envoie à Sultân Mâs'oûd un messager qui lui propose une action commune contre Samarkand : si la ville est prise, l'un des alliés y résidera, et l'autre se fixera à Hisâr.

Mais Sultân Mas'oûd, par les faveurs excessives qu'il accordait à son gendre, Cheikh 'Abdollâh Berlas, qui venait de quitter Baysonkor, s'était aliéné à la fois la cour et l'armée. Beaucoup de mécontents allèrent rejoindre Baysonkor qui, se joignant à Khosrô, sortit à l'improviste de Tchaghanian et s'empara de Hisâr par surprise. Sultân Mas'oûd, qui alors (903 = 1497-1498) ne

se trouvait pas dans la ville, s'enfuit vers Cheikh ᶜAbdollâh, et alla ensuite se réfugier auprès de Sultân Hoseïn Baykara. Accueilli de la façon la plus cordiale, Sultân Masᶜoûd quitta toutefois son hôte pour retourner auprès de Khosrô Châh, qui le fit aveugler. Il revint alors à Hérat, où Bâber le rencontra en 912 (1506-1507) : l'année suivante, Sultân Masᶜoûd fut tué par lesUzbeks. Seᶜâdetbakht Begum Sultâne, qu'il avait épousée, se retira alors à la Mecque. Elle avait un fils, dont Bâber parle avec éloge, et une fille, qui épousa Seyyed Mîrzâ Apak, beau-frère de Sultân Hoseïn Baykara.

IX

Baysonkor Mîrza (1)

(1495-1499)

Né dans la région de Hisâr en 882 (1477-1478), et deuxième fils de Sultân Mahmoûd, Baysonkor Mîrzâ était, dit Bâber, un jeune homme au type turkmène accusé, de taille moyenne, ayant le teint rouge et de grands yeux, d'allure élégante. Au moral, il était humain, juste, intelligent et habile, de rapports agréables. Elevé par un Chiite, Seyyed Mahmoûd, il devint lui-même Chiite, mais revint au Sunnisme ; il était assez religieux, bien que porté à l'ivrognerie. Peintre et calligraphe, il était encore, sous le nom de ᶜAdilî, un poête persan estimé.

(1) Les principales sources, pour l'histoire de ce règne, sont **Bâber**, *Mémoires*, trad. **Pavet de Courteille**, I, 61-69, 77-88, 121-127, 146-149; trad. **Beveridge**, I, 50-56, 61-67, 73-74, 93-96, 110-112. Voir aussi **Khondémîr**, III, 201.

Gouverneur de Boukhara, Baysonkor Mîrzâ fut appelé à succéder à son père en rabî^c II 900 (janvier 1945), et vint à Samarkand, mais conserva quelques temps Boukhara, que la révolte dite des Tarkhan lui fit perdre, en ramadân 901 (mai-juin 1496). Les begs des deux villes étaient en mauvais termes : l'un d'eux, Dervîch Mohammed Tarkhan, vint de Boukhara à Samarkand, fit prisonnier Baysonkor et proclama à sa place Sultân ʿAlî. Baysonkor s'échappe sous un déguisement, et va se réfugier chez un ami sûr, Khodjakè Khodja. Bientôt la ville se soulève : Baysonkor est rétabli ; Dervîch Mohammed, condamné à mort, faiblit au moment du supplice; Mohammed Mîrzâ Tarkhan, l'un de ses principaux complices, s'enfuit à Boukhara où l'on voit arriver, quelque temps après, Sultân ʿAli : il avait été condamné à être aveuglé; mais l'opération avait échoué, et il avait pu s'enfuir. La discorde règne parmi les fils de Khodja ʿObeïdollâh Ahrâr, qui prennent parti pour des princes rivaux.

Baysonkor Mîrzâ marche contre Boukhara; Sultân ʿAlî et les begs Tarkhan le mettent en fuite après un court combat, et le poursuivent jusqu'à Samarkand. Bientôt la ville se trouve assiégée de trois côtés à la fois, Sultân Masʿoûd et Khosrô Châh d'une part, Bâber de l'autre, voulant aussi s'en rendre maîtres. Au bout de trois ou quatre mois, voyant l'inutilité de ses efforts, Sultân ʿAlî demande à conférer avec Bâber. L'hiver approche, Samarkand est en mesure de résister longtemps; aussi décide-t-on de lever le siège. Sultân Masʿoûd y consent d'autant mieux, qu'il n'était venu que pour épouser la fille de Cheikh ʿAbdollâh Berlas ; elle venait de lui être accordée, et toutes ses ambitions se trouvaient satisfaites.

En 902 (1496-1497) la situation de Baysonkor Mîrzâ s'était améliorée. Sa cavalerie légère ayant remporté un léger succès, il tenta un coup de main contre Boukhara ;

mais les habitants étaient prévenus, et l'expédition échoua. Se conformant à un pacte conclu entre eux, Bâber et Sultân ʿAlî vinrent, le premier d'Endidjân, le second de Boukhara, pour assiéger Samarkand. A cette nouvelle, Baysonkor prit la fuite ; ses troupes, surprises la nuit par celles de Bâber, subirent un désastre. Chîrâz fut livrée par son gouverneur, Kâsim Doulday qui, avec plusieurs autres chefs et trois ou quatre cents hommes de troupes, alla offrir ses services à Bâber; celui-ci continua sa marche sur Samarkand, livrant quelques combats en route, et ne tolérant aucun désordre de la part de ses soldats.

L'année suivante (903 = 1497-1498), Baysonkor Mîrzâ envoya dans le Turkestan plusieurs messagers, pour réclamer l'assistance de Cheïbânî, khan des Uzbeks, qui vint rapidement, mais ne put tenir tête à Bâber, et recula vers Samarkand. Déçu dans son dernier espoir, Baysonkor, qui était assiégé depuis six mois, fit mauvais accueil à Cheïbânî, et se retira à Kondoûz, auprès de Khosrô Châh, qui le reçut amicalement. En cours de route, il avait perdu, dans une surprise, une partie de ses hommes et tous ses bagages.

C'est à ce moment que se place l'épisode de Sultân Masʿoûd, dont nous avons déjà parlé. Khosrô Châh, ayant pris, avec Baysonkor, le commandement des troupes, se dirigea vers Tchaghanian, et fit à Sultân Masʿoûd des promesses fallacieuses : si, par une action commune, ils s'emparaient de Samarkand, l'un des vainqueurs y résiderait, tandis que l'autre gouvernerait Hisâr. Cette dernière ville fut donnée, avec une pension de 1.000 tomans, à Cheikh ʿAbdollâh Berlas, qui avait abandonné Baysonkor Mîrzâ pour aller auprès de son beau-père, Sultân Masʿoûd, qui lui avait donné le territoire de Khottalân. Mais Cheikh ʿAbdollâh et ses fils, ayant, par leur rapacité, provoqué un soulèvement, se réfugièrent auprès de Baysonkor. Celui-ci et Khosrô

s'emparèrent de Tchaghanian, ayant circonvenu Sultân Mas'oûd, qui, comme on le sait, alla se réfugier auprès de Sultân Hoseïn Baykara, et fut aveuglé plus tard par ordre de Khosrô Châh, auprès de qui il était revenu. Après ce crime, Khosrô Châh, qui avait donné le gouvernement de Hisâr à Baysonkor, et le Khottalân à son propre frère Velî (1), fit proclamer Baysonkor successeur de Sultân Mas'oûd ; pour peu de temps d'ailleurs, car en 905 (1499-1500), une expédition contre Balkh ayant été décidée, Khosrô Châh fit venir Baysonkor à Kondoûz, et partit avec lui; en cours de route, à Oubadj, il le fit étrangler avec une corde d'arc, le 10 moharram 905 (17 août 1499). Plusieurs des begs et des autres officiers de Baysonkor périrent comme lui. Ainsi finit un prince qui avait des qualités réelles et dont un rival, Bâber, a dit grand bien, mais qui, trop faible pour gouverner, ne sut pas tenir la balance égale entre le clergé et les khans uzbeks, devenus les maîtres depuis la mort de Sultân Ahmed (2). Baysonkor Mîrzâ, qui avait épousé une fille de Sultân Khalîl, son oncle paternel, ne laissa pas de postérité.

X

'OMAR CHEIKH, SOUVERAIN D'AKHSÎ

(1494)

Quatrième fils d'Aboû Sa'îd, 'Omar Cheikh était né à Samarkand en 860 (1455). Khondémîr (3) en parle com-

(1) D'après Bâber, ce fut Velî, être médisant, vaniteux et malfaisant, qui fut cause de la mort de Baysonkor. Cheïbâni le fit décapiter. *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 62; trad. Beveridge, I, 51.
(2) Skrine et Denison Ross, 178-180.
(3) III, 238.

me d'un vaillant guerrier; mais c'est surtout à sa qualité de père de Bâber qu'il doit sa renommée.

Son règne fut court, et nous le connaissons surtout par les Mémoires (1) de son fils. Petit, très gros, le teint coloré et la barbe rare, ʿOmar Cheikh portait des vêtements serrés, sans aucune élégance, et remplaçait généralement, l'été, le turban, par le bonnet mongol. Devenu sobre après s'être adonné au vin et aux *maʿdjoûn*, ou préparations enivrantes, il était très religieux, aimait les lectures pieuses, et observait strictement les prescriptions du rite hanéfite. Généreux, soucieux de l'équité, il était d'un caractère enjoué et aimait les jeux, le *nerd* (sorte de trictrac) surtout. Il aimait également la poésie, et protégeait les poètes.

Nommé par son père gouverneur de Kâboul, avec Baba Kâboulî pour suppléant, ʿOmar Cheikh allait rejoindre son poste, quand il fut rappelé pour les fêtes de la circoncision de ses frères : celles-ci terminées, il reçut la principauté d'Endidjân, Khodâberdi Toughtchi Timourtach devant l'aider à la gouverner. Au Ferghana, son domaine primitif, il ajouta Khodjend, livrée par son gouverneur après la défaite de Sultân Ahmed au bord du Tchîr, et Ouratipa. Il posséda quelques temps Tachkent et Seïram, cédées par Sultân Ahmed, et Châhroukhiyè, enlevée par surprise. Brave et ambitieux, ʿOmar Cheikh, qui avait fait de Akhsi, sa capitale, la ville la plus forte de la région, n'était pas satisfait d'un domaine dont les revenus ne lui permettaient pas d'entretenir plus de 3 ou 4.000 hommes de troupes. Il essaya à plusieurs reprises, et toujours sans succès, de s'emparer de Samarkand. Plus brave qu'heureux, il fut battu dans deux des trois batailles rangées qu'il livra. A Tekkè-Siguirikan, au nord d'Endidjân, il fut vaincu et pris par le khan mongol de Tchaghatay, Yoûnous Khan, qui,

(1) Trad. **Pavet de Courteille**, I, 8-32; trad. **Beveridge**, I, 10-28.

généreux, lui rendit la liberté. ʿOmar Cheikh, ayant épousé sa fille, le fit plusieurs fois venir auprès de lui, et lui céda chaque fois, des territoires que Yoûnous Khan ne put jamais conserver, exception faite pour Tachkent et Châhroukhiyè, qui firent partie du domaine de Tchaghatay jusqu'en 908 (1502-1503). Plus tard les Uzbeks ayant pillé Samarkand, il passa l'Arys sur la glace, tomba sur l'ennemi à l'improviste et lui enleva son butin, qui fut restitué aux habitants de Samarkand. Mais il connut de nouveaux revers dans sa lutte avec Sultân Ahmed, auquel s'était joint Mahmoûd Khan, fils aîné et successeur de Yoûnous Khân. La bataille que livra ʿOmar Cheikh à Sultân Ahmed près de Khâss, localité située entre Châhroukhiyè et Ouratipa, se termina par sa défaite.

ʿOmar Cheikh mourut, très regretté, des suites d'une chute, le 4 ramadân 899 (8 juin 1494). Il avait de nombreuses femmes et concubines; on a conservé les noms de Koutlouk Nigâr Khanoum, fille de Yoûnous Khan, qui accompagna son fils, Bâber, dans la plupart de ses expéditions, et mourut en 911 (1505-1506); de Umîd Aghadja, de la Mongole Tersoun Sultâne et de Agha Sultâne, toutes les trois concubines, et de trois épouses légitimes : Oulous Aka, fille de Khodja Hoseïn Beg; Fâtimè Sultâne Agha, que ʿOmar Cheikh épousa sa première et Karagueuz Begum, la favorite. Sa descendance se composait de trois fils : le célèbre Zahîr ed-Dîn Mohammed Bâber, l'aîné; Djihânguîr Mîrzâ, né de Fâtimè Sultâne, plus jeune de deux ans, et de Nâsir Mîrzâ (1), né de Umîd Aghadja quatre ans plus tard, et de cinq filles : Khânzâdè Begum, née de Koutlouk Nigâr Khanoum

(1) Ce prince reçut de Bâber, en 909 (1503-1504), un fief dans la région, nouvellement conquise, de Kâboul. Cédant à des suggestions intéressées, à celles, notamment, de Khosrô Châh, il provoqua des désordres, essaya de s'emparer du Badakhchân, mais fut abandonné par ses troupes, et, ayant échoué, se sépara de Khosrô Châh. Cf. Bâber, *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 341-345, et trad. Beveridge, I, 241-243.

comme Bâber, dont elle était l'aînée de cinq ans : elle épousa Cheïbânî dont elle eut un fils, Khourrem Châh, et, prise à Merv par Châh Ismâʿîl, elle fut renvoyée à Bâber; Mîr Bânoû Begum, née deux ans avant Bâber de Umîd Aghadja, comme sa sœur Cheher Bânoû Begum, plus jeune qu'elle de dix ans; Yâdgâr Sultâne Begum, née de Agha Sultâne après la mort de son père, et Rakiyè Sultâne Begum, dite Karagueuz Begum, autre enfant posthume de ʿOmar Cheikh : elle épousa le Cheïbânide Djânî Beg Sultân.

Bâber parle longuement des émirs formant l'entourage de son père; il ne leur ménage pas les critiques, reprochant aux uns leur incurie ou leur manque d'intelligence, aux autres leur irréligion, leur avarice ou leurs mauvaises mœurs. Les meilleurs, à son avis, étaient Khodâyberdi Timourtach, chef du palais de Aboû Saʿîd, habile administrateur et glorieux soldat qui périt en remportant une victoire; Hâfiz Beg Mohammed Doulday, son successeur, homme simple et sans ambition; Kâsim Beg Koutchin, qui finit sa carrière comme gouverneur du fils de Bâber, Houmâyoûn : c'était un bon Musulman et un vaillant guerrier, plein de sagesse et d'habileté, d'un caractère aimable. D'autres ,comme Cheikh Mezîd, Hasan Yaʿkoûb Beg, Baba Kouli Beg, ʿAlî Dervîch, joignaient, à de brillantes qualités, de grands défauts.

XI

Sultan Hoseïn Baykara et la cour d'Hérat

(1469-1506)

Sultân Hoseïn Baykara, dit aussi Sultân Hoseïn Mîrzâ et Aboû'l-Ghâzî, est le dernier Timouride ayant effecti-

vement régné en Perse. Son nom évoque l'idée de la cour brillante où vécurent Mîr ʿAlî Chîr Nevâï, son ministre et ami, poète de grand talent et homme d'Etat des plus habiles, Djâmî, qui fut pour la poésie persane ce que Mîr ʿAlî Chîr fut pour la poésie turque, l'historien Mîrkhond, le peintre Behzâd et tant d'autres célébrités. Son règne est l'un de ceux que nous connaissons le mieux, grâce à Mîrkhond, qui lui consacre une centaine de pages de son *Roouzatos-Safâ* (1); à Khondémîr et à Bâber. Neveu de Mîrkhond, appartenant à une famille qui devait presque tout à celle de Sultân Hoseïn Baykara, fidèle compagnon et conseiller du fils de ce souverain, Mohammed Zemân, Khondémîr était particulièrement bien informé sur lui, comme le fait remarquer son traducteur, M. Ferté (2). Dans ses *Mémoires* (3), Bâber donne une foule de détails curieux sur ce souverain et son entourage. Bien qu'il fût lui-même un ennemi acharné de la famille de Sultân Hoseïn Baykara, Bâber lui rend volontiers hommage, et parle avec impartialité d'un règne très brillant à beaucoup d'égards, mais qui précipita la ruine de la dynastie.

Né à Hérat, au palais de Dooulet Khanè, en moharram 842 (juin 1438), Sultân Hoseïn Baykara était le fils de Ghiyâs ed-Dîn Mansoûr ibn Emîrzâdè Baykara et de Koutlouk Sultâne Begum, fille d'Emîrzâdè Iskender, de la tribu d'Iltchikday, rattachée par ses origines à Djenguiz Khan. Il avait un frère aîné, Baykara Mîrzâ, auquel il donna le gouvernement de Balkh : son rôle fut assez effacé, et il eut trois fils : Sultân Mohammed, Sultân Veïs, Sultân Iskender. Il avait en outre deux sœurs, également ses aînées : Aka Begum, mariée à

(1) VII, 2-104.

(2) La notice de Sultân Hoseïn Baykara occupe les pp. 239-283 du t. III de **Khondémîr**; **M. H. Ferté** en a traduit la première partie, allant jusqu'à la page 254 (*Vie de Sultan Hosein Baykara...*, Paris, Ernest Leroux, 1898, gr. in-8).

(3) Trad. **Pavet de Courteille**, I, 69-77, 88-90, 124-126, 363-414; trad. **Beveridge**, I, 57-61, 68-70, 94-95, 255-294.

Sultân Ahmed, dont elle eut Kitchik Mîrzâ, prince érudit et poète, et Boudekè Begum, qui épousa Ahmed Khan, dont elle eut deux fils, Mahmoûd et Behâdour, et une fille, Khânzâdè.

Les biographes de Sultân Hoseïn Baykara le représentent comme ambitieux et très brave. Après avoir penché vers le Chiisme : ce fut Mîr ᶜAlî Chîr qui, au début de son règne, le dissuada de faire réciter dans la prière les noms des douzes imams, il revint au Sunnisme. Khondémîr nous apprend qu'il faisait la guerre aux novateurs et aux hérétiques, conférait deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, avec les cadis et les théologiens, avant de régler les affaires d'Etat, et dépensait de grandes sommes pour construire des édifices religieux. Il avait un grand respect pour la loi : un de ses fils ayant commis un meurtre, il l'envoya devant le tribunal. Toutefois, après avoir montré beaucoup d'austérité pendant les six ou sept premières années de son règne, il se relâcha, au dire de Bâber, et s'adonna à l'ivrognerie; il buvait beaucoup, mais seulement après midi, et son exemple contribua à rendre la débauche générale. Atteint de rhumatisme articulaire, il ne pouvait faire la prière selon les rites et n'observait pas le jeûne. Bâber, qui fait de Sultân Hoseïn Baykara un portrait pittoresque (1), nous dit qu'il était « un homme aux yeux étroits, à la stature de lion. Au-dessus des reins ses membres étaient grêles... » Même dans sa vieillesse, il était très élégant, et portait des vêtements de soie de couleurs voyantes. Il maniait le sabre dans la perfection, se plaisait à élever des béliers et des pigeons et aimait les combats de coqs. Mais ces goûts ne l'empêchèrent pas de s'adonner aux lettres avec succès. Protecteur des savants, des artistes et des poètes,

(1) *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 365-366; trad. Beveridge, I, 258-259. — Khondémîr, III, 239-240; trad. Ferté, 3-5.

il fut lui-même, sous le pseudonyme de Hasan, un poète estimé.

Sultân Hoseïn Baykara perdit son père en 849 (1445). A l'âge de quatorze ans il fut, avec l'approbation de sa mère, attaché au service de Aboû'l-Kâsem Bâber. Celui-ci ayant en 858 (1454) fait la paix avec Aboû Sa'îd, Sultân Hoseïn Baykara alla à Samarkand voir Sultân Aboû Sa'îd, son parent, qui le fit emprisonner. L'intervention de sa mère, venue d'Hérat pour prendre sa défense, lui fit rendre la liberté, et il retourna auprès d'Aboû'l-Kâsem Bâber. Celui-ci étant mort, il se rendit auprès du prince de Merv Châhidjân, Mo'izz ed-Dîn Sandjar, qui apprécia ses mérites et lui fit épouser sa fille, Bekè Sultâne Khanoum, dont il eut Badî'oz-Zemân, son successeur (1). C'est vers cette époque que l'on place ses premiers exploits : luttant contre Sultân Aboû Sa'îd, il aurait, avec 60 hommes, mis en déroute 3.000 (?) cavaliers.

En cha'bân 861 (juin 1457) Sultân Hoseïn Baykara supplante momentanément Mo'izz ed-Dîn Sandjar, son protecteur. Celui-ci, apprenant la défaite de Mîrzâ Châh Mahmoûd, fils de Aboû'l-Kâsem Bâber, par le fils de 'Ala'od-Dooulè, était parti pour Mechhed. Sultan Hoseïn Baykara, à la suite d'une tentative d'arrestation arbitraire dont un de ses amis avait été victime, prend le pouvoir; il est bientôt forcé de l'abandonner, car la ville se soulève contre lui. Mo'izz ed-Dîn Sandjar envoie à sa poursuite des troupes qui lui infligent une défaite totale et massacrent la plupart de ceux qui l'avaient suivi. Il se réfugie dans la steppe, où il passera quelques mois (2).

Le printemps venu, Sultân Hoseïn Baykara se dirige vers Tijen; des déserteurs de l'armée ennemie sont venus renforcer la sienne. En radjab 862 (mai 1458), il

(1) **Khondémir**, III, 240-241; trad. **Ferté**, 7-13.
(2) **Khondémir**, III, 242-243; trad. **Ferté**, 17-23.

vainc près d'Enboû les troupes de Baba Hasan, qui est tué, et dont les soldats entrent à son service; il traverse à la nage la rivière du Djordjân, et remporte une nouvelle victoire. Il veut faire la paix avec Moᶜizz ed-Dîn Sandjar; mais celui-ci fait mettre en prison son envoyé, Mahmoûd Turkestânî, dit aussi Iltchi Irâk, et envoie contre lui une nouvelle armée. Suivant le conseil qu'on lui donne alors, Sultân Hoseïn Baykara, qui avait reçu d'importants renforts composés, soit d'aventuriers, soit de cavaliers djelaïrides, marche contre Asterâbâd qui est prise, après un violent combat, le 10 dhoû'l-hidjdja 864 (26 septembre 1460). De nombreux Turkmènes y furent massacrés avec leur chef, Hoseïn Sadlou, et leurs principaux officiers; le vainqueur tua deux ennemis de ses propres mains, et ordonna de respecter les femmes (1).

Devenu souverain du Djordjân, dont il a chassé les Turkmènes, Sultân Hoseïn Baykara fait reconnaître son autorité et décide que son nom remplacera dans le prône, *khotba,* le nom de Sultân Aboû Saᶜîd. Celui-ci lui envoie Koutlouk Dervîch Ilâhî porteur d'un message conciliant : il appelle Sultân Hoseïn Baykara « mon frère », et lui promet l'investiture de toute la province. A ce moment, Sultân Aboû Saᶜîd avait encore à redouter les Turkmènes; une fois délivré de cette crainte, il provoqua une agression contre un des vassaux du souverain du Djordjân : celui-ci, ayant battu l'agresseur, lui rendit généreusement la liberté et le renvoya auprès de Aboû Saᶜîd, attirant l'attention de ce dernier sur la différence de leurs procédés.

Une période difficile, où les succès alternent avec les revers, s'ouvre alors. Sultân Aboû Saᶜîd saisit le prétexte que lui offrent les incursions d'Arabes pillards, pour une intervention armée. Les Djelaïrides abandon-

(1) Khondémir, III, 243; trad. Ferté, 23-34.

nent Sultân Hoseïn Baykara, qui est obligé d'évacuer Asterâbâd, dont Sultân Aboû Saʿîd prend possession, et fait alliance avec les chefs uzbeks, Pîr Boudak et Moustafâ Khan; mais la rupture suit de près le pacte d'amitié. Il reprend toutefois l'offensive d'une manière heureuse, bat Sultân Mahmoûd et prend Asterâbâd après une lutte acharnée, en chaʿbân 865 (mai-juin 1461), et, deux mois plus tard, va assiéger Hérat. Le siège est long et pénible; des atrocités sont commises de part et d'autre. Finalement, de nombreuses défections et l'arrivée de Sultân Aboû Saʿîd contraignent Sultân Hoseïn Baykara d'aller, de nouveau, se réfugier à Avak (1).

Trois ans se passent. En 868 (1463-1464), Sultân Hoseïn Baykara part attaquer Sultân Aboû Saʿîd. Il livre un violent combat à Torchiz, fait des prodiges de valeur, tue ou blesse de sa main une quinzaine d'adversaires; mais l'ennemi, après avoir faibli, peut se ressaisir, et Sultân Hoseïn Baykara, succombant sous le nombre, va se réfugier dans la steppe de Khârezm. A Khiva une émeute éclate; Sultân Hoseïn Baykara, après avoir, par ruse, repris la citadelle au chef des révoltés, Chadmân, échoue dans la lutte qu'il engage avec lui, et va demander secours au khan des Uzbeks, Aboû'l-Khaïr. Celui-ci, après un moment d'hésitation, accueille sa demande, et veut l'envoyer avec une armée conquérir le Khorassan; mais il meurt sur ces entrefaites. Les tribus uzbèkes se dispersent, et Sultân Hoseïn Baykara est obligé de quitter le pays, n'ayant avec lui que trente cavaliers.

C'est alors qu'il apprend le désastre de Aboû Saʿîd, vaincu et tué par Ouzoun Hasan. Les habitants d'Abîverd se déclarent pour lui. Sultân Mahmoûd, fils de Aboû Saʿîd, l'attaque; battu, il renonce, ainsi que son frère Sultân Ahmed, à s'emparer du Khorassan, et le vainqueur les laisse se retirer en paix (1).

(1) **Khondémir**, III, 246-248; trad. **Ferté**, 31-48.

Appelé par les habitants, Sultân Hoseïn Baykara revient à Hérat, où il est reçu avec enthousiasme, et proclamé successeur de Sultân Aboû Sa^cîd le 10 ramadân 873 (25 mars 1469). Il y rétablit l'ordre, châtiant sévèrement les malfaiteurs, épouse deux filles de Aboû Sa^cîd : Cheher Bânoû Begum et Pâyendè Sultâne Begum, nomme garde des sceaux, *meuhurdâr,* Mîr ^cAlî Chîr, qui se démettra bientôt de cette fonction, mais restera à la cour comme ami et conseiller du souverain : ce sera lui qui l'engagera à tenir compte des protestations des Hanéfites, choqués de ses tendances chiites et, notamment, de l'apposition des noms des douze imams sur les monnaies (1). De grands travaux d'embellissements sont faits dans cette ville : on doit à Sultân Hoseïn Baykara la création du magnifique jardin connu successivement sous les noms de Bâgh-è Mourâd et Bâgh-è Djihânârâ.

Au début de l'année suivante, le 14 moharram 874 (25 juillet 1469), meurt la reine douairière Fîroûzè Begum. Peu après éclate la révolte d'un descendant de Châhroukh, Yâdgâr Mohammed Mîrzâ. D'abord au service de Djihânchâh, ce prince, après la mort de son protecteur, céda aux sollicitations d'un chef influent, Aboû Nasr Hasan Beg, qui l'engageait à conquérir le Khorassan sur lequel, disait-il, il avait des droits. Pénétrant en Djordjân, il y remporta quelques avantages. Sultân Hoseïn Baykara quitta Hérat pour le combattre, le 4 rabî^c Ier (12 septembre), chargeant Mîr ^cAlî Chîr, qui s'acquitta parfaitement de cette mission, de maintenir l'ordre en son absence. Une grande bataille fut livrée à Tchenârân, au nord-ouest de Mechhed; elle se termina par la victoire de Sultân Hoseïn Baykara, à qui plusieurs émirs de l'Azerbâïdjân vinrent bientôt faire leur soumission. Le cadi ^cAlî, envoyé de Aboû Nasr Hasan

(1) **Khondémir**, III, 248-249; trad. **Ferté**, 48-52.

Beg, demanda l'extradition des princes turkmènes du Mouton-Noir réfugiés auprès de Sultân Hoseïn Baykara.

Yâdgâr Mohammed Mîrzâ reprend la lutte, cette fois avec succès. Il s'empare de Sebzévar. Une panique s'ensuit, et Sultân Hoseïn Baykara, par précaution, quitte Djadjorm, où il se trouve alors. Apprenant que Sultân Mahmoûd s'est révolté à son tour, voyant beaucoup de défections dans son armée, il va se réfugier dans la tribu des Arlat, dont le chef, Emîr Pîr Mohammed, est son ami (1).

Un court interrègne survient. Le 6 moharram 875 (5 janvier 1470), Yâdgâr Mohammed Mîrzâ est proclamé à Hérat souverain du Khorassan. Il doit, en partie, ce succès à sa tante, Pâyendè Sultâne Begum. Mais il ne tarde pas à se rendre impopulaire. Les émirs d'Azerbâïdjân accaparent tout; la population est maltraitée et pressurée; on accuse le nouveau souverain de favoriser l'hérésie. Sultân Hoseïn Baykara reprend courage. Stimulé par Mîr 'Alî Chîr, il tente sur Hérat un coup de main qui réussit pleinement. N'ayant que 850 hommes avec lui, il surprend la ville après une marche forcée. Mîr 'Alî Chîr arrête de sa propre main Yâdgâr Mohammed Mîrzâ : Sultân Hoseïn Baykara aurait voulu l'épargner, mais les émirs, peu rassurés sur l'avenir, exigèrent sa mise à mort, qui eut lieu le 23 safar 875 (23 août 1470) (2).

Revenu au pouvoir, Sultân Hoseïn Baykara répara les fautes de son rival, et partit de nouveau pour réprimer quelques soulèvements partiels. Occupé d'abord par les Turkmènes, il eut à combattre ensuite Sultân Mahmoûd qui, dans son royaume de Hisâr, avait préparé une nouvelle expédition. Il venait de s'emparer de Balkh, et avait refusé la paix que Sultân Hoseïn Baykara lui offrait. Réunissant toutes ses forces, ce dernier remporte la victoire à Tchekmen Serây, près d'Endekhoûd. Balkh et sa région sont reprises, le gouvernement en

(1) **Khondémîr**, III, 250-251; trad. **Ferté**, 63-71.
(2) **Khondémîr**, III, 250-254; trad. **Ferté**, 71-84.

est donné à Ahmed Mouchtâk, et Sultân Hoseïn Baykara rentre à Hérat en moharram 876 (juin 1471). Malgré ses protestations, Mîr ᶜAlî Chîr reçoit le titre d'émir. et il est décidé qu'il sera le second des grands dignitaires de la cour. Cinq ans plus tard il obtiendra de quitter le pouvoir pour mener la vie contemplative; mais Sultân Hoseïn Baykara, dont il restera l'ami fera, plus d'une fois encore, appel à son concours. C'est ainsi qu'en 884 (1479-1480) il fut chargé du ravitaillement de l'expédition chargée de réprimer la révolte du gouverneur de Balkh, Ahmed Mouchtâk, qui venait de prendre parti pour Sultân Mahmouûd. Sultân Hoseïn Baykara arriva devant Balkh avec des forces imposantes, de nombreux engins de guerre et des pierriers pour abattre les murailles. Effrayé, Ahmed Mouchtâk sollicita et obtint son pardon. En radjab de la même année, Mîr ᶜAlî Chîr devenait gouverneur d'Hérat.

L'année suivante (885 = 1480-1481), Sultân Aboû Bekr qui, vaincu par Sultân Mahmoûd, avait trouvé un bienveillant accueil auprès de Sultân Hoseïn Baykara, dont il avait épousé la fille, se révolte contre son bienfaiteur. Vaincu de nouveau, il cherche un asile dans le Badakhchân, traverse l'Inde, pénètre dans le Kermân et fait cause commune avec un chef turkmène, Pîr ᶜAlî, qui est défait à son tour. Sultân Ahmed, qui a pris la fuite, est livré par un esclave, et les émirs arrachent une fois de plus à Sultân Hoseïn Baykara l'ordre d'exécuter un ennemi qu'il voulait épargner.

Quelques années plus tard, en 892 (1487), Mîr ᶜAlî Chîr devenait gouverneur du Djordjân. Il resta un an en charge, et obtint enfin la permission de se retirer des affaires publiques, pour se consacrer en entier aux pratiques religieuses et à ses travaux littéraires.

Une assez longue période de paix suivra; mais en 901 (1495-1496), les hostilités reprendront à la fois avec Sultân Masᶜoûd et Khosrô Châh, ce dernier ayant dû quit-

ter Samarkand. Pendant l'hiver, Sultân Hoseïn Baykara, se dirigeant vers Hisâr avec l'armée du Khorassan, arrive à Termez. Sultân Mascoûd vient camper en face de cette ville, tandis que Khosrò Châh se fortifie dans Kondoûz et met son frère Velî à la tête des troupes. Ayant attendu longtemps et ne pouvant, dans cette région, traverser l'Oxus, Sultân Hoseïn Baykara remonta le fleuve et le fit passer à Kelef par cAbdul-Latîf Bakhchi, qui surprit l'ennemi et se fortifia sur l'autre rive avec 5 ou 6.000 hommes d'élite. Averti, Sultân Mascoûd, malgré les objurgations de Khosrò Châh et de Velî, se replie en désordre du côté d'Hisâr. Sultân Hoseïn Baykara passe le fleuve à son tour, envoie des troupes contre ses différents adversaires et marche sur Hisâr. Sultân Mascoûd va se réfugier à Samarkand auprès de Baysonkor, poursuivi par la cavalerie ennemie, qui remporte quelques succès sans lendemain. Sultân Ahmed se fortifie dans Hisâr Tchaghanyanî avec Mahmoûd Berlas. Profitant d'une situation troublée, les Mongols de la région se retirent vers le Kara Tekin et vont à Endidjân offrir leurs services à Bâber.

Le siège de Hisâr commence; les opérations sont menées très activement, et la guerre de mines se fait d'une manière intense. L'artillerie y joue aussi son rôle; une tour est démolie à coups de canon, mais les assiégés la relèvent presqu'aussitôt. Cependant Sultân Hoseïn Baykara ne peut, en deux mois, remporter aucun avantage décisif. Il envoie contre Khosrô Châh, qui n'a pas plus de 4 ou 5.000 hommes, son fils Badîcoz-Zemân qui en a le double, et se fait battre honteusement. Ses généraux sont également vaincus aux alentours du Khottalân. On lève le siège d'Hisâr pour commencer celui de Kondoûz; mais, sur l'intervention de Badîcoz-Zemân, la paix est conclue, et les prisonniers sont échangés (1).

(1) **Bâber**, *Mémoires*, trad. **Pavet de Courteille**, I, 69-77; trad. **Beveridge**, I, 57-61.

***

Jusqu'en 902 (1496-1497), le règne de Sultân Hoseïn Baykara avait été brillant et relativement heureux. Les mauvais jours vont commencer. L'insuccès de la campagne de Hisâr vaudra à Khosrô Châh une fortune inouïe. Atteint de la goutte, Sultân Hoseïn Baykara ne peut plus se mouvoir; sa partialité à l'égard de son fils Mozaffer Mîrzâ, peu digne d'intérêt cependant, les intrigues de sa femme Khadidjè Begum, que Bâber (1) déclare « dénuée de bon sens, mauvaise langue et hérétique », pousseront ses autres fils à la révolte. Les Uzbeks, de plus en plus puissants, menacent le royaume d'Hérat, où la corruption est devenue générale : le souverain, pieux ascète au début de son règne, ses fils et son entourage donnent aux habitants l'exemple de la débauche et de l'ivrognerie. Les grands se livrent aux pires exactions. Un ministre habile et intègre, Medjd ed-Dîn Mohammed, avait rétabli l'ordre dans les finances, réorganisé l'armée et faisait régner partout la prospérité; victime d'intrigues, il fut destitué. Son successeur, Nizâmol-Molk, voulut aussi faire son devoir : bientôt il fut arrêté et mis à mort.

Badîᶜoz-Zemân avait quitté en 901 (1495-1496) le gouvernement du Djordjân pour celui de Balkh. Il espérait que son fils Mou'min Mîrzâ serait nommé gouverneur d'Asterâbâd, sa résidence. Apprenant que Sultân Hoseïn Baykara avait donné ce poste à Mozaffer Mîrzâ, il interdit à son fils de remettre la ville au nouveau gouverneur. Sultân Hoseïn Baykara voulait marcher contre lui; l'intervention de Mîr ᶜAlî Chîr amena une réconciliation momentanée; mais le mauvais vouloir réciproque des deux princes provoqua bientôt la guerre. Sultân Ho-

(1) *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 379; trad. Beveridge, I, 267-268.

seïn Baykara envoya contre Asterâbâd Mozaffer Mîrzâ et marcha lui-même contre Balkh. Le 29 cha'bân 902 (2 mai 1497) il livrait bataille à Poul Tcherâgh, mettait Badî'oz-Zemân en fuite et donnait l'ordre de décapiter tous les prisonniers : telle était la règle à laquelle il se conformait, toutes les fois qu'il avait à réprimer une révolte de ses fils. Le lendemain, 1er ramadân, Mozaffer Mîrzâ lui envoyait Mou'min Mîrzâ, qu'il venait de capturer; il le fit étrangler, à l'instigation de Khadîdjè Begum, qui se rendait odieuse par ses agissements, tandis que Badî'oz-Zemân recrutait de nouveaux partisans chez les ennemis de son père, qui devenaient de plus en plus nombreux. Sultân Hoseïn Baykara partit ensuite pour Balkh, dont le gouverneur, Cheikh 'Alî Taghay, fit sa soumission ; il fut cependant remplacé par Ibrâhîm Hoseïn Mîrzâ.

Badî'oz-Zemân avait trouvé un asile auprès de l'émir Choudjâ' ed-Dîn (ou Châh Choudjâ'), fils de Zoû'n-Noûn Arghoun, avec lequel il alla assiéger Hérat. Sultân Hoseïn Baykara étant revenu, il fallut lever le siège au bout de quarante jours. C'était Mîr 'Alî Chîr, aidé de l'émir Mobârez ed-Dîn Mohammed Velî Beg, qui avait organisé la défense. Obligé de se soumettre, Badî'oz-Zemân reçut de nouveau le gouvernement de Balkh.

Voulant venger son fils, il reprenait les hostilités l'année suivante (903 = 1497-1498). Sultân Hoseïn Baykara, qui avait également Châh Choudjâ' à combattre, assiège Bost ; la famine allait l'obliger à se retirer, quand le gouverneur se rendit, lui donnant ainsi les moyens de rentrer à Hérat. Ce fut là son seul succès : voyant qu'il n'avait pu s'emparer ni de Kondoûz, ni de Hisâr, ni de Kandahâr, ses fils s'enhardirent, et de nouvelles révoltes éclatèrent. Badî'oz-Zemân et son allié Châd Choudjâ' furent vaincus, grâce à l'intervention de Mîr 'Alî Chîr, le 10 moharram 904 (28 août 1498). Ce fut encore Mîr 'Alî Chîr qui réconcilia Sultân Hoseïn Baykara avec

Aboû'l-Mouhsin Mîrzâ, qu'il avait assiégé trois mois dans Merv. Mohammed Hoseïn Mîrzâ se révolta deux fois à Asterâbâd; Sultân Hoseïn Baykara dut aller, à la tête d'une expédition, le soumettre en 906 (1500-1501) (1).

La même année mourut Mîr ᶜAlî Chîr, épuisé par le travail et les austérités, et découragé en voyant l'inutilité de ses efforts en faveur d'une dynastie dont la disparition n'était qu'une question de jours. Quand Sultân Hoseïn Baykara rentra à Hérat, il voulut aller à sa rencontre, mais tomba en syncope en le voyant, et mourut peu après, le 12 djoumâdhâ II 906 (3 janvier 1501). Des funérailles solennelles furent faites à cet homme d'Etat dont la perte était considérée, non sans raison, comme une calamité publique.

Les Uzbeks faisaient des progrès inquiétants, et étaient devenus maîtres de toute la Transoxiane. En 911 (1505-1506), Mohammed Khan Cheïbânî assiégeait Hoseïn Soûfî dans Khârezm, c'est-à-dire la Khiva actuelle. Les Khârezmiens firent une résistance désespérée, et la ville ne fut prise que par trahison, au bout de dix mois et après la mort du gouverneur, que Mohammed Cheïbânî remplaça par Keupek Bi. Sultân Hoseïn Baykara, pour repousser l'envahisseur, fit appel à tous ses enfants. Il demanda également son concours à Bâber, qui accepta, dit-il lui-même, par devoir, et à cause de l'hostilité de Badîᶜoz-Zemân. Mais à peine arrivé au relais de Baba Ilâhî, près de Balkh, Sultân Hoseïn Baykara était atteint d'une maladie qui l'emportait le soir du 11 dhoû'l- hidjdja 911 (4 mai 1506) (2). Son corps fut ramené à Hérat pour y être déposé dans un tombeau dont nous ignorons l'emplacement.

(1) Bâber, *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 88-90, 124-126; trad. Beveridge, I, 68-70, 94-95.
(2) Bâber, *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 363-364; trad. Beveridge, I, 255-256.

***

Sultân Hoseïn Baykara, qui avait vu le triomphe des Séfévis, meurt au moment où un autre grand empire, celui des Uzbeks, va se fonder. Entouré d'ennemis, le royaume qu'il s'était constitué, et qui comprenait le Khorassan, le Tokharestân, Kandahâr, le Séistan et le Mâzendérân, ne subsistera guère, et son successeur, Badî'oz-Zemân, mourra en exil.

Le règne de Sultân Hoseïn Baykara, très brillant à plusieurs égards, déplorable à beaucoup d'autres, est bien celui que l'on devait attendre d'un souverain ayant à la fois de grandes qualités et de grands défauts. Caractère énergique, ayant su triompher des épreuves les plus pénibles, soldat vaillant et habile, souverain lettré et artiste qui non seulement favorisait les poètes, les artistes et les savants, mais encore cultivait lui-même les lettres et se plaisait à embellir Hérat par de nouveaux monuments, Sultân Hoseïn Baykara se livra, pendant la plus grande partie de son règne, à la débauche et à l'ivrognerie. Il se serait follement épris, après avoir répudié sa première femme, du page Behboûd; mais le fait, pour M. H. Beveridge (1), est douteux. Etant ivre, il accorda à sa femme Khadîdjè l'ordre d'exécuter son petit-fils. En dehors de ses dix épouses, il eut un grand nombre de concubines et de maîtresses; de ses quatorze fils, trois seulement furent légitimes, et Bâber (2), qui nous donne ces renseignements, regarde comme une punition divine la mort prématurée de presque tous les fils de Sultân Hoseïn Baykara.

Ce souverain avait épousé successivement Bekè Sultâne Begum, fille de Sandjar Mîrzâ de Merv, répudiée en raison de son détestable caractère, dit Bâber; Djouli

(1) Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, II, 364-365.
(2) *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 380-381; trad. Beveridge, I, 269-270.

Begum, fille d'un beg des Azak; Cheher Bânoû Begum, fille de Sultân Aboû Sa^cîd : épousée aussitôt après l'avènement de Sultân Hoseïn Baykara, elle fut répudiée pour n'avoir pas voulu, seule de toutes les femmes du souverain, quitter sa litière pour suivre à cheval son mari, lors de la bataille de Tchekmen; Pâyendè Begum, épousée après ce divorce : elle mourut délaissée dans l'Irâk, après la conquête du Khorassan par les Uzbeks; Khadîdjè Begum, ancienne concubine de Sultân Aboû Sa^cîd : très intelligente, très ambitieuse, elle se fit donner le titre de begum et voulut tout diriger; elle exigea la mort de Mohammed Mou'min Mîrzâ et causa, par ses intrigues, les révoltes des fils de Sultân Hoseïn Baykara; Apak Begum, sœur de lait de Papa Aghatcha dont elle soignait avec beaucoup de dévouement les enfants, n'ayant pas d'enfants elle-même; Latîfè Sultâne Begum, autre concubine devenue favorite : elle mourut avant son mari; Mingli Beg Aghatcha, Uzbèke; Papa Aghatcha, dont Sultân Hoseïn Baykara s'était épris en la voyant, et enfin Bekè Sultâne Aghatcha, dont il n'eut pas d'enfants (1).

L'aîné des fils de Sultân Hoseïn Baykara était Badî^coz-Zemân, le dernier Timouride ayant régné en Perse. Ses frères étaient :

Châh Gharîb Mîrzâ, fils de Khadîdjè Begum. Contrefait, ne payant pas de mine, ce prince, au dire de Mîr ^cAlî Chîr, était intelligent, spirituel et sagace; doué de beaucoup d'imagination et de mémoire, il écrivait avec la même facilité en persan et en turc, en prose et en vers. Quelque temps gouverneur d'Hérat, il mourut en 902 (1496-1497), sans laisser de postérité. Il avait une

(1) *Op. cit.*, trad. Pavet de Courteille, I, 380-381; trad. Beveridge, I, 268-269.

véritable passion pour la chasse et les oiseaux, et surtout pour l'aigle (1).

Mozaffer Mîrzâ, autre fils de Khadidjè Begum, était le préféré de son père, malgré sa détestable conduite, qui fut pour beaucoup dans les révoltes de ses frères.

Aboû'l-Mouhsin Mîrzâ et Keupek Mîrzâ, de son vrai nom Mohammed Mouhsin, étaient tous les deux fils de Latîfè Sultâne Aghatcha. Ils jouèrent un rôle assez effacé. Tous les deux furent tués par les Uzbeks en 913 (1507) (2).

Aboû Tourâb Mîrzâ, fils de Mingli Beg Aghatcha, ascète et mystique, partit pour l'Irâk en apprenant la maladie de son père, et y mourut dans la retraite. Il avait un fils, Sohrâb Mîrzâ, qui fut quelque temps au service de Bâber : borgne, affreux au physique, sans moralité, il fut mis à mort pour ses crimes (3).

Mohammed Hoseïn Mîrzâ, le disciple et le compagnon de captivité de Châh Ismâ'îl Séfévî, avait une grande réputation de bravoure : Bâber la lui conteste et lui reproche d'avoir été « un hérétique endurci » (4).

Ferîdoûn Hoseïn Mîrzâ, fils de Mingli Beg Aghatcha, est plus connu sous le nom de Mouhsin Mîrzâ ou Mîrzâ Aboû'l-Mouhsin. Il était poète, et ce fut à lui que Hoseïn Vâ'ez Kâchefi dédia ses *Akhlâk-è Mouhsinî* (5). Instruit, aimable, de mœurs douces, il était en même temps un guerrier très brave, mais toujours malheureux. A Dameghân il fut fait prisonnier par Cheïbânî, qui lui rendit la liberté. S'étant retiré à Kilât auprès de Châh Dîvânè, il fut massacré par les Uzbeks lors de la prise de

(1) Voir sur lui **Khondémîr**, III, 256; **Bâber**, *op. cit.*, **Pavet de Courteille**, I, 371, et trad. **Beveridge**, I, 261, et **Belin**, *op. cit.*, 297-299.

(2) **Khondémîr**, III, 277, 283.

(3) **Bâber**, *Mémoires*, trad. **Pavet de Courteille**, I, 372; trad. **Beveridge**, I, 262.

(4) *Ibidem*. Cf. **Khondémîr**, III, 273-276-277.

(5) Cf. **Garcin de Tassy** apud *Journal asiatique*, 1837, IV, 62.

la ville. Son habileté au tir de l'arc était légendaire. Il mourut en 915 (1509).

Haïder Mîrzâ, fils de Pâyendè Begum, gouverneur de Mechhed et de Balkh, mourut avant son père, en 908 (1502-1503). On sait quelle part il prit au siège de Hisâr. Sa fille Châh Begum épousa à Kâboul ᶜAdil Sultân.

Mohammed Maᶜsoûm, mort également avant son père, en 907 (1501-1502), avait épousé une fille de Olough Mîrzâ. Gouverneur de Kandahâr, il se laissa mener complètement par Châh Beg Arghoun, et au bout d'un certain temps revint à Hérat (1).

Ferroukh Hoseïn Mîrzâ mourut jeune en 915 (1509).

Ibrâhîm Hoseïn Mîrzâ avait de belles qualités, mais mourut victime de son ivrognerie, du vivant de Sultân Hoseïn Baykara, en 910 (1504-1505) (2).

Ibn Hoseïn Mîrzâ, fils de Papa Aghatcha, s'adonnait également à l'ivrognerie, et Bâber lui reproche son manque de tact. Il fut de ceux qui, en 912 (1506-1507), vinrent au secours de Balkh assiégée par Cheïbânî (3).

De Mohammed Kâsim Mîrzâ, enfin, nous ne savons à peu près rien, sinon que sa mère était aussi Papa Aghatcha.

Sultân Hoseïn Baykara eut plusieurs filles. Celles de Pâyendè Sultân Begum étaient Ak Begum, l'aînée de toutes, mariée à Mohammed Kâsim Arlat, petit-neveu de Bâber; Kâsim Arlat, petit-neveu de Bâber; Kitchik Begum, mariée à Mollâ Khodja, de la famille de Seyyed Ata; Bekè Begum, mariée à Bâber Mîrzâ : elle mourut en 911 (1505), l'année de la mort de son beau-frère Sultân Mourâd Mîrzâ, qui avait épousé Agha Begum, morte avant lui.

De Mîngli Beg Aghatcha naquirent Bayram Sultân, mariée à ᶜAbdollâh Mîrzâ d'Endekhoûd : elle eut un

(1) Cf. Khondémîr, III, 262.
(2) Cf. Khondémîr, III, 280-281.
(3) Khondémîr, III, 283.

fils, Seyyed Birkè, qui entra au service de Bâber et mourut pour avoir tenté de s'emparer du pouvoir, et Fâtimè Sultâne, mariée à Yâdgâr Mîrzâ, petit-fils de Timour Beg.

Papa Aghatcha eut trois filles : Sultâne Nijâd Begum, mariée à son cousin Iskender Mîrzâ; Begum Sultâne, qui épousa Sultân Mas'oûd devenu aveugle, et une autre fille, dont nous ignorons le nom, mariée à Seyyed Mîrzâ d'Endekhoûd.

La dernière des filles de Sultân Hoseïn Baykara, 'Aïchè Sultâne, avait pour mère une concubine nommée Zobeïdè Aghatcha. Elle épousa successivement le Cheïbânide Kâsim Sultân et Bouran Sultân. Ses fils étaient au service de Bâber.

***

Nous trouvons encore dans Bâber (1) la liste des émirs de Sultân Hoseïn Baykara. On peut citer, parmi les plus remarquables, Mohammed Berendouk Berlas qui, chargé de l'éducation de Olough Beg et nommé plus tard gouverneur de Kâboul, fut menacé par son ancien élève devenu roi, et alla, avec ses frères et sa tribu, se mettre au service de Sultân Hoseïn Baykara; Mozaffer, Ahmed Tevekkul, Eslim, Sultân Djoneïd et Djihânguîr, également de la famille des Berlas : Sultân Hoseïn Baykara regretta vivement d'avoir promis à Mozaffer, dont il eut à se plaindre dans la suite et qui serait mort empoisonné, les deux sixièmes des pays dont il ferait la conquête; Mîr 'Alî Chîr, dont il suffira de se rappeler le nom; Zoû'n-Noûn Arghoun, ancien protégé de Sultân Aboû Sa'îd qui reçut de son successeur toute la région semi-montagneuse d'Hérat, et resta en charge sous le règne suivant : c'était un homme d'une vaillance pro-

(1) *Op. cit.*, trad. Pavet de Courteille, I, 381-400; trad. Beveridge, I, 270-280. Cf. Mirkhond, VII, 67.

digieuse, mais d'une naïveté et d'une extravagance rares; Dervîch ʿAlî Beg, gouverneur de Balkh : frère de Mîr ʿAlî Chîr, il lui devait sa fortune, et n'avait pas son mérite; le poète Cheïkhum Beg, dit Soheïlî; Mohammed Velî Beg, le type accompli du courtisan, ne pouvant quitter le palais, ne fût-ce qu'une minute; le grand-fauconnier Hasan (ou Hoseïn Djelaïr), poète estimé, mais de mœurs crapuleuses; Khodja ʿAbdollâh Morvârîd, poète que M. H. Beveridge définit « une sorte d'admirable Creighton » : d'abord grand-juge, ensuite beg de l'intimité, il était un brillant causeur et un artiste de talent : ses débauches amenèrent sa mort; Seyyed Hasan Oghlaktchi, poète, astronome et guerrier; Mohammed Seyyed Ourous et Tangriberdi Samantchi, émirs renommés pour leur bravoure. Enfin plusieurs begs turkmènes entrèrent au service de Sultân Hoseïn Baykara : le plus connu est ʿAbdul-Bâkî Mîrzâ, qui devint son gendre.

Les grand-juges furent sous ce règne, avec Khodja ʿAbdollâh Morvârîd, Mîr Sèr Burhenè, homme aimable et bon écrivain, et Kemâl ed-Dîn Hoseïn Kâzergâhî, faux soufi et écrivain bizarre, dont nous parlerons ailleurs. Les principaux vizirs furent, avec Mîr ʿAlî Chîr, Medjd ed-Dîn Mohammed, Nizâmol-Molk et Khodja Fazl, garde des sceaux, originaire de l'Irâk. Quant à Khodja Ata, il n'avait pas le titre de ministre, mais rien d'important ne se faisait sans lui. C'était un bon Musulman et un excellent homme d'Etat.

Bâber (1) a dressé une liste longue, bien qu'elle ne soit pas complète, des littérateurs, artistes et savants qui furent les amis ou les protégés de Sultân Hoseïn Baykara. Notre chapitre sur la vie intellectuelle donnera un aperçu de leurs vies et de leurs œuvres.

(1) *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 401-414; trad. Beveridge, I, 283-293.

XII

Badî'oz-Zeman et la fin du royaume d'Hérat (1)

(1506-1507)

Mîr 'Alî Chir, qui mourut d'ailleurs avant l'avènement de Badî'oz-Zemân, fait un grand éloge de ce prince, à qui il a consacré tout le livre VIII de ses *Medjâlisun-Nefâïs*. C'était, d'après lui, un fin connaisseur en poésie et un poète de talent; au combat il déployait une grande bravoure; à table il était plein d'entrain et d'esprit. Du vivant de Sultân Hoseïn Baykara, il s'était fait de nombreux partisans, son père s'étant rendu impopulaire par ses fautes; nous avons vu que, voulant profiter de cette situation, il s'était révolté à plusieurs reprises, toujours sans succès.

A la mort de Sultân Hoseïn Baykara, sachant que celui de ses frères que la faveur paternelle semblait désigner pour lui succéder, Mozaffer Mîrzâ, était hésitant, Badî'oz-Zemân songe de nouveau à prendre le pouvoir. Mozaffer Mîrzâ lui-même et l'émir Mohammed Beg viennent d'ailleurs l'en prier, et, avec l'approbation unanime des habitants, il est proclamé souverain, conjointement avec Mozaffer Mîrzâ. C'était là un fait sans précédent, et qui ne laissa pas que d'inspirer des inquiétudes. On répétait la phrase, devenue d'actualité, de Sa'dî : « Dix derviches dorment dans un grossier manteau, tandis que deux pâdichâh ne tiennent pas dans un monde entier. » Les deux souverains, qui ramenèrent à

(1) **Belin**, *Notice...* apud *Journal asiatique*, 1861, XVIII, 297; voir aussi **Mirkhond**, VII, 31, 37, 41, 47, 51-52, 59-60, et **Khondémir**, III, 266, 269, 271, 276, 280.

Hérat le corps de Sultân Hoseïn Baykara, à qui ils firent, dans la medresè, de pompeuses funérailles, avaient, pour administrer la ville, deux daroghas : Cheikh ᶜAlî Taghay pour Badîᶜoz-Zemân, et Boû Sunnet ᶜAlî Keukultach pour Mozaffer Mîrzâ (1).

En 912 (1506-1507) Mohammed Cheïbânî vient assiéger Balkh. Tous les fils de Sultân Hoseïn Baykara se coalisent contre les envahisseurs uzbeks, à l'exception de Keupek Mîrzâ, retenu à la fois par la crainte et par la jalousie que lui inspire Mozaffer. Bâber, qui leur apporta son concours, juge sévèrement la conduite de ces princes, gens raffinés, mais guerriers détestables, passant leur temps en festins ou en parties de plaisir, préoccupés de questions d'étiquette et n'ayant aucun souci des affaires sérieuses. A sa deuxième visite, Bâber dut rappeler aux convenances Badîᶜoz-Zemân, qui lui avait manqué d'égards, et tint compte de ses observations.

Sultân Kalendjak (ou Koulnatchak), qui défendait Balkh, capitula ; mais Mohammed Cheïbânî, apprenant qu'une coalition s'était formée, rentra à Samarkand. Badîᶜoz-Zemân et ses frères, qui ne purent alors mettre à la raison 4 ou 500 pillards, empêchèrent Bâber de prendre l'offensive : la mauvaise saison approchant, ils lui demandèrent de remettre au printemps la campagne contre Mohammed Cheïbânî, et d'hiverner près du Khorassan.

Ce parti présentait de nombreux inconvénients, étant donnée la situation troublée de Kâboul,, de Gazna et de leurs alentours. Mais les princes insistèrent, et Bâber alla habiter Hérat. Il occupait la maison de Mîr ᶜAlî Chîr et, tous les deux ou trois jours, allait saluer Badîᶜoz-Zemân. Ce fut à ce moment qu'il prit l'habitude de boire

(1) Bâber, *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 414-416; trad. Beveridge, I, 296-297.

du vin. Hérat était alors une ville de luxe et de plaisir; le temps s'y passait en fêtes et en festins; la musique, le chant, la danse, la bonne chère, étaient les seules préoccupations de la cour. La débauche et l'ivrognerie étaient générales. Au bout de vingt jours Bâber, très inquiet au sujet de Kâboul, partit, malgré tous les efforts faits pour le retenir (1).

Bientôt Mohammed Cheïbânî retourne habiter le Khorassan. Le gouverneur d'Endekhoûd, Mansoûr Châh Bakhchî, vient à sa rencontre, magnifiquement vêtu, avec des cadeaux précieux; mais il est puni de sa trahison par les Uzbeks eux-mêmes, qui le dépouillent de tout, et font subir le même sort à son escorte. Le Mourghâb est passé; à Baba Khâkî on rencontra l'armée timouride commandée par Badî'oz-Zemân et Mozaffer Mîrzâ : elle n'était pas prête; les discordes et les rivalités la déchiraient elle fut vaincue. Les souverains se réfugient à Hérat, n'y passent que quelques heures et reprennent la fuite, abandonnant leurs familles, qui se réfugient dans le château d'Ikhtiyâr ed-Dîn. Mohammed Cheïbânî arrive; l'émir Mohammed Bouroundouk Beg veut organiser la défense d'Hérat et de sa région, des montagnes notamment, où l'ennemi ne pourra agir, en faisant appel au concours des princes et des tribus du voisinage. Son plan est excellent, mais la jalousie et l'extravagance de Zoû'n-Noûn Arghoun le font rejeter. Persuadé que les astres lui assurent une victoire éclatante, Zoû'n-Noûn Arghoun ne fait aucun préparatif, et subit avec 150 hommes, à Kara Ribât, le choc de 40 ou 50.000 Uzbeks; il est pris et décapité. La ville, où l'approche de l'ennemi avait provoqué une folle panique, capitule au bout de trois jours; le château d'Ikhtiyâr ed-Dîn, au bout de quinze ou seize. Moham-

(1) *Op. cit.*, trad. **Pavet de Courteille**, I, 419-438; trad. **Beveridge**, I, 294-307.

med Cheïbânî agit humainement. Il interdit le pillage, fit respecter les monuments et traita avec considération la famille royale; mais, bien qu'âgé de cinquante-huit ans, s'éprit follement d'une fiancée de Mozaffer Mîrzâ, voulant à toute force l'épouser à l'instant même, bien qu'on lui assurât qu'elle était légalement mariée. Les trésors des Timourides, qui se composaient d'une quantité énorme d'or et de pierres précieuses, furent transportés dans le camp uzbek. Rassurés par la modération du vainqueur, les habitants reprirent leur vie habituelle (1).

Après la prise d'Hérat des troupes furent envoyées contre les divers princes timourides, qui, à l'exception de Badîᶜoz-Zemân, furent tous tués ou capturés : les Uzbeks ne firent quartier à aucun d'eux. Badîᶜoz-Zemân avait demandé assistance à Châh Ismâᶜîl, qui lui donna Tauris. Cette ville ayant été prise par les Ottomans, le sultan Sélîm l'envoya en captivité à Constantinople, où il mourut de la peste en 923 (1517); il fut enseveli près de la mosquée d'Eyyoûb (2).

***

Badîᶜoz-Zemân laissait un fils, Mohammed Zemân, qui entra au service de Châh Ismâᶜîl Séfévî. Bâber l'invita, en 920 (1514-1515), à venir à Kâboul. Circonvenu, Mohammed Zemân, au lieu de se rendre à cet appel, partit pour le Ghourdjistân. Bâber le fit rechercher; au bout de trois ans de pérégrinations dans lesquelles le fidèle Khondémîr l'avait accompagné, il fut découvert et amené à Kâboul, où Bâber le reçut cordialement et lui fit, quelques mois plus tard, épouser sa fille Maᶜsoûmè.

---

(1) *Op. cit.*, trad. **Pavet de Courteille**, II, 5-8; trad. **Beveridge**, 325-330; **Howorth**, II, 703-705; **Vámbéry**, II, 262.

(2) **Silvestre de Sacy**, *Mémoires sur les antiquités de la Perse*, XVI; **Belin**, *op. cit.*, XVIII, 206.

Attaché désormais à la fortune de Bâber, il l'accompagna dans ses expéditions et reçut de lui, après la campagne de Bihâr, en 935 (1529), les insignes de la souveraineté et Junpur. Après la mort de son protecteur, il se déclara contre Humâyoûn, qui lui avait succédé, essaya vainement, aidé par les Portugais, de succéder à Bahâdour Châh comme roi du Gujarât, et se noya après la bataille livrée à Chêr Khan, en 946 (1539), à Chausa (1).

XIII

Ouzoun Hasan (2) et les Turkmènes du Mouton-Blanc

Né vers 1425, Ouzoun Hasan était, d'après Munedjdjim Bache, un souverain puissant et respecté, sage, pieux, bienfaisant et brave, favorisant les lettrés et les gens de bien, et se distinguant par son zèle à fonder des établissements philanthropiques. Il aimait à s'entourer de savants, et un érudit célèbre, ʿAlî Kouchdje, parti pour faire le pélerinage, fut reçu à Tauris avec de grands honneurs. Contarini, qui le vit vers 1475, peu d'années avant sa mort, en fait un portrait assez différent : le

(1) Voir les notes de Mme **Beveridge**, de la traduction des *Mémoires* de **Bâber**, I, 364-365; II, 706-707, et les *Mémoires*, trad. **Pavet de Courteille**, I, 380, 407-410, 415, 419, 421, 432; trad. **Beveridge**, I, 385, 402, 427-428; II, 522, 606, 631, 639, 659, 661-664, 668-669, 671, 682.

(2) Les principales sources de l'histoire de ce règne sont, avec les *Sahâïful-Akhbâr* de **Munedjdjim Bache**, III, 157-164, les *Muncha'ât* de **Féridoûn Bey**; malheureusement, ces historiens donnent peu de dates et ont une chronologie assez incohérente. **Mîrkhond** et les autres historiens persans sont assez brefs. Par contre, la relation de l'envoyé vénitien **Contarini** abonde en détails pittoresques; celles de **Zeno** et **Barbaro** sont également à consulter. Cf. **Browne**, 407.

souverain turkmène était un bon vivant, ennemi de l'affectation, invitant les visiteurs à partager ses repas, où il buvait du vin, et avait toujours devant lui des musiciens et des chanteurs. Sa haute taille lui avait valu le surnom sous lequel il est connu : Ouzoun Hasan (en arabe Hasan At-Tawîl) signifiant « Hasan le Long »; en réalité, il s'appelait Hasan Beg. Contarini l'appelle Ussun Cassano ou Assambei. Ouzoun Hasan était élégant, avait le teint coloré et un type tartare peu prononcé; sa main tremblait en buvant et, d'après Contarini, il paraissait beaucoup plus âgé qu'il ne l'était en réalité; à 50 ans on lui en aurait donné 70. Pour Zeno, c'était un souverain hors ligne, supérieur à Darius.

Très jeune, n'étant encore que prince du Diyâr Bekr, Ouzoun Hasan épousa une Grecque que les historiens orientaux nomment Despina Khatoun, « la princesse Δέσποινα », c'est-à-dire Catherine Commène (Karoum Komneniyè), fille de Kalo Joannes, empereur de Trébizonde, dont une autre fille épousa un noble Vénitien. Ouzoun Hasan en eut un fils et trois filles dont l'une, Martha, mariée à Cheikh Haïder, fut la mère de Châh Ismâ^cîl Séfévî.

Les premières années du règne de Ouzoun Hasan furent difficiles. Elles furent marquées par les révoltes des frères du souverain, et en particulier de Djihânguîr, qui, vaincu et dépouillé de ses possessions en 857 (1453), mourut dans l'oubli en 872 (1467). La mère des princes ennemis, Sarây Khatoun, fit tous ses efforts pour apaiser ces luttes. En 861 (1456-1457), elle obtint de Ouzoun Hasan, qui venait de battre sur les bords de l'Euphrate les troupes coalisées de Djihânguîr et de Djihânchâh, la grâce de Djihânguîr et de son frère Ouveïs; mais le fils du premier, ʿAlî Khân, fut envoyé comme otage à Erzindjân, et le général de Djihânchâh, Roustem, fut décapité.

Cette victoire valut beaucoup de prestige et d'autorité

à Ouzoun Hasan; plusieurs émirs d'Asie mineure et de Syrie vinrent lui faire leur soumission. En 864 (1459-1460) il enlevait aux Ayyoubites Hisn Kaïf, dont il nomma gouverneur son fils Khalîlollâh. La même année Hasan 'Alî, révolté contre son père Djihânchâh, se réfugiait auprès de lui; mais il le chassait parce qu'hérétique.

Environ deux ans plus tard Ouzoun Hasan envoyait auprès du sultan de Constantinople, Mehmed II, son neveu Mourâd Beg (ou peut-être sa mère Sarây Khatoun), pour le prier de ménager son beau-père Kalo Joannes. Mehmed II ne tint aucun compte de cette demande et, en s'emparant de Trébizonde, fit disparaître le dernier vestige de l'empire byzantin. Toutefois David Comnène, qui venait de succéder à son frère aîné Kalo Joannes, fut traité avec égards. Il mourut, du reste, peu après.

Quelques années se passent. En 873 (1468-1469), Ouzoun Hasan devient le maître de presque toute la Perse, à la suite d'événements que nous avons déjà racontés : le désastre de Djihânchâh, le dernier souverain de la dynastie du Mouton-Noir, et l'extermination de sa famille, d'une part; de l'autre, la défaite de Aboû Sa'îd.

Vainqueur en Perse, Ouzoun Hasan se tournera bientôt contre les Ottomans. Entre lui et Mehmed II il y avait une vieille hostilité due à plusieurs causes : l'arrogance de Ouzoun Hasan dans ses lettres officielles; ses négociations avec Venise, qui lui envoya à plusieurs reprises des ambassadeurs en vue d'une action commune contre les Ottomans; ses campagnes contre Djihânchâh et Sultân Hoseïn Baykara : Timourides et Turkmènes du Mouton-Noir entretenaient, avec les Ottomans, des relations cordiales; la protection qu'il accordait, contre ces derniers, à l'empire chrétien de Trébizonde et aux princes de Caramanie, à Pîr Ahmed notamment (1).

(1) **Browne**, 411-413.

Les hostilités éclatèrent à une date qu'il est difficile de préciser : 876 (1471-1472), selon les historiens persans; 878 (1473-1474), selon les Turcs. Une première bataille, livrée au bord de l'Euphrate, près de Malatia, fut un véritable désastre pour les Ottomans, dont 12.000 furent tués ou se noyèrent, grâce à la témérité du jeune beylerbey de Roumélie, Mourâd Pacha Paléologue; les survivants se replièrent en désordre du côté de Trébizonde. Quelques temps plus tard, et vraisemblablement vers la fin d'août 1474, dans une vallée voisine, ils prirent leur revanche : Ouzoun Hasan, dont le fils, Zeïnâl, avait été tué, et dont les bagages avaient été capturés, dut aller chercher un refuge à Tauris.

C'est ensuite l'aîné des fils de Ouzoun Hasan, Oghourlou Mohammed, qui se révolte et s'empare de Chîrâz, Son père marchant contre lui, il s'enfuit à Constantinople, où le sultan le reçoit avec beaucoup d'égards, et promet de faire de lui le souverain de la Perse, à la place de son père. Celui-ci a recours à la ruse : il envoie à son fils des messagers qui lui annoncent la maladie, puis la mort de Ouzoun Hasan, que cette révolte avait plongé dans le désespoir; Oghourlou Mohammed devait se hâter de venir prendre possession du pouvoir, avant que les héritiers désignés, Khalîl Mîrzâ et Ya^ckoûb Beg, n'en fussent maîtres.

Oghourlou Mohammed tombe dans le piège. Il part pour Tauris. Arrivé au palais il y trouve, en parfaite santé, son père, qui le fait arrêter et mettre à mort.

Quelques succès vinrent ensuite consoler Ouzoun Hasan de son désastre. Il battit les Egyptiens, qui avaient pris et saccagé Ourfa, et fit en Géorgie une fructueuse campagne, prenant Tiflis et se faisant payer 16.000 ducats de tribut. Il mourut en 882 (1477-1478), laissant cinq fils dont l'aîné, Khalîl Mîrzâ, prit le pouvoir. Les autres étaient Maksoûd Beg, Ya^ckoûb Beg, Masîh Beg et Yoûsouf Beg. Ayant repris la Mésopotamie aux Turkmènes

du Mouton-Noir, Chîrâz à Mîrzâ Yoûsouf, qu'il avait tué, il était le maître à la fois de la Perse, de l'Irâk et de Bagdad. Disposant d'une armée comprenant 50.000 cavaliers dont beaucoup étaient assez mal montés, il ne fut pas toujours heureux en bataille rangée, mais obtint les meilleurs résultats de la lutte de guérillas dans laquelle il excellait à épuiser l'ennemi. Après lui, la discorde régna entre ses fils, petits-fils et neveux, qui tous aspiraient au pouvoir, et il en fut ainsi pendant vingt-six ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où les Séfévis détruisirent la dynastie (1).

* * *

Cruel et débauché, Khalîl Beg se rendit odieux, et son règne fut court. Il se termina, selon les uns, en 882 (1477-1478), au bout de six mois et demi; selon les autres, en 884 (1479). Munedjdjim Bache dit qu'ayant fait périr son frère Yaᶜkoûb, il provoqua contre lui, la coalition de ses autres frères (2). Vaincu, il aurait été poursuivi et tué, près de Tauris, par Maksoûd Beg.

* * *

Yaᶜkoûb Beg aurait régné environ treize ans, douze ans et deux mois, ou un peu plus, selon les divers historiens. Du temps de Khalîl, il était gouverneur de la Mésopotamie et du Diyâr Bekr. Une fois sur le trône, il aida Ferroukhzâd, roi du Chîrvân, qui battit et tua Cheikh Haïder, fils de Cheikh Djoneïd Séfévî, dont les deux fils : ᶜAlî Mîrzâ et le futur Châh Ismâᶜîl, furent internés à Istakhar. Se souvenant des déboires de Ouzoun Hasan, il entretint des relations amicales avec le sultan Bayézîd II.

(1) Cf. **Malcolm**, *Histoire de Perse*, trad. française, II, 256-259.
(2) **Browne**, 414.

Les contemporains représentent Yaᶜkoûb Beg comme un souverain lettré et artiste, favorisant les poètes, qui aurait fait construire le palais des Hecht Behicht, près de Tauris, attribué par d'autres à Ouzoun Hasan. Il aimait le vin et les plaisirs, et on attribue sa mort à une tragédie de palais. D'après un voyageur vénitien (1), il avait épousé une femme de haut rang et de mœurs faciles qui, s'étant éprise d'un seigneur de la cour, voulut lui assurer le trône, et, pour cela, supprimer son mari à qui, selon l'usage, elle présenta sa boisson dans une coupe d'or, au sortir du bain. La coupe contenait un poison violent, et la criminelle se troubla au moment de le donner. Devinant la vérité, Yaᶜkoûb Beg exigea qu'elle bût une partie du contenu de la coupe. Voyant sa mort inévitable, elle obéit; le roi et son jeune fils burent le reste, et un instant après tous les trois avaient péri. Cet événement serait arrivé en moharram 896 (novembre-décembre 1490).

***

L'histoire des derniers souverains de la dynastie est assez obscure. Le successeur de Yaᶜkoûb Beg, qui ne resta que vingt mois au pouvoir, fut-il son frère Masîh Beg ou son fils Baysonkor, proclamé à l'âge de dix ans après un combat dans lequel Masîh Beg fut tué ? On l'ignore. D'après Khondémîr, Baysonkor aurait été vaincu et tué près de Berdaa, en 897 (1491), par Roustem Mîrzâ, qui régna cinq ans et demi, rendit la liberté aux fils de Cheikh Haïder : ᶜAlî Mîrzâ et le futur Châh Ismâᶜîl, prisonniers à Tauris, et, après s'en être fait des alliés, les eut pour adversaires. Vaincu en 902 (1496-1497) par Ahmed Beg, fils de Oghourlou Mohammed, Roustem Mîrzâ s'enfuit en Géorgie, où il fut tué.

(1) *Travels of a merchant in Persia*... dans la collection de la Hakluyt Society, 179; cf. **Browne**, 414-415.

Ahmed Beg régna environ un an. Son successeur, Alvend Mîrzâ, fils de Yoûsouf Beg, fut battu par Châh Ismâ'îl en 907 (1501) et dépouillé de ses états par son propre fils, Mohammed Mîrzâ; il mourut en 910 (1504). Le dernier représentant de la dynastie, Mourâd, fils de Ya'koûb, aurait été détrôné par Châh Ismâ'îl, soit en 909 (1503-1504), soit en 914 ou en 915 (1508-1510).

XIV

Les Cheïbanides et l'Empire Uzbek (1)

Nous avons eu bien des fois l'occasion de parler des Uzbeks et de leurs souverains, les Cheïbanides. Au xve siècle ils interviennent, à chaque instant, dans l'histoire de l'Asie centrale et de la Perse; quelquefois les alliés des Timourides, le plus souvent leurs ennemis, ils fonderont sur les ruines de leur empire de puissants états. Maîtres de tous les pays à l'est de la Caspienne au début du xvie siècle, les Cheïbanides y conserveront le pouvoir jusqu'en 1598, c'est-à-dire pendant quatre-vingt dix-neuf ans environ.

Ce terme de « Cheïbanide » ne correspond pas exactement à la réalité. Il faut d'ailleurs distinguer ceux qui méritent réellement ce titre, et que l'on pour-

---

(1) **Howorth**, II, 652-739, et **Vámbéry**, II, 35-98, donnent l'histoire de l'empire uzbek. Le *Chèdjèrè-i Turki*, Histoire généalogique des Mongols et des Tartares d'**Aboû'l-Ghâzî Bahâdour Khan**, souvent traduite et publiée, de **Bensinck** (1726) à **Desmaisons** (1874), leur consacre ses deux dernières parties. L'Histoire de la grande Boukharie de **Mohammed Yoûsouf El-Mounchî**, dont Senkovsky a donné un extrait (1824), ne contient que les événements principaux; cf. ***Mélanges asiatiques***, **III, 258-263.**

rait appeler également Aboû'l-Khaïrides, c'est-à-dire les souverains de Transoxiane, de ceux du Khârezm (ou de Khiva) et de ceux de Sibérie (1). Mais l'éponyme de la dynastie, Cheïbânî, cinquième fils de Djoudji, petit-fils de Djenguiz Khan et fondateur d'un royaume voisin de la Horde-Blanche après la mort de son père, survenue en 1225, n'en est pas le véritable fondateur. La dynastie commence avec Aboû'l-Khaïr, son descendant à la sixième génération, et maître de toute la steppe du Touran après la mort de Borrak (2). Il était né en 816 (1413), et son règne, qui dura plus de quarante ans, fut la plus brillante époque de la domination uzbèke. Ce ne fut qu'à la fin de sa vie qu'une scission vint amoindrir son autorité. S'étant brouillés avec lui, un certain nombre de ses sujets émigrèrent en Mongolie, sous la conduite des émirs Guèray et Djânî Beg, et le khan Isan Bogha (ou Djata) leur concéda des terres au bord de la rivière Tchou. A la mort de Aboû'l-Khaïr, en 875 (1469), d'autres Uzbeks allèrent en Mongolie rejoindre leurs compatriotes : ils furent les ancêtres des Kazaks ou Uzbeks-Kazaks (3).

***

Mohammed Aboû'l-Fath Cheïbânî (4), que l'on a parfois de la peine à reconnaître sous les divers noms qu'il a reçus : Mohammed Cheïbânî, Cheïbânî Khan, Châhî Beg Khan Uzbek, ou bien encore Chaïbek, cor-

(1) **Howorth**, II, 686.
(2) *Ibidem.*
(3) *Op. cit.*, III, 183-184; **Vámbéry**, II, 39.
(4) Principaux ouvrages à consulter : **Mîrkhond**, VII, 61 et sq.; **Khondémîr**, III, 284 et sq.; **Bâber**, *Mémoires*, années 906 à 915 : souvent partial, cet ouvrage doit être complété par le *Tarîkh-i Rachidi* et les *Tévârikh-é Gozîdé Nosrat-Nâmè*, ms. du British Museum (Or. 3222) dont le *Cheïbânî-Nâmè*, publié par Bérézine, n'est qu'un abrégé; cf. la trad. de Mme **Beveridge** des *Mémoires* de **Bâber**, I, 127, note 1. La même partialité, cette fois en faveur de Cheïbânî, se retrouve dans la Cheïbaniade de **Mohammed Sâlih** dont nous avons parlé plus haut. Tout le VIIe livre d'**Aboû'l-Ghâzî** est consacré à Cheïbânî.

ruption de Châhbakht « bonheur royal », nom que lui avait donné son grand'père Aboû'l-Khaïr, était né en 855 (1451), de Châh Boudak et de Ak Kouzi Begum. Il prit le pouvoir à la mort de Aboû'l-Khaïr, dans des circonstances extrêmement défavorables : cependant, surmontant toutes les difficultés, il agrandit rapidement son domaine, s'emparant de Samarkand et de la Transoxiane. Le royaume d'Hérat allait disparaître; Sultân Hoseïn Baykara était mort, et ses fils, absorbés par leurs dissensions ou par leurs plaisirs, ne faisaient rien pour résister à l'envahisseur. Mohammed Cheïbânî n'eut pas de peine à chasser ces frères ennemis. Il passa ensuite trois années à guerroyer du côté, soit des Indes, soit du Khorassan.

Attaqué par lui, Badîᶜoz-Zemân, dont la situation devenait critique, fit appel à Châh Ismâᶜîl. La question religieuse allait rendre plus âpre encore la lutte des deux souverains. Se posant en champion du Sunnisme, Mohammed Cheïbânî écrivit à Châh Ismâᶜîl une lettre de menaces : si le souverain persan ne revenait pas à l'orthodoxie, les guerriers uzbeks iraient en Azerbâïdjân et à Ispahan le convertir par le glaive : les murailles les plus hautes ne les arrêteraient pas.

Châh Ismâᶜîl n'ayant pas répondu, des troupes uzbèkes envahirent le sud du Khorassan et menacèrent le Kermân. Cette fois Châh Ismâᶜîl envoya un ambassadeur pour protester. Mohammed Cheïbânî lui envoya une sébile, *kachkoûl*, de derviche, et, faisant allusion à ses origines, lui déclara qu'il n'avait qu'à suivre la carrière de ses ancêtres; lui, il avait hérité du glorieux Djenguiz le glaive et l'autorité. Puisque je suis un derviche, s'écria Châh Ismâᶜîl, j'irai en pèlerinage à Mechhed, au tombeau de l'imam Rezâ : là nous nous retrouverons !

Bientôt après Mohammed Cheïbânî, très occupé par une révolte qui venait d'éclater à Fîroûzkoûh, apprenait

que Châh Ismâ'îl marchait avec une puissante armée sur Mechhed. Au même moment les Kirghizes infligeaient un désastre à son fils Mohammed Timour. L'armée persane, culbutant les garnisons uzbèkes de la région, pénétrait à Mechhed et poussait en avant. Mohammed Cheïbânî, dont les troupes étaient fatiguées et mécontentes, et qui ne pouvait recevoir de renforts d'aucun côté, resta à l'abri des fortifications de Merv.

A son tour, il fut raillé par Châh Ismâ'îl : celui-ci venait le chercher en Khorassan, puisque son adversaire, manquant à sa parole, n'était pas venu le trouver en Azerbâïdjân. Il levait son camp et allait livrer bataille : le destin déciderait entre les deux partis.

Persans et Uzbeks se rencontrèrent près de Merv en 916 (1510). Feignant de battre en retraite, les premiers, au nombre de 17.000, coupèrent les ponts du Mourghâb et encerclèrent les Uzbeks, qui se défendirent avec l'énergie du désespoir et perdirent la moitié de leur effectif. Escorté par quelques cavaliers résolus, Mohammed Cheïbânî traversa les lignes ennemies et alla mourir de ses blessures dans une ferme abandonnée. On a prétendu que les vainqueurs, ayant trouvé son cadavre, le dépecèrent : le crâne, monté en or, devint la coupe à boire de Châh Ismâ'îl; la peau de sa tête, bourrée de paille, aurait été envoyée au sultan Bayézîd II, et sa main droite adressée à Aga Rustem, souverain de Mâzendérân, qui avait toujours souhaité la protection de Cheïbânî : une lettre ironique de Châh Ismâ'îl accompagnait cet envoi. Mais la tradition veut que Mohammed Cheïbânî ait été inhumé dans la medresè qu'il avait fondée à Samarkand l'année même de sa mort, et qui est devenue, de ce fait, un lieu de pélerinage.

Les progrès de l'empire uzbek étaient une menace à la fois pour Bâber et pour Châh Ismâ'îl; le danger commun rapprocha les deux souverains, et leurs relations devinrent d'autant plus cordiales, que Châh Is-

mâ'îl avait renvoyé à Bâber, avec de grands honneurs, sa sœur Khanzâdè Begum, captive des Uzbeks.

Mohammed Cheïbânî, dont on a dit beaucoup de mal, fut sans doute un souverain dénué de scrupules et toujours prêt à manquer à sa parole; toutefois Vâmbéry (1) fait observer que les critiques dont il est l'objet, de la part des historiens persans et de Bâber, ne doivent pas être acceptées sans réserves. Possédant les trois langues persane, arabe et turque, bon poète dans sa propre langue, quoi qu'on ait pu dire, il n'était pas le barbare illettré dont on a souvent parlé. Une bibliothèque bien choisie le suivait dans toutes ses expéditions; il aimait à discuter avec les théologiens, dont il ne se séparait jamais, même dans ses campagnes; il assura une existence honorabe aux littérateurs et aux savants que la mort de Sultân Hoseïn Baykara avait plongés dans la misère; il avait pour poète de cour un fin lettré, Mollâ Binâï, et il fonda un bon nombre de medresès et de mosquées. Telle fut l'œuvre de celui qui, le dernier, fonda un grand empire dans l'Asie centrale, et qui, au point de vue intellectuel, pourrait soutenir avantageusement la comparaison avec les princes timourides.

* * *

Koutchoundji Khan, que l'on a regardé comme le plus puissant et le plus noble des princes uzbeks, succéda à Mohammed Cheïbânî, et régna vingt-huit ans en Transoxiane, résistant victorieusement à Bâber que, l'année même de sa mort, en 926 (1529-1530), il refoulait en Khorassan. Ses successeurs furent :

1° Aboû Sa'îd, son fils. Il régna environ quatre ans, et ne fit rien de remarquable;

2° 'Obeïdollâh, fils de Mahmoûd et cousin de Mohammed Cheïbânî, mort en 946 (1539-1540); il tint tête, avec succès, à Châh Ismâ'îl (2);

(1) *Op. cit.*, II, 64.
(2) Cf. Khondémir, III, 280-281.

3° ᶜAbdollâh Khan, ou ᶜAbdollâh Ier, fils de Koutchoundji. Il régna six mois à Samarkand (947 = 1540).

4° ᶜAbdol-Latîf Khan, frère du précédent. Vainqueur d'Iskender en 958 (1551), il fut ensuite repoussé, ainsi que Nauroûz Ahmed, par le fils d'Iskender, ᶜAbdollâh II;

5° Nauroûz Ahmed, fils de Souyoundj Khodja. Monté sur le trône en 959 (1551-1552), il mourut en 963 (1555-1556). Sa capitale était Tachkent;

6° Pîr Mohammed, fils de Mohammed Djânî Beg, souverain de Balkh de 963 à 968 (1556-1561);

7° Iskender, frère du précédent. Prince d'Aferînkent, il était le père de ᶜAbdollâh qui, en 968 (1560-1561), le fit proclamer khan de tous les Uzbeks, afin de pouvoir régner en son nom : il ne put prendre le titre de souverain qu'à la mort de son père, arrivée en 991 (1593). Les contemporains parlent d'Iskender comme d'un homme grossier et stupide;

8° ᶜAbdollâh II. Ce souverain, né à Aferînkent en 940 (1533-1534), fut l'un des plus remarquables de la dynastie. Il eut, toute sa vie, de rudes guerres à soutenir contre les autres Cheïbanides. A dix-huit ans il remportait sa première victoire. Parfois vaincu, il ne se laissa jamais abattre pr ses revers, s'empara de Balkh, de Samarkand, de Tachkent, du Ferghana, du Badakhchân, du Guîlân et du Khârezm. Esprit réformateur, il réorganisa l'administration et les monnaies, fit faire de nombreux travaux d'utilité publique : ponts, caravansérails, fontaines, etc., grâce auxquels son nom, aujourd'hui encore, est populaire en Asie centrale. Il mourut à la fin de 1006 (début de 1598), au moment où il luttait à la fois contre son fils unique en révolte, ᶜAbdol-Mou'men, et une invasion de nomades qui menaçait Tachkent (1).

(1) W. Barthold, *Encyclopédie de l'Islam*, I, 25-26. Cf. Vámbéry, II, 191-192.

9° ʿAbdol-Mouʾmen : d'abord gouverneur de Balkh, il voulut détrôner son père, et le clergé intervint pour empêcher une guerre civile. Après la mort de ʿAbdollâh II il régna six mois à Boukhara, et fut assassiné par ses sujets. La dynastie cheïbanide disparut avec lui.

* * *

De l'histoire de la dynastie uzbèke il faut retenir deux faits essentiels : 1° les apanages étaient transmis de père en fils ; 2° les souverains changeaient fréquemment de capitale, bien que Boukhara demeurât toujours le grand centre, le siège de l'autorité suprême. La sucession au pouvoir était réglée suivant la loi mongole (*yasak* ou *toura*) : les princes élisaient leur ***khakan***, ou souverain, et son *kalgha*, ou successeur éventuel (1).

XV

L'AVÈNEMENT DES SÉFÉVIS ET L'UNITÉ PERSANE (2).

Le fondateur de la dynastie séfévie, Châh Ismâʿîl, appartenait à une famille religieuse qui faisait remonter ses origines au khalife ʿAlî et revendiquait, comme l'un de ses ancêtres, le septième imam, Moûsâ Kâsem. Elle s'était fixée à Ardébîl, et s'était rendue populaire en Perse par son zèle religieux et ses austérités. C'est de l'un de ses membres, le cheikh Sefî ed-Dîn, que vient le

(1) **Howorth**, III, 186-189.

(2) On considère, comme une des meilleures sources pour l'histoire de cette période, la *Zobdatot-Tevârikh* de **Mohammed Kemâl Ibn Ismâʿîl**; les pages qu'il lui consacre ont été résumées par **Malcolm** dans son *Histoire de Perse* (trad. française, II, 260 et sq.). **Browne, 414-420**, donne un excellent aperçu des événements d'alors.

nom de Séfévî. Sadr ed-Dîn, son fils, avait la réputation d'un grand saint; Timour voulut le voir et lui demanda comment il pourrait lui être agréable. En libérant vos prisonniers ottomans, répondit Sadr ed-Dîn, dont le désir fut aussitôt exaucé. Les prisonniers qui lui devaient ainsi leur liberté devinrent, eux et leurs descendants, les amis les plus dévoués de sa famille; c'est à leur appui que Châh Ismâ^cîl dut de monter sur le trône.

Khodja ᶜAlî, fils de Sadr ed-Dîn, après avoir fait le pélerinage de la Mecque, mourut à Jérusalem, où il fut inhumé. Son fils, Cheikh Ibrâhîm, est un personnage assez obscur; mais son petit-fils Djoneïd devint un chef religieux aussi renommé qu'influent. Ses disciples étaient si nombreux, que le souverain turkmène de l'Azerbâïdjân, Djihânchâh, de la dynastie du Mouton-Noir, s'en alarmant, l'exila d'Ardébîl. Il alla au Diyâr Bekr, où il fut bien reçu par un Turkmène rival de Djihânchâh, le fameux Ouzoun Hasan, qui lui fit épouser sa sœur. De là, il passa au Chîrvân avec ses disciples, et y mourut des suites d'une blessure reçue dans un combat.

Son fils Sultân Haïder, ou Cheikh Haïder, épousa une fille de Ouzoun Hasan appelée par les Persans ᶜAlem Choᶜâᶜ « Lumière du Monde », et, par les Européens, Martha : sa mère était Catherine Comnène, fille de l'empereur grec de Trébizonde (1). Il en eut trois fils : Sultân ᶜAlî, Ibrâhîm Mîrzâ et Châh Ismâᶜîl. A la majorité de Sultân ᶜAlî, il alla, avec ses disciples, attaquer le Chîrvân, afin de venger la mort de son père; mais il fut vaincu et tué. On ramena son corps à Ardébîl, où il fut inhumé, et de nombreux pélerins y vinrent visiter son tombeau.

D'après une autre version, Sultân Haïder aurait été mis à mort par le successeur de Ouzoun Hasan, Yaᶜkoûb Beg, inquiété par la popularité toujours croissante de Cheikh

(1) Purcha's *Pilgrims*, V, 382.

Haïder. Quoiqu'il en soit, Ya'koûb Beg envoya en captivité à Istakhar, pendant plus de quatre ans, les fils de Sultân Haïder. En 898 (1492-1493) Roustem, qui cherche à détroner le souverain régnant, Baysonkor, leur rend la liberté et les envoie venger leur père. Ils vont à Tauris, puis à Ahar, où Baysonkor est vaincu et tué.

Alarmé et jaloux de ce succès, Roustem envoie 4.000 cavaliers contre Sultân 'Alî, qui n'en a que 700, mais résiste héroïquement et, avant de succomber, désigne pour son successeur son frère cadet, Châh Ismâ'îl, alors réfugié dans la région voisine de la Caspienne avec son autre frère Ibrâhîm, qui va rejoindre secrètement sa mère à Ardébîl.

Le gouverneur du Guîlân, Kâr Kiyâ Mîrzâ'Alî prend le parti de Châh Ismâ'îl et se livre à une propagande chiite intense. Il est secondé par les Soûfîs de Lâhidjân, les Kizil Bach : ce nom, signifiant en turc « têtes rouges », avait été donné lors de l'attaque du Chîrvân aux partisans de Sultân Haïder, en raison de la couleur de leurs bonnets.

En 905 (149-1500) Châh Ismâ'îl, alors âgé de treize ans : il était né le 25 radjab 892 (17 juillet 1487), entrait en campagne à la tête de neuf tribus coalisées : Oustâdjlou, Châmlou, Takalou, Roûmlou, Vârsâk, Zoû'l-Kadar, Afchar, Kadjar et Soûfîs du Karabâgh, après un pélerinage au tombeau de ses ancêtres, à Ardébîl, et une entrevue avec sa mère. Le bruit se répand que le « fils du Cheikh » vient revendiquer ses droits; des partisans lui viennent de tous les côtés; bientôt il en a recruté 7.000, et avec eux il livre la bataille de Gulistân, près de Chamakha, dans laquelle le meurtrier de son père, Ferroûkh Yasâr, roi de Chîrvân, est vaincu et tué. Ses trésors sont pris, et Châh Ismâ'îl passe l'hiver à Mahmoûdâbâd.

Bakou est prise et Gulistân assiégée, en 907 (1501-1502). Apprenant que le souverain turkmène du Mouton-

Blanc, Alvend, allait l'attaquer, il livre à Chouroûr, près de Nakhitchévân, une bataille qui assure le triomphe définitif des Séfévis. Emîr ᶜOsmân de Mossoul, qui commande les forces turkmènes, est complètement défait par Pîrî Beg Kadjar, qui, l'ayant pris, le fait mettre à mort. Alvend va se réfugier dans le Diyâr-Bekr, et Châh Ismâᶜîl, qui a occupé Tauris, la choisit pour capitale et s'y fait couronner.

L'année suivante Châh Ismâᶜîl envahit l'Irâk, bat le successeur d'Alvend, Mourâd Beg, le dernier des souverains turkmènes, qui va se réfugier à Chîrâz. Remportant succès sur succès, Châh Ismâᶜîl prend Kâzeroûn, le Kermân, Yezd, et va passer l'hiver de 909 (1504-1505), à Ispahan, où il recevra un envoyé de Bayézîd II. Le royaume de Sultân Hoseïn Baykara, dernier vestige de l'empire timouride, disparaît. L'unité persane est rétablie. Le Chiisme des Séfévis devient le dogme national persan : Mohammed Cheïbânî, qui, se posant en champion du Sunnisme, a voulu porter la guerre sur le terrain religieux et imposer ses croyances par la force, succombera dans une lutte qui aura pour résultat de séparer nettement, et pour des siècles, les Musulmans de la Transoxiane de ceux de l'Iran. Mohammed Cheïbânî aura été le dernier fondateur d'empire, et les Uzbeks le dernier peuple conquérant sorti de l'Asie centrale. La Perse fermera désormais la route aux grandes invasions (1).

Sous ces princes mongols dont la domination disparaît au début du XVIᵉ siècle, la Perse, démembrée depuis la conquête arabe, mais qui avait conservé son esprit national et sa langue, avait commencé à retrouver son unité : les Séfévis la complétèrent et lui donnèrent une consécration définitive. Désormais elle résistera aux plus grandes épreuves, sans en excepter les désastres qui suivirent la mort de Nâdir Châh. L'unité chinoise, qui

(1) **Vámbéry**, II, 64.

mit fin à une longue période d'anarchie, fut également l'œuvre des Mongols, de même que l'unité de la Russie, morcelée à l'extrême et ravagée par des luttes intestines avant le xv[e] siècle (1).

Rien ne subsistera plus en Perse, ni dans l'Asie centrale, du grand empire fondé par Timour; mais les Timourides resteront au pouvoir dans l'Inde où Bâber, chassé du petit royaume d'Akhsi, fondera un autre empire, puissant et durable. Ses successeurs continueront de régner à Delhi, tout au moins nominalement, jusqu'à la révolte de 1857.

XVI

La Renaissance Timouride

Au point de vue politique et social, l'époque timouride est une époque de décadence complète et rapide. Mais, par un bizarre contraste, elle est, au point de vue intellectuel, une des plus brillantes périodes de l'histoire musulmane. Ses littérateurs, ses artistes, ses savants peuvent, sans désavantage, supporter la comparaison avec ceux qui ont fait la gloire du temps des Omeyyades et des Abbasides. Sous le règne de Timour, la littérature persane avait brillé d'un vif éclat avec Hâfiz et ses émules; au siècle suivant, toute une pléiade de littérateurs, dont le plus illustre est Djâmî, continuera dignement leur œuvre. La littérature turque ne fait que débuter, et elle peut opposer à Djâmî un rival digne de lui : Mîr ʿAlî Chîr qui, à la fois ministre et poète, ar-

(1) **Browne**, 418-419; **Blochet**, 192-193.

liste et savant, théologien et historien, traitera avec un égal bonheur les sujets les plus divers. Les souverains ne se bornent pas à encourager les intellectuels; ils prennent eux-mêmes part à leurs travaux, souvent avec succès : il suffira de rappeler les noms de Châhroukh, de Olough Beg, de Hoseïn Baykara et du sultan Bâber.

La littérature persane

Amis des lettres, les princes timourides les protégèrent toujours et les cultivèrent souvent : Châhroukh, Olough Beg, Khalîl Sultân, ᶜAbdol-Latîf Mîrzâ, Sultân Hoseïn Baykara, Kitchik Mîrzâ et le sutan Bâber, notamment, furent des poètes remarquables. Le ***Habîbos-Siyer*** de Khondémîr contient, pour leur époque, 274 biographies d'écrivains, dont 211 furent leurs protégés. On peut reprocher à beaucoup d'entre eux un souci exagéré de la forme, un abus des métaphores et des jeux d'esprit que l'on retrouve dans leurs imitateurs persans et hindoustanis, mais qui, contrairement à une opinion trop souvent exprimée, ne caractérisent pas la littérature persane (1). Quoi qu'il en soit, le xvᵉ siècle fut une des plus brillantes périodes de l'histoire littéraire de la Perse.

Le plus illustre des auteurs d'alors est Djâmî, né à Djâm, en Khorassan, en 817 (1414), et mort à Hérat en 898 (1492). Dans sa longue existence, il a beaucoup écrit, et on connaît de lui une cinquantaine d'ouvrages sur les sujets les plus divers : théologie, exégèse, traditions prophétiques, grammaire arabe, hagiologie, prosodie, musique, énigmes, art épistolaire; mais il fut, avant tout, un poète et un mystique. Il a laissé trois Divans intitulés *Fâtihatoch-Chabâb*, « Les débuts de la jeunesse »; *Vâsitatol-'Ikd*, « Le milieu du collier » et ***Khâ-***

(1) Browne, 421 et 461.

timatol-Hayât, « La conclusion de la vie », et sept poèmes réunis sous le titre de *Heft Oourenq* « Les sept trônes » : la *Selselatoz-Zahab* « Chaîne d'or », œuvre morale, philosophique et religieuse; *Salmân ou-Absâl* : ce sont les noms d'un roi de Grèce d'une sagesse profonde et de son fils, à qui il sert de guide spirituel. Après la mort de son fils Absâl, le roi Salmân est purifié par la délivrance de tous ses désirs. Cet étrange poème a été traduit en anglais par M. Fitzgerald, et plus récemment en français par M. Bricteux; *Tohfatol-Ahrâr* « Le présent fait aux hommes libres » : il contient l'éloge du Prophète et des conseils pour le fils de l'auteur; *Sobhatol-Abrâr* « Le rosaire des hommes pieux », œuvre du même genre que la précédente; *Yoûsouf ou-Zouleïkhâ* : c'est l'histoire, d'après le Coran, de Joseph et de la femme de Putiphar, sujet traité bien des fois : il existe des traductions anglaises et allemandes de la rédaction de Djâmî; *Leïlâ ou-Medjnoûn* : comme l'épisode précédent, les amours de Leïlâ et de Medjnoûn ont souvent inspiré les poètes, et enfin le *Khirednâmèyé-Sikenderî* « Livre de la sagesse d'Alexandre ». Les plus remarquables de ses œuvres en prose sont les *Nafahâtol-Ons* « Souffles de l'amitié »; le *Behâristân*, traité de morale pratique, et les *Lavâyeh*, précieux résumé, encore inédit, de tout ce qui concerne le Prophète. Esprit indépendant, assez susceptible et prompt à la réplique, Djâmî fut avant tout un mystique et un Sunnite très attaché à l'orthodoxie. Le sultan Bayézîd Ier le tenait en haute estime. Ce fut aussi un grand poète lyrique et le dernier des classiques persans.

La poésie religieuse et mystique est encore représentée par Seyyed Ni'metollâh de Kermân, « l'ami des derviches et l'ami des rois », fondateur de l'ordre des Ni'metollâhîs, mort en 834 (1431); son mérite littéraire a été exagéré, et le célèbre Kâsimol-Envâr, mort trois ans après lui. Considéré comme hérétique et séditieux, ac-

cusé d'avoir attenté à la vie de Châhroukh, Kâsimol-Envâr, qui s'était fait de nombreux disciples pratiquant une sorte de communisme, mena une existence agitée.

On entend par *mesnévî* un poème, généralement moral ou philosophique, dont chaque vers rime avec le vers suivant. Djâmî, son neveu ᶜAbdollâh Hâtifî et Kâtibî de Nichapour sont, au xvᵉ siècle, les plus célèbres écrivains adonnés à ce genre.

Plusieurs auteurs ont écrit des recueils d'apologues. Le plus connu de tous est Hoseïn Vâᶜez Kâchefî, mort en 910 (1504-1505) qui, sous le titre de *Envar-é Soheïlî* « Les rayons de Canope », a donné une rédaction versifiée de *Kalila et Dimna* : on a de la peine à reconnaître l'original sous les ornements dont le traducteur l'a affublé. L'*Envâr-é Soheïlî* est célèbre, mais son mérite a été surfait. Théologien érudit, prédicateur éloquent, moraliste apprécié, Hoseïn Vâᶜez Kâchefî jouissait, à ces divers titres, d'une grande notoriété.

La prosodie et la rhétorique étaient des études très en faveur. Du temps de Sultân Hoseïn Baykara, Mevlânâ Cheikh Hoseïn faisait autorité pour la rhétorique, et ses ouvrages étaient devenus classiques.

Philosophes et moralistes sont assez nombreux. Djelâl ed-Dîn de Dâvân, mort en 908 (1502), est l'auteur d'un traité de morale pratique, *Akhlâk-é Djelâlî*, aussi renommé que celui que son contemporain, Hoseïn Vâᶜez Kâchefî, laissa sous le titre de *Akhlâk-é Mouhsinî*.

Historiens et biographes nous sont déjà connus. Il suffira de rappeler les noms de Nizâm ed-Dîn Châmî, Cheref ed-Dîn Yezdî, Hâfiz Abroû, Fâsihî, Kemâl ed-Dîn ᶜAbdor-Razzâk, Moᶜîn ed-Dîn Mohammed d'Isfizâr, Mîrkhond et Khondémîr. Châhroukh, Olough Beg et Sultân Hoseïn Baykara donnèrent une vive impulsion aux études historiques, encourageant et facilitant les travaux des historiens, prenant parfois eux-mêmes l'initiative de leurs recherches.

La littérature turque

C'est au xve siècle, sous le règne de Sultân Hoseïn Baykara, que le *turki* ou turc oriental devient définitivement une langue littéraire. Le mérite de cette évolution revient à Mîr ʿAlî Chîr, l'un des plus féconds et certainement le plus grand de tous les écrivains turcs de l'ancien temps.

Mîr ʿAlî Chîr, auquel Eugène Belin a consacré, dans le *Journal asiatique*, deux excellentes études (1), était né à Hérat en 844 (1440-1441). Il appartenait à une famille dont les membres occupèrent de hautes situations sous les Timourides; on trouve, parmi eux, des administrateurs, des guerriers, des lettrés aussi. Il fit de fortes études, et approfondit la théologie et le droit. Son nom : Chîr « Lion » est une allusion au khalife ʿAlî, et montre qu'il était Chiite. En poésie, il prenait le pseudonyme de Nevâï, dans ses œuvres turques, et de Fânî, dans ses œuvres persanes.

A son avènement, Sultân Hoseïn Baykara prit Mîr ʿAlî Chîr, son ancien condisciple, pour garde des sceaux. Homme simple et modeste, désintéressé et bienfaisant, Mîr ʿAlî Chîr, qui aurait voulu se consacrer entièrement à ses travaux littéraires et aux pratiques religieuses, n'accepta cette charge qu'à regret; à force d'instances, il obtint de la quitter, quelques années plus tard; mais les circonstances l'obligèrent, à plusieurs reprises, d'accepter de nouvelles fonctions ou de remplir — toujours avec succès — des missions politiques ou militaires. Epuisé par le travail et les austérités, il mourut à Hérat en 906 (1501), à peine âgé de soixante ans.

---

(1) *Notice biographique et littéraire sur Mîr ʿAlî Chîr Névaï, suivie d'extraits des Œuvres du même auteur*, 1861, XVII, 175-256 et 281-357; *Moralistes orientaux. Caractère, maximes et pensées de Mîr ʿAlî Chîr Névaï*, 1866, VII, 523-552, et VIII, 126-154. Cf. **Browne**, 505-506.

Mîr ᶜAlî Chîr, qui pouvait écrire aussi facilement en persan qu'en *turkî,* a donné sa mesure dans cette dernière langue; il la préférait au persan, et souffrait de la voir dédaignée. Son œuvre en turkî est considérable : elle comprend, entre autres, quatre Divans dont les titres donnent les dates : *Ghardïbous-Seghr* « Les étrangetés de l'enfance »; *Nevâdiruch-Chebâb* « Les raretés de la jeunesse »; *Béda'eᶜ oul-Vèsat* « Les merveilles de l'âge mûr »; *Fevâedoul-Kiber* « Les profits de la vieillesse ». A ces divans s'ajoutent des romans dont Ferhâd et Chîrîn, Leïlâ et Medjnoûn, Cheikh Sanᶜân et le roi Bahrâm Goûr sont les héros; des traductions ou des imitations turques de mystiques persans, comme le *Mahboûboul-Kouloûb* « Aimé des cœurs » (1), imité de *l'Anîsol-Koloûb* « Compagnon des cœurs » de Mîr Khosrô; la *Lisân ot-Taïr* « Langue des oiseaux », traduction du *Mantikot-Taïr* « Langage des oiseaux » de Ferîd ed-Dîn ᶜAttâr; le *Haïretul-Ebrâr* « Etonnement des gens pieux », emprunté à divers auteurs; le *Makhzenul-Esrâr* « Trésor des secrets », recueil de poésies mystiques, de commentaires versifiés d'ouvrages religieux. Les travaux historiques de Mîr ᶜAlî Chîr sont importants : sans parler de son Histoire des rois de Perse et de sa Vie d'Alexandre, nous avons de lui deux œuvres précieuses : le *Khamsètul-Mutehayyirîn* « Quintuple étonnement », recueil de ses souvenirs sur Djâmî, et les *Mèdjâlis un-Nèfaïs* « Assemblées où l'on parle des choses précieuses », biographies des poètes contemporains. Mîr ᶜAlî Chîr a encore traduit les *Nafâhatol-Ons* de Djâmî, et composé plusieurs traités de rédaction et de prosodie. Un an avant sa mort, il écrivait, comme conclusion à son œuvre, le *Mohâkemetul-Loughèteïn* « Débat des deux langues », dans lequel il s'efforce d'établir la supériorité du *turkî* sur le persan : la première de ces lan-

(1) Publié à Constantinople en 1289 (1872-1873).

gues serait plus souple, plus claire, plus harmonieuse, plus concise; elle se prêterait mieux à former de nouvelles expressions et à rendre les nuances les plus subtiles, et ses ressources seraient plus vastes que celles des autres langues (1).

Après Mîr ᶜAlî Chîr, le plus grand écrivain *turkî* d'alors est le sultan Bâber. Peu connus chez nous, son Divan, son *Mubîn* « Evident », recueil de mesnévîs, sa rédaction versifiée de la *Validiyé,* traité mystique de Khodja Ahrâr, et ses traités de prosodie et de métrique, ne manquent pas de valeur, mais c'est à ses Mémoires, ou *Bâber-Namè* « Livre de Bâber », qu'il doit sa célébrité. Nous avons dit quelle était leur utilité au point de vue historique; au point de vue littéraire, personne n'a, mieux que M. Browne (2), jugé cette autobiographie qui est, dit-il, pleine de sincérité, écrite d'un ton familier, et fait connaître, en même temps que la vie d'un grand souverain, ses pensées les plus intimes : il faut y voir moins des mémoires que des confessions.

Sultân Hoseïn Baykara, son vizir ᶜAbdollâh Morvârîd, poète et historien, Mohammed Sâlih, auteur de l'épopée connue sous le nom de « Cheïbaniade », *Cheïbanî-Nâmè,* Mohammed ᶜAlî Ghourbètî et Mîr Haïder, tous les deux parents de Mîr ᶜAlî Chîr, et un autre Mîr Haïder surnommé *Medjzoûb* « Extatique », doivent encore être cités parmi les meilleurs auteurs *turki* de cette époque.

***

Une nouvelle littérature fut ainsi créée. Ses productions rivalisaient avec celles de meilleurs auteurs persans contemporains; mais, malgré tous leurs efforts pa-

(1) Nous avons analysé dans le *Journal asiatique* de 1902, XIX, 367-372, cet ouvrage, qui a été publié à Constantinople, avec une traduction ottomane, en 1315 (1897); Quatremère l'avait déjà édité, en 1841, dans sa *Chrestomathie en turk oriental*, pp. 1-39.

(2) P. 452-460.

triotiques, ni Mîr ᶜAlî Chîr, ni son école, ne purent s'affranchir de la tutelle iranienne. La langue — une langue excellente à tous les points de vue — est turque sans doute; mais l'inspiration, la forme et, dans certains cas, les termes eux-mêmes, sont empruntés à la Perse (1). Cette influence iranienne se retrouve, tout aussi marquée, dans la littérature ottomane, dont les modèles furent les grands écrivains de l'époque timouride; les Persans comme les Turcs, Djâmî tout autant que Mîr ᶜAlî Chîr.

La théologie et le droit

Djâmî, dont nous retrouvons le nom dans tous les domaines, a été exégète, traditionniste et hagiographe : nous le connaissons déjà à ce dernier titre. Formé à son école, Mollâ ᶜAbdol-Ghafoûr Lârî, qui a écrit la biographie de son maître et commenté les *Nafahât,* fut un théologien distingué, comme Seïf ed-Dîn Ahmed, le dernier cheikhul-Islâm du Khorassan ayant appartenu à la lignée des Taftazânî, et le grand mystique Khodja ᶜObeïdollâh Ahrâr, de l'ordre des Nakchbendiyè. Des souverains, comme Olough Beg et Sultân Hoseïn Baykara, des hommes d'Etat, se rendirent également célèbres par leur science théologique. Kemâl ed-Dîn Hoseïn ibn Hasan, tué par les Uzbeks vers 1440, Mevlânâ Fasîh ed-Dîn, mort en 919 (1513), furent des exégètes : ajoutons à leurs noms celui de Hoseîn Vâᶜez Kâchefî. Mîr Djemâl ed-Dîn Mokaddes, qui vivait encore sous Bâber, est le plus grand traditionniste du xvᵉ siècle.

Les juristes furent très nombreux, mais peu d'entre eux devinrent célèbres. On connaît surtout Kâzî Ikhti-

(1) Cf. Pavet de Courteille, préface de la traduction du *Mirâdj-Nameh,* XXIX-XXXI.

yâr, l'ami du sultan Bâber; Khodja Djelâl Feïzollâh, le maître de Mîr ᶜAlî Chîr, et le cadi ᶜIsâ.

Les sciences

L'astronomie est représentée, de la manière la plus brillante, par Olough Beg. L'observatoire qu'il avait fait construire à Samarkand, et qui n'existe plus aujourd'hui, était considéré comme une des merveilles du monde; plusieurs savants y étaient attachés, avec de riches dotations. Olough Beg inventa de nouveaux instruments d'observation, corrigea le comput de Ptolémée, et fut ainsi amené à écrire ses fameuses Tables, *Zîdj*, plusieurs fois étudiées, publiées ou traduites en Europe : par Greaves (Graevius) et Hyde au XVIIᵉ siècle, Sharpe au XVIIIᵉ et Sédillot au XIXᵉ.

Olough Beg étudia encore les autres sciences mathématiques. Sous Châhroukh, Kavâmod-Dîn passait pour un géomètre incomparable.

ᶜAbdul-Hayy, l'ami de Mîr ᶜAlî Chîr, et Mevlânâ Yoûsoufî, que Bâber voulut s'attacher, furent des médecins célèbres.

Hâfiz Abroû, enfin, était géographe autant qu'historien.

Les arts

C'est au XVᵉ siècle que l'art persan atteint sa perfection. L'époque des Timourides est la période la plus brillante de la peinture et de la calligraphie; ces arts, particulièrement appréciés, sont cultivés, non seulement par des professionnels demeurés célèbres, mais par des amateurs, au nombre desquels on remarque plusieurs princes timourides, qui peuvent parfois rivaliser avec

leurs maîtres. De magnifiques monuments, ceux de Samarkand en particulier, montrent quel essor avait pris l'architecture. Une influence chinoise très marquée, influence déjà ancienne, car, conséquence de la conquête mongole, elle remonte à Houlagou, avec l'importance exceptionnelle des arts du livre et, par suite, des autres arts d'ornementation, caractérisent cette époque.

Samarkand, Boukhara, Hérat, ont leurs écoles de peinture, dont les productions l'emportent de beaucoup sur celles du siècle précédent : elles s'adressent à un public plus raffiné, et les encouragements officiels ne lui manquent pas. Leurs méthodes vont se répandre au dehors : en Perse, dans l'Inde, dans l'empire uzbek; mais on verra auparavant une nouvelle phase de leur évolution, marquée par l'apparition à Hérat d'une nouvelle école, dite séfévide, caractérisée par sa grâce et son abandon. Elle fait ses débuts sous Sultân Hoseïn Baykara, et arrive à son apogée sous Châh ᶜAbbâs. Behzâd en est le plus célèbre représentant. Il avait un rival qui vécut trop peu pour pouvoir donner toute sa mesure : Châh Mozaffer, et avait été formé pr Djihânguîr ᶜOmdatol-Mosavverîn de Boukhara, disciple lui-même de Oustâd Gong Nakvatol-Moharrirîn, le plus ancien des peintres d'alors (1).

La calligraphie, art dont la miniature n'est que la servante (2), doit ses progrès à Baysonkor, le petit-fils de Timour. Calligraphe excellent lui-même, il avait réuni quarante artistes qui, sans relâche, copiaient des manuscrits pour ses collections; plusieurs de leurs œuvres existent encore aujourd'hui dans les bibliothèques de Constantinople. Chems ed-Dîn, Hâdjî Maksoûd l'Anatolien et son compatriote Ahmed Roûmî, étaient du nombre de ces calligraphes. Le sultan Ahmed Djelaïr

(1) Cf. **Cl. Huart,** *Les calligraphes et les miniaturistes,* 330-334.
(2) *Op. cit.,* 3.

était aussi un artiste réputé, habile dans tous les genres d'écritures.

Tout ce qui sert à orner le livre : la reliure, le dessin d'arabesques, inventé par un peintre de Tauris, Kemâl, et dans lequel Châh Kouli Nakkâch et Mîr Nakkâch, d'Ispahan ont excellé, la découpure, invention de Mîr 'Alî, dont nous vons encore des œuvres, la dorure, dans laquelle excellait Siyâvouch le Géorgien, atteint alors la perfection (1).

Les architectes se sont inspirés à la fois de la pagode chinoise et de la tente mongole. A la première ils ont emprunté le dôme en forme de bulbe et le revêtement de faïence; ils doivent à la seconde les longues colonnes sculptées, faites à l'imitation des piliers de bois décorés de la même manière qui soutenaient la tente royale. Leurs édifices, en général, ont un aspect massif et des murs épais, du moins au début, soutenant des voûtes hardies (2). Le Goûr-é Mîr, ou tombeau de Timour à Samarkand, construit par Mohammed ibn Mahmoûd Isfahânî en 808 (1405), est le plus beau des monuments de cette époque. C'est un immense édifice, surmonté d'un double dôme, et dont la salle centrale ne contient que des simulacres de tombeaux; les tombes véritables se trouvent dans une crypte fermée par une dalle de jade noir. Les murs sont recouverts de jade et de faïence; le marbre et la céramique ont également servi à décorer ce monument, dont l'ornementation très variée comprend, entre autres, des arabesques et des inscriptions en caractères koufiques (3). Samarkand possède encore la mosquée de Bibi Khanoum, de deux ans plus ancienne; les mosquées de Ologh Beg (823 = 1420) et de Châh Zendè (838 = 1434) : la première est dite « découpée »,

(1) Cl. Huart, *op. cit.*, 323-339.
(2) Cf. Saladin et Migeon, *Manuel d'art musulman*, I, 355, 373, 431-432.
(3) *Op. cit.*, I, 359-363.

mokatta[c] en raison de l'ornementation à la chinoise, en bois découpé et colorié, du plafond et des murs; le palais des Quarante Colonnes, *Tchehel Soutoûn,* la Salle du Trône, *Keurunuchkhânè,* construite en blocs de marbre, le *Tchînîkhânè,* pavillon dont les murs avaient été ornés de fresques par un artiste chinois. L'observatoire de Olough Beg a été détruit. Ispahan, Mechhed et Amol présentent aussi de beaux monuments. La Mosquée Bleue de Tauris, construite sous le Turkmène Djihânchâh, doit sa renommée aux mosaïques et aux faïences qui la recouvrent, et dont la beauté est exceptionnelle. Introduite à Tauris et à Maragha par Houlagou, qui y avait installé des artisans chinois, la céramique présente des motifs ressemblant, d'une manière étonnante, à ceux de l'Extrême-Orient. Les couleurs y sont disposées avec beaucoup de goût, et le bleu y domine : la nuance lapis alternant avec la nuance turquoise.

En cela, les céramistes avaient pris pour modèles les fabricants de tapis, très sévères pour les moindres détails, et qui rejetaient tout motif défectueux dans l'ornementation. Le bleu était aussi leur couleur préférée; ils en employaient les diverses nuances, combinées avec le rose et le vert, le tout rehaussé d'or. D'autres étoffes, également rehaussées d'or, à l'ornementation variée, se fabriquaient à Samarkand, Hérat, Tauris, Nichâpour, Yezd, ec.; on les exportait dans les pays les plus éloignés, en France et en Angleterre, par exemple (1).

Sous le règne de Sultân Hoseïn Baykara, les musiciens de talent étaient nombreux. Ghoulâm Châdî passait pour le premier compositeur d'alors; après lui on citait Hoseïn, Pehlvân Boû Sa[c]îd Bannâï et Châh Kouli. En général, ces artistes étaient à la fois compositeurs et exécutants, soit pour la musique vocale, soit pour la musique instrumentale. Cheïkhî et [c]Abdollâh Morvârîd étaient les premiers instrumentistes d'alors.

(1) **Heyd,** *Histoire du commerce du Levant,* **II, 697-700.**

Bâber
et la dynastie mongole
de l'Inde

(1526-1857)

AVANT-PROPOS

Vaincue par les Persans et les Uzbeks, la domination timouride se réfugie dans l'Inde, où Bâber fonde, au début du XVIe *siècle, un vaste empire qui durera plus de deux siècles et subsistera, au moins nominalement, jusqu'en 1857, époque à laquelle le dernier empereur timouride, Bahâdour Châh II, sera détrôné à la suite de sa révolte contre l'Angleterre; il ira mourir en exil. Après avoir donné à l'Inde des souverains comme Akbar et Djahânchâh, l'empire mongol, qui a atteint son apogée sous le règne d'Aurangzêb, commence à décliner à la fin du* XVIIe *siècle. Attaqué à la fois par les Afghans et les Mahrattes, les Français et les Anglais, il perd son indépendance dans la seconde moitié du* XVIIIe *siècle : Châh 'Alem II et ses successeurs ne furent souverains que de nom, sous la tutelle de l'Angleterre, dont ils recevaient les subsides. Si grande qu'ait été sa déchéance, la dynastie timouride a toutefois su, pendant près d'un siècle et demi, faire revivre dans ses nouveaux états la brillante civilisation de la Perse et de l'Asie centrale au* XVe *siècle.*

I

Les sources

Les biographies des historiens de l'Inde musulmane, accompagnées de la traduction des passages les plus remarquables de leurs œuvres, ont été réunies par Sir H. M. **Elliot**, que **Renan** appelle « un homme d'un rare mérite, un des derniers survivants de la grande école d'administrateurs et de savants formée par l'ancienne Compagnie des Indes » (1), et, après sa mort, complétées et publiées par **John Dowson**. Ce recueil, intitulé *The History of India as told by its own Historians. The Muhammedan period. Edited from the posthumous papers...* a été édité à Londres de 1867 à 1877 (2). Il forme huit volumes in-8, dont le premier est consacré aux anciens géographes arabes et aux historiens du Sind; les volumes suivants contiennent les notices et les extraits des historiens musulmans de l'Inde à partir du xe siècle, **Al-Biroûni** étant le premier en date, jusqu'au milieu du xixe. C'est à **Elliot** que nous emprunterons la partie essentielle de notre bibliographie. Citant, à propos de chaque règne, les ouvrages qui le concernent spéciale-

---

(1) *Rapport* à la Société Asiatique, apud *Journal asiatique*, 1868, XII, 60.

(2) **Elliot** avait publié auparavant un *Bibliographical Index of Muhammedan India*, Calcutta, 1849. Nous avons une bibliographie complète des historiens musulmans, donnée par **M. W. Irvine** dans le t. IV de sa traduction de **Manucci**, London, 1907-1908. A consulter encore, les Catalogues des manuscrits persans du British Museum, par **Rieu** (London, 1881) et de l'India Office par **Ethé** (Oxford, 1903).

ment, nous donnerons ici un aperçu des œuvres historiques ayant un caractère général.

Nous n'insisterons pas sur les *Mémoires de* **Bâber**, déjà connus, et dont nous reparlerons. **Elliot** étudie ensuite le *Loubbou't-Tawârîkh* de **Yahyâ ibn ʿAbd Al-Latîf**, histoire universelle allant jusqu'au règne de Châh Tahmâsp (IV, 292-298); les *Nousakh-i Djahânârâ* de **Kâzî Ahmed**, histoire de l'Asie jusqu'en 972 (1564-1565) (IV, 298-300); les *Wâkiʿât* de **Mouchtâkî**, historien trop crédule (IV, 534-537); le *Tarîkh-i Alfî*, histoire générale musulmane jusqu'à l'an 1000 (1591-1592), compilée, sur l'ordre d'Akbar, par un comité de savants présidé par **Maulânâ Ahmed**, et sous forme d'annales (V, 150-176); les *Tabakât-i Akbarî* de **Nizâmou'd-Dîn Ahmed**, ouvrage de premier ordre, donnant un tableau complet de l'Inde en 1002 (1593) : la partie historique commence avec les Gaznévides, et des statistiques sont données à la fin (V, 177-476), et les *Mountakhabou't-Tawârîkh* de **Badâonî**, ouvrage analogue au précédent et, comme lui, de la plus grande importance, bien qu'il abonde en digressions (V, 477-549). L'*Akbarnâma* d'**Aboû'l-Fazl ʿAllâmî** est, à la fois, l'histoire d'Akbar et celle de ses ancêtres (VI, 1-102). Le *Tarîkh-i Hakkî* d'**Abdoû'l-Hakk** est une bonne compilation historique (VI, 174-181), reprise, plus tard, par le fils de l'auteur, **Noûrou'l-Hakk** (VI, 182-194). Avec lui s'arrête la liste des travaux datant du XVIe siècle.

Le XVIIe siècle nous offre, après le *Rauzatou't-Tâhirîn* de **Tâhir Mohammed**, histoire générale achevée en 1015 (1606-1607), histoire universelle précédée d'une chronologie très bien faite (VI, 195-200), et le *Mountakhabou't-Tawârikh*, compilation faite sur de bons ouvrages par **Ḥasan ibn Mohammed** en 1019 (1610-1611) (VI, 201-206), le célèbre *Tarîkh de* **Ferishta**, Persan d'Asterâbâd qui, venu très jeune dans l'Inde, y fut chargé par le souverain de Bijâpûr d'écrire une histoire exacte et *impartiale*

de la domination musulmane dans l'Inde : cet ouvrage, qui n'avait pas de précédent, fut commencé vers 1593, et mène jusqu'en 1612. Il a été traduit en anglais, d'une manière très défectueuse, par **Alexander Dow** pour la première partie (quatre éditions parues à Londres de 1768 à 1813) et **Jonathan Scott** (Shrewsbury, 1794, 2 vol. in-4°) pour le reste : une traduction complète, avec de nombreuses notes, a été donnée ensuite par **John Briggs** (London, 1829, 4 vol. in-8°), et le texte a été lithographié à Bombay (1831, 2 vol. gr. in-4°) (**Elliot.** VI, 207-243).

Au temps d'Aurangzêb nous trouvons plusieurs histoires générales : le *Tarîkh-i Moufazzalî* de **Moufazzal Khan**, allant de la création à 1077 (1666), et comprenant sept livres, dont deux pour l'Inde (VII, 141-144); le *Mir'at-i ᶜAlem*, de **Bakhtâwar Khan**, daté de 1078 (1684) (VII, 144-165); la médiocre *Zînatou'l-Tawârikh de* **ᶜAzizoullâh**, écrite de 1086 à 1128 (1675-1716) (VII, 166-167); le *Loubbou't-Tawârîkh-i Hind* dans lequel **Râï Bhârâ Mal** a ajouté à l'histoire des Timourides et de leurs conquêtes jusqu'en 1101 (1689-1690) celle des règnes précédents (VII, 168-173), et le *Mountakhabou'l-Loubâb* de **Khâfî Khan**, histoire complète de la maison de Timour, claire et concise, dont **Elliot** (VII, 207-533) donne de longs extraits.

Un des ouvrages les plus connus du XVIIIᵉ siècle est la *Khoulâsatou't-Tawârîkh* de **Soubhân Râï**. Son plan et sa valeur laissent à désirer; mais elle donne, sur les Timourides, des renseignements nombreux et pris à bonne source. Cette histoire générale de l'Inde est connue surtout par les traductions hindoustanie de **Mîr Chêr ᶜAlî Djaᶜfarî** et anglaise de **Gilchrist** (VIII,5-12). Les *Haft Goulchan* de **Mohammed Hâdî Kâmwar Khan** sont, à proprement parler, un abrégé de Ferishta (VIII, 13-16). On a, du même auteur, une histoire générale des Mongols, *Tazkira-i Tchaghatay* (VIII, 16-24). Le *Bourhânou'l-Foutoûh* de **Mohammed ᶜAlî** est une histoire philosophique (VIII,

25-39), de même que le *Tarîkh-i Hindî* écrit par **Roustam ᶜAlî** en 1154 (1741) (VIII, 54-69). Il suffira de nommer le *Bahrou't-Tawarîkh*, anonyme, très médiocre (VIII, 101-102). Le *Djâm-i Djahânnoumâ*, achevé en 1180 (1766-1767) par **Mouzaffar Hoseïn**, est une sorte d'encyclopédie (VIII, 158-162); la *Farhatou'n-Nâzirîn* de **Mohammed Aslam**, une histoire générale de l'Inde datée de 1184 (1770-1771) (VIII, 163-174). Le *Hadîkatou'l-Akâlîm* de **Mourtazâ Hoseïn** est une compilation, mais une compilation admirable, ayant pour objet de décrire l'univers : elle est à consulter sur la domination anglaise (VIII, 180-183). Les *Siyarou'l- Mouta'akhkhirîn* de **Ghoulâm Hoseïn Khan** comprennent : 1° une description générale de l'Inde; 2° une histoire générale de l'Inde, ainsi que des Anglais au Bengale, de 1700 à 1786 : cet ouvrage important a été traduit en anglais par **Moustafâ**, renégat français au service de l'Angleterre, et plus tard par le général **Briggs** (VIII, 194-198). Mentionnons encore le *Tarîkh-i Mamâlik-i Hind* de **Ghoulâm Basît** (VIII, 200-203); les *Tchahâr Goulzâr Choudja'i* de **Harî Charan Dâs**, écrivain fécond et passionné pour les recherches historiques (VIII, 204-231); le *Sahîhou'l-Akhbâr* de l'Hindou **Sarûp Chand**, auteur clair et impartial (VIII, 313-315); le *Tarîkh-i Mouzaffarî* de **Mohammed ᶜAlî Khan**, une des meilleures histoires de l'Inde que nous possédions (VIII, 316-330), pour la seconde moitié du XVIIIᵉ siècle.

Assez nombreux sont les historiens de la première moitié du XIXᵉ siècle : **Sawan Singh**, dont l'*Ikhtisârou't-Tawârikh* répond bien à son titre : « Abrégé des Chroniques » ; il est daté de 1217 (1802) (VIII, 332); **Châh Nawâz Khan**, le ministre-historien qui écrivait un an plus tard son *Mir'ât-i Afitâbnoumâ*, œuvre encyclopédique utile pour l'étude du règne de Châ ᶜAlem II (VIII,333); **Mîrzâ Mâsîtâ**, qui a écrit pour l'instruction de son fils l'*Intikhâbou't-Tawârîkh* (VIII, 334-335); **Harnâm Sing** ; sa

Sa'âdat-i Djâweêd est une œuvre inégale, mais non sans valeur, et **Elliot** (VIII, 336-354), lui fait de nombreux emprunts; **Sayyid Sultân ᶜAlî**, dont on connaît à peine le *Ma'danou's-Sa'âdat* (VIII, 354); **Harsukh Râï** : son *Madjma'ou'l-Akhbâr* est une compilation bien écrite, allant jusqu'en 1220 (1805) (VIII, 355-372); **Inâyat Hoseïn**, dont le *Kachifou'l-Akhbâr* est sans intérêt (VIII, 372-373); **Unrâo Singa** et **Râm Parchad**, qui ont abrégé **Soubhân Râï** (VIII, 374-375); **Nawab Mouhabbat Khan**; ses *Akhbâr-i Mouhabbat*, qui vont des Gaznévides à la fin de 1806, sont assez décousus, mais contiennent des détails intéressants (VIII, 376-393); **Mîr Ghoulâm ᶜAlî**, dont le *Imâdou's-Saᶜâdat*, qui se termine sur l'arrivée de lord Minto en 1807, et le *Nigârnâma-i Hind*, écrit vers la même époque sur les données fournies par un brahmane, sont importants (VIII, 394-402); **Sadâsoukh**, dont le *Mountakhabou't-Tawârikh* va des Gaznévides à l'année 1234 (1818-1819), mais n'est à consulter qu'à partir du règne de Châh ᶜAlem II (VIII, 403-411); **Kisham Dayâl** : on a de lui un *Achrafou't-Tawârikh*, énorme et banale compilation (VIII, 411-412); **Mîrzâ Mohammed Yoûsoufî**, auteur des *Djinânou'l-Firdaus*, chronologie des dynasties musulmanes d'Asie, d'Afrique et d'Espagne (VIII, 413-414); **Sayyid Mohammed Bâki ᶜAlî Khan** : son *Tarîkh-i Henry* est une compilation dédiée à un Anglais (VIII, 414-415); **Bâhadour Sing**, dont le *Yâdgâr-i Bahâdouri* est une vaste encyclopédie, pleine de détails personnels (VIII, 417-425); **Fakir Mohammed**, auteur du *Djamiᶜou't-Tawârîkh*, manuel d'usage courant (VIII, 425-429); **Sayyid Ahmed Khan**; son histoire musulmane intitulée *Djâm-i Djam* est justement appréciée; et, pour terminer **Mohammed Rizâ**, l'auteur prolixe du *Madjmaᶜ-ou'l-Mouloûk* et des *Akhbarât-i Hind* (VIII, 432-440).

Mentionnons, parmi les histoires locales : 1° pour les dynasties afghanes, le *Tarîkh-i Salâtîn-i Afâghina* d'**Ahmed Yâdgâr** : sa composition, achevée après 1610, a

duré près de quarante ans; on y trouve trop de merveilleux et trop peu de dates (V, 1-66); le *Makhzan-i Afghânî* et le *Tarîkh-i Khan Djahân Lôdî* de **Ni^cmatoullâh** : ces deux ouvrages, dont le premier a été traduit par **Dorn**, n'en font en réalité qu'un seul, et sont précieux pour les événements contemporains de l'auteur, qui écrivait en 1021 (1612) (VI, 67-115); le *Tarîkh-i Faïzbakhch* de **Sheo Parshâd**, sur les relations des Rohillas avec le royaume d'Oude, écrit sur la demande du général Kirkpatrick en 1190 (1776) (VIII, 175-178); le *Gulistan-i Rahmat* de **Nawâb Moustadjâb Khan** : c'est à la fois l'histoire des Rohillas et la biographie du père de l'auteur, Hâfiz Rahmat Khan, et l'ouvrage a été repris, et considérablement développé, sous le titre de *Goul-i Rahmat*, par un petit-fils de Hâfiz Rahmat, **Sâ^cadat Yâr Khân**; les deux rédactions sont de la fin du XVIIIe siècle, et la plus étendue a été lithographiée à Agra en 1836 (VIII, 301-312). 2° Pour Oude, les *Ausâf-i Asaf*, essai historique sur la famille régnante, écrit en 1795 et très répandu (VIII 300), et l'*Imâdou's-Sa^câdat de* **Mîr Ghoulâm ^cAlî**, daté de 1223 (1808). 3° Pour Bénarès, le *Balwantnâma* de **Fakîr Khaïrou'd-Dîn Mohammed**, histoire des souverains locaux écrite à l'instigation d'un Anglais (VIII, 416). 4° Pour l'Assam, le *Tarîkh-i Moulk-i Achâm* de **Chihâbou'd-Dîn Talâch**, rédigé au début du règne d'Aurangzêb (VII, 199). Nous bornons notre énumération aux œuvres ayant un caractère essentiellement local.

Les principaux recueils biographiques sont le *Beglarnâma*, écrit par un historien anonyme du Sind entre 1017 (1608-1609) et 1036 (1626-1627) (I, 289-299); le *Tarkhannâma* ou *Arghounnâma* de **Sayyîd Djamâl**, daté de 1065 (1654) : c'est une histoire de l'aristocratie mongole (I, 300-326); les *Ma'âsîr-i Rahîmî* de **Mohammed ^cAbdou'l-Bâkî**, ouvrage très estimé, composé en 1613 et consacré aux souverains et hommes illustres indiens,

tartares, etc. (VI, 237); le *Moukhtasarou'l-Tawârikh*, histoire philosophique et morale des souverains de Delhi d'abord, des autres souverains indiens ensuite; elle ne porte pas de nom d'auteur et doit être contemporaine de Châhdjaâh (VIII, 1-4); le *Djâm-i Djahannoumâ* de **Koudratoullâh**, livre dont la partie biographique seule est utile (VIII, 184-186); les *Ma'âsirou'l-Oumarâ* de **Chah Nawâz Khan**, précieux dictionnaire biographique de l'Inde et du Dekkan, du règne d'Akbar à 1155 (1742-1743), qu'**Elliot** appelle « The Peerage of the Mughal Empire » (VIII, 187-191); le *Tazkiratou'l-Oumarâ* de **Kewal Râm**, daté de 1194 (1780), est loin de le valoir (VIII, 192); le *Loubbou's-Siyar* d'**Aboû Tâlib Londonî**, recueil de biographie générale très répandu dans l'Inde, et composé en 1208 (1793-1794) par un Musulman d'origine persane ayant longtemps vécu en Angleterre (VIII, 298-300), et enfin le *Châhnâma* écrit un peu plus tard par **Sheo Das** (VIII, 331).

Le *Dâbistân*, histoire des religions et, en particulier, des religions de l'Inde écrite probablement au XVIIe siècle par **Môbêd Châh** (cf. **J. Horowitz**, *Encyclopédie de l'Islam*, I, 908), est loin d'avoir l'importance que lui attribuait William Jones; mais il est cependant utile à consulter.

* * *

Les publications européennes concernant l'empire mongol sont extrêmement nombreuses. En attendant les deux volumes sur l'Inde musulmane que nous promet la *Cambridge History of India*, nous avons deux manuels classiques, souvent réimprimés, sur la matière : une *History of India* d'**Elphinstone** et une autre de **Keene**. La première, dont une édition nouvelle a paru en 1905, est faite surtout d'après les sources musulmanes; elle abonde en notes et références, et s'arrête à 1761,

c'est-à-dire à une époque où l'empire timouride a disparu en fait. La seconde, qui fait une part moins large à l'Islam, va jusqu'à la fin du XIXe siècle, et a été rééditée en 1906. Nous avons encore, de **Keene**, *The Turks in India;* de M. **W. Irvine**, *The later Mughals* et une bonne notice, *Muhammadan India,* dans la troisième édition (II, 350-413) de ce précieux *Imperial Gazetteer of India,* dont les 26 volumes ont paru à Oxford de 1907 à 1909. M. **Stanley Lane Poole** est l'auteur de *The History of the Moghul Emperors of Hindustan* et de *The Fall of the Moghul Empire.*

A mentionner, parmi les travaux concernant plus spécialement l'histoire locale, ceux de **Grant Duff**, *History of the Mahrattas* (London, 1826, 3 vol. in-8°); **Tod**, *Annals and antiquities of Rajasthan* (London, 1829-1852, 2 vol. in-fol.); **W. Thomas**, *Chronicles of the Pathan Kings of Delhi* (London, 1871), et **Bayley**, *The History of India as told by its own historians : Gujarat* (London, 1886).

La *Bibliothèque orientale* de **D'Herbelot** est le premier en date des recueils biographiques. Consacré surtout à l'Inde, *The Oriental Biographical Dictionary* de **Thomas William Beale** (Calcutta, 1881), est utile à consulter. La *Rulers of India Series* d'Oxford contient de remarquables monographies de MM. **Stanley Lane Poole** et **Malleson**. Il nous suffira de nommer *l'Encyclopédie de l'Islam* dont, nous avons lieu de l'espérer, la publication sera achevée prochainement.

Nous aurons plusieurs fois l'occasion de parler des voyageurs européens : on en trouvera l'énumération complète dans les *European Travellers in India during the* 15 *th,* 16 *th and* 17 *th centuries* de M. **Oaten** (London, 1909).

Sur les questions économiques, nous avons le livre de M. **Edward Thomas**, *The Revenue Ressources of the Mughal Empire in India, from A. D.* 1593 *to A. D.* 1707.

Il sera question des recherches de **Sarkar** à propos du règne d'Aurangzèb.

L'histoire militaire est représentée par *Das Heer und Kriegswesens des Grossmoghuls* de M. P. **Horn** (Leyden, 1894); *The Army of the Indian Moghuls* de M. W. **Irvine** (London, 1903, avec une bibliographie complète); *History of the French in India* du colonel **Malleson** (traduite en français par Mme **S. Le Page**, Paris, 1874), et, du même, *Decisive Battles of India* (London, 1883).

Pour l'histoire littéraire, on se reportera aux tomes III et IV de la *Persian Literature* de M. **E. G. Browne**, et à la deuxième édition de l'*Histoire de la littérature hindoustanie et hindouie* de **Garcin de Tassy**.

Pour l'histoire de l'art, nous rappellerons le *Manuel* de MM. **Saladin** et **Migeon**, les *Calligraphes et Miniaturistes* de M. **Cl. Huart**, ajoutant à ces titres ceux de l'*Indian Art at Delhi* de Sir **George Watt** (Calcutta, 1903) et des *Gardens of the Great Moghuls* de M. **C. M. Villiers Stuart**. Nous renverrons, pour la numismatique, au *Manual of Musulman Numismatics* de M. **O. Codrington** (London, 1904) : il donne une bibliographie détaillée et on en trouvera une autre dans l'*Imperial Gazetteer* (I, chap. IV).

II

L'Inde au début du xvie siècle

D'une manière générale, la situation de l'Inde était des plus difficiles dans les premières années du xvie siècle. La domination musulmane y était en pleine décadence. Les derniers souverains Lôdîs étaient en lutte

avec leurs grands vassaux : on sait que ce fut la révolte de l'un d'eux, Daulat Khan, gouverneur de Lahore, et l'intervention de Bâber, qui mirent fin à la dynastie. Deux grandes provinces, le Bihâr et Jaunpûr, supportaient mal leur autorité; le Bengale formait un royaume musulman indépendant, gouverné par ʿAlâ ad-Dîn Khildjî d'abord, par Nosrat Châh ensuite; le Gujarât, où régnait nominalement Mouzaffar Châh, en lutte avec le Râna de Mêwar, était en réalité aux mains des Radjpoutes, que l'on retrouvait à Ajmîr entièrement indépendants. Dans le Dekkan Mahmoûd II, le dernier sultan Bahmanî, était aux prises avec d'anciens sujets révoltés qui avaient fondé les royaumes musulmans d'Elichpur (1484), Bijâpûr (1489), Ahmednagar (1490), Bidar (1498) et Golconde (1518). Au sud le grand royaume hindou de Bijainagar avait aussi des voisins à combattre : les rajas de Calicut, Tanjore et Travancore (1), par exemple. Le plus redoutable de ces voisins était, selon Bâber, Rânâsanka, ou mieux Râna Sanga : simple raja de Chîtôr à ses débuts, il s'était bientôt formé un vaste empire, et gouvernait le Dekkan, sinon en droit, du moins en fait.

III

Baber et la conquête de l'Inde (2).

(1519-1530)

Renonçant, après des tentatives malheureuses, à ses visées sur Samarkand, Bâber songea à la conquête de

(1) Keene, *History of India*, 2nd edition, I, 74.

(2) Nous avons peu d'ouvrages contemporains de la conquête mongole et du règne de Bâber. Les Mémoires de ce dernier sont le plus important ; on a vu qu'il était parfois utile de le compléter ou de le contrôler par le *Tarîkh-i Rachîdî*. Les *Tabakât-i Bâberî* de

l'Inde. La situation troublée de ce pays, l'impopularité du sultan de Delhi, Ibrâhîm Lôdî, qui, à peine monté sur le trône, s'était aliéné les chefs afghans, par ses actes inconsidérés d'abord, par sa tyrannie et sa cruauté ensuite, les sollicitations dont il était l'objet de la part de plusieurs de ces chefs, révoltés contre leur maître, le décidèrent à intervenir.

Une première expédition avait eu lieu au début de 925 (1519), fort peu de temps après l'avènement de Ibrâhîm Lôdî. Ayant pris le fort de Bajaur, Bâber, passant le Sind, était allé faire une razzia dans les régions voisines, et il occupa les districts de Bhîra, Khôchâb, Tchîrâb et Tchîryoût (1), y percevant le tribut et faisant reconnaître son autorité. Au retour, Bâber traversa le pays des Gakes, partagé alors entre deux factions, et s'empara de Parhâla après un combat acharné, recevant la soumission des pays voisins.

Mais Bâber n'avait pas de forces suffisantes pour garder ses conquêtes. Un mois après son départ, les districts dont il s'était emparé, au nom de la famille de Timour, faisaient retour à leurs anciens maîtres. Ce fut

---

Cheikh Zaïn, secrétaire de Bâber, sont la paraphrase, et non la traduction, des Mémoires de son maître (**Elliot**, IV, 288-292). **Ibrâhîm Ibn Harîrî** a composé, sous le titre de *Tarîkh-i Ibrâhimî* ou *Tarîkh-i Houmâyoûn*, une histoire de l'Inde jusqu'à la conquête mongole et de Timour et de ses successeurs jusqu'en 951 (1544-1545); cf. **Elliot,** IV, 213-217. Les autres historiens orientaux, tels que **Ferishta, Aboû'l-Fazl, Badâônî**, sont bien portérieurs à Bâber.

Bien qu'il date de plus de soixante-dix ans, le meilleur ouvrage européen est celui de **William Erskine**, *History of India under the first Sovereings of the House of Taimur*, London, 1854 : des deux volumes qui le composent, le premier est consacré à Bâber (cf. **Browne**, note 5 de la p. 392). Une bonne biographie, due à **M. Stanley Lane Poole**, a paru dans la *Rulers of India Series* (Oxford, 1899). **M**[me] **A.-S. Beveridge** et **M. H. Beveridge**, pp. 850-851. A consulter le *Journal of the Royal Asiatic Society*, de nombreuses études sur Bâber et ses mémoires; on en trouvera la liste dans le tome II de la traduction anglaise de **M**[me] **Beveridge**, pp. 850-851. A consulter encore, le compte rendu fait par **Defrémery**, dans le *Journal des Savants*, année 1873, pp. 365-384, de la traduction de **Pavet de Courteille**, et le travail de **F. Teufel**, *Bâbur und Abû'l-Fazl*, inséré dans la *Zeitschrift* de la Société orientale allemande, année 1883, XXXVII, 141-187.

(1) Voir, pour ces noms, la trad. anglaise des Mémoires de **Bâber**, note de la p. 380.

sans doute pour les réclamer qu'il envoya un ambassadeur, Mollâ Murchid, à Delhi; mais le gouverneur de Lahore, Daulat Khan, après avoir retenu cinq mois Mollâ Murchîd, ne lui permit pas de continuer sa route.

Les historiens ne sont pas d'accord sur la seconde expédition de Bâber, qui eut lieu la même année. Ferishta prétend qu'elle n'avait d'autre objet que de châtier la tribu afghane des Yoûsoufzaïs; le Sind n'aurait pas été traversé (1). Pénétrant dans l'Inde une troisième fois, en 926 (1520), Bâber aurait rétabli son autorité dans la région de Bhîra, occupé Siâlkôt qui, en se soumettant, évita le pillage, et, pour se venger de la résistance rencontrée à Sayyidpûr, aurait fait massacrer la garnison et réduit les habitants en esclavage.

Ces opérations avaient duré près de deux ans. Rappelé dans son royaume de Kâboul par une agression des chefs de Kandahâr, Bâber, sans renoncer à ses projets sur l'Inde, consacra tous ses efforts à réduire les Afghans et à ramener la prospérité dans ses états. Ayant atteint ce but, il répondit aux appels que lui adressaient Daulat Khan, gouverneur du Pendjâb, révolté contre Ibrâhîm Lôdî, et ᶜAlâ ad-Dîn, connu sous le nom de ᶜAlim Khan, oncle et rival de ce même Ibrâhîm. En 930 (1524), il entrait dans l'Inde pour la quatrième fois, battait Behâr Khan, le général envoyé contre Daulat Khan, qui était pillée, et partageait le Pendjâb entre ses alliés et ses généraux. Daulat Khan, qui était venu le rejoindre, eut la promesse d'avoir l'autorité suprême sur toute la province; ses fils Dilâver Khân et Ghâzî Khan reçurent aussi des apanages; ᶜAlâ ad-Dîn eut Dibalpûr, et conserva l'espoir de monter sur le trône. Mais bientôt Daulat Khan, que Bâber traite de vieillard grossier et stupide, se déclarait pour ᶜAlâ ad-Dîn, et tentait, avec lui, de reprendre Lahore : leur échec fut complet,

(1) Cf. Erskine. I, 416.

Chargeant son fils Kâmrân de gouverner, en son absence, Kâboul et Balkh, Bâber partit une cinquième fois pour l'Inde, le 1er safar 932 (17 novembre 1525). Son fils aîné Houmâyoûn, les contingents du Badakhchân, de Ghazna et de Lahore, le rejoignirent en cours de route. Le fort de Milwat capitula le 20 rabî 'Ier 932 (4 janvier 1526) : Bâber reprocha énergiquement son ingratitude à Daulat Khan, qui s'y était réfugié, et mourut peu après. De ses deux fils, l'un, Ghâzî Khan, trouva un refuge dans les montagnes; l'autre, Dilâver Khan, fit sa soumission avec 'Alâ ed-Dîn (1); tous les deux reçurent le meilleur accueil de Bâber dont l'armée, renforcée par les troupes que lui amenaient les chefs afghans révoltés contre Ibrâhîm Lôdî, se préparait à prendre l'offensive. Houmâyoûn, alors à ses débuts, mit en déroute un des généraux d'Ibrâhîm Lôdî, Hamîd Khan, et s'empara d'une place forte, Hisâr Fîrôza.

Le 9 radjab 932 (29 avril 1526) fut livrée, à Pânipât, la bataille qui décida du sort de l'Inde. L'armée de Ibrâhîm Lôdî était de beaucoup la plus nombreuse : on a prétendu qu'elle comprenait 100.000 hommes, avec 1.000 éléphants, alors que Bâber n'avait pas plus de 13.000 soldats; mais elle était loin de valoir celle de l'adversaire, composée de vétérans braves et expérimentés, commandés par des chefs habiles. Ibrâhîm Lôdî ignorait tout de la tactique, dans laquelle Bâber était passé maître; il n'avait fait aucun préparatif, et manquait de la prudence la plus élémentaire. Bâber, lui, n'avait rien laissé au hasard. Son artillerie, ses couleuvrines, ses corps d'arquebusiers lui assuraient d'ailleurs la supériorité sur un ennemi nombreux et brave, mais mal armé, mal préparé, mal commandé, qui résista avec achar-

(1) N'obtenant pas de Bâber ce qu'il en attendait, 'Alâ ad-Dîn s'échappa et, après un voyage mouvementé, alla se réfugier à la cour de Bahâdour Châh, roi du Gujarât. Cf. **Erskine**, I, 431.

nement, mais subit une défaite totale. Ibrâhîm Lôdî fut tué, les troupes composant sa garde anéanties, et son armée, renforcée des contingents amenés par le raja de Gwalior, Bikramâjît, laissa 15.000 morts sur le terrain.

Aussitôt après la bataille, deux détachements furent envoyés l'un à Delhi, l'autre, sous le commandement de Houmâyoûn, à Agra, avec mission de rassurer les habitants et d'empêcher le pillage. Le 15 radjab (27 avril), Bâber faisait son entrée dans la première de ces villes; quelques jours plus tard il était à Agra. Houmâyoûn l'y avait précédé, et y avait trouvé les enfants de Bikramâjît qui, traités humainement par lui, voulurent témoigner leur reconnaissance en lui offrant des bijoux et des pierres de grand prix, parmi lesquels se trouvait un diamant pesant huit *miskâl;* « son prix équivalait à la dépense d'un jour du monde entier. » C'était le célèbre *Koh-i Noor;* Houmâyoûn l'offrit à Bâber, qui lui en laissa la propriété, et se montra généreux, tant envers les siens qu'avec les vaincus. Il assura une existence opulente à la mère de Ibrâhîm Lôdî et aux princes déchus, fit grâce à quelques traîtres, et accorda, sur le butin, de riches gratifications à sa famille, à ses généraux, à tous ceux qui l'avaient accompagné dans cette expédition à un titre quelconque.

Mais la conquête de Bâber était précaire. Les habitants, qui refusaient de reconnaître son autorité, prenaient la fuite ou se retranchaient pour lui résister; poussés par la noblesse afghane et les princes locaux, ils organisaient la résistance et le brigandage sur tous les points. Les communications et le ravitaillement devenaient très difficiles; éprouvées d'ailleurs par le rude climat de l'Inde, les troupes de Bâber voulaient partir. Quelques mots bien sentis de leur chef, faisant appel à leur amour-propre et leur rappelant leur devoir, les ramenèrent à d'autres idées. Seul un chef important, Khodja Kelân, ami intime de Bâber, fut renvoyé à Kâ-

boul, chargé de faire parvenir à destination les présents de Bâber, qui lui donna d'importants apanages.

S'étant concilié, par des démarches amicales et par des présents, plusieurs chefs indifférents ou hostiles, et notamment les émirs qui s'étaient soustraits à l'autorité de Ibrâhîm Lôdî, Bâber put songer à prendre l'offensive contre ses ennemis. Rânâ Sanga, qui lui avait promis son concours contre Ibrâhîm Lôdî, non seulement n'avait pas tenu parole, mais encore venait de s'emparer d'une place forte, Kandâr, dont le possesseur avait accepté l'autorité de Bâber. Dans le Pourâb deux chefs afghans, Nâsir Khan Louhâri et Ma'roûf Fermoûlî, disposant d'une armée de cinquante mille hommes, avaient pris Kanauj et continuaient leur avance; Nizâm Khan, à Biâna, et Mohammed Zeïtoûn, à Dulpûr, étaient nettement hostiles. Dans le Gujarât, où Bahâdour Châh venait de monter sur le trône, la situation n'était pas moins troublée. Ayant tenu conseil avec ses généraux, Bâber décida d'attaquer ceux de ses ennemis dont la menace était la plus immédiate; on remettrait à plus tard les opérations contre Rânâ Sanga.

Bâber devait diriger lui-même les opérations. Sur les instances de Houmâyoûn, lui représentant que le pâdichâh ne devait pas prendre lui-même cette peine, il resta à Agra, où il fit faire de grands travaux d'embellissement et d'utilité publique. A l'approche de Hoûmayoûn, les rebelles se dispersèrent, et leurs chefs firent leur soumission. Vers la même époque, les Uzbeks attaquaient la Perse. Maîtres de Merv et de Sarakhs, ils se portaient sur Mechhed, qui ne put résister, et sur Toûs, qui capitula au bout de huit mois : une fois dans la ville, le vainqueur ne tint aucun compte de ses engagements.

Dans les premiers jours de 933 (1526-1527), Bâber, qui venait d'apprendre la naissance de son fils Fâroûk, voulut en finir avec Biâna. Il décrit, dans ses Mémoi-

res (1), la fabrication d'un énorme canon destiné à réduire cette place qui, d'ailleurs, résista peu, car, des deux chefs qui y commandaient, l'un, ʿAlim Khan, fut fait prisonnier, et l'autre, Nizâm Khan, jugeant la résistance inutile, alla, comme les révoltés de Pourâb, rendre hommage à Bâber. Tous reçurent bon accueil, et des apanages leur furent donnés, ainsi qu'à Tatar Khan, qui commandait dans Gwalior, et avait dû capituler. Rappelant auprès de lui Houmâyoûn, Bâber se prépara à la lutte contre Rânâ Sanga.

Il faillit périr au milieu de ses préparatifs. La mère d'Ibrâhîm Lôdî tenta de le faire empoisonner, et ce fut à grand'peine qu'il échappa à la mort. Ses Mémoires (2), dans lesquels cet événement est raconté en détail, nous apprennent le châtiment des coupables : un officier dégustateur, qui était Hindou, comme ses complices, fut coupé en pièces; un cuisinier écorché vif, et deux femmes qui les avaient aidés furent, l'une foulée aux pieds d'un éléphant, l'autre, tuée à coups de fusil. La mère d'Ibrâhîm Lôdî fut dépouillée de tous ses biens, et son petit-fils exilé. Revenu à des idées austères, Bâber, renonçant au vin, fit briser et distribuer aux pauvres les ustensiles d'or qui servaient à ses parties de débauche.

Rânâ Sanga, que Bâber allait combattre, était un adversaire redoutable, dont le caractère et l'existence présentaient une certaine analogie avec les siens. Comme lui, il avait été élevé à l'école du malheur (3). Sa famille, la plus considérée parmi les Radjepoutes, leur avait de tout temps fourni des chefs; mais il n'était, à ses débuts, que le souverain du petit état de Chîtôr : ce ne fut qu'après de longues luttes, dont il revint borgne, manchot et boîteux, ayant reçu, dit-on, quatre-vingt

---

(1) Trad. **Pavet de Courteille**, II, 253; trad. **Beveridge**, II, 537.
(2) Trad. **Pavet de Courteille**, II, 259-264; trad. **Beveridge**, II, 541-543.
(3) Cf. **Erskine**, I, 460-484.

blessures, qu'il parvint à se constituer un puissant empire comprenant avec les provinces de Bhîlsa, Sarangpûr, Chândèri et Ranthambôr, les domaines d'une dizaine de princes vassaux. Il était d'ailleurs un adversaire chevaleresque, traitant dignement les vaincus, et à qui Bâber rend hommage.

La bataille décisive se livra aux alentours de Kanwa, dans la région de Biâna, le 13 djoumâdhâ II 933 (16 mars 1527) : on trouve dans les Mémoires de Bâber (1) le texte de la proclamation qu'il fit rédiger par Cheikh Zeïn à la suite de cette bataille. Encouragés par plusieurs succès, sachant les troupes ennemies découragées, les Radjepoutes prirent les devants. Bâber, qui avait su relever le moral de son armée, temporisa, et n'engagea l'action décisive qu'au moment propice. Son habile tactique, l'emploi judicieux des fusiliers et de l'artillerie, un système de défense bien compris, eurent raison de la fougue et du nombre de ses adversaires qui, décimés, prirent la fuite, ayant perdu un grand nombre de leurs chefs, ainsi que Hasan Khan, le prince de Mewât qui, attaqué par Bâber, avait fait cause commune avec eux. Faisant poursuivre les fuyards, Bâber se porta sur Biâna, où il tint conseil. On décida, en raison de la chaleur excessive et du manque d'eau, de ne pas tenter de nouvelles expéditions. Passant par Alwar et Pîrûzpûr, Bâber, après avoir autorisé ses troupes du Badakhchân à rentrer dans leur pays, revint à Agra, y fit reconnaître son autorité et partager, entre ses officiers, les pays conquis. Après son triomphe, il avait pris le titre de *Ghâzi* « victorieux dans la guerre sainte ». Son adversaire, Rânâ Sanga, avait réussi à lui échap-

---

(1) Trad. **Pavet de Courteille**, II, 287-308; trad. **Beveridge**, II, 559-574.

per. Il mourut l'année suivante, dans des circonstances assez mal connues (1).

Menacé à l'est par les Afghans, à l'ouest par une puissante coalition hindoue, Bâber, reprenant ses opérations militaires, alla attaquer le royaume de Chândêrî. Quittant Agra le 14 rabî^c Ier 934 (9 décembre 1527), après avoir pris des mesures contre des chefs douteux ou hostiles, il parvint à Chândêrî le 27 rabî^c II 934 (20 janvier 1528).

D'abord soumis à l'autorité des sultans de Mâlwâ, le royaume de Chândêrî avait, au cours des guerres civiles, gagné son indépendance. Son chef, Medîni Rao, était un personnage important : Mahmoûd Khilji, le souverain régnant de Mâlwâ, lui devait son trône; après lui avoir abandonné l'autorité, d'une manière à peu près complète, il alla se réfugier auprès de Mouzaffar Châh, le souverain du Gujarât, qui, avec une armée, vint lui rendre le pouvoir perdu. La discorde était survenue alors en Chândêrî : les Musulmans n'admettaient pas d'autre chef que Mahmoûd Khilji, alors que les Hindous, appelant à leur aide Rânâ Sanga, ne voulaient reconnaître que Medîni Rao. Assiégé par Bâber, qui lui offrit un autre gouvernement en échange de Chândêrî, Medîni Rao refusa de se rendre. Bombardée, la place fut prise d'assaut, malgré la défense héroïque des Radjepoutes, qui se suicidèrent plutôt que de se rendre. Bâber aurait voulu continuer la lutte contre les Hindous; mais de graves échecs subis par ses troupes de l'est ne le lui permirent pas.

Bâber fit ensuite une expédition dans l'est. Ayant passé le Gange à Kanauj, il battit deux chefs afghans restés fidèles à la dynastie Lôdî, Bîban et Bayézîd, s'empara de Lucknow le 29 djoumâdhâ II 934 (21 mars 1528) et rentra à Agra, pour aller un peu plus tard à Dulpûr, Sikrî et Gwalior : dans ce dernier lieu il reçut la sou-

(1) Cf. **Erskine**, I, 474 et 484.

mission du second fils de Rânâ Sanga, Bikramâjît, qui, aidé par sa mère Padmawati, disputait le trône à son frère aîné Ratansî : il lui laissa l'espoir de succéder un jour à son père. Avec ses libéralités, Bâber avait épuisé les trésors conquis; il dut établir de nouvelles taxes, et réduire de 30 % les pensions.

Profitant des embarras qui suivirent la mort de Châh Ismâ'îl, les Uzbeks, sous le commandement de 'Obeïd Khan, neveu de Koutchoum Khan et véritable chef de la nation, avaient envahi le Khorassan et, poursuivant leur marche, s'étaient emparés d'Asterâbâd et de toute sa région. Ils assiégeaient Hérat, et cette ville, en proie à la famine, allait succomber, quand les assaillants apprirent que leur armée venait de subir un désastre; ils durent aussitôt lever le blocus. Châh Tahmâsp, arrivant avec 40.000 Persans ayant fait la guerre aux Ottomans, avait, le 10 moharram 935 (26 septembre 1528), défait totalement à Djâm, entre Mechhed et Hérat, l'armée uzbèke commandée par Revich Bahâdour Khan, le nouveau gouverneur d'Asterâbâd. Presque tous ses chefs avaient succombé dans une lutte où la fermeté persane et une puissante artillerie avaient eu raison d'une tactique souvent heureuse pour les Uzbeks. A cette nouvelle, Bâber revint à ses projets sur Samarkand : en attendant de prendre lui-même la direction des opérations, il ordonna à Houmâyoûn de marcher sur Samarkand avec 40 ou 50.000 hommes. Mais les Uzbeks, s'étant ressaisis, arrêtèrent son avance, et ni les affaires de l'Inde, ni une santé de jour en jour plus mauvaise, n'auraient d'ailleurs permis à Bâber de faire une diversion.

Dans les provinces de l'Est, la situation paraissait favorable; le Bengale ne montrait aucune vélléité d'agression. Bâber préparait une expédition dans l'ouest, quand les Béloutches envahirent ses états. D'autre part, Mahmoûd Lôdî, le frère de Sultan Ibrâhîm, déjà reconnu

comme souverain par les Afghans de l'ouest, venait de l'être également par ceux de l'est, et avait pris possession du Bihâr. Le 3 djoumâdha Ier 935 (14 janvier 1529), Bâber partait attaquer Mahmoûd Lôdî, dont l'influence augmentait de jour en jour, mais qui allait avoir des rivaux à combattre dans l'est, où Djelâl ed-Dîn Charkî, descendant des anciens rois du pays, et Djelâl ed-Dîn Behâr Khan Lôhânî, fils et petit-fils de rebelles à la dynastie Lôdî, lui disputaient le trône, aidés, le premier par Bâber, son suzerain, le second, par une partie de la noblesse afghane. Mahmoûd Lôdî ne voulut pas, dans de telles conditions, poursuivre la lutte. Il se retira à l'approche de Bâber; ses rivaux, de nombreux chefs afghans et Chêr Châh Soûr, le futur sultan de Delhi, reconnurent l'autorité du conquérant de l'Inde, qui alla occuper le Bihâr.

Au cours de ces événements Nosrat Châh, le souverain du Bengale, qui campait, avec son armée, sur l'autre rive du Gange, avait conservé une attitude équivoque. Des pourparlers s'engagèrent, et il donna l'assurance qu'il garderait la neutralité. Bâber, croyant qu'en dépit de ses déclarations il méditait une attaque, voulut prendre les devants, et, passant le Gange, lui livra bataille le 27 chacbân 935 (6 mai 1529); vainqueur une fois de plus, il fit la paix avec le Bengale, et reçut de nouvelles soumissions de chefs afghans. Au retour, il s'empara de Lucknow, et, après avoir poursuivi les derniers Afghans rebelles, il revint à Agra le 17 chawwâl (24 juin).

L'expédition du Bengale est la dernière dont on trouve le récit dans les mémoires de Bâber. Inachevé ou incomplet, cet ouvrage ne mentionne, de tous les faits survenus pendant les quinze derniers mois de la vie de l'auteur, que la tentative de révolte du gouverneur de Gwalior, Rahîmdâd : celui-ci, se rendant aux conseils

du saint Cheikh Mohammed Ghaus, renonça bientôt à ses projets (1).

La santé de Bâber déclinait de jour en jour, et faisait prévoir sa fin prochaine. Houmâyoûn, depuis neuf ans gouverneur du Badakhchân, quitta son poste pour aller rejoindre son père. Fut-il appelé par lui ? Ou bien voulait-il préparer son avènement, sachant que le trône lui serait disputé ? La plupart des historiens regardent la seconde hypothèse comme vraie. Les habitants du Badakhchân, craignant les agressions des Uzbeks, cherchèrent à retenir Houmâyoûn, qui allégua des ordres de Bâber. Après son départ, ils réclamèrent la protection de Sa'îd Khan, sultan de Kachghar, dont les ancêtres avaient régné sur leur pays. Sa'îd Khan arriva et assiégea dans Kil'a-Zafar le nouveau gouverneur, Hindâl, frère cadet de Houmâyoûn; mais, abandonné par des chefs dont le concours était nécessaire, et la mauvaise saison gênant les opérations du siège, il conclut la paix et se retira.

Bâber, fort contrarié, envoya son premier ministre, Mîr 'Alî Khalîfa, faire une enquête en Badakhchân. Mîr 'Alî Khalîfa donna raison à Houmâyoûn qui, invité à reprendre son gouvernement, refusa. Bâber désigna alors comme gouverneur un de ses parents, Mîrzâ Soleïmân, dont la mère, disait-on, descendait d'Alexandre le Grand, et Hindâl fut rappelé.

Arrivé à Agra, Houmâyoûn, aidé par sa mère et par le premier ministre se concilia les bonnes grâces de son père, très déprimé par la perte de son jeune fils Alwar, et dont l'état s'aggravait de jour en jour.

Nommé gouverneur de Sunbul, Houmâyoûn, au bout de six mois, tomba gravement malade. Son père le fit venir à Agra, pour qu'il y reçût les soins exigés par son état. Aucune amélioration ne s'étant produite, Bâber.

(1) Cf. Erskine, I, 507.

suivant les conseils d'un saint personnage, Mîr Aboû'l-Kâsim, qui l'engageait à faire le sacrifice d'une chose de grand prix pour obtenir la guérison de son fils, offrit sa propre vie pour celle de Houmâyoûn. « Aussitôt, dit-il (1), j'entrai dans la chambre où il se tenait, et je tournais trois fois autour de lui, en commençant par la tête et en disant : « J'assume sur moi tout ce que tu souffres. Au même instant je me sentis tout alourdi, tandis que lui se trouvait léger et dispos. Il se leva en pleine santé, et moi je m'affaissai, accablé de malaise... »

Bâber avait désigné Houmâyoûn pour lui succéder. Son premier ministre, Khodja Khalîfa, voulant éloigner du trône les fils de l'empereur, intriguait en faveur d'un neveu de Bâber, Mehdî Khodja, jeune homme plein d'arrogance et de légèreté que rien ne désignait pour le gouvernement (2). Le 5 djoumâdhâ Ier 937 (26 décembre 1530), Bâber, sentant la mort venir, convoqua dans son palais de Tchârbâgh, près d'Agra, ses ministres et ses grands dignitaires, et, après avoir adressé à tous ses dernières recommandations, fit proclamer empereur Houmâyoûn. Il expira peu après. Son corps, enseveli sur la rive gauche de la Jumna, dans le jardin de Noûr Afchân (aujourd'hui Râmbâgh), fut six mois plus tard, suivant son désir, transporté à Kâboul, où l'empereur Châhdjahân lui fit construire, en 1646, un magnifique mausolée.

Né le 6 moharram 888 (14 février 1483), Bâber vécut donc près de quarante-huit ans, et en régna trente-huit, dont près de cinq dans l'Inde. Ses débauches, son ivrognerie surtout, abrégèrent sa vie. Comme son ancêtre Timour, Bâber réunissait de grandes qualités et de grands défauts. Ses plaisirs ne lui firent pas oublier les intérêts de l'Etat. Souvent cruel, il donna souvent aussi

(1) *Mémoires*, trad. **Pavet de Courteille**, II, 460; trad. **Beveridge**, II,
(2) **Erskine**, I, 515-516.

des preuves d'humanité. Aimable, généreux et franc, il joignait, à une grande bravoure, de l'initiative et de l'esprit de suite, et tenait compte de l'expérience. Il fut à la fois grand général et habile administrateur. Lettré et artiste, il fut un écrivain de valeur, et nous avons vu quel souci il avait, au milieu de toutes les difficultés de la conquête, d'embellir son nouveau domaine, sur lequel il a porté des jugements contradictoires, mais le plus souvent défavorables (1). Tantôt il voit dans l'Inde un pays plein de charme, dont il énumère avec complaisance les richesses; tantôt il lui reproche son aspect uniforme, ses jardins sans murs, ses terres ravinées par les eaux, l'épaisseur de sa brousse, excellent refuge pour les révoltés, et l'absence d'eaux courantes autres que les rivières. Il est surtout sévère pour les Indiens, gens instables, toujours prêts à abandonner leurs résidences, villes ou villages, pour en former d'autres, se nourrissant de mets répugnants, habitant des maisons construites sans goût, allant nus ou presque nus. A l'en croire, ses nouveaux sujets étaient laids, désagréables, inintelligents, de mauvais rapports, inhabiles dans tous les travaux et sans aptitudes pour les arts.

De taille moyenne, Bâber était d'une vigueur exceptionnelle. Excellent archer, maniant l'épée avec une habileté remarquable, il s'adonnait aux sports les plus variés.

Bâber eut quatre fils : Mohammed Houmâyoûn Mîrzâ, son successeur, né le 4 dhoû'l-ka'da 913 (5 avril 1508); Kâmrân Mîrzâ; Hindâl Mîrzâ, né en safar 925 (février 1525) et 'Askerî Mîrzâ. Celles de ses filles dont on a conservé les noms étaient 'Aïchè Sultâne Begum; Ma'soûmè Sultâne Begum; Gulbadan Begum, Gulreng Be-

(1) Voir, dans la partie des Mémoires consacrée à l'année 935 (1525-1526), la description générale de l'Inde.

gum, Gultchèhrè Begum et Cheher Bânoû Begum. L'empereur Akbar épousa Gulreng Begum, dont les sœurs furent mariées, soit à de grands dignitaires de la cour, soit à des princes mongols ou uzbeks.

IV

Houmayoun (1)

(1530-1556)

Nâsir ad-Dîn Houmâyoûn Pâdichâh, surnommé Djahânbânî « Maître du Monde » et, après sa mort, Djennetâchyânî « Qui a son nid dans le ciel », était le fils aîné de Bâber. Né à Kâboul le 4 dhoû'l-kaᶜda 913 (6 mars 1508), il se rattachait par sa mère Maham Begum, à Hoseïn et au khalife ᶜAlî. Poète estimé, savant mathématicien, il avait pour l'astronomie, qu'il confondait d'ailleurs avec l'astrologie, une passion telle, qu'il avait

(1) Houmâyoûn a laissé des Mémoires, *Tazkirat ou'l-Wâki 'ât'* rédigés par son secrétaire **Djauhar**, et traduits en anglais par **Stewart** en 1832. Simple, naïf, parfois même trivial, mais plein de sincérité, cet ouvrage rapporte les moindres faits (cf. **Elliot**, V, 136-149). Les Mémoires de **Bâber** sont importants à consulter, de même que le *Tarîkh-i Rachîdî*, qui ne donne sur l'Inde que des renseignements fragmentaires, mais montre d'une manière vivante les défauts de la première partie du règne : **Erskine** en a largement tiré parti (*op. cit.*, V, 116-126). Le *Tarîkh-i Ibrâhîmî*, le *Loubbout-Tawârîkh*, donnent des témoignages contemporains, ainsi que le *Houmâyoûn-nâma* de **Khondémîr**, écrit en 940 (1534) (*op. cit.*, V, 116-126). Les Mémoires écrits plus tard par la princesse **Gulbadan Begum**, et qui portent le même titre que ce dernier ouvrage, **Ferishta**, **Aboû'l-Fazl**, **Badâôni** et la relation de voyage de l'amiral ottoman **Sidi'Ali Reïs**, traduite par **Vámbéry** (London, 1899), complètent nos données sur ce règne.
Le tome II d'**Erskine** est consacré en entier à **Houmâyoûn**, dont on trouvera une bonne biographie, due à M. **Stanley Lane Poole**, dans la *Rulers of India Series*.

dans son palais sept salles de réception placées sous l'invocation des sept planètes : chaque visiteur était reçu dans la salle dont la planète correspondait à ses occupations ou à ses titres. La solide instruction qu'il avait reçue, son caractère aimable, des succès militaires tels que la conquête du Gujarât, faisaient bien augurer de son règne. Mais les espoirs que l'on fondait sur lui se trouvèrent déçus. Il se montra léger, fantasque, préoccupé avant tout de ses plaisirs, et s'adonna à l'opium. Il n'eut pas assez d'énergie pour contenir ses frères, ni pour se contenir lui-même; jamais, sans l'appui de son général Baïram Khan et de Châh Tahmâsp, il n'aurait pu reprendre l'empire que lui avait ravi Chêr Châh, le sultan de Delhi (1).

Proclamé empereur trois jours après la mort de Bâber, le 9 djoumâdhâ I[er] 937 (29 décembre 1530), Houmâyoûn eut de la peine à faire reconnaître son autorité. En théorie, le fils aîné du souverain devait régner; dans la pratique, il devait disputer le pouvoir à ses frères et à ses autres parents, qui, désireux de le supplanter, se préparaient depuis longtemps à une lutte que, grâce à leurs richesses, ils pouvaient soutenir. Houmâyoûn avait trois rivaux puissants : Seyyid Mehdî Khodja, déjà nommé; Mohammed Zemân Mîrzâ, déjà nommé, petit-fils de Sultân Hoseïn Baykara et gendre de Bâber, et Mohammed Sultân Mîrzâ, autre Timouride apparenté aux souverains du Khorassan. Les conditions étaient peu favorables : Bâber n'avait pu achever la conquête de l'Inde; les populations supportaient mal leurs nouveaux maîtres : Afghans et Radjepoutes, bien que vaincus, restaient redoutables, et pouvaient compter sur l'appui effectif, ou tout au moins sur la sympathie des souverains indépendants.

Houmâyoûn, qui ne pouvait guère compter sur son

(1) Cf. H. Beveridge, *Encyclopédie de l'Islam*, II, 355-356.

armée, composée de mercenaires de tous les pays, parlant les langues les plus diverses, et commandés par des chefs rivaux, voulut se concilier les esprits. Il accorda à ses frères d'immenses apanages, distribua aux grands dignitaires des titres, des fonctions ou des domaines. Mais Kâmrân, non satisfait, voulut étendre son territoire. Il s'empara de Lahore, et alla occuper le Pendjâb, tout en protestant de son attachement pour son frère. Houmâyoûn, dont la situation était difficile, n'osa entrer en conflit avec Kâmrân; il lui accorda le gouvernement, non seulement du Pendjâb dont il venait de s'emparer, mais encore de Kâboul et de Kandahâr. La paix étant faite avec lui, officiellement du moins, il partit attaquer Kâlinjar, place forte dont la possession avait une grande importance stratégique, et où régnait un souverain favorable aux Afghans. L'expédition se termina avec un traité par lequel le raja de Kâlinjar se reconnaissait tributaire de Houmâyoûn, qui partit attaquer, pour les mêmes raisons, la place de Chunâr dans le Bihâr. Les progrès de Bahâdour Châh, roi du Gujarât, vinrent, une fois de plus, entraver les opérations de Houmâyoûn, qui dut se contenter d'un traité par lequel le souverain de Chunâr, Chêr Khan, reconnaissait son autorité. L'année suivante (939 = 1532), Houmâyoûn recevait, de Bahâdour Châh, une ambassade apportant les déclarations les plus amicales et les pacifiques; il donna, de son côté, les mêmes assurances. Peu après il faisait emprisonner Mohammed Zemân Mîrzâ, qui s'échappait et allait se réfugier dans le Gujarât, et donnait l'ordre, qui ne fut pas exécuté, d'aveugler Mohammed Sultân Mîrzâ et ses fils. Il promit son assistance au souverain de Chîtôr menacée par Bahâdour Châh, et partit soumettre les Afghans du Bihâr; mais les progrès de Bahâdour Châh et d'un prince Lôdî, Tatar Khan, l'empêchèrent de continuer.

Vainqueur dans le Mâlwâ et le Rajputana, Bahâdour

Châh se mit à la tête d'une coalition contre Houmâyoûn. Le sultan afghan 'Alâ ed-Dîn Lôdî, son fils Tatar Khan et Mohammed Zemân Mîrzâ y entrèrent. Sommé par Houmâyoûn d'expulser de ses états ce dernier prince, ainsi que les autres réfugiés qui y avaient trouvé asile, Bahâdour Châh refusa, alléguant les lois de l'hospitalité et les égards dus à des proscrits.

C'était la guerre. Les débuts en furent favorables pour Houmâyoûn qui, après avoir écrasé les troupes coalisées, envahit le Mâlwâ. A Mândsûr il se trouva en présence de l'armée du Gujarât, qui, venant de prendre et de saccager Chîtôr malgré la résistance désespérée des Radjepoutes, était pleine d'ardeur. Plusieurs de ses généraux étaient d'avis de prendre l'offensive; mais Bahâdour Châh se rendit aux conseils de l'Ottoman Roûmi Khan (1), chef de son artillerie avec le Portugais San Iago, dit Ferenguî Khan, et se retrancha solidement, faisant de son camp une place imprenable. Mais le blocus rigoureux qu'établit aussitôt Houmâyoûn y fit régner la famine; hommes et chevaux mouraient de faim, et Bahâdour Châh prit la fuite avec une partie de ses troupes, abandonnant le camp à l'ennemi, qui le pilla. Poursuivi, il fit des offres de paix; pendant les pourparlers, un coup de main tenté par quelques soldats de Houmâyoûn lui fit perdre Mândû, la capitale du Mâlwâ, où il s'était réfugié. Fuyant de nouveau, il alla chercher un nouvel asile dans le fort de Châmpânîr. A la fin de 941 (1535), il avait perdu tout le Mâlwâ, et n'était pas encore au terme de ses épreuves; mais sa revanche, facilitée par les fautes de l'adversaire, était proche.

L'invasion du Gujarât lui fit quitter Châmpânîr pour Diu. Houmâyoûn, dont le camp avait été attaqué de

(1) Dit Khoudâwand Khan. L'armée ottomane, dans laquelle il avait servi, était renommée pour la supériorité de son artillerie, de son artillerie lourde notamment. Il avait sous ses ordres environ 300 canonniers turcs; San Iago commandait près de 80 artilleurs européens, Portugais pour la plupart. Erskine, II, 49-50.

nuit, se vengea en faisant piller Cambaye par ses troupes. Châmpânîr fut prise d'assaut et saccagée, et sa garnison massacrée, au début de safar 943 (20-26 juillet 1536) : seuls le gouverneur Ikhtyâr Khan et sa famille eurent la vie sauve. Le Sind se montrait prêt à aider Houmâyoûn ; Châh Hasan, qui y régnait, vint mettre son armée à la disposition du vainqueur, pendant que Bahâdour Châh négociait avec les Portugais de Diu et envoyait un émissaire, ᶜImâdoul-Moulk, percevoir les impôts dans le Gujarât. ᶜImâdoul-Moulk, profitant des sympathies qu'il rencontrait et de l'indolence de Houmâyoûn, put réunir des forces suffisantes pour l'attaquer ; mais il fut battu. Houmâyoûn, rentré à Mândû, réorganisa l'administration et prit des dispositions pour assurer l'ordre.

Mesures inutiles : le Gujarât était résolu à chasser l'envahisseur. L'autorité de Bahâdour Châh fut reconnue à Surate, Barucha, Cambaye et Patan. Les généraux de Houmâyoûn restaient indécis ; l'un d'eux, Ghazanfar, passa à l'ennemi avec ses troupes. Bahâdour Châh se porta sur Ahmedâbâd, poursuivit l'armée de Houmâyoûn, qui se retirait dans la direction d'Agra, et prit Châmpânîr : en 944 (1536-1537), il était rentré en possession de tout le Gujarât. Obligé de contenir les Afghans qui s'agitaient dans le Bengale et les régions voisines, Houmâyoûn ne put le lui disputer ; il revint à Agra, ayant perdu ses conquêtes, mais soumis les révoltés, grâce à l'activité de son frère Hindâl. Bahâdour Châh, de son côté, poursuivait avec les Portugais de Diu et leur vice-roi Nunho da Cunha des négociations laborieuses ; un jour qu'il devait conférer avec le gouverneur de Diu, Emmanuel de Souza, celui-ci tomba à la mer ; une panique s'ensuivit, et Bahâdour Châh, se croyant trahi, se précipita dans la mer. Jamais son cadavre, ni celui du gouverneur de Diu, ne furent retrouvés (3 ramadân 943, 13 février 1537).

Dans le Khorassan, Uzbeks et Persans étaient aux prises. Chassé de cette province pendant les derniers jours du règne de Bâber, ʿObeïd Khan y revint presqu'aussitôt pour assiéger Hérat, qui fut secourue par Châh Tahmâsp. La tentative de Sâm Mîrzâ, prince persan qui veut se former un royaume avec Hérat et Kandahâr, échoue; une troisième invasion uzbèke est également refoulée par Châh Tahmâsp, qui occupe Kandahâr en 943 (1537) : l'année suivante Kâmrân reprend possession de cette ville.

Chassé du Gujarât et du Mâlwâ, Houmâyoûn se tourna contre le Bengale, où avait pénétré l'Afghan Farîd, plus connu sous le nom de Chêr Khan ou, après son accession au trône, de Chêr Châh. Ses débuts avaient été modestes; mais, malgré des ennemis puissants, il était devenu premier ministre dans le Bihâr, et avait joué un rôle de premier ordre dans les négociations avec Bâber. Allié de Mahmoûd Khan Lôdî dans sa lutte contre Houmâyoûn, il l'avait trahi, et, étendant peu à peu son domaine, il s'était emparé du Bihâr méridional en 942 (1535); deux ans plus tard, il envahissait le Bengale.

La guerre éclate entre Chêr Khân et Houmâyoûn, qui va assiéger Chunâr, dont il s'empare au bout de six mois, et somme son adversaire d'évacuer le Bengale. Malgré plusieurs succès, Chêr Khan se voit forcé d'abandonner le pays à Houmâyoûn qui, plein d'incurie et bientôt aux prises avec ses frères révoltés, Kâmrân et Hindâl, ne pourra le conserver. Proclamé roi sous le nom de Chêr Châh, le nouveau souverain du Bengale reprend en peu de temps tout ce qu'il avait perdu, feint de répondre favorablement aux offres de paix de Houmâyoûn, mais détruit son armée par surprise. Le souverain vaincu vient se réfugier, au début de 946 (juillet 1539), à Agra, où il retrouve Kâmrân. L'approche de l'ennemi l'oblige de se réfugier à Delhi, où il prépare

une nouvelle campagne, qui se termine par un nouveau désastre. Son armée est écrasée à Kanauj le 10 moharram 947 (17 mai 1540), et il reprend la fuite, poursuivi par Chêr Châh, qui entre à Delhi. Réconciliés en présence du danger commun, les trois frères se liguent contre l'envahisseur; mais Kâmrân trahit le pacte, fait connaître à Chêr Châh les intentions de Houmâyoûn, qui médite une expédition au Kachmîr, et part pour Kâboul. La domination afghane se trouve restaurée dans l'Inde, et Houmâyoûn, rejoint par Hindâl, passe dans le Sind en ramadân 917 (janvier 1541).

Châh Hoseïn, qui régnait dans cette contrée, connaissait Houmâyoûn, et avait prévu cette invasion. Il avait donné au gouverneur de l'île fortifiée de Bhakar l'ordre de ravager toute la région à l'approche de l'ennemi, de s'enfermer dans la forteresse de Bhakar et d'y résister jusqu'à la dernière extrémité. Arrivé à Rohrî, Houmâyoûn y installe son camp, où bientôt la disette se fait sentir, et envoie des messagers à Châh Hoseïn, qui fait des réponses dilatoires et engage Houmâyoûn à quitter le Siind. Bhakar, puis Sehwân sont assiégées. Houmâyoûn, par ses concessions, prévient la défection de Hindâl, mais ne peut empêcher celle de Yâdgâr Nâsir Mîrzâ; Châh Hoseïn s'empare de la flotille qui assiége Bhakar, et Houmâyoûn, dont les forces sont désorganisées, est obligé de battre en retraite, attaqué traîtreusement par Yâdgâr. Le raja de Jôdhpûr, Mâldeo, lui avait offert son aide, mais ne cherchait qu'à gagner sa confiance pour le livrer à Chêr Châh; il échoue, ses projets ayant été divulgués. Dans les derniers jours de 948 (mars 1542), Houmâyoûn va chercher un nouveau refuge dans le désert de Mâwâr où naquit, le 5 radjab 949 (15 octobre 1542) le futur empereur Akbar. Yâdgâr Nâsir Mîrzâ, ne pouvant compter sur les promesses faites par Châh Hoseïn, s'enfuit à Kandahâr, par crainte de Houmâyoûn, qui reprend l'of-

fensive et envahit Jûn. Ses alliés hindous l'abandonnent, mais il est rejoint par son habile et fidèle général, Baïram Khan, échappé au désastre de Kanauj. La disette se faisant de nouveau sentir, Houmâyoûn accueille les ouvertures de Châh Hoseïn, qui achète son départ, et, le 7 rabî' II 950 (10 juillet 1543), il se met en route pour le Séistan.

Le voyage fut long et mouvementé. Ses frères, devenus ses ennemis, dominaient l'Afghanistan : Kâmrân à Kâboul, 'Askerî à Gazna, Hindâl à Kandahâr, où il fit venir Akbar, livré par un traître. Tous font des préparatifs hostiles. Obligé de prendre la fuite, arrêté en cours de route par les Béloutches, il entre enfin (950 = 1544) dans le Séistan, où il est reçu avec de grands honneurs. Après avoir séjourné à Hérat et à Mechhed, il arrive à Kazvîn, où Baïram Khan l'avait précédé. Il y reste environ deux mois, au milieu des fêtes et des intrigues de la cour. Châh Tahmâsp, souverain despotique et intolérant, s'efforce de le convertir au Chiisme, fait alliance avec lui et met à sa disposition une armée pour reprendre Kandahâr, qui ferait retour à la Perse. Kâboul et le Badakhchân; il est convenu que l'empereur et sa cour, en matière de religion, se conformeront aux avis du cadi Djihân Kazvînî, le ministre de Châh Tahmâsp.

En 952 (1545), Houmâyoûn pénètre en Afghanistan, s'empare du Guermsîr et de Bîst, investit Kandahâr et envoie à Kâboul, où Kâmrân a fait venir, en otage, Akbar, son général Baïram Khan, chargé de proposer la paix. Kâmrân demeure indécis. Bientôt sa situation devient inquiétante : la plupart de ses chefs l'abandonnent; Kandahâr capitule, et les généraux persans en prennent possession au nom de leur souverain; dans le Badakhchân, Hindâl et Yâdgâr Mîrzâ s'enfuient, et vont rejoindre Houmâyoûn qui, en désaccord avec ses alliés persans, leur enlève Kandahâr, dont il partage le

district entre ses principaux officiers. Partout, les populations se déclarent en sa faveur, et les troupes ennemies font défection. Il marche sur Kâboul, dont il s'empare, et où il retrouve Akbar : Kâmrân, qui s'était d'abord réfugié à Gazna, est parti pour le Sind. Yâdgâr Mîrzâ, après sa soumission, conspire contre Houmâyoûn, qui le fait exécuter et part pour le Badakhchân; bientôt il est maître de toute la région, mais il tombe gravement malade, et le désarroi se met dans son armée, qui le croit perdu.

A cette nouvelle, Kâmrân quitte le Sind, et s'empare par surprise de Gazna et de Kâboul, où il commet nombre de cruautés. Dans les derniers jours de 953 (janvier-février 1547), Houmâyoûn, rétabli, marche contre lui; mais une partie de ses troupes fait défection. Réunissant alors les chefs, il les invite à donner leur avis en toute liberté; on décide d'attaquer Kâboul. L'armée ennemie est battue; une partie des défenses de la ville succombe : Kâmrân, qui vient de se signaler par de nouvelles cruautés, menace d'exposer Akbar au feu des assiégeants; la crainte de représailles l'empêche de le faire, et, la situation devenant intenable, il s'enfuit dans le Badakhchân d'abord, chez les Uzbeks ensuite. Bientôt il revient avec une armée attaquer Houmâyoûn, dont les troupes se révoltent, mais qui, grâce à la fidélité du gouverneur du Badakhchân, reprend l'avantage. Kâmrân renonce à la lutte, et l'empereur, sur le point de rentrer à Kâboul, lui laisse le gouvernement de ses états du Nord (955 = 1548).

En 955 (1548), Houmâyoûn envoya une ambassade en Perse, sans doute dans le but d'apaiser Châh Tahmâsp, à qui il n'avait pas restitué Kandahâr, et en reçut d'autres du khan de Kachghar et de son parent et allié, Mîrzâ Haïder Doughlat. Ce dernier, d'abord allié de Kâmrân, s'était ensuite rallié à lui, et l'avait suivi en exil. Devenu, sous l'autorité nominale de Nâzoûk Châh,

le véritable souverain du Kachmîr, il mettait ses troupes à la disposition de Houmâyoûn, pour lui permettre de reprendre possession de ses états. L'empereur détrôné accepta avec empressement; mais une nouvelle trahison de Kâmrân l'obligea de différer son attaque contre la domination afghane.

Une expédition contre Balkh étant décidée, Kâmrân refuse d'y prendre part, et les Uzbeks arrivent. Prise de panique, l'armée se débande, et Houmâyoûn se réfugie à Kâboul, où il passe l'hiver. Kâmrân tente un coup de main sur le Badakhchân et Kondoûz; il est, à son tour, battu par les Uzbeks, et provoque un soulèvement à Kâboul. Houmâyoûn marche contre lui; il est surpris, blessé et mis en fuite; mais des renforts lui arrivent, Kâmrân, qui avait repris possession de Kâboul, refusant les offres de paix de son adversaire, livre bataille; à son tour, il est battu et mis en fuite. Houmâyoûn rentre à Kâboul en 958 (1551), et y séjourne près d'un an. Il se montre d'une grande sévérité, punit les rebelles, soumet l'Afghanistan, mais continue de se livrer au plaisir. Kâmrân, qui reprend sans cesse la lutte, échoue encore. Le souverain de Delhi, Salîm Châh, dont il va solliciter l'appui, le reçoit mal; la tribu des Gakars le fait prisonnier et le livre à Houmâyoûn, qui ordonne de l'aveugler. Abandonné par ses partisans, il obtint d'aller à la Mecque en passant par le Sind, de manière à ne pas traverser ses anciens états, et mourut cinq ans plus tard, en 964 (1557). Sa femme, Tchitchek Begum, qui s'était montrée pleine de dévouement dans l'adversité, ne lui survécut que quelques mois.

Quelques défections s'étant produites dans ses troupes, Houmâyoûn repassa l'Indus, mit Peshawar en état de défense et rentra à Kâboul. Au début de 960 (1554), n'ayant plus à redouter ses frères, Kâmrân ayant été aveuglé et les autres étant morts, il voulut reprendre son ancien domaine aux Afghans. Depuis quatorze ans la

dynastie Soûr régnait à Delhi, où s'étaient succédés : Chêr Châh, le vainqueur de Houmâyoûn, aussi remarquable comme administrateur et comme législateur que comme guerrier, mort en 952 (1545) ; son fils Salîm Châh ou Islâm Châh, lettré et érudit, excellent administrateur, comme son père, et renommé pour sa justice; Fîroûz Châh qui, monté sur le trône en 960 (1553), fut assassiné peu après par son oncle Moubâriz Khan; et enfin Mohammed Châh ᶜAdil, ou ᶜAdilî, dont l'avènement avait provoqué un soulèvement général. Il avait pu réprimer la révolte de l'un de ses rivaux, Ibrâhîm Khan, mais luttait péniblement contre le gouverneur de Lahore, Ahmed Khan, qu'un parti nombreux avait reconnu comme souverain sous le nom de Sikender Châh.

Houmâyoûn sait tirer parti de ces rivalités. Il prépare une nouvelle expédition, se réconcilie avec Baïram Khan, qui lui était devenu suspect, mais qui se justifie, et entre en campagne au mois de safar 961 (août 1555). L'Indus est traversé; on occupe Rhotas, place forte construite par Chêr Châh pour défendre l'Inde contre les attaques des Tartares (1), le nord du Pendjâb, Lahore et Sirhind; Sikender Châh bat en retraite, et ses troupes sont culbutées. Baïram Khan passe le Satlej, et bat une armée ennemie, vaillante et supérieure en nombre, à Mâchîwârâ. Sikender Châh arrive avec des renforts; mais Houmâyoûn se trouve là pour aider son général. Une nouvelle bataille est livrée à Sirhind, le 7 radjab 961 (28 mai 1555) : Sikender, vaincu et hors d'état de recommencer la lutte, prend la fuite. Houmâyoûn entre à Delhi : il est, de nouveau, le maître de l'Inde dont les différentes provinces sont bientôt occupées; la place de Biâna, dernier centre de la résistance afghane, doit capituler. Mais les rébellions sont fréquentes parmi les officiers de Houmâyoûn : Mîrzâ Soleïmân se révolte en

(1) Voir, sur la construction de cette place, dont Burnes a visité les ruines en 1832, **Erskine**, II, note des pp. 427-428.

raison de l'attitude arrogante du gouverneur, Aboû'l-Ma'âlî, et des agissements de Sikender Châh, qui essaye de reprendre la lutte; il est chassé du Pendjâb, dont Akbar devient le gouverneur nominal, Baïram Khan ayant l'autorité effective, et Aboû'l-Ma'âlî reçoit un autre poste.

Houmâyoûn songeait à réorganiser complètement l'administration et l'armée : l'Inde aurait été divisée en grands gouvernements dont Delhi, Agra, Kanauj, Jaunpûr, Mândû et Lahore auraient été les capitales : chacun de ces gouvernements aurait eu une administration indépendante et une armée commandée par un général dont le mérite aurait été mis à l'épreuve. Chef suprême, l'empereur, qui aurait conservé sous son autorité immédiate et exclusive un corps de 12.000 cavaliers l'accompagnant dans tous ses déplacements, aurait visité, à tour de rôle, chacun de ces gouvernements. Mais le 11 rabî' Ier 963 (24 janvier 1556) Houmâyoûn mourait des suites d'une chute faite, quatre jours plus tôt, de la terrasse de sa bibliothèque. Agé de quarante-huit ans, il en avait régné vingt-cinq et laissait à son fils Akbar, entouré de rivaux et d'ennemis, une succession difficile.

V

Akbar et la revanche de l'Hindouisme (1)

(1556-1605)

« Akbar, dit Alfred Maury, est sans contredit l'une des plus remarquables figures de l'Asie aux temps modernes. Son génie porta à l'apogée l'empire que des

(1) On trouvera dans **Elliot** l'analyse des principaux ouvrages persans concernant Akbar, avec des notices sur leurs auteurs. Ce sont, par ordre chronologique : le *Tarikh-i Alfî*, déjà cité; les *Tabakât*

chefs tartares avaient fondé à l'Orient de la Perse et au nord de l'Hindoustan. Pendant son règne d'un demi-siècle, il en étendit les limites jusqu'aux extrémités de la presqu'île gangétique et en fit un des Etats les plus florissants et les plus fortement organisés qui aient jamais existé dans la région qu'arrosent l'Indus et le Gange. Il fut à la fois guerrier et législateur et il domina ses sujets autant par la supériorité de son esprit que par l'énergie de sa volonté (1) ».

On ne saurait mieux définir le caractère et l'œuvre d'Akbar, qui fit entrer dans son empire le Gujarât, le Bengale, le Kachmîr et une partie du Dekkan, se conci-

---

Akbarî de **Nizâmou'd-Dîn Ahmed**, particulièrement précieuses (V. 150-176); les *Mountakhabâtout-Tawârîkh de* **Badâônî**, citées, dont le deuxième volume est consacré à Akbar; l'*Akbarnâma* d'**Aboû'l-Fazl 'Allâmi**, qui va jusqu'en 1605, ouvrage très important d'un auteur qui a de plus réuni les Institutes d'Akbar, *Ayîn-i Akbarî*, traduites en anglais par **Gladwin** d'abord (Calcutta, 1772-1792 4 vol. in-4, et London, 1800, 4 vol. in-4), par **Blochmann** et **Jarret**, ensuite (*Bibl. Indica*, 1873-1894, 3 vol. in-8); le *Takmila*, ou Supplément de l'*Akbarnâma*, par **'Inâyatoullâh** (VI, 103-115); un autre *Akbarnâma* de Cheikh **Ilâhdâd Faïzî Sirhindî**, beaucoup moins important (VI, 116-147); les *Wâki'ât* de cet historien contiennent des extraits de sa correspondance avec Akbar (VI, 147-149); la *Wikâya*, ou *Hâlat*, d'**Asad Bey**, intéressante pour les dernières années d'Akbar, sa politique et le meurtre d'Aboû'l-Fazl; le *Tarîkh-i Hakkî* la *Zoubdatou't-Tawârîkh* et les *Mountakhabâtou'l-Tawârikh*, déjà connus et sur lesquels nous n'insisterons pas; le *Tarîkh* de **Ferishta** qui parle assez longuement du règne d'Akbar (texte, I, 416-517; trad. **Briggs**, II, 181-282). Ecrits à la demande d'Akbar pour fournir des matériaux à **Aboû'l-Fazl**, les Mémoires de la princesse **Gulbadan Begum**, malheureusement incomplets, sont très curieux; ils ont été traduits par **Mme A.-S. Beveridge** (London, 1902). Les *Ma'âsîr-i Rahîmî*, auxquels on peut comparer l'*Anfa'ou'l-Akhbâr*, ne parlent pas de la cour. Nous avons encore le *Darbâr-i Akbarî* de Chamsou'l-'Oulamâ **Mohammed Hoseïn**, édité à Lahore en 1898, et les *Sawânih-i Akbarî* d'**Amîr Haïder Hoseïnî** : cette compilation serait de la seconde moitié du XVIIIe siècle, de l'avis de **Blochmann** (*Ayîn-i Akbarî*, I, XXXI et 316; cf. **Elliot**, VIII, 193). Le *Dâbistân* est aussi à consulter.

Le plus important des ouvrages européens à consulter est *Kaiser Akbar, ein Versuch über die Geschichte Indiens in sechszehnten Jahrhundert* du comte **F.-A. de Noer** (Leiden, E.-J. Brill, 1885-1886, 2 vol. in-8); il a été traduit en français par **M. G. Bonet-Maury** (même éditeur, 1883-1887), et en anglais.

Viennent ensuite la biographie du colonel **Malleson** (*Rulers of India Series*), les *Missions to the Great Mogul* du **P. Goldie** (Dublin, 1898), les *Notes on general Maclogan's Papers* de **M. H. Beveridge** (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1896), et les *Akbar Dreams* de **Tennyson**.

(1) Introduction à la traduction française de **Noer**, p. VI.

lia, par une politique libérale, les peuples conquis, les Radjepoutes en particulier, et usa de la plus grande tolérance envers les Brahmanistes. Né et élevé au milieu des difficultés les plus grandes, dépourvu d'instruction, il put cependant fonder un puissant empire.

Les débuts surtout furent pénibles. Akbar n'avait guère plus de treize ans, quand il prit le pouvoir sous la tutelle de Baïram Khan, et il avait déjà à lutter contre un rival redoutable, Hîmû, le généralissime de Mohammed Châh ʿAdilî, qui, après avoir envahi le Bengale, s'était fait proclamer souverain sous le nom de Râja Bikramâjît.

Souple et ambitieux, intelligent et brave, Hîmû qui était de religion brahmaniste et de condition très modeste, avait su gagner la confiance de son maître et de la cour afghane. De brillants succès politiques et militaires avaient consacré sa réputation. Devenu souverain il engagea la lutte contre Akbar dont les généraux, épouvantés, voulaient battre en retraite.

Seul Baïram Khan voulait livrer bataille. Akbar, qui avait toute confiance en lui, fut du même avis, et Baïram Khan profita de l'occasion pour se défaire d'un rival, Tardi Beg, qui, gouverneur de Delhi, avait abandonné la ville à Hîmû.

Dans une engagement, qui eut lieu le 1er moharram 964 (5 novembre 1556), ce dernier perdit presque toute son artillerie. Quelques jours plus tard, la bataille décisive se livrait dans la plaine de Panîpat. Après une lutte acharnée, Hîmû qui, grâce aux charges de ses éléphants, avait réussi à entamer les deux ailes de ses ennemis, voulut enfoncer le centre : grièvement blessé et fait prisonnier, il fut amené devant Akbar, qui refusa de le décapiter lui-même; ce fut Baïram Khan qui se chargea de cette besogne. Delhi était reprise; l'armée victorieuse y fit son entrée, chargée de butin; tout le Bengale reconnut l'autorité du vainqueur, et le dernier sou-

vrain afghan, Sikender Châh, comprenant que la résistance était inutile, rendit la forteresse de Mankot, où il s'était réfugié, et obtint de se retirer dans le Bihâr, où il mourut (1).

Plus puissant que jamais, Baïram Khan s'était rendu odieux par ses injustices et ses cruautés. Ses ennemis, et en particulier Mâham Anaga, nourrice d'Akbar, sur qui elle avait conservé beaucoup d'ascendant, le firent disgrâcier, et Baïram Khan partit pour la Mecque, non sans avoir essayé de fomenter des troubles. Se croyant menacé par un ancien protégé devenu son ennemi, Pîr Mohammed, il voulut, au moyen d'un soulèvement, revenir au pouvoir; vaincu, il implora le pardon de l'empereur, qui lui permit de faire le pélerinage des villes saintes, mais il fut assassiné par le fils de l'une de ses victimes avant d'avoir pu quitter l'Inde (2).

Mâham Anaga profita de cette disparition pour accroître son influence. Son mari, Chamsou'd-Dîn, était devenu pour elle un obstacle; elle le fit assassiner. Sur ses instances, Akbar chargea son fils A^czam Khan, d'abord de reconquérir, ensuite de gouverner le Malwa, tombé aux mains de l'Afghan Bâz Bahâdour. Ambitieux et arrogant, A[c]zam Khan commît des crimes pour lesquels il fut mis à mort, et sa mère en mourut de chagrin. Les premières années du règne d'Akbar ne furent qu'une série d'intrigues et de soulèvements dans lesquels sa vie fut plusieurs fois en danger. La plus grave de ces révoltes fut celle d'un protégé de Houmâyoûn, Aboû'l-Ma[c]âlî qui, avec la complicité de Charafou'd-Dîn Hoseïn, gouverneur d'Ajmîr et de Nagore, essaya de faire proclamer souverain un fils de son an-

(1) **Ferishta**, trad. **Briggs**, II, 188 et sq.; cf. **Aboû'l-Fazl**, *Akbarnâma*, II, chap. X-XV.

(2) **Aboûl-Fazl**, *Akbarnâma*, II, chap. XXI et sq. Voir, sur Baïram Khan et son œuvre, **Noer**, I, 71-88. Nous avons de lui deux recueils de poésies persanes et turques; ils ont été publiés dans la *Bibliotheca Indica* par **M. E. Denison Ross** : *The Persian and Turki Dîvâns of* **Bayram Khân, Khân-Khânân**, Calcutta, 1910, in-8.

cien maître, Mohammed Hâkim; il voulut ensuite prendre lui-même le pouvoir (1).

Un Uzbek, ᶜAbdoullâh Khan, avait été nommé gouverneur du Mâlwa. Il s'était distingué par ses exploits contre les Afghans; mais, sa conduite étant devenue suspecte, Akbar usa de rigueur envers lui. Plusieurs gouverneurs ou généraux de même origine virent, dans ce fait, un nouveau témoignage de la haine des Timourides pour les Uzbeks. La révolte de Jaunpûr en fut la conséquence. Son principal chef, ᶜAlî Kouli Khan, avait fait sa soumission, et obtenu le pardon d'Akbar; reprenant la lutte, il fit proclamer Mohammed Hâkim. La bataille livrée près de Sakrawal le 1er dhoû'l-hidjdja 974 (6 juin 1566), et dans laquelle fut tué ᶜAlî Kouli Khan mit fin au soulèvement. Mounᶜim Khan, l'intermédiaire qui avait négocié la soumission du chef rebelle, reçut ses biens et ses titres, et Akbar usa d'indulgence envers les révoltés. Toutefois il livra au pillage Bénarès, qui avait refusé de le recevoir (2).

On a vu, par l'exemple de Hîmû, que sous la domination musulmane un Hindou pouvait arriver aux plus hautes charges de l'Etat; mais le cas était rare. Sous le règne d'Akbar, il devient fréquent. Les poètes hindous étaient, non seulement admis, mais encore appelés et récompensés à la cour. Le raja Todar Mal, après avoir été au service de Chêr Châh, prit parti pour Akbar, à qui il rendit d'importants services lors de la révolte de Jaunpûr; il allait lui en rendre de plus grands encore dans sa lutte contre les Radjepoutes (3). En 969 (1561). Akbar épousait la fille de Bihârî Mal, le premier souverain de cette nation qui se fût, volontairement ou non,

---

(1) **Noer**, I, 89-105, **Badâônî**, trad. angl., II, 56 et sq.
(2) **Noer**, I, 105-124. Voir **Ferishta**, trad. **Briggs**, II, 288 et sq., et **Aboû'l-Fazl**, *Akbarnâma*, II, chap. LVIII-LXII.
(3) **Cf. Noer**, I, 124-144.

rallié à lui; ce fut la mère de Djahânguîr (1). Cinq ans plus tard, voulant mettre fin aux incursions continuelles des Radjepoutes, qui avaient d'ailleurs accueilli et aidé ses ennemis, les Timourides du Khorassan, l'empereur partait pour la conquête du Mewar, province dont la possession devait assurer sa sécurité, et assiégeait Chîtôr. Le siège fut long, et la lutte âpre : Akbar prit une part active aux opérations, tuant de sa main deux des principaux chefs ennemis : Ismaᶜîl Khan et Djagmal. Ce dernier était l'âme de la résistance : lui mort, l'empereur et son armée pénétrèrent dans la ville, mais durent, pour s'en rendre maîtres, livrer dans les rues des combats où 8.000 soldats radjepoutes et 30.000 habitants périrent. Les princesses, ne voulant pas tomber au pouvoir du vainqueur, s'étaient précipitées dans un bûcher, *djohar*. Mais la lutte dura encore plus d'un an, et ne se termina que par la capitulation de Ranthambhor, où s'était réfugié Sûrjan Hâdâ, le souverain dépossédé, en ramadân 976 (mars 1569). Plein de générosité et de tact, Akbar, qui évitait tout ce qui pouvait blesser ses anciens adversaires, et éleva même à Delhi, un monument en leur honneur, se fit des Radjepoutes des amis dévoués (2).

Maître du Mâlwâ, Akbar se tourna contre le Gujarât, depuis longtemps en proie à des luttes intestines, et dont un ancien esclave hindou, Iᶜtimâd Khan, était devenu le maître de fait. Le 20 safar 980 (2 juillet 1572), il partait pour une nouvelle expédition dont le siège de Surate, les victoires de Sikrî, de Karî et d'Ahmedabad furent les épisodes les plus marquants. Comme dans les expéditions précédentes, Akbar fit preuve d'une

(1) Ferishta, trad. Briggs, II, 208; Aboû'l-Fazl, *Akbarnâma*, II, chap. XXXIX.
(2) Noer, I, 145-177; Ferishta, II, 223; Aboûl-Fazl, *Akbarnâma*, II, chap. LXIII-LXVII.

grande bravoure, et Todar Mal fut son meilleur auxiliaire. I'timâd Khan se rallia au vainqueur, qui le prit à son service; les Mîrzâs timourides furent de nouveau battus, et le 2 safar 981 (4 juin 1573), Akbar rentrait dans sa capitale. En souvenir de cette expédition, Sikrî fut appelé Fathpur « Ville de la Victoire » (1).

Dans le Bengale régnait un vassal d'Akbar, Soleïmân, homme prudent qui évitait tout sujet de conflit avec son souverain, et jouissait d'ailleurs d'une indépendance à peu près complète. Le chef afghan Lôdî lui suscita un rival, Dâwoud, qui fut proclamé souverain. Akbar envoya au Bengale Moun'im Khan, puis Todar Mal, et, les moyens de conciliation ayant échoué, partit lui-même pour ce pays. Lôdî, dont Dâwoud avait fait assassiner le gendre, vint le rejoindre, mais retourna ensuite auprès de Dâwoud, qui le fit également assassiner. Akbar provoque en combat singulier Dâwoud, qui prend la fuite après la bataille de Hâdjîpour; vainqueur à Takaroy, puis, après la violation du traité de paix par les Afghans, à Mahall, il fait décapiter Dâwoud et réorganise l'administration du Bengale. Livrée le 15 rabî' Ier 984 (12 juillet 1576), la bataille d'Ag Mahall mit fin à une guerre qui avait duré environ trois ans (2).

La soumission de plusieurs princes radjepoutes n'était pas sincère. Voyant les embarras causés à Akbar par les troubles du Bengale, le *rana* Partâb, aidé par des tribus montagnardes, entreprit une redoutable lutte de guérillas à laquelle la bataille de Goganda mit fin. Vaincu et grièvement blessé, Partâb fut sauvé par son frère, qui servait dans l'armée impériale, et qu'Akbar approuva. Il reprit plus tard la lutte, mais toujours sans succès. D'autres rebelles, comme Daouda, le conseiller

(1) Noer, I, 178-204. Aboû'l-Fazl, *Akbarnâma*, II, chap. LXXVIII; III, chap. IV-IX.
(2) Noer, I, 204-241. Aboû'l-Fazl, *Akbarnâma*, III, chap XXXII-XXXIII.

de Partâb, furent également défaits, et Todar Mal dut venir au Gujaràt réparer le mal causé par un gouverneur incapable, 'Wazîr Khan (1). En 986 (1578), l'Inde était compètement pacifiée, et Akbar, qui avait eu, vingt ans plus tôt, des débuts si pénibles, se trouvait le maître d'un des plus vastes empires qui aient jamais existé (2).

Il n'y aura désormais que des révoltes locales. Akbar, dont le règne ne sera plus mis sérieusement en danger, parviendra à ses fins : assurer à l'Inde la paix et la tolérance religieuse, affermir le pouvoir central aux dépens des grands vassaux, se concilier les populations conquises par des mesures bienveillantes, enlever sa suprématie au clergé musulman et procéder à une réforme complète de l'administration. Un décret de 985 (1577) enleva aux fiefs militaires, *djáguîr,* leur caractère intangible : ces domaines furent, tout au plus, concédés à titre viager; leurs détenteurs, obligés de restituer aux indigènes les terres qui leur avaient été enlevées indûment, furent aussi tenus de produire leurs titres de propriété, et un contrôle sévère fut exercé sur l'organisation de la cavalerie (3). Sans rompre avec l'Islam, Akbar traita les Hindous avec une faveur telle, qu'un des principaux vassaux, Maᶜsoûm Khan, fit rendre, par la première autorité religieuse du Bengale, un arrêt portant que l'empereur ayant renié sa foi, les Musulmans n'étaient plus tenus de lui obéir. Combattant ses ennemis par leurs propres armes, Akbar fit rendre aux ulémas une fetvâ le déclarant autorité suprême en matière de foi (4).

Bien que l'Hindou Todar Mal eût été rappelé et remplacé par un Musulman, Mouzaffar Khan Tourbatî, plusieurs révoltes éclatèrent au Bengale. ᶜArab Bahâdour

(1) Cf. **Badâônî**, trad. angl., II, 256.
(2) **Noer**, I, 241-263.
(3) **Noer**, I, 241-263.
(4) **Noer**, I, 297-347.

et Mohammed Ma'soûm Kâboulî, qui se trouvaient à leur tête, remportèrent d'abord des succès importants; mais Todar Mal, chargé par Akbar de la pacification, s'acquitta avec habileté et modération de cette tâche. En 990 (1583), les révoltés étaient, sinon définitivement soumis : il y eut des troubles pendant trois ans encore, du moins réduits à l'impuissance (1).

Le frère d'Akbar, Mîrzâ Mohammed Hâkim, gouverneur de Kâboul, avait favorisé la révolte du Bengale, et rêvait de devenir un souverain indépendant. En 989 (fin de 1581), il se révoltait à son tour. Akbar, qui n'avait pas voulu intervenir personnellement au Bengale, marcha contre son frère, qui, vaincu près de Kâboul, fit sa soumission, mais fut laissé sous bonne garde. On était en 1581, et les troubles du Bengale n'étaient pas terminés. Dès qu'il le put, Akbar, descendant le Gange, se rendit au Bengale pour y examiner la situation. Il y fonda une nouvelle place forte : Allâhâbâd (2).

Au Gujarât la situation était bien différente. Ce pays, accoutumé de longue date à l'indépendance et qui s'était bientôt détaché du royaume de Delhi, était tout disposé à aider dans sa révolte Mouzaffar III, le dernier représentant de la dynastie nationale. Vainqueur à Ahmedâbâd, à Baroda, à Cambaye, Mouzaffar III fut finalement battu, et dut prendre la fuite. Tombé aux mains de l'ennemi, après avoir fait traîtreusement exécuter Koutbou'd-Dîn, l'un des généraux d'Akbar, il fut lui-même mis à mort. Il aurait pu avoir un meilleur sort : « Ne devait-il pas comprendre que pour Akbar il n'y avait qu'une alternative fatale : restaurer dans toute son étendue l'empire conquis par ses ancêtres ou bien être emporté lui-même par de puissants vassaux ? Le gouvernement d'Akbar avait besoin d'une autorité in-

(1) Noer, II, 1-45.
(2) Noer, II, 46-61. Aboûl-Fazl, *Akbarnâma*, III, chap. LIV.

connue jusqu'à lui, pour réaliser le sublime idéal qui s'était révélé à son esprit. Le jeune Mouzaffar ne fut ni assez intelligent, ni assez noble pour le comprendre. S'il avait été au moins assez politique pour être fidèle à Akbar, il aurait été tout aussi indépendant, comme vice-roi du Goudjrat, que le demi-frère de l'empereur à Caboul » (1).

La conquête du Bengale étant un fait accompli, Akbar voulut entreprendre celle du Dekkan. ᶜAbdour-Rahîm, qui travaillait à organiser de nouvelles provinces, fut mandé à la cour dans ce but. Mais la mort de Mîrzâ Mohammed Hâkim, survenue à Kâboul le 16 amerdâd 993 (16 mai 1583), obligea Akbar de changer tous ses plans. Il fallait faire face au danger uzbek, devenu pressant depuis qu'un souverain actif et ambitieux, ᶜAbdoullâh Khan, avait reconstitué l'unité tartare et enrichi son domaine aux dépens de la Perse. Seul, le Badakhchân séparait ces états du Pendjâb. Gouverné par deux Timourides rivaux, Soleïmân Mîrzâ et Châhroukh Mîrzâ, le Badakhchân tomba au pouvoir de ᶜAbdoullâh Khan aussitôt après la mort de Châhroukh. Une invasion de l'Inde était à redouter : Akbar partit aussitôt pour Kâboul avec des forces imposantes, accueillit avec bienveillance les Timourides dépossédés, prit avec lui les enfants de Mohammed Hâkim, et, au mois de deh (octobre), étant arrivé sur l'Indus, à Attak, il donna à ses troupes l'ordre d'entrer en campagne. Un corps d'armée marcha contre l'Afghanistan ;un autre contre le Kachmîr et un troisième contre les Béloutches. Akbar resta sur l'Indus avec ses autres troupes (2).

L'Afghanistan était alors en proie à une vive agitation, à la fois politique et religieuse. Descendant d'un saint

(1) Noer, II, 102-103. Sur la révolte du Gujarât, cf. *op. cit.*, II, 61 et sq., et Badâôni, trad. angl., II, 340 et sq.
(2) Noer, II, 103-123.

vénéré, le théologien Bâyezîd Ansârî Pîr Roouchan (1) avait abandonné l'orthodoxie pour des doctrines panthéistes qui aboutissaient à la négation à peu près complète des prescriptions de l'Islam. La secte des Roouchanî, qu'il avait fondée, devint bientôt un parti politique dont les agissements faisaient craindre une intervention des Uzbeks en Afghanistan. Après avoir proclamé la guerre sainte, Bâyezîd avait été vaincu et tué devant Kâboul; mais son fils ʿOmar continua la lutte, et un autre de ses fils, Djelâl ed-Dîn, d'abord l'hôte et le protégé d'Akbar, se fit proclamer souverain en 993 (1585).

Akbar intervint aussitôt. Une armée commandée par son frère de lait, Zaïn Khan Keukultach (ou Koka), entra en Afghanistan. La campagne était pénible; des renforts devinrent nécessaires; mais les généraux qui les commandaient étaient incapables; ils ne pouvaient s'entendre avec Zaïn Khan, et leurs troupes subirent un désastre dans le défilé de Karagar, le 6 ispendarmed 993 (29 novembre 1585). Rappelant tous les chefs, Akbar donna le commandement à Todar Mal, qui prit une revanche éclatante à Khaïber. ʿAbdoullâh Khan envoya alors à Akbar un message amical; mais son ambassadeur, Mîr Kouraïch, dut attendre longtemps pour être reçu. Akbar tenait à lui montrer sa puissance (2).

Akbar put alors donner suite à un projet sur lequel il méditait depuis près de vingt ans : la conquête du Kachmîr. Sous la pression de son entourage, le roi Yoûsouf avait refusé de se rendre à la cour impériale, fournissant ainsi le prétexte d'une intervention armée. Peu après, il était déposé et remplacé par son fils Yaʿkoûb; mais, entrant en pourparlers avec l'envahisseur, il avait accordé un armistice et des vivres à l'armée impé-

(1) Cf. l'article de M. H. Beveridge dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, I, 703-704, et Noer, II, 123-152.
(2) Noer, II, 152-168; Badâônî, trad. angl., II, 362-365.

riale, dont la situation était critique. Les généraux voulaient évacuer le Kachmîr; Akbar et le commandant en chef, Châhroukh Mîrzâ, s'y opposèrent. La victoire de Srinagar, la défection du chef kachmîrien Mohammed Bhat, firent passer le royaume sous la domination mongole. Akbar, désireux de montrer sa puissance, avait jusqu'alors retenu auprès de lui l'envoyé de [c]Abdoullâh Khan. Un an plus tard, le 9 khourdâd 997 (26 janvier 1588), il allait prendre possession des états de Ya[c]koûb et y faisait exécuter de grands travaux d'embellissement et d'utilité publique (1).

Trois ans plus tard, en 1000 (992), Akbar dut revenir pour réprimer la révolte de quelques chefs qui avaient proclamé souverain un neveu de Yoûsouf, Yâdgâr. Vaincu, ce dernier fut assassiné par ses partisans (2).

Akbar avait choisi une nouvelle capitale, Lahore, en raison des inquiétudes que lui donnait [c]Abdoullâh Khan. Bien qu'ayant perdu, vers cette époque, son meilleur collaborateur, Todar Mal, et d'autres auxiliaires précieux : le râja Bagwan Das et l'émir Fathoullâh Chîrâzî, il continuait d'étendre son domaine. L'Orissâ et le Sind furent annexés; le prétendant Mouzaffar était mort, et le Gujarât soumis. Dans le Badakhchân, Akbar, soutenant les prétentions d'un soi-disant prince timouride, Mohammed Zemân, tenait en échec [c]Abdoullâh Khan, qui dut s'estimer heureux de ne pas voir son rival s'allier, contre lui, à la Perse (3).

Bientôt Akbar allait entreprendre la conquête du Dekkan. Le sud de l'Inde était le théâtre de luttes acharnées, non seulement entre Musulmans et Hindous, mais encore entre Sunnites et Chiites. L'empire des Bah-

(1) Noer, II, 168-188.
(2) Noer, II, 199 et sq.
(3) Cf. Noer, II, 197-212, et la traduction, donnée par lui, pp. 206 et sq., de la lettre adressée à 'Abdoullâh Khan en 1595.

manîs (1) ayant disparu à la fin du xvᵉ siècle, de petits royaumes musulmans se fondèrent à Bijâpûr, Ahmednagar, Bidar et Golconde. Leurs souverains vivaient en très mauvaise intelligence : il fallut la menace du râja de Bîjanagar, Ram, pour les décider à faire cause commune. Après leur victoire de Talikot, en 1565, voyant le danger passé, ils redevinrent ennemis. Akbar, qui voulait donner la paix à l'Inde, et ne voyait, pour atteindre ce but, qu'un seul moyen : la conquête, profita des troubles suscités dans le petit état de Khândesh par l'intolérance de la secte mahdiste, alors au pouvoir, et qui avait provoqué une nouvelle coalition, celle des princes du Bérar, contre Djamâl Khan, le tyran de Khândesh. Il prit le parti de Bourhân, le souverain dépossédé, lui donna les moyens de reprendre son royaume à Djamâl Khan, qui fut tué dans la lutte. Mais Bourhân gouvernait d'une façon déplorable. Bientôt il entra en conflit avec le royaume de Bijâpûr et les colonies portugaises. Ce fut alors (1000 = 1591) qu'Akbar revendiqua ses droits sur le Dekkan. Le moment était propice, pour obtenir de Bourhân, avec une reconnaissance de suzeraineté, la cession du Bérar : Bourhân soumis, les autres souverains seraient, pensait Akbar, obligés de suivre son exemple.

Il n'en était rien. Tous refusèrent, à l'exception du râja du Khândesh, ᶜAlî Khan, auquel Akbar avait envoyé un négociateur habile, Faïzî, le frère d'Aboû'l-Fazl, dont nous avons la relation (2). ᶜAlî Khan s'engagea à aider Akbar quand il entreprendrait la conquête du Dekkan.

Bourhân commettait faute sur faute. Après avoir dé-

---

(1) Voir l'histoire de cette dynastie dans **Ferishta**, texte, I, 519-730, et trad. **Briggs**, II, 283-559.
(2) **Noer**, II, 287-289, en donne un extrait.

claré au roi de Bijâpûr, Ibrâhîm ᶜAdil Châh, une guerre désastreuse, il alla attaquer la colonie portugaise de Rivadanda. Cette nouvelle expédition donna les pires résultats : prise de panique, l'armée du Dekkan se dispersa, laissant 12.000 hommes sur le terrain. Voyant son ennemi affaibli de la sorte, Akbar, qui depuis plus de deux ans se préparait à la lutte, entra en campagne le 7 mihr 1001 (9 avril 1593). Une armée considérable partit pour le sud ; mais la famine d'abord, la mauvaise saison ensuite, retardèrent l'ouverture des hostilités.

Un frère d'Ibrâhîm, ᶜAdil Châh, Ismâᶜîl, s'était révolté, et repoussait toute tentative de conciliation. Dans l'espoir de la revanche, Bourhân s'allia avec lui. Mais Ismâᶜîl, aidé par un traître, ᶜAïnou'l-Moulk, fut trahi à son tour, et périt avec celui qui l'aidait. Un autre Ismâᶜîl allait reprendre la lutte : c'était le propre fils de Bourhân qui, exclu de la succession au trône, se révolta contre son père. Celui-ci, gravement malade, réprima la révolte, mais mourut aussitôt après, le 18 chaᶜbân 1003 (15 mai 1595), laissant le royaume dans l'anarchie la plus complète. Son successeur, Ibrâhîm Nizâm Châh, devait gouverner avec un ministre ambitieux, Miyân Mandjoû, qui, obligé de compter avec les partisans d'Ismaᶜîl, pardonna à leur chef, Ikhlâs Khân, sans réussir à se le concilier. Bientôt après, la guerre éclate avec le souverain de Bijâpûr, Ibrâhîm ᶜAdîl Châh, malgré les efforts de Miyân Mandjoû, qui aurait voulu la coalition des deux royaumes contre l'invasion d'Akbar, singulièrement facilitée par les circonstances. Ibrâhîm ᶜAdîl Châh ayant été tué dans la lutte, son armée se débandait, et le 13 moharram 1004 (9 novembre 1596), son rival prenait possession de Bijâpûr, pendant qu'à Ahmednagar Ikhlâs Khân faisait proclamer Bahâdour, le fils unique d'Ibrâhîm, à qui sa grand-tante, Tchand Bîbî, devit servir de régente : à Bahâdour, Miyân Mandjoû opposa avec succès Ahmed,

fils d'un prince mort en captivité, Châh Tahîr. Le royaume fut partagé entre les émirs.

N'ayant pu empêcher l'avènement d'Ahmed, Ikhlâs Khan fit répandre le bruit que ce prince était de naissance illégitime. Comme, d'autre part, ses ennemis refusaient de lui livrer le véritable Bahâdour, il présenta comme tel un jeune esclave acheté pour la circonstance. L'imposture réussit, et Miyân Mandjoû, dont la situation était critique, implora l'appui d'un fils d'Akbar, Mourâd Mîrzâ.

Cet appui devait lui être non seulement inutile, mais encore désastreux. Abandonné par presque tous ses partisans, Ikhlâs Khan était battu le 25 moharram 1004 (30 septembre 1595), le pseudo-Akbar était capturé, et, quelques jours plus tard, Mourâd Mîrzâ se présentait devant Ahmednagar avec une puissante armée. Emmenant avec lui Ahmed, Miyân Mandjoû partit implorer le secours des souverains de la région contre la menace mongole. Tchand Bîbî, régente à Ahmednagar, fit proclamer son petit-neveu Bahâdour, ordonna l'exécution d'un chef traître et, quand l'armée mongole se présenta devant la ville, organisa une résistance héroïque, prenant elle-même part à la lutte, et excitant l'admiration de ses adversaires, dont les fautes firent échouer l'attaque. Mourâd Mîrzâ était violent et ivrogne; le Khan Khanân, son second, s'était rendu odieux aux Dekkaniens en autorisant le pillage, contre la volonté formelle de Mourâd; ces deux chefs devinrent des ennemis acharnés. Il fallut traiter avec Tchand Bîbî, et lever le siège.

Après le départ des Mongols, la situation resta difficile à Ahmednagar. Miyân Manjoû avait un rival, l'Abyssin Nahang; Tchand Bîbî éloigna l'un et l'autre; mais son premier ministre, Mohammed Khan, lui devint hostile, et voulut accaparer toute l'autorité. Il fal-

lut une intervention de Bijâpûr pour le chasser, et Nahang arriva au pouvoir.

Les Mongols reprenant les hostilités dans le Bérar, Souhaïl Khan, le chef de l'armée de Bijâpûr, fut placé à la tête des troupes coalisées pour la défense commune. On livra bataille près du Godaveri, le 18 djoumâdhâ II 1005 (15 février 1597). Les Mongols y subirent de lourdes pertes : le rajâ ᶜAlî Khan fut tué, Râm Tchandar blessé; mais Souhaïl Khan, victorieux à l'une des ailes, se heurta au Khan Khanân Châhbâz, victorieux sur un autre point. Une lutte acharnée se prolongea dans la nuit; elle se termina par la défaite et la mort de Souhaïl Khan.

ᶜAbdoullâh Khan avait été longtemps un obstacle aux projets d'Akbar; mais la révolte de son fils ᶜAbdoul-Mou'min, celle des chefs du Kiptchak et l'offensive victorieuse de la Perse, qui venait de reprendre aux Uzbeks une partie notable des pays conquis, avaient ruiné son autorité. Le 18 djoumâdhâ II 1005 (6 février 1597), il mourait de chagrin. Transférant sa capitale de Lahore à Agra, Akbar prépara une nouvelle expédition qui devait se terminer par la conquête du Dekkan. Les dissentiments de Mourâd Mîrzâ et du Khan Khanân ᶜAbdou'r-Rahîm, la mort du souverain du Khândesh et l'hostilité de son successeur, Bahâdour, retardèrent les opérations. La mort de Mourâd, la rentrée en grâce du Khan Khanân, l'habile administration d'Aboû'l-Fazl, permirent enfin d'entrer en campagne au mois de radjab 1007 (javier 1599). Les opérations eurent lieu simultanément au nord, où Aboû'l-Fazl et Cheikh Farîd allèrent assiéger Asir, place forte qui commandait l'entrée du Dekkan et où les moyens de défense avaient été accumulés d'une manière formidable, et au sud, contre Ahmednagar. De violentes attaques, la perte du fort Mâlgarh, avant-poste important livré par un traître, une épidémie qui fit croire à la garnison, décimée et

hors d'état de continuer la lutte, qu'Akbar avait des pouvoirs miraculeux, mirent fin à la résistance d'Asir et au règne de Bahâdour. Ahmednagar était partagée entre deux partis : Nahang voulant enlever le pouvoir à Tchand Bîbî, qui fut assassinée : une armée mongole commandée par le prince Danyâl et Mîrzâ ʿAbdou'r-Rahîm prit possession de la ville. Peu après Akbar faisait son entrée à Asir, et y était proclamé empereur du Dekkan (1).

La mort de ʿAbdoullâh Khan n'était pas le seul motif qui avait déterminé Akbar à rentrer à Agra. Il avait à surveiller son fils aîné, Salîm, qui, poussé par son entourage, cherchait à le supplanter. Ivrogne, débauché, égoïste, Salîm avait déçu l'espoir de son père, dont il ne partageait pas les idées : il se posait, avec plus ou moins de sincérité, en défenseur de l'Islam contre la réaction hindoue, et voulait se créer un empire dans le Pendjâb. Un habile politique, le raja Man Singh, désireux de concilier les intérêts de Salîm, son gendre, et d'Akbar, son suzerain, persuada au premier de partir pour le Bengale : là, pensait-il, la lutte contre les Afghans en révolte produirait une diversion heureuse pour Akbar. Pendant huit mois, Salîm parcourut le Bengale, où il se serait fait proclamer empereur, exerçant les droits souverains et faisant frapper des monnaies à son nom, et écrivant à son père des lettres hypocrites. D'un commun accord, Man Singh et Akbar fermaient les yeux sur ses agissements; Akbar ne voulait pas user de rigueur avec son fils; il alla même jusqu'à le nommer gouverneur du Bengale, et récompensa dignement Man Singh.

On était alors au début de 1010 (1601). L'année suivante, Akbar perdait son intelligent et fidèle ministre, Aboû'l-Fazl, assassiné à l'instigation de Salîm le 4 rabiʿ

(1) Voir le récit détaillé de la conquête dans Noer, II, 275-347.

1011 (12 août 1602). Dans ses Mémoires, Salîm cherche à accréditer la version, répandue par ses amis, d'après laquelle Aboû'l-Fazl, incrédule et devenu étranger, sinon hostile, à l'Islam, aurait payé de sa vie son hérésie. Il est plus vraisemblable que Salîm voulut se défaire d'un ennemi qui le desservait auprès d'Akbar et cherchait à l'exclure de la succession au trône. Quoi qu'il en soit, Akbar et l'Inde entière firent une perte irréparable le jour où disparut Aboû'l-Fazl, dont le meurtre demeura impuni (1).

Privé de ses meilleurs appuis, Aboû'l-Fazl, Todar Mal et Faïzî étant morts, n'ayant que des sujets de mécontentement et d'inquiétude avec ses fils, Akbar passa dans la tristesse les trois dernières années de son existence. La question de sa succession le préoccupait beaucoup; mais nous ne savons au juste comment il pensait la résoudre. Ses fils étaient tous adonnés à l'ivrognerie. Danyâl, dont il aurait voulu faire son successeur, mourut bientôt du *delirum tremens;* tous les efforts tentés pour le corriger de son vice étaient restés inutiles. Salîm, dont la fidélité avait toujours été douteuse, s'adonnait aussi à l'opium et était d'une cruauté inouïe. Akbar avait pensé à son troisième fils, Khosrô, qui avait d'ailleurs ses partisans; mais Sélîm avait également les siens, plus nombreux et plus puissants, et leur opinion prévalut. Le 3 djoumâdhâ II 1014 (15 octobre 1605), Akbar, depuis longtemps malade, succombait après avoir lui-même ratifié le choix de Salîm (2).

***

Akbar est considéré, à juste titre, comme le plus grand des souverains timourides de l'Inde. On sait dans

(1) Sur la révolte de Selîm et la mort d'Aboû'l-Fazl, cf. **Noer**, II, 347-383.
(2) **Noer**, II, 383-400. **Ferishta**, trad. **Briggs**, II, 280-282.

quelles circonstances il arriva au pouvoir : âgé seulement de treize ans, complètement illettré : il ne sut jamais ni lire ni écrire, et apprit tout verbalement, entouré de rivaux et d'ennemis, ayant sur tous les points de son empire des révoltes à réprimer, il conserva le pouvoir pendant plus d'un demi-siècle et laissa à sa mort un empire qui comprenait, avec le Nord de l'Inde. Kâboul et le Kachmîr, le Bengale, le Bihâr, l'Orissa et une grande partie du Dekkan.

Comme un autre Timouride célèbre, Châhroukh, Akbar, guerrier vaillant et le plus souvent heureux, avait des instincts pacifiques. C'est surtout comme administrateur qu'il mérite des éloges. Malgré l'opposition d'une aristocratie qui défendait avec acharnement ses privilèges et les abus qui en découlaient, Akbar changea du tout au tout l'organisation financière, aidé en cela par Todar Mal, et prit la défense des humbles. Partisan de l'impôt unique, il supprima les nombreuses taxes payées par ses sujets, les remplaçant par un prélèvement du tiers des revenus fonciers. Ce taux était très élevé : sous la domination hindoue on ne payait que le sixième, et en Perse un dixième seulement; Akbar le reconnaissait, mais déclarait qu'au fond la réforme était avantageuse pour les contribuables, assujettis autrefois à des impôts lourds et vexatoires. Nous avons, sur cette réforme, les renseignements les plus détaillés dans la *Ayîn-i Akbarî* « Règlementation d'Akbar », compilée, sur l'ordre d'Akbar, par le vizir Aboû'l-Fazl, et qui est une description complète de l'Inde, avec statistiques à l'appui. L'empire avait été divisé en douze provinces dont les gouverneurs étaient assistés des *nizâm* (mieux *nâzim*), ou directeurs des finances. Tout payement devait être fait en espèces, et les monnaies locales avaient été retirés de la circulation. L'agriculture était encouragée, les services d'assistance améliorés : Akbar fit construire de nombreux hôpitaux, et les inspecta lui-

même. Enfin il combattit l'influence de l'église musulmane, et, après avoir réalisé l'unité administrative, voulut compléter son œuvre par la fusion des classes (1).

Le fait essentiel de son règne est une forte réaction en faveur de l'élément hindou. La politique y eut sans doute sa part : Akbar, qui avait souvent à lutter contre les prétentions d'émirs turcs ou afghans, hommes turbulents et jaloux de leurs privilèges, devait chercher naturellement un appui contre eux; mais, sincèrement tolérant, il tenait à se conformer à sa devise : « La paix avec tous ». Il supprima toutes les prescriptions blessantes ou tyranniques auxquelles ses sujets hindous étaient soumis, et fit souvent appel à leur concours : l'exemple de Todar Mal montre que bien lui en prit. Par sa tolérance, ses bons procédés, il se conciliait les populations vaincues.

Un vif désir de connaître la vérité, l'influence de Soûfîs tels que Mohammed Nâgôrî et ses fils, avec qui il fut en rapport, une sympathie marquée pour les religions étrangères, détachèrent peu à peu Akbar de l'orthodoxie musulmane. L'étude des sectes musulmanes lui avait inspiré de l'aversion pour les querelles théologiques. Il voulut étudier le Brahmanisme avec des prêtres de cette religion, il s'attacha au Parsisme, tint des conférences dans lesquelles Hindous et Parsis prenaient la parole. Plus tard, et nous reviendrons sur ce point, le catholicisme devint sa religion préférée. Vers le milieu de son règne, Akbar, rompant officiellement avec l'Islam, fonda, sous le nom de *Tauhîd-i Ilâhî* « Monothéisme divin », une nouvelle religion qui se réduisait à un pur déisme, comprenant l'ensemble des doctrines communes aux diverses religions, et à une morale pratique. Cette religion, dont les adeptes furent

(1) Cf Keene, I, 113-114, et le chapitre consacré par Noer, I, 241-263, à l'administration intérieure de l'empire.

très peu nombreux : dix-huit en tout, pour la plupart des intellectuels (1), n'avait aucun culte. Une vie pure était simplement recommandée. Elle avait pour symboles le soleil et le feu, comme dans le Parsisme. Akbar prenait d'ailleurs part aux exercices de cette religion, de même qu'à ceux du Brahmanisme. Les Hindoues de son harem, parmi lesquelles se trouvait une Radjepoute, la mère de Salîm, pratiquaient leur religion en sa présence. Akbar regardait toutes les religions « comme étant des manifestations légitimes d'une seule et même aspiration », et les traitait sur un pied d'égalité, pour ne pas dire avec une complète indifférence (2). Ayant retiré à l'Islam son caractère de religion d'Etat, il abolit l'ère de l'Hégire, lui substituant une ère nouvelle, commençant en 1584, et portant son nom. Dans ce nouveau comput, les mois et les jours portaient les mêmes noms que dans le calendrier zoroastrien (3). Ce fait, et plusieurs autres encore, montre l'aversion d'Akbar pour tout ce qui était arabe.

Instruit par les Brahmanes, initié au Parsisme par les Mobeds, Akbar voulut aussi connaître le catholicisme, et lui témoigna une sympathie qui fut certainement grande, mais que l'on a peut-être exagérée. A trois reprises, il fit venir à sa cour des jésuites portugais, leur donna l'autorisation de prêcher dans ses états, et leur confia même l'éducation de son fils Dânyâl, mais ne consentit pas à embrasser leur religion. Au début, tout alla bien : Akbar reçut les jésuites portugais avec de grands honneurs, leur fit des présents, se prosterna devant des images religieuses qu'ils avaient apportées,

(1) **Noer**, I, 312, en donne la liste. Voir pp. 297-247 le chapitre consacré à la chute des ulémas et au monothéisme d'Akbar.

(2) **Noer**, I, 243.

(3) Voir le chapitre que lui consacre **Aboû'l-Fazl** dans son *Akbarnâma*, 2e partie, III. Le chapitre suivant contient le firman d'Akbar, prescrivant le changement d'ère : il fait ressortir les avantages du comput solaire sur le comput lunaire.

et baisa une Bible qu'ils lui offraient. Mais bientôt ils comprirent que l'empereur, en les faisant venir, n'avait pas d'autre but que de satisfaire sa curiosité, et leur refus de se soumettre à une épreuve proposée par un molla, qui se serait jeté dans le feu avec le Coran, tandis que les missionnaires chrétiens en auraient fait de même avec la Bible, découragea Akbar (1).

Salîm, le fils d'Akbar et son successeur, a prétendu que son père, dans les derniers jours de son existence, se serait rapproché de l'Islam. Nous ne savons jusqu'à quel point cette assertion pourrait être exacte. Sans discuter les croyances d'Akbar, nous devons reconnaître qu'il fut un des plus grands hommes de son siècle (2).

VI

Djahanguir. La revanche de l'Islam.

(1605-1627)

Le fils aîné d'Akbar prit à son avènement, le 15 djoumâdhâ II 1014 (24 octobre 1605), le nom de Noûr ad-Dîn Mohammed Djahânguîr Pâdchâh. Auparavant il était

(1) Cf. **Noer**, I, 316-330, et les *Missions to the Great Mogul* du **P. Goldie**, Dublin, 1898.

(2) « Dans l'accomplissement de sa tâche royale, Akbar n'eut pas d'égal; après lui vient en première ligne la souveraine anglaise sa contemporaine », dit Mme **A.-S. Beveridge**, *Encyclopédie de l'Islam*, I, 232.

(3) Il existe deux rédactions différentes des Mémoires attribués à **Djahânguîr** : ces Mémoires présentent de l'intérêt et ont une certaine valeur historique; cf. **Elliot**, VI, 251-275. L'une est le *Tuzuk-i Djahânguîrî*, sur lequel **Anderson** attirait l'attention dès 1786; l'autre, dont le fond est le même, mais où les détails sont parfois exagérés et qui donne fort peu de dates, est le *Tarikh-i Salîm Châhî*, traduit par le major **Price** en 1829 : la Royal Asiatic Society, qui avait publié

connu sous celui de Sultân Salîm, et son père, croyant qu'il était venu au monde grâce aux prières du saint cheikh Salîm Tchichtî, l'appelait dans l'intimité Cheikhou Baba. Né à Fathpur Sikrî le 17 rabî^c Ier 977 (31 août 1569), il avait pour mère une princesse radjepoute, Miryam az-Zamân, fille du râja Bihârî Mol Katchhoulâhî.

Bien différent d'Akbar, Djahânguîr était faible et indécis, se laissait mener par son entourage et renonçait facilement à ses entreprises. Révolté contre son père, il abandonne bientôt la lutte. Sa vie, comme son caractère, est pleine de contradictions; à quelques bonnes qualités il joignait de grands défauts. Zélé pour la justice, il fit cependant assassiner le vizir Aboû'l-Fazl, inaugura son règne par un nouveau meurtre, afin de pouvoir épouser la fameuse Noûr Mahal, qui avait pris sur lui un ascendant funeste, et aimait à confisquer les biens de ses ennemis. Il appréciait à la fois l'étude et la chasse; des scrupules religieux lui firent interdire le tabac, mais il s'adonnait à la boisson et à l'opium au point de révol-

---

cette traduction, a donné en 1909 le tome I[er] du texte persan, assez mal édité à Ghâzîpur en 1863 et à Aligarh en 1864. D'après **Elliot**, VI, 277-391, les véritables Mémoires de Djahânguîr seraient les *Wâki'ât-i Djahânguîrî*, appelées aussi *Dwâzda Sâla Djahânguîrî* « Douze ans de Djahânguîr », ouvrage composé sous forme d'annales, dans un style simple et même négligé, auquel **Mohammed Hâdî** a donné une Conclusion, *Tatimma*, en 1137 (1724); voir *op. cit.*, p. 392-399. Le deuxième volume de l'*Ikbâlnâma-i Djahânguîrî*, sorte d'annales entremêlées de biographies de **Mou'tamad Khan** (ou Mohammed Charîf) est consacré en entier à Djahânguîr (*op. cit.*, pp. 401-438) : une traduction ourdoue de cet ouvrage a été publiée dans la *Bibliotheca Indica*, en 1865. Sur l'ordre de Châhdjahân, **Kâmgâr Khan** a complété les lacunes des Mémoires cités plus haut dans ses *Ma'âsir-i Djahânguîrî*, dont **Gladwin** a largement tiré parti (*op. cit.*, pp. 438-445). L'*Intikhâb-i Djâhânguîr Châhî* est un recueil d'anecdotes dû à quelque familier de l'empereur (*op. cit.*, pp. 446-452. On peut citer encore le *Soubh-i Sâdik* de **Sâdik Isfahânî** (*op. cit.*, pp. 453-454); le recueil bio-bibliographique de **'Abdou'l-Hakk Dihlawî** (*op. cit.*, pp. 483-492); le *Fath-i Kangrâ* dont l'auteur serait un secrétaire de Djahânguîr (*op. cit.*, pp. 517-531), et, pour les sept premières années du règne, l'histoire de **Ferishta**; cf. *op. cit.*, pp. 517-531. Djahânguîr, enfin, a laissé des Institutes, commentées par **Elliot**, VI, 493-516, qui donne en outre, pp. 570-575, une bibliographie à laquelle nous renvoyons pour plus de détails. Le *Journal* de l'envoyé anglais auprès de Djahânguîr, Sir **Thomas Roe**, et de son chapelain, le Rév. **Edward Terry**, est intéressant à consulter. **Gladwin**, enfin, a publié à Calcutta, en 1778, une *History of Jehangir*.

ter son père, qui voulut l'exclure du trône. Dans la vie privée, il était simple et cordial, et avait un goût très vif pour la nature (1). Son règne, qui fut long et souvent troublé, n'offre rien de glorieux.

Arrivé au pouvoir, Djahânguîr voulut opérer de grandes réformes. Il supprima plusieurs impôts : la *zakât*, ou dîme, le *sermoharî*, droit de sceau, et la *tamgha*, taxe sur les voyageurs, chercha à réprimer le brigandage et les actes de violence en mettant les habitants du district où un crime avait été commis dans l'obligation de livrer le coupable ou d'indemniser les victimes, fit construire des mosquées et des hôtelleries, interdit de molester les marchands au cours de leurs voyages, ni de dépouiller les héritiers légitimes de ce qui leur revenait : les successions en déshérence devaient être attribuées à des fondations pieuses ou à des travaux d'utilité publique. Sachant, par expérience, à quels dangers exposent le vin, les autres boissons alcooliques et les stupéfiants, il en interdit sévèrement la fabrication et la vente. Nous verrons plus loin que cette mesure ne fut guère appliquée. Le domicile privé fut déclaré inviolable. Les malfaiteurs n'eurent plus le nez ni les oreilles coupés; mais les voleurs furent passibles du fouet, et, en cas de récidive, de la prison. Tout abus d'autorité, de la part des khôris et des djâguîrdârs, fut sévèrement réprimé. Sur tous les points de l'empire, des hôpitaux et des infirmeries furent créés. Djahânguîr était né en rabîᶜ Iᵉʳ : pendant tout ce mois, l'usage de la viande fut interdit; on ne pouvait, non plus, abattre des animaux le jeudi ni le dimanche. Les titulaires des grandes charges de l'Etat furent maintenus en fonctions, et ceux qui le méritaient reçurent de l'avancement (2).

---

(1) Il relia Agra à Lahore par une longue allée plantée d'arbres. Voir, dans ses Mémoires (trad. **Price**, 96), le passage consacré à l'arboriculture.

(2) *Mémoires*, trad. **Price**, 5-8.

Dans sa jeunesse, Djahânguîr avait voulu épouser Noûr Mahal, dite aussi Noûr Djahân et Mihr an-Nisâ, fille du vizir I'timâd Khan. Akbar s'y opposa; Noûr Mahal fut mariée à un jeune Persan, Chêr Afghân Khân, et partit avec son mari pour le Bengale. Peu après son avènement, Djahânguîr chargea le gouverneur de cette province, Koutb ad-Dîn Khan, de le débarrasser de son rival : Koutb ad-Dîn y parvint, mais dut soutenir une lutte terrible dans laquelle il succomba avec un grand nombre de ses partisans. Pris de remords, Djahânguîr ne voulut pas voir Noûr Mahal qui, pendant quatre ans, vécut à l'écart. Sa passion étant revenue, il épousa en 1019 (1610) Noûr Mahal, dont tous les parents arrivèrent au pouvoir. Son père, nommé grand-vizir, gouverna d'une manière habile et juste.

Les neuf premières années du règne furent assez paisibles. En 1607, la Compagnie anglaise, voulant entrer en relations commerciales avec l'Inde, et notamment avec l'empire mongol, envoya auprès de Djahânguîr les capitaines Hawkins et Keeling. Seul, le premier put remplir sa mission. Arrivé à Surate le 24 août 1608, il dut, pour débarquer, attendre l'autorisation du gouverneur de Cambaye, qui ne l'accorda que pour ce seul voyage, et interdit à Hawkins de fonder aucun établissement permanent. Les marchands indigènes, excités par les Portugais qui arrêtaient les bateaux anglais et parlaient avec mépris de l'Angleterre, étaient nettement hostiles à cette nation. Parvenu à Agra malgré de grandes difficultés, Hawkins remit à Djahânguîr une lettre dont un jésuite fit la traduction, en l'accompagnant de commentaires malveillants. Mais l'empereur, ayant remarqué que Hawkins parlait turc, voulut avoir avec lui des entretiens dans lesquels l'envoyé anglais, après avoir satisfait la curiosité de l'empereur sur les pays étrangers, l'Amérique surtout, dont l'existence lui paraissait douteuse, obtint toute liberté d'action pour le

commerce anglais, en même temps que la disgrâce du gouverneur de Cambaye, qui fut destitué et dépouillé de ses biens. Prié de rester dans l'Inde jusqu'à nouvel avis, avec une forte pension, Hawkins dut y épouser, par ordre impérial, une Arménienne.

Rentré en grâce, le vice-roi de Cambaye, Moukarrab, fit interdire le commerce anglais. A force de diplomatie, Hawkins put faire rapporter cette décision; mais le vizir Aboû'l-Hasan s'étant déclaré contre lui, il quitta finalement l'Inde, le 2 novembre 1611, sans avoir rien obtenu.

La mission de Sir Thomas Roe qui, arrivé dans l'Inde le 15 novembre 1615, y resta jusqu'en 1618, donna de meilleurs résultats, malgré l'hostilité de Moukarrab et d'autres puissants personnages. Roe obtint un privilège commercial et une lettre pour le roi d'Angleterre. Il a laissé une description pittoresque de la cour mongole et de ses splendeurs. L'empereur était littéralement couvert de pierreries, et devait se montrer en public tous les jours, à moins d'impossibilité : dans ce cas, il devait s'excuser. Les jours de fêtes, des pierres précieuses étaient jetées à la foule par poignées. Djahânguîr était aimable et accueillant, très attaché à Noûr Mahal. Mais la corruption était grande; l'ivrognerie était générale, nul ne tenant compte des sages prescriptions du début du règne, et des troubles se produisirent dans plusieurs provinces.

Ces troubles furent apaisés momentanément en 1026 (1617), par la soumission de Nizâm Châh, qui avait soulevé le Bengale, et la pacification du Dekkan. Ils éclatèrent de nouveau en 1031 (1621), lors de l'exil de Sultân Khourrem, le futur Châhdjahân. La même année, les Persans reprenaient Kandahâr, et le fils aîné de Djahânguîr, Khosrô, qui s'était révolté, mourut en captivité.

Noûr Mahal, qui n'avait pas d'enfants de Djahânguîr, voulait assurer le trône à Chahriyâr, le prince qui avait épousé une fille née de son premier mariage; de là son

inimitié pour Sultân Khourrem. Elle n'atteignit d'ailleurs pas son but et, par ses fautes, exposa Djahânguîr à de grands périls. Ce fut à son instigation que le plus capable et le plus fidèle des émirs, Mahâbat Khan, fut disgrâcié. Accusé à tort de malversations, Mahâbat Khan, en djoumâdhâ II 1035 (février 1626), prenait avec lui 500 cavaliers, surprenait Djahânguîr et le faisait prisonnier. Noûr Mahal vint à son secours et, après un combat acharné auquel elle prit part elle-même, parvint à le délivrer.

Toujours faible et hésitant, Djahânguîr, qui avait condamné Noûr Mahal à mort, consentit à la revoir une dernière fois avant l'exécution. Noûr Mahal fit si bien que, devenue plus puissante que jamais, elle fit mettre à prix la tête de Mahâbat Khan, qui était revenu au pouvoir. Mahâbat Khan alla trouver le vizir Asaf Khan qui, bien que frère de Noûr Mahal, reconnut les torts de sa sœur, et décida, avec l'émir disgrâcié, de proclamer empereur Châhdjahân. Mais Djahânguîr mourut au moment où il allait perdre le trône, le 28 safar 1037 (28 octobre 1627), sur la route de Kachmîr à Lahore, peu après Rataur. Il fut enseveli à Châhdara, près de Lahore, dans un mausolée où, dix-huit ans plus tard, on déposa le corps de Noûr Mahal.

Djahânguîr avait eu deux filles et cinq fils : Sultân Khosrô, déjà nommé; Sultân Parvîz, mort avant son père : comme lui, il s'adonnait à l'ivrognerie; Sultân Khourrem, qui lui succéda sous le nom de Châhdjahân; Sultân Djahândar, dit aussi Sultân Takht « le maître du trône », parce qu'il était né au moment de l'avènement de Djahânguîr, et qui était idiot; Sultân Chahriyâr, enfin, personnage insignifiant qui, devenu le gendre de Noûr Mahal, revendiqua le trône : cela lui coûta la vie.

Par son caractère, Djahânguîr rappelle l'empereur Claude (telle était l'opinion de Macaulay) et Jacques Ier

d'Angleterre, son contemporain; mais il était pire et plus mal élevé que celui-ci (1). Toutefois il laissa l'empire, malgré des troubles persistants, à peu près tel qu'il l'avait reçu. Son règne est marqué par une réaction en faveur de l'Islam, qui regagna le terrain perdu sous Akbar. Djahânguîr aimait la controverse; il tenait chaque vendredi une conférence théologique, discutait avec les pandits, amis de son père, s'efforçant de leur démontrer l'inanité de leurs croyances. Mais il était tolérant, et réprouvait toute contrainte (2).

VII

Chahdjahan. L'équilibre de l'Empire (3)

(1627-1658)

Mîrzâ Khourrem, qui régna sous le nom de Chahdjâhân, était né à Lahore le 29 rabîᶜ Iᵉʳ 1000 (5 janvier 1593), de Balmatî, fille de Râja Udi Singh et petite-fille de Râja Mâldeo de Jôdhpûr. Cruel et intolérant à ses débuts, il gouverna, dans la suite, avec justice et fermeté.

(1) **H. Beveridge**, *Encyclopédie de l'Islam*, I, 1025.

(2) Voir ses Mémoires, trad. **Price**, 22. Djahânguîr fit dresser la liste des noms d'Allah, au nombre de 522, et interdit de brûler les veuves sur le bûcher de leur mari.

(3) Le tome VII d'**Elliot** contient les biographies des historiens contemporains, avec des extraits de leurs œuvres, qui sont : 1° le *Pâdchâhnâma* de **Mohammed Amîn Kazwînî**, chronique officielle dont on ne connaît que la première partie, comprenant les dix premières années du règne (pp. 1-2); 2° le *Bâdchâhnâma* de **'Abdou'l-Hamîd Lâhôrî**, la meilleure source connue; c'est également une chronique officielle des vingt premières années du règne (pp. 3-72); 3° le *Châhdjahânnâma* d'**Inâyat Khan**, œuvre estimable d'un auteur bien informé (pp. 73-120); 4° le *Bâdchâhnâma* de **Mohammed Wâris**, complément, pour les dix dernières années, de l'ouvrage portant le même titre (pp. 121-122); 5° l'*'Amal-i Sâlih* de **Mohammed Sâlih**

Il fut le plus fastueux des empereurs mongols, et sous son règne les arts, l'architecture en particulier, atteignirent leur perfection.

A la mort de Djahânguîr, Châhdjahân se trouvait dans le Dekkan, et le trône devait revenir à Châhriyâr; mais le vizir Asaf Khan et Mahâbat Khan avaient pris leurs mesures pour le faire attribuer à Chahdjâhân. Châhriyâr avait été arrêté et aveuglé; quand son rival vint se faire couronner à Lahore, le 8 djoumâdhâ II 1037 (4 février 1628), il donna l'ordre de l'exécuter avec tous ses fils et neveux.

Un émir afghan, Khan Djahân Lôdî, avait fait sa soumission, et obtenu le gouvernement du Mâlwâ. A peine installé, il se révolta, et le concours actif du sultan d'Ahmednagar donna à sa rébellion un caractère inquiétant. Le vizir Asaf Khan, beau-père du souverain, la réprima, et Khan Djahân Lôdî fut tué à Bundelkhand le 24 djoumadhâ 1040 (28 janvier 1636) (1). Châhdjahân s'apprêtait à châtier le sultan d'Ahmednagar et son fidèle allié, le souverain de Bijâpûr, quand la perte de sa femme préférée, Ardjimand Bânoû Begum, morte en couches le 17 dhoû'l-hidjdja 1040 (7 juillet 1631), l'en détourna. Tout entier à sa douleur, il fit construire à Agra un magnifique mausolée de marbre blanc, incrusté de pierres précieuses, surmonté d'un dôme très élevé, d'une terrasse et d'un jardin, qui reçut le surnom

---

Kamboû, très bon ouvrage, exact et complet (pp. 123-132); 6° le *Châhdjahânnâma* de **Mohammed Sâdik Khan**, bon résumé historique (p. 133); 7° les *Madjâlisou's-Salâtîn* de **Mohammed Charîf Hanafî** : l'auteur, grand voyageur et haut fonctionnaire, était un écrivain indécis (pp. 134-140); 8° le *Tarîkh-i Moufazzalî* de **Moufazzal Khan**, longue histoire universelle dont un tiers environ est consacré à l'Inde (pp. 141-144).

Nous avons, pour cette période, d'importantes relations de voyageurs européens : celles de **Tavernier** et de **Bernier** sont les plus connues. On apprécie également celle de l'Italien **Manucci**. Moins connue, celle du missionnaire espagnol **Sebastian Manrique** ne manque pas non plus d'intérêt : elle a été publiée à Rome en 1653, et **Keene** en a donné un extrait dans *The Turks in India*, London, 1879.

(1) Cf. **'Abdou'l-Hamîd Lâhôrî** apud **Elliot**, VII, 11-16

de la favorite, Moumtâz Mahal, devenu, avec le temps, Tâdj Mahal. La construction de ce monument célèbre dura quatorze ans.

En 1045 (1635), Châhdjahân faisait au Dekkan une nouvelle expédition, qui ne donna pas de résultats décisifs. Une autre expédition eut lieu au Tibet, qui fut conquis en 1061 (1650) (1). Ahmednagar fut reprise, Kandahâr enlevée aux Persans, mais cette dernière place, très vivement disputée pendant toute la durée du règne, fut perdue une dizaine d'années plus tard.

Pendant près de vingt ans Châhdjahân fut occupé par des travaux d'ornementation et d'utilité publique Nous avons parlé du Tâdj Mahal; sa construction eut lieu en même temps que celle du nouveau Delhi, appelé Djahânpûr ou Châhdjahânâbâd, dans lequel on remarque notamment une magnifique mosquée et un palais de granit rouge alimenté d'eau par un canal artificiel qui fut achevé par les Anglais, et nommé par eux Eastern Jumna Canal (2). Ces travaux, qui durèrent jusqu'en 1058 (1648), exigèrent dix ans. Le canal de Râvi, à Lahore, avait été terminé en 1048 (1639) (3). L'architecture prit, sous ce règne, un essor qu'elle n'avait jamais connu. Il en fut de même pour les arts d'ornementation, dont le plus célèbre spécimen est le Trône des Paons, ainsi nommé de deux paons exécutés en saphirs, émeraudes, rubis et autres pierres précieuses qui le décorent, et qui faisait l'admiration de Tavernier, connaisseur expert en la matière (4). Châhdjahân, qui aimait passionnément les pierreries, en avait réuni des quantités considérables, et tenait en réserve d'immenses trésors.

(1) Voir le récit de cette conquête dans 'Inâyat Khan apud Elliot, VII, 97-98.
(2) Cf. 'Inâyat Khan apud Elliot, VII, 85-86.
(3) Cf. 'Abdoul-Hamîd Lâhôrî apud Elliot, VII, 67-68.
(4) *Op. cit.*, VII, 97-98. Pris par Nâdir Châh en 1739, le Trône des Paons est aujourd'hui à Téhéran.

Mahâbat Khan était mort en 1044 (1634). En 1051 (1641), Asaf Khan mourait à son tour, et Châhdjahân dut désormais gouverner seul. Il se montra habile administrateur, énergique, généralement sévère, bien que parfois il eût de l'indulgence, plein d'ardeur pour les affaires de l'Etat. Instruit par l'expérience, il était bienveillant à l'égard des Hindous, et faisait également bon accueil aux Européens qui, de plus en plus nombreux, venaient visiter l'Inde, et dont plusieurs entrèrent à son service, d'ordinaire comme ingénieurs ou comme officiers d'artillerie. Parmi eux se trouvait un architecte français, Austin de Bordeaux. Les plus connus de ces voyageurs sont les Français Tavernier qui, agent de Louis XIV, passa vingt ans dans l'Inde, et Bernier, tous les deux auteurs de précieuses relations; l'architecte italien Veroneo et le médecin Manucci, son compatriote. Les missionnaires affluaient, et leur zèle exagéré eut parfois pour eux des conséquences fâcheuses (1). L'un d'eux, l'Espagnol Maurique, a laissé une curieuse relation.

Les fils de Châhdjahân aidèrent longtemps leur père à gouverner; plus tard, leurs rivalités coûtèrent à deux d'entre eux la vie, et à Châhdjahân le pouvoir. C'étaient : 1° Dârâ Choukôh (ou Chekou), l'aîné et héritier présomptif, que Châhdjahân gardait toujours auprès de lui. On le représente à la fois sérieux et enthousiaste, aimable et lettré. Il aimait les études théologiques, et on a porté contre lui une accusation d'hérésie qui ne semble pas justifiée (2); 2° Choudjâᶜ, prince doux et ami des plaisirs, mais vaillant; il commandait au Bengale; 3° ᶜAlemguîr, depuis empereur sous le nom d'Aurangzêb : bien différent de ses frères, il était un Musulman zélé, simple et austère; ses opinions, en lui aliénant les Hin-

(1) **Keene**, I. 123.
(2) Cf. **Sarkar**, I, chap. XII.

dous, lui avaient valu la sympathie des Musulmans. A deux reprises il fut gouverneur du Dekkan, et prit part à plusieurs expéditions militaires (1); 4° Mourâd Balkh, qui commandait au Gujarât : fier et belliqueux, il mourut dans l'Arracan, d'une façon mystérieuse. Châhdjahân eut aussi quatre filles : Ardjoumanârâ, Guîtîârâ, Djahânârâ et Dahrârâ (ou Rauchanârâ).

Vers la fin de son règne Châhdjahân chercha à étendre son domaine. Le Tibet fut conquis en 1060 (1650). En 1066 (1655-1656), il attaqua les royaumes de Golconde et de Bijâpûr, ainsi que le Bérar. Malgré la résistance désespérée de ᶜAbdoullâh, le royaume de Golconde fut conquis, et la dynastie des Koutbchâhîs prit fin. A Bijâpûr, Châhdjahân trouva un adversaire redoutable en Shivâji (ou Siwâji), l'indomptable champion de l'indépendance mahratte, en faveur de laquelle il combattit jusqu'à sa mort (1680), pendant près de trente-cinq ans (2).

En 1068 (1658), Châhdjahân tombe gravement malade et remet le pouvoir à Dârâ Choukôh, qui cache la situation à ses frères et fait arrêter leurs partisans. Mais la vérité est connue : Choudjâᶜ prend les armes, Mourâd Bakhch fait de même, et demande à ᶜAlemguîr de l'aider à déjouer les projets de Dârâ Choukôh (3).

Contrairement à toute prévision, Châhdjahân guérit. Mais Choudjâᶜ ne désarme pas. Il prétend que les lettres dans lesquelles son père lui annonce qu'il a repris le pouvoir sont l'œuvre de faussaires, et marche sur Agra. Facilement repoussé par le fils de Dârâ Choukôh, Solaïmân Choudjâᶜ se soumet.

Beaucoup plus grave est la situation dans le sud, où ʿAlemguîr, aidé par Mourâd Bakhch, cherche à détrôner

(1) Voir Sarkâr, I, chap. I-XI, sur la jeunesse de ʿAlemguîr.
(2) Cf. H.-G. Rawlinson, *Shivâji the Marâthâ, his life and times*, Oxford, at the Clarendon Press, 1918, pet. in-8.
(3) Sarkar, I, chap. XII-XIV.

son père. Il est vainqueur à Dharmat des Radjepoutes envoyés contre lui (1). Châhdjahân veut défendre l'héritier de son choix, et envoie au secours de Dârâ Choukôh Solaïmân avec 100.000 cavaliers : plus nombreuses que l'armée ennemie, ces troupes sont moins solides, et elles se font écraser à Ujjain le 22 radjab 1068 (25 avril 1658). Obligé d'évacuer Agra ou de livrer bataille, Dârâ Choukôh prend le second parti, et la lutte reprend à l'est d'Agra, à Samûgarh. Nous ne savons pas exactement ce qu'elle fut, en raison des contradictions des historiens. Il semble toutefois que Mourâd Bakhch, blessé, ne put tenir; ʿAlemguîr, prenant le commandement général, dispersa l'ennemi, et Dârâ Choukôh s'enfuit (2).

Voyant qu'il serait difficile de détrôner Châhdjahân, resté populaire, ʿAlemguîr, usant de ruse, lui fit dire qu'il regrettait ce qui s'était passé, et était toujours son fils respectueux. Des pourparlers de paix s'engagèrent par l'intermédiaire de la fille préférée de l'empereur, Djahânârâ. Mourâd Bakhch se montre grossier et brutal; ʿAlemguîr, au contraire, doux et fourbe, persiste dans son attitude, obtient des confidences utiles, et promet de se rendre auprès de son père. Quelques jours plus tard il lui envoie son fils Mohammed; sur sa demande, les troupes qui entourent le palais impérial sont éloignées. Mohammed et ʿAlemguîr jettent alors le masque, et font prisonnier Châhdjahân, surpris et désespéré, le 7 ramadân 1068 (9 juin 1658). Un mois plus tard, le 4 chawwâl (5 juillet), il capturait, dans des conditions analogues, son rival Mourâd Bakhch (3), et le 1er dhoû'l-kaʿda (31 juillet), se faisait proclamer empereur à Delhi.

(1) *Op. cit.*, II, chap. XV.
(2) *Op. cit.*, II, chap. XVI.
(3) *Op. cit.*, II, chap. XVI. Sur les événements qui amenèrent la déposition de Châhdjahân et sur ses dernières années, cf. **Khafî Khan apud Elliot**, VII, 213-275.

Châhdjahân survécut près de huit ans à sa déposition. Traité avec de grands égards, il mourut en captivité le 26 radjab 1076 (23 janvier 1666), et fut inhumé auprès de sa favorite, dans le Tâdj Mahal.

VIII

Aurangzêb (ᶜAlemguir Ier). — Apogée de l'empire et commencement de son déclin (1)

(1658-1707)

Troisième fils de Châhdjahân, ᶜAlemguîr, empereur sous le nom d'Aboû'z-Zafar Mouhî ad-Dîn Mohammed Aurangzêb, était né le 15 dhoû'l-kaᶜda 1024 (3 novembre 1618), à Dhod (ou Dâhad), dans le camp de son grand-père Djahânguîr, lors d'une expédition au Gujarât et au Mâlwâ. Par sa mère, Ardjimand Bânoû Moumtâz Mahal, il était petit-fils d'Asaf Khan.

(1) Nous avons peu de renseignements sur les premières années de ce règne, Aurangzêb ayant interdit d'écrire quoi que ce fût sur les événements contemporains. **Elliot**, VII, 144-564, donne les biographies des historiens ayant vécu sous Aurangzêb, avec de longs extraits de leurs œuvres; ses données bibliographiques devront être complétées par celles de **W. Irwine**, *Encyclopédie de l'Islam*, I, 528, et surtout par celles de **Jadunath Sarkar** : ce dernier savant, professeur au Patna College, a consacré son existence à l'étude du règne d'Aurangzêb, et nous parlerons plus loin de ses ouvrages. La préface de son *History*... a pour objet la critique des sources historiques, et nous adopterons la classification qu'il a suivie dans sa bibliographie (*op. cit.*, II, 301-317, et III, 444-446). On doit distinguer :

a) Les annales officielles : *Tuzuk-i Djahânguîrî*, *Bâdchâhnâma*, *'Amal-i Sâlih*, déjà citées à propos des règnes précédents; *'Alamguîrnâma* de **Mohammed Kâzim**, à qui l'empereur défendit de le continuer, et qui ne comprend que les dix premières années du règne : publié dans la *Bibliotheca Indica* et traduit en partie par **Vansittart** (cf. **Elliot**, VII, 174-180), il a été repris et complété par **Mohammed Sâkî Mousta'idd Khan** avec ses *Ma'âsir-i'Alamguîrî* qui, achevés trois ans après la mort de Aurangzêb, ont été traduits par **Vansittart** et publiés dans la même collection : ouvrage de premier ordre, tant pour le fond que pour la forme (*op. cit.*, VII, 187-197); le *Tarîkh* d'**Irâdat Kan**, excellent pour la période comprise entre la fin du règne d'Aurangzêb et le début de celui de Farroukhsiyar : **Jonathan**

Aurangzêb avait reçu une forte éducation. Si l'ourdoû était sa langue maternelle, l'hindî lui était assez familier; il possédait à fond le persan et l'arabe et avait en-

---

Scott en a donné la traduction, d'abord à part, ensuite dans le t. II de son *History of Deccan* (VII, 535-564); les *Wakâ'i'* et le *Djangnâma* de **Ni'mat'Alî Khan**, beaucoup moins importants (*op. cit.*, VII, 200-202).

b) Les ouvrages non officiels : *Foutouhât-i'Alamguîrî* de **Mîr Mohammed Mas'oûm** : ce livre, connu également sous d'autres titres, ne porte que sur une période limitée. L'auteur, qui était au service de Châh Choudjâ', a vu une partie des faits dont il parle (*op. cit.*, VII, 198; cf. **Sarkar**, II, 302); *Zafarnâma*... ou *Wâki'ât*... ou *Hâlât-i 'Alamguîrî*, dit encore *Aurangnâma* d''**Akil Khan Râzî**, œuvre importante et impartiale restée manuscrite (**Sarkar**, II, 302-303); *Mountakhabou'l-Loubâb* de **Mohammed Hâchim Khafî Khân**, histoire complète de la maison de Timour, allant jusqu'à la 14e année de Mohammed Châh et donnant de précieux détails sur Aurangzêb, à laquelle **Elliot** a emprunté plus de 300 pages (VII, 207-533; cf. **Sarkar**, II, 303-304), et qui a été publiée dans la *Bibliotheca Indica*; *Loubbou't-Tawârîkh-i Hind* de **Râî Bhârâ Mal**, importante histoire des Timourides jusqu'en 1101 (1689-1690); cf. **Elliot**, CII, 168-173); et enfin le *Nouskha-i Dilkouchâ* de **Bhimsen**, assez mal traduit par **Jonathan Scott** (**Sarkar**, II, 304-305).

c) Des résumés historiques, peu importants (*op. cit.*, II, 305-306).

d) Diverses monographies énumérées *op. cit.*, II, 306-307 : *Latâïfou'l-Akhbâr* (sur le siège de Kandahâr); la *Fathiya-i 'Ibriya* et sa continuation, de **Chihâboud-Dîn Tâlich**, sur les campagnes de Mîr Djoumla; le texte en a été publié par **Sarkar**; une Histoire, *Tarîkh*, de Shivâjî; le dictionnaire biographique bien connu, *Ma'âsîrou'l-Oumarâ*; les *Ahkâm-i 'Alamguîrî* attribuées à Hamîdoud-Dîn, publiées par **Sarkar** qui les a traduites sous le titre d'*Anecdotes of Aurangzib.*

e) Les historiens persans ayant parlé du siège de Kandahâr (*op. cit.*, II, 307-308).

f) Les historiens des provinces, ceux du Dekkan en particulier (*op. cit.*, II, 308, et III, 444).

g) Les bulletins officiels de la cour : la Royal Asiatic Society en possède un recueil (*op. cit.*, II, 308-309).

h) La correspondance d'Aurangzêb, dont il existe plusieurs recueils décrits pp. 309-314; cf. **Elliot**, VII, 203-206, et d'autres correspondances historiques énumérées p. 314-317; voir aussi III, p. 444-445.

i) Les historiens des règnes antérieurs, qu'il est parfois nécessaire de consulter (*op. cit.*, III, 444).

j) Les ouvrages traitant de questions économiques ou administratives (*op. cit.*, III, 445).

k) Ceux qui traitent de questions religieuses, comme le *Dabistân* (*op. cit.*, III, 445-446).

Les Chroniques mahrattes, *bakhars*, sont utiles à consulter. Par contre, la littérature hindoustanie, source de l'*History of Hindostan* de **Dow** et de l'*History of Bengal* de **Stewart**, ne contient rien d'original (**Sarkar**, I, XVIII-XIX).

Les voyageurs européens du XVIIe siècle; **Bernier**, le médecin d'Aurangzêb; son compatriote **Tavernier**; les italiens **Manucci** et **Gemelli Carrieri**, donnent des renseignements précieux sur les mœurs, les institutions et les conditions de l'existence; mais ils sont assez mal informés pour tout ce qui touche à l'histoire politique (*op. cit.*, I, XXI-XXIII. Voir aussi **Bridwood**, *Report on old Records*, 1891).

core appris le turc oriental. Il aimait la poésie, la poésie morale et philosophique surtout, et l'histoire, mais la théologie était l'objet préféré de ses études, et il se plaisait à discuter avec des derviches. Habile calligraphe, il avait toutefois peu de goût pour les arts, n'admettait pas les musiciens à la cour, et, en général, les édifices construits sous son règne ne préentent rien de remarquable (1).

Il fut un administrateur sévère et vigilant, voulant se rendre compte de tout, contrôlant jusqu'aux moindres faits. Pendant la plus grande partie de son règne, les services publics présentèrent, dans l'Inde, une uniformité dont rien n'approchait ailleurs, et les tribunaux avaient une jurisprudence immuable. Manucci, qui vit Aurangzêb à l'œuvre, trouve en lui de la barbarie tempérée par de l'équité, de la cruauté combinée avec la crainte de l'injustice. Après avoir, par l'annexion de Bijâpûr, le dernier état indépendant du Dekkan, reporté à Tanjore la frontière méridionale de l'empire, qui atteignit alors sa plus grande extension, il compromit tout par son intolérance et ses brutalités à l'égard des Radjepoutes. Les vingt dernières années de son

---

Jadunath Sarkar, l'infatigable historien d'Aurangzêb, a publié en dehors de son grand ouvrage, *History of Aurangzib, mainly based on Persian sources* (Calcutta, 1912 et sq.), des *Anecdotes* déjà citées et de son édition, avec traduction anglaise et notes, des *Ahkâm-i 'Alamguîri*, un important ouvrage basé, lui aussi, sur des sources persanes : *India of Aurangzib : Statistics, Topography and Roads, with translations of the « Khulasat-ut-Tawarikh » and the « Chahar Gulshan »* (*Not a History*) (Calcutta, 1901). Parmi les autres publications européennes sur Aurangzêb, nous citerons les *Annals and Antiquities of Rajasthan*, du colonel **James Tod**, parues pour la première fois en 1822 (en voir la critique dans **Sarkar**, *op. cit.*, III, 430-434); l'étude de **Stanley Lane Poole** dans les *Rulers of India* (1893); l'*History of the Mahrattas* de **J. Grant Duff** (pp. 68-182 de la 3e édition, Bombay, 1873); *The coins of the Moghul Emperors in the British Museum* de **Stanley Lane Poole** (pp. 138-143), le *Catalogue of the coins in the British Museum*, Calcutta, de **H. Nelson Wright** (III, 131-190), et enfin le *Report of the British Commissioners* (Allahabad, 1868 : sur la grande famine de 1660).

(1) **Sarkar**, I, chap. I.

règne ne furent qu'une longue lutte, pénible et d'ailleurs inutile, contre les Mahrattes, qui devaient ruiner, au cours du XVIIIe siècle, l'empire mongol.

La carrière militaire d'Aurangzèb commença de très bonne heure. Il avait déjà pris part à plusieurs expéditions au Bengale, au Dekkan et en Orissa, quand il fut nommé généralissime des troupes envoyées au Bundelkhand, en 1044 (1635) : il était alors à peine âgé de dix-sept ans. Le souverain ennemi, Jhujhar, fut battu et mis en fuite ; ses femmes entrèrent au harem du vainqueur, ses enfants furent convertis à l'Islam, et les temples devinrent des mosquées. L'année suivante, Aurangzèb était nommé gouverneur du Dekkan ; il le resta jusqu'en 1054 (1644), époque à laquelle, cédant à un élan mystique, il voulut se retirer du monde. L'année suivante, il rentrait dans la vie publique ; son père l'envoyait au Gujarât et, un an plus tard, lui confiait la province de Balkh, conquise depuis peu : il y montra beaucoup de zèle, mais Châhdjahân, désespérant de conserver une région aussi troublée, la fit évacuer et, en safar 1058 (mars 1648), Aurangzèb devenait gouverneur du Multân, auquel fut ajouté plus tard le Thatha. Après avoir échoué deux fois contre Kandahâr, Aurangzêb revint au Dekkan, et seconda son père dans les expéditions, plus heureuses, de Golconde et de Bijâpûr.

Nous connaissons mal les premières années de son règne, en raison de l'interdiction, faite alors, d'écrire quoi que ce fût sur les événements contemporains. Après avoir poursuivi Dârâ Choukôh jusqu'à Lahore et Multân, Aurangzêb revint sur ses pas pour réprimer une nouvelle révolte de Choudjâʿ, qui fut battu entre Agra et Allâhâbâd le 19 rabîʿ II 1069 (14 janvier 1659) ; laissant à ses généraux le soin de le poursuivre, Aurangzêb rentra à Agra. Descendant l'Indus, Dârâ Choukôh se réfugia à Ahmedâbâd, y reconstitua son armée et se porta

sur Ajmîr : il subit, en vue de cette ville, un désastre complet le 28 djoumâdhâ II (28 mars) pour avoir cru à la parole de deux généraux ennemis qui se donnaient comme des transfuges. Désabusé, il résista héroïquement, mais en pure perte, et dut se réfugier au Gujarât où Khan Djahân, un protégé à qui il avait deux fois sauvé la vie, le livra. Traité ignominieusement, revêtu de haillons et promené sur un âne, Dârâ Choukôh fut exécuté à Delhi le 21 dhoû'l-hidjdja (21 septembre); cette fin révolta l'opinion, et le traître Khan Djahân fut tué comme il rentrait chez lui (1).

Solaïmân Choukôh survécut peu à son père. Gahrwal, où il s'était réfugié, ayant été envahie, il tomba au pouvoir d'Aurangzêb, et fut empoisonné dans sa prison Choudjâ^c enfin, poursuivi par Mîr Djoumla, s'enfuit à Dakka, puis en Arracan, où il périt on ne sait trop dans quelles circonstances (2).

Délivré de ses rivaux, Aurangzêb voulut être couronné une seconde fois, en grande pompe. Cette cérémonie eut lieu à Delhi, le 14 ramadân 1069 (5 juin 1659), date choisie par les astrologues; on en trouvera la description, vivante et détaillée, dans l'ouvrage de Sarkar (3).

***

La plus brillante période du règne est celle qui va de 1659 à 1682. Après les luttes acharnées pour l'accession au pouvoir, et les cruautés qui en furent les conséquences, Aurangzêb gouverna d'une manière juste et impartiale pendant plusieurs années. Il se montra généreux à l'égard de tous ses sujets, pardonna à Jaswant Singh.

(1) Sur les luttes et le supplice de Dârâ Choukôh, cf. **Sarkar**, II, chap. XV-XXI.

(2) Pour le récit des luttes qui précédèrent l'avènement d'Aurangzêb, cf. **Khafî Khan** apud **Elliot**, VII, 213-253.

(3) II, chap. XXV.

râja de Mârwâr, d'avoir combattu en faveur de Dârâ Choukôh, en maria la fille avec son fils aîné Mouᶜazzam, qui, gouverneur du Dekkan, fut placé sous la tutelle de son beau-père, et prit des mesures efficaces pour combattre la famine qui sévissait alors. Les droits sur les céréales furent supprimés; d'autres taxes le furent aussi, du moins officiellement, car on continua de les percevoir d'une manière détournée. Simple et austère, Aurangzèb menait à la cour l'existence d'un derviche. Il « enterra » la musique, proscrite à la ville comme à la cour, et donna aux mohtasibs, qui avaient dans leurs attributions la police des mœurs, des instructions sévères, bien inutilement d'ailleurs, car Bernier dénonce la corruption générale. Devenu très rigoriste sur la question de l'orthodoxie, au bout d'une dizaine d'années de règne, Aurangzêb persécuta ceux dont les croyances étaient suspectes, et notamment les théologiens amis de Dârâ Choukôh. L'un d'eux, Sarmad, fut exécuté (1). Les relations avec les autres états musulmans étaient très suivies alors avec la Perse : Aurangzêb et Châh ᶜAbbâs échangèrent des ambassades; avec le chérif de la Mecque,les souverains de Balkh,Boukhara et Kachghar : l'un de ceux-ci, ᶜAbdoullâh, chassé de son royaume, vint se réfugier à Delhi, il en était de même avec les savants et les marchands de l'Asie centrale. Des relations diplomatiques existaient avec la Turquie, et plusieurs Turcs ottomans vinrent se fixer dans l'Inde. A plusieurs reprises, les souverains arabes envoyèrent leurs représentants auprès de l'empereur mongol, et, sur le tard, des états africains firent de même. De tous ces pays, la Perse était celui qui exerçait le plus d'influence, et qui avait les relations les plus suivies avec l'Inde. Il

(1) *Op. cit.*, III, chap. XXVIII; voir aussi le chap. XXXVI.

en fut toujours ainsi, malgré un différend assez grave provoqué par une lettre insultante de Châh ʿAbbâs (1).

Une grave maladie de l'empereur en 1073 (1662), la famine et le conflit avec la Perse dont nous venons de parler, une expédition malheureuse contre le Kûch Bihâr et l'Assam, qui se termina par la retraite de Mîr Djoumla et sa mort à Khizarpûr le 2 ramadân 1073 (31 mars 1663), la reconnaissance de la suzeraineté mongole par le Tibet, où l'Islam fit son apparition en 1076 (1665), la mort de Châhdjahân au fort d'Agra, où il passa ses derniers jours dans une dure captivité, une nouvelle expédition, plus heureuse, terminée par la prise de Chatgaon (2) et l'anéantissement de la flotte d'Arracan, en 1077 (1666), sont les principaux faits des huit premières années du règne, pendant lesquelles Shiwâjî et les Mahrattes firent des progrès sensibles. Sur le conseil de Râja Jaï Singh, gouverneur du Dekkan, Shivâjî alla à la cour de Delhi ; mal reçu, et croyant un accord impossible, il prit la fuite, et recommença la lutte (3). Bientôt Aurangzêb dut combattre à la fois les Mahrattes et les Afghans.

Les empereurs mongols, Akbar surtout, avaient dû, plus d'une fois, repousser les agressions de ces derniers. En 1078 (1667), la tribu des Yoûsoufzaï pénétrait dans l'Inde, envahissait le district et la région de Pakhali,qui commandait le Kachmîr, et s'emparait de plusieurs postes mongols. L'armée afghane fut écrasée au bord de l'Indus; mais la situation restait grave. L'offensive victorieuse des généraux d'Aurangzêb,Chamchîr et Mohammed Amîn Khan, qui pénétrèrent à leur tour sur le territoire de l'envahisseur, éloigna la menace (1077-1078 = mi-octobre 1667). Elle revint, tout aussi grave, en 1083

(1) *Op. cit.*, III, chap. XXIX.
(2) Sur le rôle des pirates européens dans cette guerre, cf. **Sarkar**, *Anecdotes of Aurangzib*, 192-223. Voir aussi *op. cit.*, III, chap. XXXII et app. IV.
(3) **Khafî Khan** apud **Elliot**, III, 270-292.

(1672), grâce au manque de tact du *faudjdâr* de Djalâlâbâd, qui mécontenta les Afridis. Mohammed Amîn Khan, devenu gouverneur d'Afghanistan, fut battu et dépouillé dans le dangereux défilé de Khaïber. La défection de Khochhâl, khan de Khatak, devenu l'un des chefs de ceux qu'il était allé combattre, le soulèvement général des tribus afghanes, l'inertie du nouveau gouverneur de l'Afghanistan, Mahâbat Khan, décidèrent Aurangzêb à envoyer une armée nombreuse et bien pourvue d'artillerie contre les Afghans, le 4 chaᶜbân 1084 (14 novembre 1673). Choudjâᶜat Khan en était le chef, muni de pleins pouvoirs; Jaswant Singh lui avait été adjoint.

D'origine très modeste, Choudjâᶜat Khan ne devait son élévation qu'à son mérite. Les autres généraux ne le lui pardonnaient pas : leur jalousie, leur hostilité, l'empêchèrent de mener à bien sa mission, et l'expédition se termina par un nouveau désastre. Profitant d'une nuit exceptionnellement sombre, de l'accablement de l'armée mongole, très éprouvée par le froid, la pluie et la neige, les Afghans surprirent leurs ennemis dans le défilé de Karapa, le 14 dhoû'l-kaᶜda 1084 (21 février 1674). Des milliers d'hommes périrent avec Choudjâᶜat Khan, plus soucieux de mourir en brave que de remplir, jusqu'au bout, son devoir de général, et, si tout ne fut pas perdu, on le dut à l'héroïsme de 500 Radjepoutes Rathors, qui se sacrifièrent pour sauver les débris de l'armée.

Aurangzêb prit alors la direction des opérations. Le 22 rabîᶜ Iᵉʳ 1085 (26 juin 1674), il venait s'installer à Hasan Abdâl, entre Râwal Pindi et Peshâwar, où il resta un an et demi. Une nombreuse armée, bien pourvue d'artillerie, prit aussitôt l'offensive, sous le commandement de chefs expérimentés, dont le plus réputé, Aghar Khan, avait été appelé du Dekkan en toute hâte. Comme Choudjâᶜat Khan, Aghar Khan, Turc d'origine, eut à

souffrir de l'hostilité de ses collègues, et, en particulier des Indiens. L'armée mongole subit une défaite grave à Khâpoûch; mais elle prit, en maintes occasions, sa revanche, et la situation s'améliora au point qu'Aurangzêb put rester à Delhi, où il arriva le 2 moharram 1087 (17 mars 1676). Le 7 chaᶜbân (15 octobre), il nommait le prince Mouᶜazzam commandant en chef de l'armée d'Afghanistan : parmi ses subordonnés se trouvait un chef, Amîr Khan, connu par ses exploits, et qui devint bientôt gouverneur d'Afghanistan. Il le resta pendant plus de vingt ans (1088-1110 = 1677-1698). Basant toute sa politique sur le principe *divide ut imperes,* il favorisa toujours les dissensions entre tribus qui, de la sorte, ne pouvaient rien contre leurs maîtres. Seuls, les partisans de Khôchhâl Khan Khatak résistèrent encore quelques années.

Le trésor ruiné, Shivâjî plus redoutable et plus libre de ses mouvements que jamais, l'impossibilité d'employer, contre les Hindous, ces troupes afghanes qui avaient vaincu les Mongols, tels furent, pour Aurangzêb, les résultats de la guerre afghane (1).

Une grande révolte hindoue éclata en 1090 (1679). Elle était due à l'intolérance d'Aurangzêb, qui avait prescrit : 1° de détruire ou de transformer en mosquées tous les temples; 2° de faire payer aux Hindous, avec l'impôt de capitation, *djazya,* le double des droits de douane; 3° de leur interdire l'entrée des services publics. Des conversions forcées achevèrent de rendre ces mesures odieuses, et Shivâjî protesta énergiquement contre le rétablissement de la djazya (2).

Déjà, en 1080 (1669-1670), de graves révoltes avaient éclaté dans le Mathurâ, dont le *faudjdâr,* ᶜAbdou'n-

(1) *Op. cit.,* III, chap. XXXIII.

(2) *Op. cit.,* III, chap. XXXIV; voir pp. 319-324, sur la destruction des temples. La lettre de Shivâjî est donnée pp. 325-329.

Nabî, avait été tué par ses administrés hindous. La répression avait été impitoyable. Plusieurs soulèvements des Jats avaient eu le même sort; le chef Gokla Jat était mort dans les supplices, et sa famille avait été convertie de force. La secte des Satnâmis, illuminés dont on connaît mal les doctrines, avait été anéantie à la suite d'incidents provoqués par le meurtre de l'un de ses membres. Les Sikhs, entrés en conflit avec Aurangzêb, avaient été traités avec la même rigueur, et leur gourou Tegh Bahadour exécuté en 1084 (1673). Son fils et successeur Har Govind, désireux de le venger, ne se proposait rien moins que de détruire l'empire mongol; mais il ne put continuer longtemps la lutte d'une manière efficace. Tenu à l'écart, mais toujours prêt à attaquer avec ses sectateurs, il aurait, dit-on, contribué à l'avènement de Bahâdour Châh. Quoi qu'il en soit, il survécut fort peu à la mort d'Aurangzêb. Il fut le dernier gourou, chef à la fois militaire et religieux, des Sikhs (1).

Un souverain radjepoute entré dans l'armée d'Aurangzêb, dont il était l'un des meilleurs généraux, Jaswant Singh, mourut vers cette époque. L'empereur trouva l'occasion favorable pour s'emparer de son royaume, le Mârwâr, qu'il envahit au début de moharram 1090 (février 1679). La famille de Jaswant Singh, menacé d'une conversion forcée à l'Islam, avait pris la fuite : ce ne fut qu'après la mort d'Aurangzêb que le prince héritier, Ajît Singh, monta sur le trône. Bientôt le Mârwâr fut conquis. Poursuivant la réalisation de ses projets : l'annexion des états radjepoutes, Aurangzêb envahit Udaipûr, le Mêwar, Chîtôr. Tout le Rajputana fut saccagé; la religion nationale insultée. Mais la situation de l'armée mongole devint critique. Affaiblie par les guérillas, elle fut battue à plusieurs reprises. L'un de ses généraux, Tahawwour Khan, passa à l'en-

(1) *Op. cit.*, chap. III, XXXV.

nemi. Battu par les Radjepoutes, le prince Akbar se révolta, et, en djoumâdhâ II 1092 (juin 1681), il allait rejoindre le chef mahratte Sambhajî, fils et successeur de Shivâjî, qui étit mort à Raigarh le 5 rabî^c Ier 1091 (5 avril 1680). Une armée fut envoyée contre lui; elle avait pour chef son frère Mou^cazzam. Ne pouvant compter sur les Radjepoutes, Akbar prit la fuite. Il se réfugia en Perse où il mourut en 1118 (1706), après vingt-quatre ans d'exil. Tahawwour Khan, qui avait consenti à se rendre auprès d'Aurangzêb, fut traîtreusement mis à mort (1).

Réunissant toutes ses forces, Aurangzêb reprit les armes en 1094 (1683). Il se proposait de soumettre les Mahrattes et d'annexer les derniers états musulmans encore indépendants. Le prince Mou^cazzam fut envoyé contre Golconde, et A^czam contre Bijâpûr, qui succomba le 21 dhoû'l-ka^cda 1097 (18 octobre 1686). Le roi en fut aussitôt déposé, et Aurangzêb partit diriger les opérations contre Golconde. Une partie du royaume était déjà conquise; le restant tomba au pouvoir de l'envahisseur le 24 dhoû'l-hidjdja 1099 (31 octobre 1687), date à laquelle le dernier roi fut fait prisonnier. Tous les états musulmans de l'Inde avaient été absorbés par l'empire mongol; mais celui-ci entrait dans uns période critique (2). Les difficultés se multipliaient. Profitant de l'absence de l'empereur, les Jats s'étaient soulevés. Vers 1691 ils s'emparaient d'un convoi venant de Kâboul, et en tuaient le chef. Mou^cazzam fut chargé de les soumettre, et il fut désormais interdit aux Hindous de se servir de palanquins.

Cette vengeance mesquine venait s'ajouter aux mauvais procédés qui avaient soulevé l'opinion contre Au-

---

(1) *Op. cit.*, III, chap. XXXVI-XXXVII. Cf. **Khafî Khan** apud **Elliot**, VII, 298 et sq.

(2) **Keene**, I, 137. Pour la conquête de Bijâpûr et d'Haïderâbâd, cf. **Khafî Khan** apud **Elliot**, VII, 332-332.

rangzêb. Les Hindous ne lui pardonnaient pas d'avoir voulu anéantir ou changer en mosquées leurs temples. Des sanctuaires particulièrement vénérés, comme ceux de Bénarès et de Mathurâ, avaient été détruits; celui d'Ahmedâbâd avait été souillé par l'égorgement d'une vache. L'indignation provoquée par ces mesures facilita beaucoup les progrès des Mahrattes. Sambhâjî était mort; mais son frère, Râja Râm, avait été reconnu pour son successeur en chawwâl 1100 (juillet 1689), et il continuait la lutte. A Baïrâmpûrî, les Mahrattes infligeaient une sérieuse défaite à Aurangzêb. Profitant de la discorde qui régnait entre le prince Kâmbakhch et ses généraux, ils surprenaient l'armée du Carnatic; dans l'ouest, deux autres armées étaient contraintes, l'une de capituler, l'autre d'abandonner à l'ennemi ses éléphants et ses bagages. En 1107 (1695), le Bhima débordait d'une manière imprévue : Aurangzêb perdait dans l'inondation 12.000 hommes, tout son campement, ses chevaux et son matériel. Au même instant, un de ses généraux était battu et fait prisonnier. Obligé de s'enfuir vers le Sud, Râja Râm soutint pendant sept ans, à Jhinjî, un siège méthodique. Les Mongols enlevèrent, dans les montagnes, de nombreuses places fortes aux Radjepoutes; mais il leur fut impossible de les conserver.

Faisant un effort suprême, Aurangzêb vint assiéger Satâra, dirigeant lui-même les opérations et s'exposant sans cesse à la mort. La forteresse succomba le 13 dhoû'l-ka'da 1111 (21 avril 1700); celle de Pârli fut prise peu après.

Râja Râm était mort quelques jours avant la chute de Satâra. Son fils Karan lui succéda, mais il mourut presqu'aussitôt. On proclama alors son frère Shiva, enfant de deux ans à qui on donna un tuteur, Râm Chând Pandit; la veuve de Râja Râm, Târâ Bâï, fut nommée régente, et organisa, avec la plus grande vigueur, la résis-

tance contre les Mongols. De nouveaux forts remplaçaient les forts enlevés par l'ennemi; les armées dispersées se reformaient rapidement; par ordre de Târâ Bâï, tout le Dekkan fut dévasté (1). Il en fut ainsi jusqu'à la mort d'Aurangzêb; son successeur ayant relâché Sâhû, celui-ci vint à Satâra prendre le pouvoir, et il fit prisonnier Târâ Bâï.

Aurangzêb passa tristement ses dernières années. Sa santé était très affaiblie; les remords le poursuivaient; son fils A^czam cherchait à le supplanter, et l'activité des Européens dans l'Inde devenait inquiétante. Un habile diplomate, Khafî Khan, sut apaiser les conflits avec les Portugais de Goa et les Anglais qui, déjà installés à Bombay, transportèrent, entre 1694 et 1699, leurs établissements de Hugly à Calcutta (2); mais la menace subsistait toujours. En 1705, il donna l'assaut au fort de Wâkinkara (3). Ce fut son dernier exploit militaire. Il tomba gravement malade, et le bruit de sa mort courut. Rétabli, il voulut entrer en campagne, et partit pour Ahmednagar, où il mourut subitement le 28 dhoû'l-ka^cda 1118 (3 mars 1707). Il fut enseveli à Khouldâbâd (Randa), près d'Ahmedâbâd, et reçut le nom de Khouldmakân « Habitant du pays de l'éternité ».

A l'âge de dix-huit ans Aurangzêb avait épousé une princesse séfévie, Dilrâs Bânoû, fille du vizir Châhnawâz Khan. Dilrâs Bânoû, qui seule portait le titre de « Begum », mourut en couches à Agra, le 1er safar 1058 (8 novembre 1657). Elle fut la mère de Zêboun-Nisâ, princesse qui doit sa célébrité à son immense érudition, à ses œuvres littéraires (4) et aux encouragements qu'elle donnait aux intellectuels; de Zînatou'n-Nisâ

(1) Keene, I, 138.
(2) *Ibidem* Cf. Khafî Khan apud Elliot, VII, 211-212, 344-346, 350-355.
(3) Khafî Khan, pp. 379-387, donne le récit de ces événements.
(4) Les poésies qui lui sont attribuées ont été traduites par Magan Lal et Jessie Duncan Westbrook, *The Diwan of Zeb-un-Nissa...* London, John Murray, 1913, in-16.

autre princesse renommée pour sa piété et sa générosité; de Zoubdatou'n-Nisâ, mariée à Sipihr Choukôh, fils de Dârâ Choukoh; de Mohammed A'zam, mort en revendiquant la succession de son père, et de Mohammed Akbar, mort en exil. Les autres épouses, pourvues seulement des titres de « Bâï » et de « Mahal », étaient Rahmatou'n-Nisâ (Nawwâb Bâï), Radjepoute dont le père régnait au Kachmîr : elle fut la mère de Mohammed Sultân, de Mohammed Mou'azzam (Châh 'Alam), qui succéda à Aurangzêb sous le nom de Bahâdour Châh Ier, et de Badrou'n-Nisâ, princesse qui savait le Coran par cœur; Aurangâbâdî Mahal, mère de Mihrou'n-Nisâ, mariée à un fils de Mourâdbakhch, et Udaipûrî Mahal, mère de Mohammed Kâmbakhch, tué près de Haïderâbâd le 21 chawwâl 1120 (3 janvier 1709). Udaipûrî Mahal, qui devint toute puissante pendant les dernières années du règne, était, dit-on, une Géorgienne prise dans le harem de Dârâ Choukôh. On nomme encore, parmi les esclaves préférées d'Aurangzêb, Hira Bâï, ou Zaïnâbâdî, et Dilârâm (1).

* * *

Bernier, qui passa douze ans dans l'Inde et fut le médecin d'Aurangzêb, après avoir essayé d'excuser les cruautés de son maître, faisant périr tous ses rivaux pour s'assurer le pouvoir, ajoute : « En tout cas, je m'assure que tous ceux qui feront un peu de réflexion sur cette pièce (la relation des événements survenus de 1655 à 1661) ne le considèreront pas comme un barbare, mais bien comme un grand et rare Génie, comme un grand Politique; et comme un grand Roi (2) ».

Si Bernier avait pu voir les dernières années du règne, il aurait peut-être pensé autrement. C'est avec raison

(1) **Sarkar**, I, chap. IV. Cf. **Sâkî Mousta'idd Khan** apud **Elliot**, VII, 195-197.
(2) *Voyages*, éd. de 1711, I, 268.

que Keene (1) compare Aurangzêb à Louis XIV. On retrouve, chez l'un et l'autre de ces souverains, la même conception théocratique de l'autorité, la même intolérance, la même ambition. Plus soucieux d'étendre leurs états que d'assurer le bonheur de leurs sujets, ils ont laissé ces derniers dans une égale misère. Keene a encore raison, quand il compare le rétablissement de l'impôt injuste et odieux de la *djazya* à la révocation de l'édit de Nantes. Par cette mesure, Aurangzêb mécontentait les trois quarts des habitants de son empire, et favorisait les progrès de ses ennemis.

***

Dans *The India of Aurangzêb,* Jadunath Sarkar a donné, d'après les sources persanes, un tableau complet de l'empire d'Aurangzêb au point de vue géographique. économique et administratif. Chaque province y est décrite en détail, avec statistiques à l'appui. Un pareil ouvrage serait difficile à analyser; bornons-nous à lui emprunter quelques détails sur les divisions administratives et le produit des impôts. L'empire mongol, à son apogée, formait vingt grandes provinces, *soubas* : Delhi, Agra, Allâhâbâd, Oude, Bihar, Bengale, Orissa. Mâlwâ, Ajmîr, Gujarât, Multân, Thatha, Pendjâb, Berâr, Khândesh, Kachmîr, Aurangâbâd, Bijâpûr, Haïderâbâd et Bidar. Les soubas étaient partagés en districts. *sarkârs,* et ces derniers en *mahalls.* Le nombre et l'importance de ces divisions avait d'ailleurs beaucoup varié comme le montre le tableau suivant :

	1594	1695	1720
Soubas	16	17	20
Sarkârs	123	157	196
Mahalls	3.117	4.051	4.716

(1) I, 139.

Voici maintenant le produit des impôts, donné en roupies :

1594 ...... 13, 21, 36, 831.

1648 ...... 21, 15, 00, 000.

1654 ...... 26, 35, 12, 752.

1665 (?) ... 22, 06, 70, 500 (d'après Bernier, qui ne fait pas entrer le Bengale en ligne de compte).

1695 ...... 20, 12, 76, 425.

1697 ...... 38, 30, 39, 552 (d'après Manucci; même remarque que pour Bernier).

1700 ...... 33, 68, 16, 584.

1707 ...... 29, 77, 70, 876 (d'après Ramusio).

1720 ...... 29, 40, 76, 776 (Orissa non compris).

IX

Chah ᶜAlem Bahadour Chah (Chah ᶜAlam Ier)

La lutte pour le trône

Origine de la puissance des Sikhs

(1707-1712)

Mohammed Mouᶜazzam, qui reçut le nom de Châh ᶜAlem « Souverain de l'Univers » en chaᶜbân 1086 (octobre 1675), était né à Burhânpûr, dans le Dekkan, le 30 radjab 1053 (14 octobre 1643), de Rahmat an-Nisâ Nawwâb Bâï, fille d'un souverain du Kachmîr, Râjâ

(1) Nous emprunterons à **Elliot**, utilement complété par **W. Irvine**, *Encyclopédie de l'Islam*, I, 568, les éléments de notre bibliographie. Parmi les ouvrages déjà cités, on devra se reporter au *Bâdchâhnâma*, aux *Ma'âsir-i 'Alamguîri* au *Mountakhab al-Loubâb* et au *Tarîkh* d'**Irâdat Khan**. Le *Tarîkh-i Bahâdour Châhî*, opuscule anonyme écrit vers 1747 (**Elliot**, VII, 565-567), est peu important. On a de **Danichmand** (*alias* **Ni'mat**) **Khan** un *Tarîkh-i Châh 'Alem Bahâdour Châh* n'embrassant qu'une période de deux ans et quelques mois (*op. cit.*, VII, 568), un *Bahâdour Châhnâma* (British Museum, Or.

Râjû de Rajauri. Musulman fervent, passionné pour les études théologiques, il était toutefois d'esprit libéral, aimait à s'instruire de tout, et les dévots trouvaient ses idées audacieuses. Généreux, il récompensait largement le mérite. Doux et bienveillant, il chercha. par ses concessions, à éviter la lutte qu'il dut soutenir contre ses frères pour parvenir au trône. Il manqua parfois d'énergie, mais inspirait le respect et avait gagné la sympathie de ses sujets.

Pendant la lutte contre Dârâ Choukôh, Châh ᶜAlem était resté à Aurangâbâd comme représentant de son père Aurangzêb. Gouverneur du Dekkan à trois reprises. il avait pris part à la guerre contre les Radjepoutes et à la répression de la révolte d'Akbar, commandé une armée envoyée contre Shambâjî, et combattu ensuite à Golconde et à Bijâpûr. Accusé de trahison en djoumâdhâ Iᵉʳ 1098 (mars 1687), et mis en prison, il ne retrouva sa liberté qu'en radjab 1105 (avril 1694), et fut alors nommé gouverneur de Kâboul; plus tard la province de Lahore lui fut également confiée.

Châh ᶜAlem se trouvait à Jamrûd, quand il apprit la mort de son père. Il se fit aussitôt proclamer empereur, sous le nom de Bahâdour Châh, et se prépara à la

Ms. No. 24) et un *Djangnâma* lithographié à la Naval Kishor Press. L'*ʿIbratnâma*, ou *Tarîkh-i Bahâdour Châhî* de **Mohammed Kâsim Lâhôrî** est un très bon ouvrage, dont le British Museum possède un manuscrit (Or. Ms. No. 1934; cf. *op. cit.*, VII, 569-573). Particulièrement riche en textes sur cette période, la même bibliothèque possède encore l'*Aʿzam al-Harb* de **Kamradj** (Or. Ms. No. 1899); le *Mountakhab at-Tawârîkh* de **Djagdjiwan Dâs** (Add. Ms. No. 26, 253); le *Tarîkh-i Mouzaffarî* de **Mohammed ʿAlî Khan** (Add. Ms. No. 466), qui est, d'après **Elliot** (*op. cit.*, VIII, 316-320), la meilleure histoire de l'Inde composée par un indigène : on peut placer sa date vers 1800, et enfin le *Mirât-i Wâridât* de **Wârid Mohammed Chafîʿ** (Add. Ms. No. 6579), histoire des sultans mongols allant de la conquête de Bâber à l'invasion de Nâdir Châh (*op. cit.*, VIII, 316-330). La Royal Asiatic Society de Londres possède une œuvre du même genre, le *Tazkira-i Salâtîn Tchaghatay* de **Mohammed Hâdî Kâmwar Khan**, allant des débuts de Djenguiz Khan jusqu'à l'année 1137 (1724) (Ms. No. XCVII; cf. *op. cit.*, VIII, 21-25), et la Bibliothèque de Berlin, le *Nâdir az-Zamânî* de **Khôchhâl Tchând, recueil daté** de 1152 (1739-1740), et qui n'est pas exclusivement historique (Ms. No. 495; cf. *op. cit.*, VIII, 70-71).

lutte contre son frère Aʿzam, qui revendiquait également le trône. Leur sort se décida à Jâjau, entre Agra et Dhûlpûr, le 18 rabîʿ Iᵉʳ 1119 (18 juin 1707). Aʿzam y fut tué avec deux de ses fils; le troisième fut fait prisonnier. Il dut en partie sa défaite à la défection de plusieurs de ses meilleurs généraux qui, irrités de ses mauvais procédés, refusèrent de prendre part à la bataille dont ils furent simples spectateurs : quand ils en virent l'issue, ils se rallièrent à Châh ʿAlem, qui leur fit bon accueil, mais confia le pouvoir à Mounʿim Khan, celui de ses officiers qui, du temps qu'il était gouverneur de Kâboul, lui inspirait le plus de confiance. Les plus importants d'entre les ralliés étaient Asad Khan et son fils Zoû'l-Fikar Khan (1).

L'idée dominante de Châh ʿAlem était de reprendre la lutte contre les Radjepoutes. Les circonstances s'y prêtaient mal. Le prince Kâmbakhch, après s'être rallié à son frère Aʿzam, refusait de reconnaître le vainqueur, et, à l'instigation de Zoû'l-Fikar Khan, cherchait à se rapprocher des Mahrattes, leur rendant l'héritier du trône, Sâhu, et leur promettant une paix avantageuse, s'il prenait le pouvoir. Toutes les tentatives de conciliation ayant échoué, Kâmbakhch dut livrer bataille devant Haïderâbâd, le 3 dhoû'l-kaʿda 1120 (13 janvier 1709); il fut battu, et mourut le lendemain de ses blessures. Les Mahrattes auraient pu tirer parti des divisions et de l'affaiblissement de leurs ennemis; mais ils étaient trop divisés eux-mêmes pour le faire. L'autorité de Sâhu paraissant toutefois s'affermir, les Mongols songèrent à la paix. Zoû'l-Fikar voulait traiter avec Sâhu, sur la base des anciennes propositions d'Aurangzêb; le vizir Mounʿim Khan, au contraire, voulait négocier avec la mère du souverain, Târâ Bâï, qui gouvernait effectivement. Ce fut Dâwoud Khan Pannî, le

(1) **Elphinstone**, *History*, 5th édition, 675.

suppléant de Zoû'l-Fikar Khan dans sa charge de gouverneur du Dekkan, qui trancha la question. Il conclut avec Sâhu un arrangement personnel, portant que, tant qu'il resterait en charge, les Mahrattes lui payeraient une contribution fixée au quart de leurs revenus : cette contribution devait être versée à ses propres percepteurs, sans intervention de l'autorité indigène.

Grâce à cette convention, la paix avec les Mahrattes fut assurée pendant toute la durée du règne de Châh ᶜAlem. D'autres traités de paix furent conclus avec des souverains hindous. Le râna d'Udaipûr obtint une indépendance à peu près complète, et fut même dispensé de fournir un contingent militaire. Moins favorisé, Ajît Singh, râja de Mârwâr, dut, comme par le passé, fournir des troupes. Jai Singh, raja de Jaipûr, avait prêté son concours à Aᶜzam : il dut recevoir une garnison dans sa capitale, et, bien que conservant le commandement de ses troupes, il perdit en fait toute autorité. Bientôt il s'allia à Ajît Singh pour se révolter contre son suzerain.

Châh ᶜAlam était parti combattre les Radjepoutes, quand il apprit que les Sikhs, s'étant soulevés, venaient de prendre Sirhind. Une fois de plus, il dut renoncer à ses projets, et conclure avec les chefs radjepoutes, en présence des deux armées, une paix hâtive. Les Radjepoutes obtinrent tout ce qu'ls demandaient, et, vraisemblablement, leur indépendance totale (1).

Au début les Sikhs formaient une communauté purement religieuse, paisible et tolérante, ayant le même respect pour le Coran que pour les Védas. Les persécutions dont ils furent l'objet après la mort d'Akbar et, notamment, du temps d'Aurangzêb, changèrent complètement l'esprit et les tendances de la communauté, qui devint une organisation militaire soumise à une discipline ri-

(1) **Elphinstone**, 677-678.

goureuse dans les moindres actes de la vie. Exapérés et rendus fanatiques par le meurtre de leur chef Tègh Bahâdour, de son fils Guru Govind, et le massacre de leur famille, ils se livrèrent, sous l'autorité d'un nouveau chef, Banda, aux plus cruelles représailles. La prise de Sirhind fut suivie des pires atrocités. Dans le Pendjâb oriental, les mosquées furent détruites, les imams massacrés, et les révoltés ne firent aucun quartier aux Musulmans, sans distinction d'âge ni de sexe. Obligés de se retirer après avoir atteint Sârangpûr, les Sikhs firent, dans la suite, plusieurs incursions dans lesquelles ils menacèrent Lahore et s'approchèrent de Delhi.

Prenant lui-même la direction des opérations, Châh ʿAlem repoussa victorieusement les Sikhs, les obligeant à chercher un refuge dans les montagnes. Traqué partout, Banda s'était enfermé, avec un certain nombre de ses partisans, dans la forteresse de Lohrgarh, qui ne put être réduite que par la famine. Manquant de tout, ses défenseurs firent une sortie désespérée, dans laquelle ils furent presque tous tués, et les Musulmans prirent possession de la place le 19 chawwâl 1122 (10 décembre 1710). Banda put échapper, grâce au dévouement d'un converti hindou qui se fit passer pour son maître; le vainqueur, irrité, ordonna de l'envoyer à Delhi enfermé dans une cage de fer.

Rentré à Lahore, Châh ʿAlem se retrouva bientôt obligé de reprendre la lutte contre les Sikhs, de nouveau redoutables. Il mourut au moment où il allait entrer en campagne, le 20 moharram 1124 (27 février 1712), laissant une succession difficile. Son tombeau se trouve près de Delhi, à côté du mausolée de Khodja Koutb ad-Dîn, sur lequel il avait fait construire une mosquée de marbre blanc.

X

Djahandar Chah (1)

(1712-1713)

Né dans le Dekkân le 10 ramadân 1073 (8 avril 1663) fils aîné de Bahâdour Châh et de Nizâm Bâï, Mohammed Moucizz ad-Dîn Djahândâr Châh avait été gouverneur du Multân, puis de Lahore. Son incapacité, sa faiblesse de caractère, ses débauches, lui avaient aliéné l'opinion, et on s'attendait à voir son frère cadet, cAzîm'ouch-Cha'n, prince énergique et populaire ayant l'armée pour lui, et que soutenaient ses deux autres frères, Rafîcouch-Cha'n et Djahânchâh, monter sur le trône. Le vizir Zoû'l-Fikar réussit à l'évincer par ses intrigues, en brisant l'union des trois frères. cAzîm'ouch-Cha'n fut vaincu et tué; les survivants périrent à leur tour, victimes de leur rivalité, et Djahândâr Châh fut proclamé à Lahore le 14 rabîc Ier 1124 (10 avril 1712).

Zoû'l-Fikar, à qui il devait le trône, s'empara du pouvoir. Il se rendit bientôt odieux par sa tyrannie. Son maître, qu'il traitait avec un profond mépris, se rendait également impopulaire par ses extravagances et ses débauches, et, notamment, par l'ascendant pris par sa maîtresse, la danseuse hindoue Kûnwar Lâl, avec laquelle il s'affichait en public.

Aussitôt arrivés au pouvoir, Djahândâr Châh et Zoû'l-Fikar Khan avaient fait exterminer les princes suscep-

(1) Le *Saïrou'l-Mouta'akhkhirîn* et le *Tarîkh* d'Irâdat Khan sont les principales sources de l'histoire de ce règne. Voir aussi **Elphinstone**, 681-683; **Keene**, I, 143; **Beale**, 127-128, et **E.-W. Haig**, *Encyclopédie de l'Islam*, I, 1024-1025.

tibles de régner. Plusieurs fils de ᶜAzîm'ouch-Cha'n avaient pu échapper au massacre. L'aîné, Farroukhsiyar, ayant obtenu le concours de deux Sayyids influents de Bârha, ᶜAbdoullâh Khan, gouverneur d'Ilâhâbâd, et Hoseïn ᶜAlî Khan, gouverneur de Bihâr, marcha sur Agra, chassant devant lui Aᶜazz ad-Dîn, fils de Djahândâr Châh, qui disposait cependant de forces plus considérables.

L'empereur et Zoû'l-Fikar Khan partirent alors de Delhi, avec 80.000 cavaliers, et livrèrent bataille à Samûgarh, près d'Agra. La lutte fut très vive. Aᶜazz ad-Dîn prit de nouveau la fuite, cette fois en compagnie de son père; abandonné par eux, Zoû'l-Fikar, qui avait combattu vaillamment, dut se retirer à son tour de la bataille. Farroukhsiyar entra à Delhi où, le 16 moharram 1125 (12 février 1713), il fit exécuter Djahândâr Châh dont le cadavre, après avoir été exposé publiquement, fut déposé dans le mausolée de Houmâyoûn.

XI

Farroukhsiyar. — La dictature des Sayyids et le pacte avec l'Angleterre. — Les règnes éphémères de Rafîᶜoud-Daradjat et de Rafîᶜad-Daula (1) (1713-1719)

Mohammed Farroukhsiyar était né dans le Dekkân le 18 ramadân 1098 (18 juillet 1687). Elevé au Bengale, dont son père ᶜAzîmou'ch-Cha'n était gouverneur, il

(1) Les *Siyarou'l-Mouta'akhkhirîn* sont la principale source pour l'histoire de ce règne. On peut consulter encore le *Tarîkh* d'**Irâdat Khan** et le *Tarîkh-i Bahâdour Châhî*, ouvrages auxquels **Elliot**, VII,

avait été appelé à Delhi par Djahândâr Châh; mais, sachant quel sort l'y attendait, il s'était réfugié à Patna, obtenant l'appui des deux Sayyids qui, dans des vues intéressées, l'avaient fait monter sur le trône, et devinrent bientôt ses ennemis. « Les Sayyids, dit M. T. W. Haig (1), étaient rusés et ambitieux, tandis que Farroukhsiyar, lui, était faible, rusé et lâche, et l'histoire de son règne n'est pour la plus grosse part qu'une énumération des projets avortés contre les deux frères en question ».

Sur les conseils d'un ancien cadi de Dakka en qui il avait toute confiance, Mîr Djoumla, Farroukhsiyar essaya de diviser les Sayyids. L'aîné, ᶜAbdoullâh Khan, nommé vizir, exerçait le pouvoir; Farroukhsiyar envoya le cadet, Hoseïn ᶜAlî, contre le raja de Mârwâr, Ajît Singh, qu'il avait secrètement engagé à résister à Hoseïn ᶜAlî. Trop avisés et trop prudents pour tomber dans le piège, les deux adversaires conclurent une paix avantageuse, en apparence, pour l'empereur, à qui Ajît Singh donnait sa fille en mariage; en même temps, il promettait d'envoyer son fils à Delhi. Au retour, ᶜAbdoullâh Khan et Hoseïn ᶜAlî, rompant ouvertement avec l'empereur, refusèrent de se rendre à la cour. Pour les apaiser, Farroukhsiyar dut laisser occuper par leurs troupes la citadelle qui défendait son palais, et accepter toutes leurs conditions : ᶜAbdoullâh Khan resterait au pouvoir, avec le titre de vizir; Hoseïn ᶜAlî devenait gouverneur du Dekkân, et Mîr Djoumlà, gouverneur du Behâr.

Guéri à ce moment d'une grave maladie par un médecin écossais, Hamilton, Farroukhsiyar accorda aux

---

534-536 et 565, consacre des notices, et, parmi les publications européennes, **Elphinstone**, *History*, 5th édition, 683-691; **Keene**, I, 143-144. Quant au *Tarîkh-i Chihâdat-i Farroukhsiyar* de **Mîrzâ Mohammed Bakhch**, il ne justifie pas son titre : l'auteur a voulu écrire une histoire des cent années qui suivirent la mort d'Aurangzêb : très sommaire pour la période qui précède l'avènement de Mohammed Châh, son ouvrage est très détaillé pour tout le reste (**Elliot**, VIII, 232-234).

(1) *Encyclopédie de l'Islam*, II, 74.

Anglais une concession territoriale comprenant trente-sept districts, et, moyennant une redevance annuelle, l'exemption des droits de douane. Il épousa, en grande pompe, la fille d'Ajît Singh, et, à l'issue de la cérémonie, Hoseïn ʿAlî partit, avec une armée, prendre possession de son gouvernement.

Il allait y trouver un adversaire redoutable en Dâwoud Khan Pannî, chef renommé pour sa grande bravoure et qui, après avoir combattu avec Zoû'l-Fikar Khan, s'était retiré dans le Gujarât. Farroukhsiyar l'engagea secrètement à partir sans retard pour le Khandesh, province alors rattachée au Gujarât et d'où il était facile de menacer le Dekkan, avec toutes ses troupes, et de faire appel aux Mahrattes pour attaquer avec eux Hoseïn ʿAlî. Celui-ci, assailli à l'improviste, faillit être vaincu : son armée était déjà en pleine déroute, quand la témérité de Dâwoud Khan Pannî vint lui donner la victoire. Le chef ennemi, à la tête de 300 cavaliers brandissant des haches d'armes, fondait sur son adversaire, quand il fut tué d'un coup de feu; ses partisans se débandèrent aussitôt, et sa femme, qui était une princesse hindoue, se poignarda en apprenant sa mort (1129=1716) (1).

Les Sikhs avaient repris victorieusement les armes, se signalant par de nouvelles atrocités qui furent dépassées par celles de leurs vainqueurs le jour où un général habile, ʿAbdou's-Samad Khan, eut mis fin à la révolte. La plupart des prisonniers furent massacrés sur place; 740 d'entre eux, amenés à Delhi, y furent exposés aux insultes de la foule, puis mis à mort; les exécutions durèrent une semaine. Banda, exposé dans une cage de fer entourée des têtes de ses partisans, assista au meurtre de son fils et fut ensuite mis en pièces au moyen de tenailles brûlantes. Les Sikhs tombés au pouvoir de leurs ennemis étaient morts avec le plus grand courage.

(1) **Elphinstone**, *op. cit.*, 686, d'après les *Siyarou'l-Mouta'akhkhirîn.*

et leurs coreligionnaires continuèrent la lutte avec plus d'ardeur que jamais.

De leur côté, les Mahrattes poursuivaient leurs incursions au Dekkan, sous la conduite d'un chef nommé Dâbâri, qui occupait, dans le Khandesh, un groupe de villages fortifiés, où les bandes mahrattes revenaient se réfugier après avoir pillé les régions voisines. Après Dâwoud Khan, Hoseïn ᶜAlî alla les attaquer; mais il se heurtait chaque fois à un ennemi insaisissable, abandonnant ses positions à l'approche de l'ennemi pour se réfugier dans des lieux inaccessibles, et détruisant, dans des guérillas, les forces envoyées contre lui. Lassé de cette lutte, et pressé d'ailleurs de rentrer à Delhi, Hoseïn ᶜAlî traita avec Sâhu, lui reconnaissant la possession de l'ancien domaine de Shivâjî et de ses propres conquêtes, et lui accordant, avec un quart des revenus du Dekkan tout entier, le prélèvement d'un dixième sur le restant des impôts, et la restauration des places fortes. En retour, Sâhu devait payer un tribut de cinq millions de roupies, fournir un contingent de 15.000 cavaliers, assurer le maintien de l'ordre et indemniser les victimes des déprédations qui pourraient être commises.

Sâhu promettait plus qu'il ne pouvait tenir : il était, sans doute, le plus puissant des chefs mahrattes, mais beaucoup de ses compatriotes ne reconnaissaient pas son autorité, ou la combattaient. Hoseïn ᶜAlî le savait bien; mais l'essentiel était d'obtenir des contingents mahrattes pour marcher avec eux sur Delhi.

Farroukhsiyar fit alors, contre les Sayyids, une nouvelle tentative qui causa sa perte. Profitant de la négligence d'ᶜAbdoullâh Khan, de l'impopularité de Rattan Chând, l'homme de confiance du vizir, il se concerta avec plusieurs ennemis du vizir : Jai Singh, le raja d'Ambêr; Tchîn Kilitch Khan, l'ex-gouverneur du Dekkan dépossédé au profit de Hoseïn ᶜAlî; le raja Ajît Singh, dont il avait épousé la fille; le Kachmîrî Roukn

ad-Daula, son favori, auquel la succession d'ᶜAbdoullâh Khan était promise, et quelques autres. Mais Farroukhsiyar et Roukn ad-Daula étaient, tous les deux, faibles et irrésolus; ils n'osèrent pas mettre leur projet à exécution, malgré les instances de Jai Singh, et laissèrent à Hoseïn ᶜAlî le temps d'arriver avec 10.000 Mahrattes. Les Sayyids exigèrent la soumission de l'empereur, qui ne fit aucune tentative de résistance, et donnèrent à leurs troupes l'ordre d'occuper le palais. Une émeute s'étant produite dans la ville, Farroukhsiyar fut déposé et aveuglé, le 8 rabîᶜ II 1131 (18 février 1719). Retenu prisonnier dans son palais, il y fut mis à mort le 9 radjab (16 mai suivant. On l'ensevelit dans le mausolée de Houmâyoûn.

Dans ce règne, court et troublé, les conséquences de la politique d'Aurangzêb se firent sentir. Devenu chef des finances, le secrétaire de ce souverain, ᶜInâyat Khan, voulut soumettre les Hindous à la capitation : il fut obligé de se retirer, et cet impôt fut définitivement aboli sous Mohammed Châh. De graves conflits se produisirent entre Sunnites et Chiites, entre Hindous et Musulmans (1).

Après la déposition de Farroukhsiyar, les Sayyids avaient proclamé empereur un fils de Rafîᶜou'ch-Cha'n, Rafîᶜ ou'd-Daradjât, qui mourut de consomption le 19 radjab de la même année (28 mai 1719). Son frère cadet, Rafîᶜ ou'd-Daula, dit Châhdjahân Sânî (le Second), lui succéda et mourut, lui aussi, presqu'aussitôt. Les Sayyids firent alors appel à un troisième prince : Rauchanâkhter, qui régna sous le nom de Mohammed Châh.

---

(1) **Elphinstone**, *op. cit.*, 690-691.

XII

Mohammed Chah. — L'invasion de Nadir. — Les Français et les Anglais dans l'Inde. — Ruine de la confédération mahratte et fin de l'indépendance timouride (1) (1719-1748)

Mohammed Châh est le dernier souverain mongol ayant régné effectivement. Il eut sans doute à supporter le poids des fautes de ses prédécesseurs et des Sayyids, ses protecteurs; mais, fourbe et dissimulé, débauché et ivrogne, paresseux et craintif, il contribua pour une large part à la ruine de l'empire.

(1) En dehors des *Siyarou'l-Mouta'akhkhirîn* que l'on retrouve, avec la signature de **Yoûsouf Mohammed Khan**, sous le titre de *Tarîkh-i Mohammed Châhî*, **Elliot**, qui a relevé cette substitution (VIII, 103), signale encore le *Djauhar-i Samsâm* de **Mohammed Mouhsin Sâdikî** (VIII, 72-75), ouvrage prétentieux et inégal allant de la mort d'Aurangzêb au départ de Nâdir pour l'Inde; le *Tazkira* d'**Anand Râm Moukhlis**, témoin et victime de l'invasion persane (VIII, 76-98); le *Nâdir-Nâma* de **Mîrzâ Mohammed Mahdî**, biographie de Nâdir Châh par son secrétaire intime (VIII, 99) : elle a été traduite en français par **William Jones**, à la demande du roi de Danemark; le *Tahmâspnâma* de **Miskîn**, qui semble être l'autobiographie de Nâdir (VIII, 100); un *Mohammednâma* écrit par ordre de Mohammed Châh (VIII, 103), et le *Bayân-i Wâki'*, d'**'Abdou'l-Karîm Khan**, dont nous reparlerons.

Un des plus précieux ouvrages que nous possédions sur Dupleix est le Journal d'**Ananda Ranga Pillai** (ou Anandarangappoullé), courtier de la Compagnie française des Indes : rédigé en tamoul, il va de 1736 à 1748. Sous ce titre, *Les Français dans l'Inde*, **M. Julien Vinson** en a traduit d'importants extraits, précédés d'une introduction historique (Paris, Ernest Leroux, 1894, gr. in-8); depuis 1904 le Gouvernement de Madras en fait publier une traduction anglaise dont M. **H. Dodwell** est actuellement chargé, et qui en est à son huitième volume (*The Diary of Ananda Ranga Pillai...* Madras, Government Press, in-8).

Parmi les ouvrages européens, nous citerons les Voyages de **Hanway**, la Vie de Nâdir de **Fraser**, **Malcolm** (*History of Persia*, chap. XVII, et *Memoir of the Central India*, 1820), le colonel **Malleson** (*Decisive Battles of India* et *History of the French in India*, London, 1883), et **Sykes**, *History of Persia*, II, chap. LXIX-LXXII (sur Nâdir).

Fils de Djahânchâh, il était né le 24 rabîᶜ Iᵉʳ 1114 (7 août 1702), et porta jusqu'au jour où les Sayyids le proclamèrent (25 dhoû'l-kaᶜda 1131 = 29 septembre 1719), le nom de Rauchan Akhter. Il fut décidé alors que les noms de ses prédécesseurs immédiats, Rafîᶜou'd-Daradjât et Rafîᶜou'd-Daula, seraient rayés de la liste des empereurs.

Le meurtre de Farroukhsiyar avait soulevé l'opinion; la mort prématurée de ses successeurs avait semblé suspecte. L'autorité des Sayyids diminuait de jour en jour; ils avaient beaucoup de peine à réprimer les révoltes incessantes qui se produisaient de toutes parts, ou devaient faire des concessions pour les apaiser. De toutes ces révoltes, celles d'Asafdjâh fut la plus grave. Dépouillé du gouvernement du Dekkan, Asafdjâh refusa toutes les compensations qui lui furent offertes. En djoumâdhâ II 1132 (avril 1720), il s'alliait aux Mahrattes pour reprendre son ancien domaine, et, près de Bourhânpoûr, remportait une grande victoire dans laquelle le général ennemi, Sayyid Dilâwar Khan, était tué.

Mohammed Châh, qui avait pour conseiller un neveu d'Asafdjâh, Mohammed Amîn Khan, cherchait secrètement à se débarrasser des Sayyids. Obligé de marcher contre Asafdjâh avec Hoseïn ᶜAlî, il fit assassiner ce dernier le 6 dhoû'l-hidjdja 1132 (9 octobre 1720), et marcha sur Delhi, où ᶜAbdoullâh Khan, proclamant un autre empereur, résista désespérément; il fut vaincu et pris, mais eut la vie sauve (safar 1132 = novembre-décembre 1720). Mohammed Amîn devint vizir, mais mourut presque subitement un mois après : on voulut voir dans sa disparition une intervention miraculeuse et la vengeance d'un visionnaire persécuté. Asafdjâh prit le pouvoir : l'empereur lui suscita un rival dans la personne du gouverneur de Haïderâbâd, Moubâriz Khan, qui fut vaincu en moharram 1137 (octobre 1724) : cette défaite eut pour conséquence l'indépendance de fait du Dek-

kan sous Asafdjâh, et la fondation d'une nouvelle dynastie, celle des Nizâm (ainsi nommée de Nizâmou'l-Moulk, autre nom porté par Asafdjâh) de Haïderâbâd. Pendant les huit années qui suivirent, le morcellement de l'Inde fit des progrès : plusieurs petits états se créèrent au détriment de l'empire mongol.

Mais le principal danger venait des Mahrattes, de plus en plus puissants, malgré leurs dissensions. Sâhu avait un rival redoutable en Bâlajî Râo Bishwa Nâth, fondateur de la dynastie des Pêshwâ : peu avant sa mort, arrivée en octobre 1720, il fut reconnu officiellement par Mohammed Châh. Son fils et successeur, Bâjî Râo, à la fois guerrier et diplomate, fut encore plus redoutable pour Sâhu : il obtint d'importantes concessions d'Asafdjâh, heureux de semer la discorde entre les Mahrattes, vainquit et tua, malgré l'infériorité de ses forces, Dâbâri, le chef mahratte du Gujarât. Modéré dans la victoire, Bâjî Râo laissa l'autorité nominale au fils de Dâbâri, se contentant de l'avoir pour tributaire. Plusieurs familles souveraines, comme celles de Puâr, Hôlkar et Sîndhia, se fondèrent alors; un accord entre Bâji Râo et Asafdjâh consacra le nouvel état de choses, mais le gouvernement de Delhi refusa de ratifier leur convention, et désigna comme gouverneur du Gujarât le râja de Mârwâr, Abhi Singh, qui avait fait assassiner son père Ajît Singh. Faisant sans cesse des progrès, Bâji Râo, devenu maître d'un grand empire, devient de plus en plus exigeant, et marche contre Delhi. Mohammed Châh et Asafdjâh se réconcilient en présence du danger; mais ils sont battus et, en ramadân 1150 (février 1738), Bâji Râo obtient de nouvelles concessions.

***

On a prétendu qu'Asafdjâh aurait poussé le nouveau

souverain de la Perse, Nâdir Châh, à envahir l'Inde la même année. Le fait n'est rien moins que prouvé. Rien ne prouve non plus que les exigences de Nâdir Châh, lors du sac de Delhi, aient eu pour origine l'animosité du généralissime mongol, Safdâr Djang, qui, pour se venger d'Asafdjâh, aurait révélé aux vainqueurs les richesses de l'empire.

Nâdir Châh, dont le premier nom fut Imâm Kouli, appartenait à la tribu turque des Afchar, et naquit en Khorassan en 1100 (1688). La situation de sa famille était des plus modestes, et lui-même il se vantait de ne devoir son élévation qu'à ses exploits guerriers. Prisonnier des Uzbeks, il s'évada, entra au service d'un petit chef dont il épousa la fille. Ayant tué son beau-père, il se fit chef de brigands, et, grâce à sa bravoure, devint gouverneur du Khorassan. Destitué et bâtonné pour ses méfaits, il jura de se venger. Alarmé par sa témérité et ses violences, son oncle, qui était gouverneur de Kélat, l'engagea à entrer au service de Châh Tahmâsp, le dernier souverain séfévi, et à l'aider à chasser de son royaume les envahisseurs afghans. Il suivit ce conseil, délivra la Perse des Afghans, se fit pardonner le meurtre de son oncle, qu'il avait sacrifié à son ambition, et reçut de Châh Tahmâsp quatre des plus belles provinces de la Perse, ayant l'habileté de se faire reconnaître tous les droits d'un souverain sans en prendre officiellement le titre.

Ayant chassé les Turcs de l'Azerbâïdjân, Nâdir retourna en Khorassan pour y réprimer une révolte afghane. Vaincu par les Turcs, Châh Tahmâsp venait de signer un traité honteux, abandonnant une grande partie de son royaume. Nâdir appela aux armes toute la Perse, envoya un ultimatum aux Turcs, les sommant de renoncer à leurs conquêtes, à l'exemple des Russes, et traita avec générosité Châh Tahmâsp, récemment déposé.

Battu à plate couture près de Bagdad, Nâdir prit bientôt une revanche éclatante sur son vainqueur, Topal ᶜOsmân, qui fut tué, vainquit de même ᶜAbdoullâh Pacha, s'empara de l'Arménie et de la Géorgie, et, après une habile comédie qui dura un mois entier, consentit, soi-disant pour céder aux supplications de son entourage, à remplacer Châh Tahmâsp sur le trône de Perse.

Son ambition n'était pas satisfaite. Ayant des visées sur tous les pays voisins, il fit passer la raison d'état avant la religion, et, de Chiite ardent, devint Sunnite non moins résolu, sachant que ses futurs sujets n'accepteraient pas les croyances chiites. C'est à ce moment qu'il entre en contact avec l'Inde. En safar 1151 (mai 1738), il avait pris Kandahâr, et son fils aîné Rizâ Kouli venait de battre les Uzbeks. Mohammed Châh n'ayant pas répondu nettement à une lettre dans laquelle il le priait de ne pas donner asile à ses ennemis, il lui déclara la guerre.

Kâboul, Pêshâwer, Lahore furent bientôt occupées Les gouverneurs de provinces ne faisaient aucune résistance. Seul Mohammed Châh, aidé par les renforts que lui avait amenés Saᶜâdat Khan, livra bataille près de Karnal, le 15 dhoû'l-kaᶜda 1151 (13 février 1739). Il fut battu, et Asafdjâh qui, dit-on, n'aurait pas pris part à la bataille, négocia sa capitulation. Saᶜâdat Khan, lui, avait été fait prisonnier. Nâdir aurait laissé le pouvoir à Mohammed Châh parce que cet empereur était, comme lui, de race turque. Mais il exigea la cession de toutes les provinces au-delà de l'Indus ayant fait partie de la Perse, du trésor de Delhi, et, sans parler des dons prétendus volontaires des princes et de la noblesse, une lourde contribution de guerre prélevée sur tous les sujets de l'empire, et dont la perception donna lieu aux abus les plus scandaleux.

Trois jours après l'entrée des vainqueurs à Delhi, le bruit courut que Nâdir était mort. La population se mit

aussitôt à massacrer les Persans. Nâdir, après avoir essayé de l'apaiser, fit venir les troupes qu'il avait laissées au dehors, et les représailles commencèrent. On ne sait exactement ce qu'elles furent : d'après certaines évaluations, il y aurait eu 120.000 morts; d'après d'autres, 8.000 seulement. Les chefs du mouvement furent exécutés. Après une occupation de soixante-huit jours. Nâdir, qui avait épousé une princesse timouride et en avait fait épouser une autre à son second fils, conféra secrètement avec Mohammed Châh et repartit, chargé d'un butin prodigieux qui fut exposé à Hérat. On y remarquait, entre autres, le fameux Trône des Paons, dont il fut fait une réplique. Nâdir, bien que rapace, se montra généreux avec ses soldats. Avant de rentrer en Perse, il fit une expédition dans le Sind, dont il rendit le gouvereur tributaire.

D'après un voyageur anglais contemporain, Hanway, l'invasion de Nâdir aurait coûté à l'Inde 200.000 morts et des dommages pouvant être évalués à 120 millions de livres sterling (1).

* * *

Français et Anglais se disputaient alors la suprématie dans l'Inde. Des dissensions entre Français allaient compliquer leur rivalité.

Après Dumas, qui avait résisté victorieusement aux Mahrattes et organisé des corps de cipayes français, Dupleix était devenu gouverneur général de l'Inde. Aidé par sa femme, Joanna Begum, créole portugaise qui connaissait admirablement le pays et parlait plusieurs de ses langues, il y avait acquis un grand prestige. Mais la Bourdonnais, depuis 1734 gouverneur des îles de France et de Bourbon, où il avait tout réorganisé et s'était fait une situation comparable à celle de Dupleix.

---

(1) **Browne**, *A History of Persian Literature in Modern Times*, 138.

fut envoyé dans l'Inde avec des pouvoirs à peu près égaux à ceux de son rival. En 1743, il allait au secours de Dupleix assiégé dans Pondichéry, assiégeait à son tour les Anglais dans Madras, et leur faisait signer une capitulation aux termes de laquelle la ville leur serait rendue moyennant le payement d'une indemnité. Dupleix refusa la restitution, s'aliénant ainsi le nabab Anwarou'd-Dîn qui, après l'avoir aidé contre le gouverneur anglais Morse, l'attaqua à son tour, sans aucun succès d'ailleurs. Respectueux de la parole donnée, La Bourdonnais évacua Madras (1746), et, après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), rentra en France, pour être mis à la Bastille. La publication de ses *Mémoires* (1750), en le justifiant, prépara la ruine de Dupleix; mais la liberté ne lui fut rendue que deux ans plus tard, et il mourut, ruiné, en 1753 (1).

* * *

La fin du règne de Mohammed Châh fut déplorable (2). L'invasion de Nâdir avait ruiné le pays, saccagé la capitale, épuisé le trésor et détruit la puissance militaire; les rivalités de personnes et de partis étaient plus vives que jamais. En 1741, après une révolte de Nâsir Djang, Asafdjâh partit pour le Dekkan. Son fils Ghaziyou'd-Dîn resta au pouvoir avec le vizir Kamarou'd-Dîn, son beau-père : bien qu'impopulaire, le parti turc, *Tourânî,* dont ils étaient les chefs, se maintint toujours au pouvoir.

Les Mahrattes restaient toujours menaçants; mais leur chef comptait des ennemis acharnés jusque dans sa propre famille, et devait faire face à de grands embarras financiers. Bâjî Râo avait pu enlever aux Por-

(1) Cf. Keene, I. 150-152.
(2) **Elphinstone.** *History*, 5[th] édition, 720 et sq.

tugais Salcette et Bassein; mais ses expéditions contre Konkan, Angria et Janjira avaient donné des résultats peu satisfaisants. Une dernière offensive contre Mohammed Châh fut repoussée par Nâsir Djang et, quelques jours plus tard, le 1[er] safar 1153 (28 avril 1740), Bâjî Râo mourait, laissant le pouvoir à son fils, Bâlajî Râo, qui alla attaquer le Mâlwâ. Ayant besoin de son aide contre le râja Raghujî Bhonsla, qui venait d'attaquer le Bengale, Mohammed Châh lui céda le Mâlwâ en 1156 (1743). Après deux autres tentatives, Raghujî Bhonsla obtint le district de Katak, avec des redevances. La colonie afghane des Rohillas, installée à l'est du Gange, près d'Oude, donnait des inquiétudes à Mohammed Châh, qui alla l'attaquer en 1156 (1745).

Quelques années plus tard, la lutte avec les Afghans devait reprendre sous une autre forme. Nâdir Châh, qui s'était rendu odieux par ses cruautés et son intolérance, avait été assassiné (1160 = 1747). Un de ses principaux officiers, Ahmed Khan, alors gouverneur du Mâzenderân, profita du désarroi qui suivit cette mort pour s'emparer d'un trésor important et rentrer dans l'Afghanistan, son pays d'origine. S'étant rendu maître de Kandahâr, il se fit proclamer roi par ses contribules, les Abdâlîs, dont, pour des raisons mystiques, il changea le nom en celui de Dourrânîs. D'autres tribus se joignirent à la sienne. Revendiquant l'ancien domaine de Nâdir Châh, Ahmed Châh Dourrânî — tel était son nouveau titre — alla attaquer l'Inde. Lahore était tombée en son pouvoir; mais, battu à Sirhind par Kamarou'd-Dîn, qui périt dans la lutte, et son fils Manoû, le 26 rabî' I[er] 1161 (26 mars 1748), il dut renoncer provisoirement à ses projets. Le 26 rabî' II (25 avril), Mohammed Châh mourait. Avec lui disparaissait l'indépendance timouride.

XIII

Ahmed Chah. — Afghans et Mahrattes. — Français et Anglais (1)

(1748-1754)

Moudjâhid ad-Dîn Mohammed Aboû'n-Nasr Ahmed Châh Bahâdour, fils de Mohammed Châh et d'Oudham Bâï, était né au fort de Delhi le 17 rabîᶜ II 1138 (14 décembre 1725), et fut proclamé à Pânipât le 2 djoumâdhâ Iᵉʳ 1161 (19 avril 1748). Il prenait le pouvoir dans des circonstances difficiles, et il se montra, en toute occasion, inférieur à sa tâche.

Asafdjâh, qui mourut quelques semaines après, ayant refusé le pouvoir, le véritable chef de l'Etat fut le nabab d'Oude, Safdar Djang, qui, à peine installé, eut à combattre les Afghans Rohillas, envahisseurs du Pendjâb. Vaincu par eux en 1163 (1750), il dut, pour les chasser, implorer l'aide humiliante des Mahrattes qui, pour se dédommager, pillèrent le Pendjâb; il fallut, d'ailleurs, céder cette province à Ahmed Châh Dourrânî, après une nouvelle agression. Sâhu était mort vers décembre 1749, et Bâlajî, qui avait été assez habile pour se faire don-

(1) En dehors des *Siyar al-Mouta'akhkhirîn*, on peut consulter, sur ce règne, le *Tarîkh-i Ahmed Châhî*, traduit par Sir **D. Forsyth** (**Elliot**, VIII, 104-123), le *Bayânou'l-Wâki'* de **Khwadja 'Abdou'l-Karîm Khan**, mémoires précieux traduits par **Gladwin** (la relation du pélerinage de l'auteur a été également traduite par **Langlès**; voir *op. cit.*, VIII, 124-139) et la *Farhatou'n-Nâzirîn* dont nous parlons plus loin.

Parmi les ouvrages européens, voir **Elphinstone**, *op. cit.*, 735-738, et la curieuse note de **Blochmann** sur les monnaies d'Ahmed Châh dans les *Proceedings* de l'Asiatic Society of Bengal, année 1874, p. 208.

ner sa succession, allait entrer en conflit avec les Français.

Dupleix n'avait pas abandonné ses projets, bien que ne pouvant compter sur le concours ni du gouvernement français, qui ne voulait pas s'exposer à une nouvelle guerre avec l'Angleterre, ni de la Compagnie des Indes. Il reprit donc les hostilités à ses propres frais, aidé par des alliés indigènes. C'étaient, d'un côté, les Nizâms du Dekkan : Nâsir Djang, son successeur Mouzaffar Djang, et, quand ce dernier eut été assassiné, son fils Salabat Djang, qui, pour avoir l'assistance des Français, leur céda de vastes territoires. Dans le Carnatic, Tchanda Sâhib était le candidat de Dupleix à la succession du nabab Anwarou'd-Dîn, assassiné en 1749; les Anglais soutenaient Mohammed ʿAlî. Bâlajî alla, dans le Dekkan, attaquer Salabat Djang; mais l'offensive de Târâ Bâï, toujours ambitieuse, et de son allié Damājî, Gaekwar de Baroda, le fit battre en retraite. Quelques mois plus tard Salabat Djang attaquait à son tour Bâlajî avec des forces bien supérieures comprenant, entre autres, un corps européen de 500 hommes commandé par le marquis de Bussy, à qui Salabat Djang devait le pouvoir. Sans une sédition militaire survenue alors, c'en était fait de Bâlajî (1164-1751).

Simple commissaire d'armée de la Compagnie des Indes, le général Clive entra alors en scène. Marchant sur Arcot, la capitale du Carnatic, il battit les Français, leur enlevant toute la région comprise entre Tanjore et Madras. Tchanda Sâhib ayant été tué, ce fut son rival qui prit le pouvoir. Bussy resta au Dekkan, y assurant l'ordre; mais, à la fin de 1752, le Carnatic se trouvait au pouvoir des Anglais, et l'empire mongol n'existait plus guère que de nom.

Malgré tant de difficultés, Dupleix poursuivait la lutte, qui semblait devoir se terminer en sa faveur, quand il fut rappelé en France en 1754. Son successeur,

Godeheu, signa un traité honteux qui abandonnait tout à l'Angleterre. On sait de quelle façon révoltante le gouvernement de Louis XV se conduisit à l'égard de Dupleix qui, mort dans la misère en 1763, ne put jamais obtenir le remboursement des treize millions qu'il avait avancés, la Compagnie des Indes ayant été formellement autorisée, par décret royal, à faire banqueroute, pour ne pas payer Dupleix qui, sans des arrêts de surséance, aurait été mis en prison.

Souverain de nom, Ahmed Châh, pour reprendre l'autorité, conspirait contre ses vizirs. Safdar Djang, trouvant que l'eunuque Djawîd avait trop d'ascendant sur l'empereur, le fit assassiner, et prit pour généralissime un petit-fils d'Asafdjâh, Ghaziyou'd-Dîn ᶜImâdou'l-Moulk, qui se révolta bientôt : l'importance donnée à cette révolte par l'intervention des Mahrattes décida Safdar Djang à traiter. Ahmed Châh conspire alors contre Ghaziyou'd-Dîn ; vaincu par Ahmed Châh Dourrânî, il est, à la fin de djoumâdhâ II 1167 (premiers jours de 1754), déposé par Ghaziyou'd-Dîn qui, le 10 chaᶜbân (2 juin) suivant, donne l'ordre de l'aveugler, ainsi que sa mère. Il mourut de maladie après vingt ans de captivité, le 2 chaᶜbân 1188 (25 mai 1774), et fut inhumé à Delhi, dans le mausolée de Maryam Makânî. A la suite du mariage d'Ahmed Châh Dourrânî avec la fille de Mohammed Châh, en 1170 (1756-1757), il était devenu le beau-frère de son vainqueur (1).

(1) Voir la note, déjà citée, de Blochmann.

XIV

Alemguîr II. — Progrès des Anglais et disgrace de Dupleix. — Afghans et Mahrattes (1) (1754-1759)

ᶜAzizou'd-Dîn ᶜAlemguîr II était né en 1099 (1688) de Djahânchâh Châh, tué par ordre de Farroukhsiyar en 1124 (1713), et d'Arroûp Bâï; il avait donc plus de soixante ans quand, le 10 chaᶜbân 1167 (2 juin 1754), Ghaziyou'd-Dîn le fit proclamer empereur dans la forteresse de Delhi. Peu de temps après, Safdar Djang mourait. Son fils Choudjâᶜou'd-Daula hérita de son domaine; mais Ghaziyou'd-Dîn le remplaça comme vizir. Bientôt il devint odieux, provoquant une révolte dans laquelle sa vie fut menacée : ᶜAlemguîr intervint, soi-disant pour sauver son vizir, en réalité pour prendre ses précautions contre lui (2).

Après le départ de Dupleix, la situation des Français dans l'Inde n'avait fait qu'empirer. Plus brave qu'habile, le nouveau gouverneur, Lally-Tollendal, s'était aliéné les indigènes par sa brutalité et le mépris qu'il témoignait pour leurs croyances. En 1755, à la suite d'intrigues, le Nizâm disgrâciait Bussy; mais, se trouvant aux prises avec de grandes difficultés, il le rappela bientôt. L'année suivante mourait le nabab du

(1) Il existe une Histoire d'ᶜAlemguîr II, *Tarikh-i ᶜAlemguir Sânî*, manuscrit anonyme d'environ 300 pages dont Elliot, VIII, 140-143, donne le début et quelques passages. A consulter encore, avec les *Siyarou'l-Mouta'akkhhirîn*, et la *Farhatou'n-Nâ irîn*, le ᶜ*Ibratnâma* de Fakîr Kha rou'd-Dîn Mohammed (Elliot, VIII, 237-254).
(2) ᶜ*Ibratnâma* apud Elliot, VIII, 238-240.

Bengale, Allâhvirdi. Son successeur, Sirâdj ad-Daula, s'empara de Calcutta le 22 ramadân 1169 (20 juin 1756); mais Clive et l'amiral Watson le reprirent le 10 rabî[c] II 1170 (2 janvier 1757), et la bataille de Plassy, dans laquelle Clive, qui disposait de moins de 3.000 hommes, avec huit canons, dispersa la nombreuse armée du nabab (1) et assura la possession du Bengle aux Anglais, qui remplacèrent Sirâdj ad-Daula par Dja[c]far [c]Alî Khan, plus connu sous le nom de Mîr Dja[c]far. Abandonné par ses auxiliaires indiens, Lally-Tollendal échoua contre Madras, alors que les Anglais, maîtres du Bengale, du Bihâr, de l'Orissa, des ports du Gange et de la côte de Coromandel, étendaient encore leur influence dans le nord, où le colonel Forde faisait une expédition fructueuse.

Ghaziyou'd-Dîn s'étant emparé, par trahison, du gouverneur afghan du Pendjâb, Ahmed Châh Dourrânî, envahit, pour la troisième fois, l'empire mongol. Son séjour à Delhi fut marqué par des cruautés et des exactions comparables à celles qui avaient marqué le passage de Nâdir. Avant son départ (chawwâl 1171 = juin 1757 ?), étant devenu, par des mariages, un allié des Timourides, il accorda sa protection à [c]Alemguîr II contre son vizir, et un Afghan, le Rohilla Nadjîb ad-Daula, fut nommé gouverneur militaire de Delhi. Faisant appel aux Mahrattes, Ghaziyou'd-Dîn s'empara de Delhi, s'imposant de nouveau comme vizir (1171 = 1758).

L'année d'après, les Mahrattes décidaient de faire la conquête de l'Inde. Les chefs musulmans se coalisèrent contre eux, mais ce ne fut pas d'une manière unanime. Nâsir Khan, le souverain béloutche, voulut profiter de l'occasion pour se rendre indépendant. Ahmed Châh Dourrânî revint au Pendjâb pour la quatrième

(1) Voir dans **Keene**, I, 162-167, le récit de cette bataille, livrée les 22 et 23 juin 1757, correspondant aux 4 et 5 chawwâl 1170.

fois, pendant que les Mahrattes envahissaient le Rohilkhand. Craignant une vengeance de son maître, Ghaziyou'd-Dîn fit assassiner ʿAlemguîr II le 8 rabîʿ II 1173 (29 novembre 1759) (1). L'héritier du trône, ʿAlî Gauhar, depuis empereur sous le nom de Châh ʿAlem II, se trouvant alors au Bengale, on proclama un fils de Kâmbakhch. Mouhî as-Sounna, sous le nom de Châhdjahân Le nouveau souverain fut bientôt chassé par les Mahrattes qui, après avoir saccagé Delhi, placèrent sur le trône Mîrzâ Djawânbakht, fils d'ʿAlî Gauhar : le chef mahratte, Sedâsheo Râo Bhâo (dit communément Bhâo). prit la régence (1).

XV

Chah ʿAlem II. — Progrès de la domination anglaise.

La renaissance hindoue et le déclin de la confédération mahratte (1)

(1759-1806)

Le prince ʿAlî Gauhar, empereur sous le nom de Châh ʿAlem II, était né d'ʿAlemguîr II et de Zînat Mahal (de son véritable nom Bilâl Kûnwar), le 17 dhoû'l-kaʿda 1140 (15 juin 1728). Menacé par Ghaziyou'd-Dîn, il s'était

(1) *ʿIbratnâma* apud **Elliot**, VIII, 241-213.
(2) **Elphinstone**, *op. cit.*, 744.
(3) Les *Siyarou'l-Mouta'akhkhirîn*, qui vont jusqu'en 1786, sont une des meilleures sources de l'histoire de ce règne, notamment pour l'intervention anglaise au Bengale. La *Farhatou'n-Nâzirîn* de **Mohammed Aslam** s'arrête en 1181 (1770) : c'est une sorte d'histoire générale, médiocre et prétentieuse (**Elliot**, VIII, 163-174).

réfugié au Bengale, puis au Bihâr, où il avait appris la mort de son père. Proclamé le 4 djoumâdhâ I[er] 1173 (25 décembre 1759), il confirma Choudjâ'ad-Daula comme vizir, et rendit à Nadjîb ad-Daula le titre de généralissime que lui avait confié 'Alemguîr II.

Entre Français et Anglais, la lutte battait son plein. Lally-Tollendal résista plusieurs mois dans Pondichéry, avec une garnison de 700 hommes, à une armée qui en comprenait 22.000, et qu'appuyaient quatorze vaisseaux de ligne. Obligé de capituler (1761), il fut, à son retour en France, accusé de trahison, et eut une fin plus lamentable encore que celle de ses prédécesseurs. Condamné à mort, après une captivité de dix-huit mois à la Bastille, il fut exécuté le 9 mai 1766 : ayant voulu, au moment du supplice, protester de son innocence,

---

L'excellent ouvrage de **Mourtazâ Hoseïn**, *Hadîkatou'l-Akâlîm'*, mène jusqu'en 1187 (1773) (*op. cit.*, VIII, 180-183); le *Djâm-i Djahânnoumâ* de **Koudratoullâh**, utile pour les biographies, jusqu'en 1193 (1779) (*op. cit.*, VIII, 184-186); le *Tazkiratou'l-Oumarâ* de **Kewâl Râm**, recueil biographique, jusqu'à l'année suivante (VIII, 192); le *Tarîkh-i Mamâlik-i Hind* de **Ghoulâm Bâsit**, jusqu'en 1196 (1782) (*op. cit.*, VIII, 200-203); les *Tchahâr Goulzâr Choudjâ'î* de **Hari Tcharan Dâs** jusqu'en 1199 (1785) : **Elliot**, VIII, 204-231, en donne de longs extraits. Le *'Ibratnâma* de **Fakîr Khaïrou'd-Dîn Mohammed**, qui mourut vers 1827, est très important, et entre dans les moindres détails (*op. cit.*, VIII, 237-254). **Elliot** (VIII, 257-297) donne, presqu'en entier, la traduction faite par le major **Fuller** du *Tarîkh* d'**Ibrâhîm Khan** : cet ouvrage, écrit en 1201 (1786), est important pour l'histoire des Mahrattes. Le *Goulistân-i Rahmat* de **Nawâb Moustadjâb Khan** et le *Goul-i Rahmat* de **Sa'âdat Yâr Khan** sont d'excellentes histoires des Afghans (*op. cit.*, VIII, 301 et 302-312). Très détaillé pour les trente premières années du règne de Châh'Alem II, le *Mir'ât-i Afitâbnoumâ* de **Châh Nawâz Khan** est assez bref pour la suite (*op. cit.*, VIII, 332-333). Le *Madjmoû'ou'l-Akhbâr* de **Harsoukh Râï** va jusqu'en 1220 (1805), de même que le *Kâchifou'l-Akhbâr* de **'Inâyat Hoseïn** (*op. cit.*, VIII, 355-372 et 372-373). Les *Akhbâr-i Mouhabbat* de **Nawâb Mouhabbat Khan** nous mènent jusqu'à la fin du règne (*op. cit.*, VIII, 376-393), dont il existe encore deux histoires, d'ailleurs incomplètes : le *Tarîkh-i Châh 'Alem* de **Manoû Lâl** et le *Châh 'Alemnâma* de **Ghoulâm 'Alî Khan** (*op. cit.*, VIII, 393). Parmi les historiens postérieurs, nous devons une mention spéciale à **Sadâsoukh**, auteur du *Mountakhabou't-Tawârîkh*.

Les principaux auteurs européens à consulter sont **Keene** et **Malleson** (*Decisive Battles of India* et *Rulers of India*). On lira également avec intérêt et profit, bien qu'il soit, en grande partie, étranger à notre sujet, le livre de M. **Emile Barbé**, *Le Nabab René Madec. Histoire diplomatique des projets de la France sur le Bengale et le Pendjab* (1772-1808). Paris, Félix Alcan, 1894, in-8.

il fut bâillonné. Voltaire avait vainement protesté contre l'iniquité d'un jugement qui ne fut revisé qu'en 1778, et il fallut attendre jusqu'à 1781 la réhabilitation de la mémoire de Lally-Tollendal.

Châh ʿAlem II entra bientôt en conflit avec les Anglais, ayant voulu, dès le début de son règne, étendre sa domination sur le Bengale. Brouillé avec Râja Râm Nâraïn, représentant à Patna du nabab Mîr Djaʿfar, il le vainquit, mais fut vaincu à son tour par l'armée du Bengale, le 27 djoumâdhâ II 1173 (15 février 1760), échoua de nouveau contre Murshidâbâd, et renonça à la lutte après une campagne inutile au Bihâr. De grands événements se passaient alors dans l'Inde : les Mahrattes y jouaient le principal rôle. Leur puissance avait atteint son apogée; rien, dans l'Inde, ne pouvait lui être comparé. La domination mahratte s'étendait de l'Indus et de l'Himalaya jusqu'à l'Extrême-Sud, et il fallut, pour l'abattre, une coalition de tous les souverains musulmans, aidée par la défection des Jâts.

Après une entente avec Choudjâʿad-Daula, conclue en dhoû'l-hidjdja 1173 (juillet 1760), Ahmed Châh Dourrânî marcha contre Sedâsheo Bhâo, et passa hardiment la Jumna. Les Mahrattes se replièrent à son approche, fortifiant leur camp. Après deux mois d'une lutte qui leur était toujours défavorable, ils livrèrent bataille à Pânipât le 5 djoumâdhâ II 1174 (12 janvier 1761). Appuyée par trente bouches à feu, la puissante armée d'Ahmed Châh Dourrânî, qui comprenait à la fois des Afghans, des Persans et des Indiens, mit l'ennemi en pleine déroute. La puissance mahratte était ruinée; mais l'empire mongol l'était également, et, une fois le danger passé, la coalition musulmane fut dissoute.

Choudjâʿad-Daula, qui avait contribué au triomphe de Panîpât, fut moins heureux contre les Anglais. Vaincu par eux à Baksâr le 26 rabîʿ II 1178 (23 octobre 1764), il s'enfuit dans les provinces du Nord. Ne pouvant con-

tinuer la lutte, Châh ᶜAlem II alla signer à Allâhâbâd avec le général Clive la convention du 24 safar 1179 (12 août 1765), par laquelle, moyennant une pension de 2.400.000 roupies sur les revenus du Bengale, du Bihâr et de l'Orissa, il abandonnait aux Anglais l'administration financière, *dîwânî,* de ces provinces. Cet arrangement terminé, Clive rentra à Calcutta, laissant à Allâhâbâd, siège de la Compagnie des Indes, Châh ᶜAlem II, qui y vécut six ans dans une captivité déguisée, sous la surveillance du général Smith. Las de cette existence, il accepta avec empressement l'offre que lui firent les Mahrattes, auxquels leur triomphe sur les Jâts venait, une fois de plus, d'assurer la prépondérance dans l'Inde, de rentrer dans ses états. Après avoir vainement essayé de l'en dissuader, les Anglais et le vizir Choudjâᶜ ad-Daula lui accordèrent, les premiers, deux bataillons, le second, deux millions de roupies et cinq pièces de canon, et il arriva à Delhi le 18 ramadân 1185 (25 décembre 1771).

Châh ᶜAlem II n'avait fait que changer de maîtres. Il n'était qu'un instrument aux mains de Choudjâᶜ ad-Daula et du râja de Gwalior, Mâdhôjî Sîndhia, plus connu sous les noms de Mâdhô Râo et de Sîndhia : ce dernier, qui régna de 1759 à 1794, avait considérablement étendu son domaine, et, en même temps qu'il devenait le souverain d'un vaste royaume, il enlevait à l'empereur mongol ce qui lui restait d'autorité.

Afghans et Mahrattes, si longtemps ennemis, allaient se réconcilier aux dépens de Châh ᶜAlem II. Son généralissime Nadjîb ad-Daula, Afghan et Rohilla de race, était demeuré à Delhi pendant son séjour forcé à Allâhâbâd, gouvernant, au mieux des intérêts de son maître, la capitale et les quelques provinces qui en dépendaient encore. Il mourut en radjab 1184 (octobre 1770). Son fils Zâbita Khan lui succéda dans sa charge, mais se conduisit tout autrement. Convaincu de trahison et

d'abus de pouvoir, il dut prendre la fuite, laissant tous ses biens aux mains de l'empereur.

Prenant fait et cause pour Zâbita Khan, qui s'était réfugié chez Choudjâ'ad-Daula, les Mahrattes contraignirent Châh 'Alem II de rendre à son ancien généralissime son titre et ses domaines. Après trois ans de révoltes et de luttes dans lesquelles les Anglais intervinrent, avec leur campagne des Rohillas, Zâbita Khan rentra en grâce (1189 = 1775).

Zâbita Khan avait un fils, Ghoulâm Kâdir Khan, qui, le 7 dhoû'l-ka'da 1202 (10 août 1788), fit aveugler Châh 'Alem II par ses Rohillas, le déclara déchu et proclama empereur un fils d'Ahmed Châh, Bîdâr Bakht. Ce coup d'état échoua d'ailleurs complètement, et Ghoulâm Kâdir Khan, qui essayait de se réfugier dans son district de Ghau-garh, fut rejoint par les Mahrattes, qui l'aveuglèrent, lui coupèrent le nez, les oreilles, les bras et les jambes : il devait être ramené à Delhi dans cet état, mais mourut en route.

Châh 'Alem II vécut quinze ans esclave des Mahrattes. Ces derniers ayant été vaincus par le général Lake en 1803, il fut délivré et reçut de nouveau la souveraineté nominale de Delhi et de son district, avec une pension mensuelle de 90.000 roupies. Il mourut octogénaire le 7 ramadân 1221 (19 novembre 1806), et fut enseveli dans la Moutî' Masdjid, auprès de Bahâdour Châh. Souverain malheureux, mais bon poète, il laissait, en persan et en ourdou, des Divans estimés, publiés sous le pseudonyme de Aftâb (Soleil).

* * *

Après la mort de Mohammed Châh, les empereurs mongols perdirent leur indépendance. Après la convention de 1765, abandonnant aux Anglais l'administration financière de leurs états, leur rôle, dans la vie politique

de l'Inde, fut à peu près nul. Châh ʿAlem II était censé régner, quand Haïder ʿAlî et son fils Tippû Sâhib, devenus les souverains du Mysore, soutinrent contre leurs voisins et contre les Anglais des luttes dans lesquelles ils eurent longtemps l'avantage, et qui durèrent près de quarante ans. Les Français, alliés du Mysore, résistaient énergiquement à l'Angleterre : Bussy, qui, en 1748, avait contribué à sauver Pondichéry, devenu en 1782 commandant en chef de nos forces dans l'Inde, put vaincre avec le bailli de Suffren un ennemi bien supérieur en nombre, et la Révolution aida Tippû Sâhib contre ses ennemis. On connaît les exploits de Sîndhia, et c'est en 1795 que Ranjit Singh fait son apparition dans le Pendjâb. Malgré le nombre et la vaillance de ses adversaires, les abus de la Compagnie des Indes, qui eurent pour résultat le rappel la mise en accusation et le suicide de lord Clive, la conduite odieuse de son successeur, Warren Hastings, l'Angleterre, au commencement du XIXe siècle, était parvenue à imposer sa domination à l'Inde.

XVI

Mohammed Akbar (Akbar Chah II) (1)

(1806-1837)

La carrière de l'avant-dernier empereur mongol rappelle, par plus d'un trait, celle de Châh ʿAlem II. Comme son père, Aboû'n-Nasr Mouʿîn ad-Dîn Mohammed Ak-

(1) **Elliot**, VIII, 394-436, donne les biographies des histoires contemporaines, avec des extraits de leurs œuvres. Nous mentionnerons le *Mountakhabou't-Tawârîkh* de **Sadâsoukh** (403-411), et le *Yâdgâr-i Bahâdourî* de **Bahâdour Singh** (417-425), parmi les travaux les plus importants. Dans *The Oriental Biographical Dictionary* de **Beale**, 31, on trouve une notice sur Mohammed Akbar; nous citons plus loin **Keene** et **Kaye**.

bar Châh mourut octogénaire, après un règne qui fut long et de pure forme; comme lui, il ne put exercer aucune autorité, et les efforts qu'il fit, à plusieurs reprises, pour obtenir quelque pouvoir, se brisèrent à la résistance des Anglais. Comme lui enfin, il était un poète de mérite et signait ses œuvres du pseudonyme Chou'â' (Rayon de Soleil, Lumière ou Splendeur).

Né le 11 ramadân 1173 (23 avril 1760), Mohammed Akbar succéda à Châh 'Alem II à la fin de 1806 (ramadân 1221). Il recevait, de la Compagnie des Indes, une pension que lord Wellesley fit augmenter en raison de l'accroissement des revenus des provinces; une allocation mensuelle de 10.000 roupies fut accordée à son fils aîné, Bahâdour Châh, qu'il avait désigné pour son successeur. Après un règne de plus de trente ans, que ne marqua aucun événement notable, Mohammed Akbar mourut le 28 djoumâdhâ II 1253 (28 septembre 1837). Il fut inhumé à Delhi, auprès de Bahâdour Châh Ier.

Le caractère de Mohammed Akbar a été sévèrement apprécié. On a reproché à ce souverain son manque d'intelligence, sa faiblesse, son orgueil et, surtout, une avidité et une avarice auxquelles il sacrifiait tout (1).

---

(1) « ... His successor — who bore the once — glorious name of Akbar — was described by Ochterlony as « imbecility personified — weak, proud, and in the highest degree rapacious and avaricious». « His weakness and avarice ultimately combined to keep the question of sovereignty dormant for half a century, and then it came up — as most neglected obligations do — for settlement with compound interest », dit **Keene**, I, 319, renvoyant, pour les rapports de Mohammed Akbar avec les Anglais, à **Kaye**, *Metcalfe*, 149 et sq.

XVII

Bahadour Chah II. — La révolte des cipayes et la disparition définitive de l'empire mongol (1) (1837-1857)

Fils de Mohammed Akbar et de Lâl Bâï, Aboû'l-Mouzaffar Sirâdj ad-Dîn Mohammed Bahâdour Châh était né le 28 chaᶜbân 1189 (24 octobre 1775). Il avait plus de soixante ans quand il succéda à son père; comme lui, il ne fut souverain que de nom, vivant sous la tutelle de la Compagnie des Indes, dont il recevait une pension de 100.000 roupies par mois, et se consacrant à des travaux scientifiques, littéraires ou artistiques : érudit remarquable, il était en outre bon poète et calligraphe habile. Son Divan persan et ourdou, dans lequel il prend le nom de Zafar (Victoire), a été imprimé à Delhi, de même que son Commentaire du *Gulistân*.

En 1857, Bahâdour Châh II, se joignant à la grande révolte, se déclara souverain indépendant et fit frapper des monnaies à son nom. Lors de la prise de Delhi, il se réfugia dans le tombeau de l'empereur Houmâyoûn, mais se rendit bientôt à Hodson. Le lendemain, deux de ses fils, Mîrzâ Mughal et Mîrzâ Khwâdja Sultân, et un de ses petits-fils, Mîrzâ Aboû Bakr, se rendaient à leur

(1) **Elliot**, VIII, 432-440, ne cite qu'un historien contemporain de ce règne : **Mohammed Rizâ**, auteur du *Madjma'ou'l-Mouloûk* et des *Akhbârât-i Hind*. De bonnes notices ont été consacrées à Bahâdour Châh II par **Beale**, 64, et **M. H. Beveridge** qui, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, I, 586-587, donne la bibliographie suivante : **W. Keene et G.-B. Malleson**, *History of the Sepoy War*, London, 1880-1888; *Parliamentary Return*, 1859, nº 162; *East India (King of Delhi) Evidence taken before the Court appointed for the Trial of the King of Delhi*; **Garcin de Tassy**, *Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie*, III, 317.

tour; mais le vainqueur, craignant qu'on ne les délivrât de force, les fit fusiller.

Considéré comme le principal auteur du soulèvement, Bahâdour Châh II fut jugé, déclaré coupable d'excitation au meurtre, déposé et banni. En octobre 1858 les Anglais l'envoyaient à Calcutta où, le 4 décembre, il s'embarquait à bord du *Megara* avec deux de ses femmes, un de ses fils et un de ses petits-fils, pour Rangoon; il y mourut le 7 novembre 1862. En même temps que la Compagnie des Indes, abolie en 1858, disparaissait l'empire mongol, fondé plus de trois siècles auparavant, mais qui, depuis longtemps, n'existait plus que de nom.

Les Souverains du Khârezm

(Khans de Khiva)

AVANT-PROPOS

De même que les Timourides, chassés de leurs anciens états, étaient allés fonder à l'étranger un nouvel empire qui, durant de longues années, fut puissant et prospère avant de passer sous la domination européenne, les Cheïbanides ont pu, après la ruine de leur royaume primitif, maintenir leur souveraineté, sous le protectorat de la Russie il est vrai, jusqu'à ces dernières années : c'est en 1920 que le dernier khan de Khiva a été chassé du pouvoir. Il y a, dans le sort de ces deux dynasties rivales, une curieuse analogie qui méritait d'être signalée.

I

Les sources historiques

Un souverain du Khârezm a pris lui-même le soin de nous faire connaître sa famille. Sous le titre d' « Histoire généalogique des Turcs », *Chèdjèrè-i Turkî,* **Aboû'l-Ghâzî Bahâdour Khan,** né vers 1012 (1603), et mort en 1074 (1663), après vingt-trois ans de règne, a rédigé, en turc djagataï, une chronique des princes de la race de Djenguiz Khan. Le neuvième et dernier chapitre en est consacré aux Cheïbanides du Khârezm : l'auteur, voyant sa fin approcher, chargea son fils **Aboû'l-Mozaffer Anoûchè Mohammed Khan** de le terminer : la partie de ce chapitre allant de 1054 (164) à 1086 (1665) a été ainsi écrite par Aboû'l-Mozaffer.

L'Histoire généalogique des Turcs a été connue de bonne heure en Europe. Un officier suédois, **Tobbert von Strahlenberg,** fait prisonnier après la bataille de Poltawa, en trouva en Sibérie un manuscrit dont il se servit pour préparer une traduction allemande, qui ne parut qu'en 1780, et sur laquelle fut faite la traduction française de **Bentinck** (1726), traduite elle-même en anglais quatre ans plus tard, et en russe en 1770. Le texte original fut publié, pour la première fois, à Kazan, par les soins de **Frahn,** en 1825; il a été réédité à Saint-Pétersbourg, avec une nouvelle traduction française, par **Desmaisons** (1871-1874). Citons encore la version an-

glaise abrégée du colonel **Miles** (1838), un article inséré dans le *Journal des savants* de 1755 (p. 85) et la *Notice sur le manuscrit de la première traduction de la Chronique d'Abulghâsi-Behader* (Stockholm, 1889), de **Strindberg** (1).

Le *Tarîkh-é Rachîdi* de **Mîrzâ Mohammed Haïder Doughlat**, déjà mentionné, est également utile à consulter. Plus près de nous, on trouve deux ouvrages persans publiés et traduits par **Ch. Schefer** et qui ont une importance toute particulière. C'est d'abord l' « Histoire de l'Asie centrale » de **Mîr ʿAbdoul-Kerîm Boukhârî** (Paris, 1876, 2 vol. gr. in-8), livre incorrect et qui nous est parvenu incomplet, mais dans lequel on trouve, sur l'Asie centrale et en particulier sur Khiva au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, des renseignements qui n'existent nulle part ailleurs. Le second de ces ouvrages est la « Relation de l'ambassade au Khârezm » *Sefâretnamèyé-Khârezm* de **Rizâ Kouli** (ou Qouly) **Khan**. Envoyé à Khiva par le gouvernement persan en 1845, Rizâ Kouli Khan, négociateur intelligent et habile, ne put cependant pas réussir dans sa mission; mais sa relation, d'une lecture attachante, fait connaître une foule de détails curieux ou ignorés sur la situation du Khârezm il y a quatre-vingts ans. Bon observateur, l'auteur voyait juste et décrivait exactement; ses prévisions sur l'avenir du pays qu'il visitait se sont réalisées.

Sous le n° 590, le Musée Asiatique de Léninegrad possède un recueil manuscrit d'ouvrages historiques composés par ordre des derniers khans de Khiva. Iltuzer avait chargé **Chîr Mehmed**, surnommé **Mou'nis**, de rédiger le *Firdevsul-Ikbâl* « Paradis du Bonheur »; il continua ce travail sur l'ordre de Mehmed Rahîm Khan, mais s'arrêta à l'année 1812, ayant dû, à ce moment, entreprendre une traduction turque du *Roouzatos-Safâ* de

(1) **Cl. Huart**, *Encyclopédie de l'Islam*, I, 89.

Mîrkhond. Longtemps après sa mort, son neveu **Mehmed Rizâ**, dit **Agâhî**, reprit, sur l'ordre de Allâh Kouli Khan, l'histoire de Khiva, qu'il continua jusqu'en 1872, en donnant à chaque règne, un titre différent (cf. **C. Salemann**, *Das Asiatische Museum im Jare* 1890, apud *Mélanges asiatiques*, X, 278, et **W. Barthold**, article *Khwârizm* dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, II, 964-965).

Quant aux publications européennes, elles sont extrêmement nombreuses, et de valeur très inégale. La main-mise de la Russie sur Khiva, en 1873, a provoqué l'apparition d'une foule d'études politiques, militaires, historiques et géographiques dont on trouvera la liste dans la *Bibliografia Azii* de **Méjoff** (Saint-Pétersbourg, 1891, 3 vol. in-8°) : les pages 306-389 du tome Ier de cet ouvrage sont consacrées à l'Asie centrale en général, et les pages 369-377 au khanat de Khiva en particulier. La bibliographie donnée par M. **Czaplicka**, à la fin de *The Turks in Central Asia* (Oxford, 1918, in-8), permettra de compléter les indications de **Méjoff**. **De Guignes** au XVIIIe siècle, **Senkofski**, **Levchine**, **Vâmbéry**, **Michell**, **Meyendorf**, **Lerch**, **Suavi Efendi** au XIXe, sont les principaux historiens du Khârezm. Nous avons, en outre, de nombreuses et intéressantes relations des voyages de **Jenkinson**, **Hanway**, **Blankennagel**, **Mouravieff**, **Frazer**, **Ferrier**, etc., etc. Dans sa précieuse *History of the Mongols* (II, 876-977), **Howorth** a résumé tout ce qui avait paru sur la matière jusqu'en 1880.

M. **W. Barthold** (*op. cit.* II, 964) donne pour l'histoire et la géographie du Khârezm les références suivantes : **E. Sachau**, *Zur Geschichte und Chronologie von Khwârizm*, I-II, dans les *Stizungsberichte* de l'Académie de Vienne, Phil.-hist. Klasse, 1873, t. LXXIII-LXXIV; **P. Lerch**, *Khiwa oder Kharezm* (extrait de la *Russische Revue*, t. II), St-Pétersbourg, 1873; **N. Weselovsky**, *Otcherk istoriko-geografitcheskikh sviedyeniy o Khiwinskom Khanstve*, St-Pétersbourg, 1877; **M. J. de Goeje**,

Das alte Bett des Oxus, Leiden, 1875; **A. Kuhn,** apud *Materialy Dlia statistiki Turkestanskago kraya,* V, 4, St-Petersbourg, 1878 (descriptions de l'ancienne Ourguendj, p. 213 et sq., et *O do-mousoulmanski kulture Khivinskago orzisa,* apud *Journal Minist. Narod. Prosv,* février 1911, p. 284 et sq.; **A. Vinogradova,** *Khorezmskaya Sovietskaya Narodnaya Respoublika,* apud *Jizn Natsionalostei,* 1923, N° I, p. 181 et sq.; **W. Barthold,** *Turkestan,* t. II, St- Pétersbourg, 1900 (voir surtout p. 141 et sq., 289 et sq., 345 et sq.); *Nachrichten über den Aral-See und der unteren Lauf des Amu-darja,* trad. de **H. von Foth,** dans le t. II des *Quellen und Forschungen zur Erd- und Kulturkunde,* Leipzig, 1910, *K istorii orocheniya Turkestana,* St-Pétersbourg, 1914; *Sobitiya pered khivinskim porodom* 1873 *goda po razskasou Khivinskhago istorika,* apud *Kaufmanskiy Sbornik,* Moscou, 1910, p. 1 et sq.

II

DÈS ORIGINES A L'AVÈNEMENT DE HADJIM KHAN

Les ancêtres des souverains du Khârezm sont Cheïbânî Khan, Behâdour Khan, son deuxième fils, Djoudji Bogha et Bada Koul, père de Ming Timour, surnommé Koulouk (qui réussit parce qu'il a confiance en lui-même), homme brave et intelligent, qui laissa la couronne au troisième de ses six fils, Foulad. Après la mort de ce dernier, le royaume fut partagé entre ses deux fils, Ibrâhim et ᶜArabchâh. Hâdjî Touli succéda à ᶜArabchâh, et eut lui-même pour successeur Timour Cheikh,

dont le fils unique fut tué par les Kalmouks; il partit le venger, et fut tué à son tour. Six mois plus tard la khanoum, sa veuve, mettait au monde Yâdigâr, aussitôt proclamé souverain, et qui fut le père de Berkè, Aboûlek, Amînek et Abak. D'une force et d'un courage prodigieux, Berkè intervint avec succès dans la lutte entre Aboû Sa'îd et Mohammed Djouki. La Transoxiane fut conquise, mais les Mongols voulurent l'évacuer. Berkè, furieux, partit faire une expédition en Sogdiane, prit le parti d'un souverain local, Moûsà Beg, défait par l'un de ses rivaux : Koudjach Mîrzâ. Tombant à l'improviste sur le vainqueur, Berkè le tua, et épousa sa fille, Malay Khanzâdè.

Quelques années plus tard, Yâdigâr et Aboûlek étant morts, Cheïbânî commença ses exploits. Il fit exécuter Berkè, tombé entre ses mains, et auquel le dévouement d'un serviteur, Mounga, qui s'était donné pour son maître, ne put sauver la vie.

En dehors d'un fils posthume, Djânî Beg, sorte d'idiot dont Aboû'l-Ghâzî a dit : « Par sa sottise, il a causé la ruine de notre famille », Berkè laissait, pour lui succéder, deux princes renommés pour leur bravoure : Ilbars et Balbars (ou Bilikitch) : on prétend que ce dernier, archer très habile, était paralysé des deux jambes, et allait au combat dans un chariot.

Cheïbânî Khan ayant été tué à son tour, Châh Ismâ'îl envoya des gouverneurs dans les provinces conquises. Le cadi de Vezîr, 'Omar, adjura les notables de chasser l'hérésie triomphante : des émissaires furent envoyés à Ilbars, qui fut proclamé souverain, fit de Yéni Char le domaine de Balbars, et nomma un gouverneur à Tersek. La population, transportée, massacra les troupes de Châh Ismâ'îl. Après la mort de celui-ci, en 930 (1523), Ilbars, aidé par les fils de Aboûlek et de Emînek Khan,

s'empara de Khiva, de Hezâr Esp et des confins du Khorassan (1).

Les neveux d'Ilbars occuperont le pouvoir après la mort de leur oncle. Sultân Hâdjî Khan ne règne qu'un an, laissant toute l'autorité à son cousin Sultân Ghâzî. Hasan Kouli Khan, fils d'Aboûlek, assiégé quatre mois dans Ourguendj par ses cousins, est contraint par la famine de capituler; il est mis à mort. Sofyân Khân soumet les Turkmènes Irsari, et leur impose un lourd tribut. Son frère Boudjougha Khan, qui monte sur le trône entre 1533 et 1540, accueille les offres de paix de Châh Tahmâsp, désireux de mettre un terme aux incursions des Uzbeks en Khorassan, et lui donne en mariage sa nièce ᶜAïchè Bekè. Avanech ou Avanek Khan, qui succède à Boudjougha, est entraîné dans une guerre d'extermination à la suite d'une aventure survenue à son fils Dîn Mohammed : celui-ci, pour se venger, massacre ou fait massacrer les fils d'Ilbars; mais l'un des descendants de ce dernier, ᶜOmar Ghâzî, provoque l'intervention de ᶜObeïdollah Khan : Ourguendj est prise, Avanech exécuté, et sa famille prisonnière. Dîn Mohammed prend ensuite sa revanche, et, devenu conciliant, fait la paix avec ᶜObeïdollâh. Kâl Khan règne ensuite paisiblement à Ourguendj. Akatay Khan, souverain pacifique, est attaqué par un fils de Sofyân Khan, Yoûnous Khan; il est vaincu et meurt assassiné. Dost Khan est également pacifique; mais son frère cadet Ich Khan, qui règne à Ourguendj, a plus de bravoure que d'intelligence : il entre en conflit avec le fils de Akatay Khan, Hâdjî Mohammed Khan, plus connu sous

(1) **Aboû'l-Ghâzî**, texte, 184-206; traduction, 194-220. Cf. **Howorth**, II, 879-880. **Schefer**, p. XIII de l'introduction de la *Relation de l'ambassade au Kharezm*, donne des détails sur la conquête de ce pays dont les souverains persans, depuis Châh Ismâ'îl, se regardaient comme les suzerains.

le nom de Hâdjim, qui s'empare de Ourguendj en 965 (1557-1558), et se fait proclamer à Vezîr. Ich Sultân est massacré sur place, et on assassine Dost Khan à Khiva (1).

III

Hadjim Khan, 'Arab Mohammed Khan et Isfendyar Khan

Le Khârezm se trouvait alors partagé entre plusieurs souverains :

Hâdjim Khan, proclamé à l'âge de trente-neuf ans, ne régnait encore que sur Vezîr et sa région; plus tard Châh 'Abbâs étendra son autorité sur tout le Khârezm.

'Alî Sultân, fils de Avanech, possédait Ourguendj, Avanech et Kât. Disposant d'une armée de 40.000 hommes bien organisée, il faisait de fréquentes incursions en Khorassan et, malgré Châh Tahmâsp, s'empara du Djordjân. Il mourut en 976 (1568-1569), laissant deux fils dont l'un, Iskender, mourut six mois plus tard; l'autre, Sandjar, était fou : cela n'empêcha pas un notable, Koul Mohammed Beg, de le faire proclamer souverain, gardant pour lui-même toute l'autorité et ne laissant voir son prétendu maître qu'une fois par semaine. Cela aurait duré vingt-cinq ans.

Dîn Mohammed Khan, qui possédait Nisaï et Abîverd, était mort depuis cinq ans. Son fils Aboû'l-Mohammed Khân avait été proclamé à Merv, et faisait des incursions fréquentes en Khorassan. Son unique fils légitime, Djelâl Khan, avait rêvé de s'affranchir de la suzeraineté persane; mais le gouverneur de Mechhed le

(1) **Aboû'l-Ghâzî**, texte, 206-236; traduction, 220-253, et **Howorth**, II, 881-886.

fit décapiter. Aboû'l-Mohammed Khan fut alors atteint d'une profonde mélancolie, et ne revint à la santé qu'après avoir adopté un fils naturel, Noûr Mohammed, qu'il avait eu de la musicienne Bibidjè. Proclamé à la mort de son père, Noûr Mohammed fut aussitôt attaqué par ses frères cadets et les fils de Hâdjim Khan. Il se réfugia d'abord à Boukhara, auprès de ᶜAbdollâh Khan, ensuite auprès de Hâdjim Khan, qu'il accompagna en Perse. Il mourut prisonnier à Chîrâz, sans laisser de postérité.

Quelques années après la mort de ᶜAlî Sultân, ᶜAbdollâh Khan venait attaquer Ourguendj. Hâdjim Khan, qui faisait une expédition en Khorassan, se hâta de revenir. ᶜAbdollâh Khan fit la paix, mais plus tard il reprit les hostilités, alléguant, pour justifier sa conduite, des agressions dont ses sujets auraient été victimes, et la situation difficile dans laquelle la présence de Noûr Mohammed à Merv plaçait les habitants. La ville de Vezîr se rendit après un mois de siège, et fut occupée sans effusion de sang.

Hâdjim Khan décida alors de se rendre en Perse, auprès de Châh ᶜAbbâs, avec ses trois fils et d'autres princes, au nombre de huit. Poulad Khan, qui avait refusé de les suivre, fut massacré, avec ses frères, par ordre de ᶜAbdollâh Khan. Châh ᶜAbbâs fit le meilleur accueil à ses visiteurs, partit lui-même délivrer Isferâïn, la dernière place encore au pouvoir des Persans, chassa les envahisseurs du Khârezm et en donna le gouvernement à Hâdjim Khan et à son fils ᶜArab Mohammed Khan qui, sept ans plus tard, en 1011 (1602-1603), succéda à son père (1).

(1) **Aboû'l-Ghâzî**, texte, 236-273, traduction, 253-294; **Howorth**, II, 886-894. Nous avons, sur ce règne, la relation d'un voyageur contemporain, celle de l'anglais **Jenkinson**; elle a été publiée par la Hakluyt Society.

Le nouveau souverain eut un règne difficile. Peu après son avènement, il avait à repousser une agression de 1.000 Russes qui tous furent massacrés. Six mois plus tard, les Russes faisaient, sans plus de succès, une autre tentative. Deux princes, Khosrev Sultân et Sach Mîrzâ, conspirent vainement pour le renverser. Dans la dixième année de son règne, 'Arab Mohammed Khan est de nouveau attaqué par les Kalmouks, qui repartent chargés de butin, emmenant de nombreux captifs, et il ne peut les poursuivre. Quatre ans après, ses deux fils, Habach Sultân et Ilbars Sultân, âgés respectivement de seize et de quatorze ans, se révoltent, soulevant contre leur père toute la population. Un compromis intervient, et 'Arab Khan cède aux princes révoltés la ville de Vezîr. Six ans plus tard nouvelle révolte : une première fois prisonnier de ses fils, 'Arab Mohammed Khan refuse d'user de rigueur à leur égard. Ils se révoltent pour la troisième fois, et font prisonnier leur père, qui est aveuglé, puis envoyé à Khiva, où il est exécuté en 1031 (1622).

Les princes révoltés ne purent conserver le pouvoir. Appuyé par Châh 'Abbâs, un de leurs frères, Isfendyâr Khan, fut proclamé en 1032 (1622-1623); il fit exécuter Habach Khan, et Ilbars Sultân mourut presqu'en même temps. Isfendyâr Khan régna seize ans, poursuivant sans relâche les Ouïgours et les Naïmans (1).

C'est ici qu'entre en scène Aboû'l-Ghâzî Bahâdour Khan. Nous avons déjà donné quelques détails sur ce souverain historien. Né dans l'état d'Ourguendj en 1603, et non en 1605, comme on l'a prétendu, il était le deuxième fils de 'Arab Mohammed Khan, et aurait reçu le nom de Ghâzî, « victorieux », en souvenir du succès remporté par son père sur les 1.000 Russes qui avaient

(1) Aboû'l-Ghâzî, texte, 273-291, traduction, 294-312; Howorth, II, 894-900.

tenté un coup de main sur Ourguendj, et aussi parce que sa mère, Mihrîbânoû Khanoum, qu'il perdit à l'âge de six ans, appartenait à une famille Ghâzî.

Marié à seize ans, Aboû'l-Ghâzî reçut alors la moitié de l'état d'Ourguendj, l'autre moitié étant donnée à Habach Sultan. N'ayant pu s'entendre avec ses frères. il alla à Khiva se réfugier auprès de son père, prit part à la lutte contre Habach et Ilbars, dont il avait conseillé l'exécution; blessé, il échappa difficilement à la mort et alla demander asile au souverain de Samarkand, Imâm Kouli Khan, chez qui son frère Cherîf Mohammed vint le rejoindre. Isfendyâr étant monté sur le trône, il donna, au premier, Ourguendj; au second, Vezîr, en 1033 (1623).

L'année suivante, Isfendyâr Khan convoquait à Khiva tous ses sujets. Prévoyant un massacre, Aboû'l-Ghâzî engagea ses amis les plus sûrs à prendre leurs précautions. Il ne fut pas écouté, et les événements montrèrent qu'il avait raison : tous les Ouïgours et Naïmans furent massacrés; seuls les Uzbeks trouvèrent grâce. Toutefois Aboû'l-Ghâzî fut retenu prisonnier. Rendu à la liberté, il organisa contre Khiva une campagne que l'invasion des Kalmouks fit échouer : il fallut faire la paix avec Isfendyâr Khân qui, usant ensuite de traîtrise, fit égorger ses adversaires sans défiance.

Là-dessus les Uzbeks d'Ourguendj se dispersèrent, allant, soit en Boukharie, avec Cherîf Mohammed, soit chez les Kirghizes Kazaks, avec Aboû'l-Ghâzî, ou bien chez les Mangouts. Hôte de Ichim Khan à Turkestan, puis de Toursoun Khan, souverain de Tachkent, et enfin de Imâm Kouli Khan, Aboû'l-Ghâzî suivit les conseils des Turkmènes qui l'invitaient à rentrer dans ses états. Isfendyâr, qui avait d'abord pris la fuite, s'allia contre lui avec Cherîf Mohammed; vaincus, ils durent demander la paix. Les hostilités reprirent six mois plus tard, pour se terminer par une nouvelle victoire de Aboû'l-

Ghâzî. Isfendyâr eut alors recours à la ruse pour s'emparer de son ennemi. Après dix ans de dure captivité à Ispahan, Aboû'l-Ghâzî parvint à s'échapper, déguisé en palefrenier, avec trois serviteurs, se réfugia chez les Turkmènes et fut appelé à la cour du chef des Kalmouks, qui le renvoya bientôt à Ourguendj, en 1052 (1642). Cherîf Mohammed était mort depuis deux ans, vers l'époque de l'évasion d'Aboû'l-Ghâzî qui, au bout de six mois, apprit la mort d'Isfendyâr (1).

IV

Aboul'-Ghazi Bahadour Khan

Le successeur prévu d'Isfendyâr Khân, Imâm Kouli Khan, étant mort, ce fut son frère cadet, Nâdir Mohammed Khan, qui monta sur le trône. Isfendyâr Khan laissait deux fils, Youchan Sultân et Achraf Sultân, que nous retrouverons plus loin. Aboû'l-Ghâzî, de son côté, aspirait à la souveraineté; mais les Turkmènes, contre lesquels il fit plusieurs expéditions, lui étaient hostiles. En 1054 (1644), il était reconnu khan dans la région d'Aral (2), et les beks de Boukhara chassaient Nâdir Mohammed Khan, le remplaçant par son fils ᶜAbdul-ᶜAzîz.

Voyant ses Etats et sa vie menacés par le nouveau souverain, son frère cadet, Sultân Kouli, khan de Balkh, demanda l'intervention de Aboû'l-Ghâzî, son oncle par alliance. Aboû'l-Ghâzî, qui se souvenait du massacre

(1) **Aboû'l-Ghâzî**, texte, 298-316; traduction, 319-338.

(2) Ici s'arrête la rédaction de **Aboû'l-Ghâzî** : elle a été continuée jusqu'en 1076 (1665) par ses enfants.

de sa famille par ᶜAbdoullâh Khan, fit de nombreuses incursions aux alentours de Boukhara, notamment à Kara Koul, où il extermina 5.000 ennemis, et qui tomba en son pouvoir, et à Tchârdjoûy.

Venu ensuite à Khiva, Aboûl'-Ghâzî décréta une amnistie générale. Il n'en fit pas moins massacrer 1.000 ou 2.000 Turkmènes qui, sur la foi de sa parole, étaient revenus à Hezâr Esp; leurs familles furent réduites en esclavage, et leurs biens confisqués. Pareil massacre avait eu lieu à Tèjèrè, avant l'amnistie. Les survivants, ainsi que les Turkmènes venus de Balkh ou de Khiva se concentrer à Bâmi-Bourma, furent exterminés par les Uzbeks en 1057 (1647).

Pendant une quinzaine d'années, Aboû'l-Ghâzî continua de guerroyer, parfois dans des conditions difficiles, mais toujours avec succès. Il attaque les Kalmouks en 1058 (1648); les Turkmènes rebelles de Bayradj en 1061 (1651) : bien que n'ayant avec lui que 400 hommes d'une armée qui en comptait 10.000, il est victorieux. Malgré l'avis de ses beks, il part ensuite châtier les Kalmouks Tourghaout, qui étaient venus ravager les environs de Hezâr Esp : leur ayant infligé un désastre, il se montrera généreux le jour où ils viendront implorer la paix. En 1065 (1654-1655) il marche contre Yaydji : Aboû'l-Kâsim Khan et Kâsim Khan sortent de Boukhara pour le combattre, mais renoncent presqu'aussitôt à la lutte. Kermînè est, vers la même époque, attaquée et pillée. Le retour de cette expédition fut difficile : n'ayant plus avec lui que quelques hommes, Aboû'l-Ghâzî faillit être écrasé : à force d'habileté, il parvint à repousser l'ennemi, et ᶜAbdul-ᶜAzîz prit la fuite. En 1068-1069 (1657-1658), coup de main heureux contre Vardanzi. Quatre ans plus tard, en 1072 (1661), eut lieu une expédition contre Boukhara, dont les environs furent pillés dix jours de suite. Agé alors de soixante ans, Aboû'l-Ghâzî décida de mener la vie reli-

gieuse et de ne plus combattre que les Kizil Bach, ou Persans. Ayant fait la paix avec ʿAbdul-ʿAzîz, il mourut en 1074 (1665) (1).

V

Le Kharezm de 1663 a 1804

Pendant cette période d'un siècle et demi le Khârezm eut une vingtaine de souverains, dont plusieurs sont à peine connus. Anoûchè Mohammed Bahâdour Khan, fils et successeur de Aboû'l-Ghâzî, débute en attaquant le khan de Boukhara. Il pille Djoûybâr, la résidence des Khodja; mais ʿAbdul-ʿAzîz arrive et donne l'alarme aux habitants de Boukhara, qui massacrent presque tous les Khârezmiens. ʿAbdul-ʿAzîz ayant abdiqué en faveur de Soubhân Kouli, Anoûchè Mohammed fit une seconde tentative contre Boukhara en 1685, et une troisième peu après : bien qu'ayant essuyé chaque fois un désastre, il en préparait une quatrième, quand il fut déposé et aveuglé. Son successeur, Mohammed Erenk Khan, reprit le projet auquel il n'avait pu donner suite : cette agression échoua comme les autres, et le nouveau souverain mourut empoisonné. Des émirs qu'il avait exilés, parce qu'ils étaient acquis à Sultân Kouli, font proclamer Châh Niyâz Khan qui, en 1700, se place sous la protection des Russes : en 1703 Pierre le Grand consacre officiellement cette protection dans un message au souverain d'alors, ʿArab Mohmmed Khan. En 1714, Hâdjî Mohammed Bahâdour Khan, un petit-fils d'A-

(1) **Aboû'l-Ghâzî**, texte, 316-334 ; traduction, 338-358.

boû'l-Ghâzî, envoyait une ambassade à Saint-Pétersbourg. Yadigâr Khan, que l'on croit frère de ʿArab Mohammed, aurait régné la même année, mais fort peu de temps. On trouve ensuite un Karakalpak, descendant de Djenguiz Khan, nommé Arak (ou Evrenk) Khan, que les habitants de Khiva auraient chassé (1).

Avec Chîr Ghâzî Khan, originaire de Boukhara, les relations avec la Russie changent. Ayant appris que l'on trouvait de l'or en Asie, Pierre le Grand y envoya une expédition, qui fut attaquée traîtreusement, à l'instigation de Chîr Ghâzî Khan, croit-on. Le prince Tcherkaski, chef de l'expédition, fut tué. Un Italien entré au service du gouvernement russe, Florio Benevi, fut chargé de régler le conflit. Il était à Khiva en 1725. Le Khârezm était alors un grand marché d'esclaves : 10.000 de ceux-ci, Persans ou Russes, conspirèrent en 1728 pour déposer le khan et le remplacer par celui d'Aral, Timour Sultân, qui, une fois installé, rendit la liberté aux Russes. Trois ans plus tard, un envoyé de l'impératrice Anne ne pouvait atteindre Khiva. Ce que fut la fin de Chîr Ghâzî Khan, on l'ignore (2).

Ilbars Khan avait irrité Nâdir Châh par ses incursions en Perse. Lors de l'expédition des Indes, en 1739, le souverain de Boukhara, Aboû'l-Feïz, s'était concilié les bonnes grâces du vainqueur rentrant dans ses Etats; Ilbars, au contraire, écrivit à Nâdir Châh une lettre grossière. Disposé à lui pardonner, Nâdir Châh l'invita à venir auprès de lui. Ilbars fit exécuter les trois ambassadeurs persans. Bientôt après, assiégé dans Khânkâh, il était contraint de capituler. Toujours indulgent, Nâdir Châh était disposé au pardon; mais les fils des ambas-

(1) **Howorth**, II, 903-906.
(2) *Op. cit.*, II, 906-912.

sadeurs massacrés exigèrent la mort du coupable. Vingt-et-un de ses principaux officiers furent exécutés avec lui. Aboû Tâhir Khan fut nommé gouverneur du Khârezm par la Perse ; tué dans une révolte en août 1741, il fut remplacé par Aboû'l-Mohammed Khan, fils de Ilbars, également nommé par la Perse. Aboû'l-Ghâzî Khan II, proclamé à la suite d'une révolte, fut chassé par les Persans en 1745 (1).

En 1750 régnait Kaïp Khan, fils de Batir, probablement souverain des Karakalpaks, et l'adversaire du souverain kazak de la Petite-Horde, Noûr ᶜAlî. Avide et cruel, il se fit chasser par ses sujets, et se réfugia chez leurs ennemis. Il devint chef d'une fraction de la Petite-Horde en 1788, et mourut vers 1791 (2).

Pendant quelques années le gouvernement de Khiva présenta un aspect étrange. Après Aboû'l-Ghâzî Khan, troisième du nom, l'aristocratie des *inak,* sorte de maires du palais héréditaires, s'empara du pouvoir. Elle faisait venir un descendant de Djenguiz Khan, lui donnait le titre de souverain sans lui laisser aucune autorité, le tenait prisonnier dans son palais et, au bout de quelques années, l'exilait pour le remplacer par un de ses parents. Le véritable souverain était un inak : après Ichmet Bi, le premier en date, on trouve, en 1755, son fils Mohammed Emîn Khan, homme courageux et prudent, ambitieux et énergique, devenu le maître du Khârezm grâce à l'appui du khan de Boukhara, Danyâl Bi. Son fils et conseiller Fâzil Bey, dont l'intelligence était remarquable, l'aidait à gouverner. En 1793 la cour de Russie envoyait à Mohammed Emîn Khan, atteint d'oph-

(1) *Op. cit.*, II, 912-915. Cf. **Mîr ʿAbdoul-Kerîm Boukhârî**, *Histoire de l'Asie centrale*, trad. **Schefer**, introduction, XIV, et 96-106.
(2) **Howorth**, II, 915-916.

talmie, un médecin réputé, le major Blankennagel. Le mal était incurable : malgré les services qu'il avait rendus aux inak et aux autres habitants, Blankennagel fut menacé de mort et eut de la peine à échapper aux assassins (1).

VI

Le Kharezm au xixe siècle

L'inak Ivaz meurt en 1804; son fils, Iltazar — ou Iltouzer— Khan, se proclame indépendant des Kazaks et lutte contre Boukhara. Victorieux d'abord, il ne peut tenir tête aux 30.000 Uzbeks envoyés contre lui sous les ordres de Mohammed Niyâz; il est vaincu et tué. Deux inak se partagent le pouvoir : Mohammed Rahîm Khan, proclamé par les habitants, et son frère puîné Koutlough Mourâd Khan, désigné par l'émir Haïder, de Boukhara. Une paix hypocrite règne entre les deux frères, et Haïder n'intervient pas.

En 1813, Mohammed Rahîm Khan fait en Khorassan une expédition qui échoue. Il est plus heureux contre les Turkmènes Tekkè, et s'empare de leur territoire. Mais il échoue encore au Kurdistan, en 1815, et au siège de Tchârdjoûy, au printemps de 1820 : ce siège était une première tentative contre Boukhara, qu'il n'osa cependant attaquer en 1822.

Le caractère de ce souverain a été diversement appré-

(1) Sa relation a été publiée dans le *Bulletin* de la Société impériale russe de Géographie, année 1858. Cf. **Schefer**, trad. de **Mîr 'Abdoul-Kerîm Boukhârî**, 176-180, et **Howorth**, II, 916-918.

cié. Pour les uns il était généreux, libéral et doux; pour d'autres, capricieux, extravagant, cruel. Nous avons, sur lui, des renseignements fort intéressants dans la relation du capitaine Mouravieff, chef de la mission envoyée à Khiva, en 1819, par le général Yermoloff, gouverneur de la Géorgie. Mouravieff, qui fut très cordialement accueilli et reçut, en échange des présents qu'il apportait, des vêtements et d'autres objets de grand prix, dit que Mohammed Rahîm Khan, d'abord ivrogne et débauché, se corrigea, et interdit à ses sujets l'alcool et le tabac. Les malfaiteurs étaient punis avec cruauté, et les mutilations étaient fréquentes. L'existence des esclaves, Persans pour la plupart, était lamentable. En temps de paix, l'armée se composait de 12.000 cavaliers; elle était doublée en temps de guerre. Les artilleurs étaient des prisonniers russes, et il existait une fonderie de canons dirigée par un Turc de Constantinople. Le commerce, très important, était aux mains des Sartes (1).

Allâh Kouli Khan, fils aîné de Mohammed Rahîm Khan, dilapide le trésor pour ses expéditions guerrières. Il reprend les hostilités avec Boukhara, qui lui dispute l'autorité sur les Kazaks fuyant la domination russe, attaque Merv en 1832 et rançonne les Turkmènes Tekkè. L'Anglais Burnes, allant en Perse, visita son camp du Mourghâb, et vit comment, dans le pays, on faisait le commerce; il vante la courtoisie des marchands. En 1820, la Russie avait ouvert une nouvelle route commerciale le long de la mer d'Aral : elle était peu sûre, et le pillage de plusieurs caravanes amena, en 1836, des représailles contre Khiva. Mais la situation restant la même, et les négociations ne pouvant aboutir, une expédition russe partit d'Orenbourg, sous le commandement

(1) Mîr 'Abdoul-Kerîm Boukhârî, *op. cit.*, 200; Howorth, II, 916-919.

du général Perofski, en 1840. Elle eut beaucoup à souffrir du froid, et se trouva ensuite devant des forces trop considérables pour pouvoir engager la lutte.

Les Anglais étaient alors en pourparlers avec Khiva, en vue de la conclusion d'un traité d'alliance. Le major Todd, chargé de le négocier, envoya le capitaine Abbott demander la libération des prisonniers russes et des marchands khiviens. Abbott trouva Allâh Kouli Khan prévenu, mais aimable, juste et raisonnable; il put obtenir ce qu'il demandait, ainsi qu'une intervention auprès de l'émir de Boukhara, qui retenait prisonnier le colonel anglais Stoddart, et fut invité à une fête de la cour. Le khan de Khiva, singulièrement ignorant des choses de l'Europe, croyait la Chine le premier pays du monde. Ses sujets avaient une haine violente des Chiites; aussi les Persans ne purent-ils faire libérer leurs prisonniers.

Malgré les efforts d'Abbott, et l'accueil favorable qui lui fut fait, l'influence anglaise diminua sensiblement à Khiva, où il fallut envoyer une nouvelle mission, celle de Conolly. Par contre, les relations avec la Russie s'améliorèrent sensiblement : le trafic des esclaves fut interdit, comme d'ailleurs tout ce qui pouvait entraver le commerce (1).

Rahîm Kouli Khan succède à son père Allâh Kouli Khan en 1842. Il doit soutenir une lutte très dure contre les Djemchîdîs, population iranienne transplantée au bord du Mourghâb; son frère cadet, Mohammed Emîn Khan, l'aide à les soumettre,et impose la paix au khan de Boukhara, qui était venu assiéger Hezâr Esp. Aussi recueille-t-il la succession de Rahîm Kouli Khan à la mort de celui-ci, en 1845 (2).

Le premier acte de Mohammed Emîn Khan, que Vám-

(1) **Howorth, II, 930-941.**
(2) *Op. cit.*, II, 941.

béry regarde comme le plus grand des souverains de Khiva au XIXe siècle, est de rendre la liberté au prince persan Mohammed Velî Khan Kadjar, capturé par les Turkmènes. Il le renvoie à Téhéran, et les relations les plus cordiales s'établissent entre la Perse et le Khârezm. Malheureusement elles durent peu. Une lettre adressée à Mohammed Châh est jugée offensante, et l'ambassade envoyée de Téhéran pour faire des représentations à ce sujet, et en même temps négocier la libération des captifs persans, ne donne pas les résultats espérés, malgré toute l'habileté de son chef, Rizâ Kouli Khan, dont la relation, publiée et traduite par Ch. Schefer, est un document précieux pour l'histoire de l'Asie centrale.

Ce conflit ne sera pas le seul. Mohammed Emîn Khan devra combattre, à six reprises différentes, les Turkmènes Sarik; la prise de Merv amena leur soumission. Aidé par ses anciens adversaires, les Djemchîdis, il réduira les Turkmènes Tekkè. Les Russes disputent à Khiva la suprématie sur les Kazaks : ils font construire plusieurs forteresses, quand le Khan, leur adversaire, fait élever celle de Niyâz Bi, contre laquelle le général Perofski, allant attaquer Khokand, fait une démonstration en 1853. En 1855, Mohammed Emîn Khan étant aller attaquer Sarakhs, dont les habitants implorèrent le secours du gouverneur de Mechhed, Ferîdoûn Mîrzâ, essuya un désastre. Il fut pris et décapité (1).

Son petit-neveu 'Abdollâh Khan, proclamé par l'armée vaincue, s'empressa de rentrer à Khiva où il trouva un compétiteur dans son oncle Seyyid Mahmoûd Toura, qui chercha à le tuer; il le fit jeter en prison. La tribu des Yomoud- se déclara en faveur de deux autres prin-

(1) *Op. cit.*, II, 941-943.

ces : les ayant fait étrangler, ʿAbdollâh Khan marcha contre leurs partisans; il fut vaincu et tué (1).

Koutlough Mourâd, fils de Mohammed Rahîm Khan, est proclamé; mais l'abus de l'opium l'a rendu incapable de gouverner, et il abdique au profit de son frère Seyyid Mohammed Khan, qui débute en attaquant les Turkmènes et les Karakalpaks. La lutte est chaude; elle réduit le pays à la misère et amène la famine. Le choléra sévit. Deux mille prisonniers persans sont alors relâchés. Un coup de main tenté contre la forteresse de Khodja Niyâz Bî est suivi de l'occupation de cette place par les Russes, qui la démantèlent Une tentative de rapprochement est faite lors de l'avènement d'Alexandre II; le cheikhul-Islâm Fâzil Khodja est envoyé en ambassade à Saint-Pétersbourg, et l'année suivante la Russie charge le général Ignatieff d'une mission à Khiva : Kühlewein en a écrit une relation des plus curieuses et des plus instructives.

Quelques années plus tard passait à Khiva un voyageur célèbre, Vámbéry. Bien que déguisé en derviche, il dut prendre de grandes précautions pour ne pas être reconnu dans la ville, où il retrouva une personnalité originaire de Constantinople, et demanda l'hospitalité dans un couvent. Dissipant tous les doutes, il fit la prière devant le khan qui, croyant avoir affaire à un excellent Musulman, voulut le charger d'une mission à Boukhara. La situation était rendue très difficile par la révolte des Turkmènes. Seyyid Mohammed Khan, souverain cruel, mourut en 1865, deux ans après la visite de Vámbéry (2).

Le règne de son fils, Seyyid Mohammed Rahîm Khan,

(1) *Op. cit.*, II, 943.
(2) *Op. cit.*, II, 944-949.

fut désastreux pour le Khârezm. La Russie, pays où l'autorité était fortement centralisée et où les moyens de communication étaient insuffisants, cherchait pour ces motifs à s'étendre, dit Howorth; elle avait, de plus, des échecs à venger. Installé à Tachkent en 1867, le général Kauffmann voulut aussitôt châtier les maraudeurs du Sir Daria. A chaque instant des détachements russes traversaient le fleuve, sans que le khan, très jeune et n'ayant d'autre souci que la chasse, y prêtât la moindre attention. Le général Kauffmann, ayant fait construire des forts, réclama énergiquement l'impôt à des Kazaks considérés comme sujets russes.

A la suite de l'expédition du général Markozoff contre les Turkmènes, en 1872, le khan écrivit au grand-duc Michel, se plaignant des agissements de la Russie et offrant la liberté des captifs retenus à Khiva : si ces prisonniers russes doivent servir de prétexte à une guerre de conquête, ajoutait-il, que le Tout-Puissant décide ! Le vice-roi des Indes, lord Northbrook, dont le khan avait demandé l'appui, conseilla de donner suite aux réclamations de la Russie et de faire la paix avec elle.

Le 27 février (11 mars 1873), une expédition russe contre Khiva était annoncée officiellement. Le général Kauffmann, qui la commandait, avait sous ses ordres 14.000 hommes venus du Turkestan, d'Orenbourg et du Caucase, troupes d'étapes non comprises, avec 46 canons et plus de 17 chevalets de fusées. Ces contingents étaient aidés par la flottille de la mer d'Aral, forte d'environ 250 officiers et marins avec 13 canons. Le *Samarkand*, qui en faisait partie, remonta l'Oxus pour bombarder le fort de Kal'a, qui riposta.

Les opérations commencèrent le 1er (14) mars. Elles furent très dures par suite des intempéries, un froid excessif ayant été suivi de chaleurs torrides; mais l'ennemi ne fit guère de résistance. Le 29 mai (10 juin) les

Russes étaient devant Khiva : Seyyid Mohammed Rahîm Khan avait pris la fuite, et les habitants l'avaient remplacé par son frère Ala Djan, qui gouvernait sous la tutelle de son oncle Seyyid Emîrul-Umerâ.

Khiva perdit ainsi son indépendance. Par le traité du 25 août (6 septembre), Seyyid Mohammed Rahîm Khan se proclamait « l'obéissant serviteur de l'empereur de toutes les Russies », et perdait le droit d'avoir des relations directes avec les Etats voisins, de conclure avec eux aucun traité ni de leur faire la guerre sans l'agrément de la Russie (1).

VII

La domination russe et les derniers khans

Seyyîd Mohammed Rahîm Khan régna, pendant près de quarante ans, sous la tutelle du gouverneur général du Turkestan et du gouverneur de la région de l'Amou Daria. On ne peut guère citer, comme faits saillants de cette longue période, que le voyage qu'il fit avec son fils à Moscou, en 1896, pour assister aux fêtes du couronnement, et une révolte qui éclata en 1909. Il mourut vers le milieu de l'année 1910, laissant le renom d'un souverain lettré et érudit, auteur de poésies qui n'étaient pas sans mérite (2).

Son fils, Seyyid Isfendyâr Bahâdour Khan, âgé alors

(1) *Op. cit.*, II, 949-963. Cf. M. Weil, *L'expédition de Khiva*, Paris, Amyot, 1874, in-18. Cet ouvrage intéressant, mais dont les transcriptions laissent beaucoup à désirer, donne, à la fin, le texte du traité.
(2) Cf. *Revue du Monde Musulman*, 1910, XII, 357.

de trente-sept ans, lui succéda. Il avait un esprit éclairé et ouvert, aimait l'instruction, et ses sujets comptaient qu'il travaillerait au développement de son pays, riche et fertile, mais dépourvu d'écoles et d'industrie, et dont le commerce, monopolisé par la Russie, était peu florissant (1).

Cette attente fut déçue. En 1912 éclatait une nouvelle révolte, et deux ans plus tard survint la guerre mondiale. Un chef turkmène, Djounaïd Khan, grand ennemi des Uzbeks, impose alors son autorité au khan, et prend parti contre la Russie à la suite de l'expédition du général Galkine dont les troupes, chargées de réprimer la révolte des Youmouds, s'étaient signalées par des excès tels, que les Russes avaient dû les rappeler (fin de 1916 et début de 1917).

Sous la pression de l'opinion, le khan avait dû accorder une Constitution. Les éléments réactionnaires la supprimèrent en fait, enlevant aux membres élus du Parlement toute autorité réelle. De nouveaux troubles éclatèrent. Djounaïd Khan fit assassiner Seyyid Isfendyâr Bahâdour Khan, en 1919, proclamant souverain un de ses oncles, Seyyid 'Abdollâh Khan, qui ne fut qu'un intrument entre ses mains.

Un mouvement insurrectionnel s'étant produit au début de 1920, Djounaïd Khan prit la fuite. Arrêté par les bolcheviks, Seyyid 'Abdollâh Khan fut envoyé à Moscou, où il est mort en prison. Reprenant son ancien nom, le khanat de Khiva, devenu la République de Khorezm (pour Khârezm), est entré dans l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes (2).

(1) *Ibidem.*

(2) Remercions ici M. **Joseph Castagné** des précieux renseignements qu'il a bien voulu nous fournir personnellement, complétant ainsi ceux que nous avions trouvés dans deux de ses ouvrages, *Les Basmatchis*, Paris, éditions Ernest Leroux, 1925, in-16, pp. 20, 50, 51, 77, 78, et *Les organisations soviétiques de la Russie musulmane*, apud *Revue du Monde Musulman*, 1922, t. l, 203-216.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DE LA MORT DE TIMOUR A LA MORT DE CHAHROUKH (1405-1447).

DEUXIÈME PARTIE

De l'avènement d'Olough Beg a la bataille de Chourour. (1447-1502)

Les Souverains du Khârezm (Khans de Khiva).. 333

Pamiers (Ariège). Imprimerie L. LABRUNIE.

ERRATA ET ADDENDA

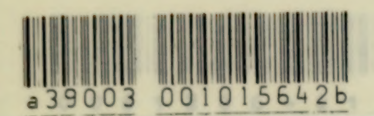
P. 345, l. 2, sqq.

Ces attaques russes étaient la suite de la conquête de la Sibérie sous Ivan le Terrible (cf. p. 9). On reviendra sur ces faits au tome X.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

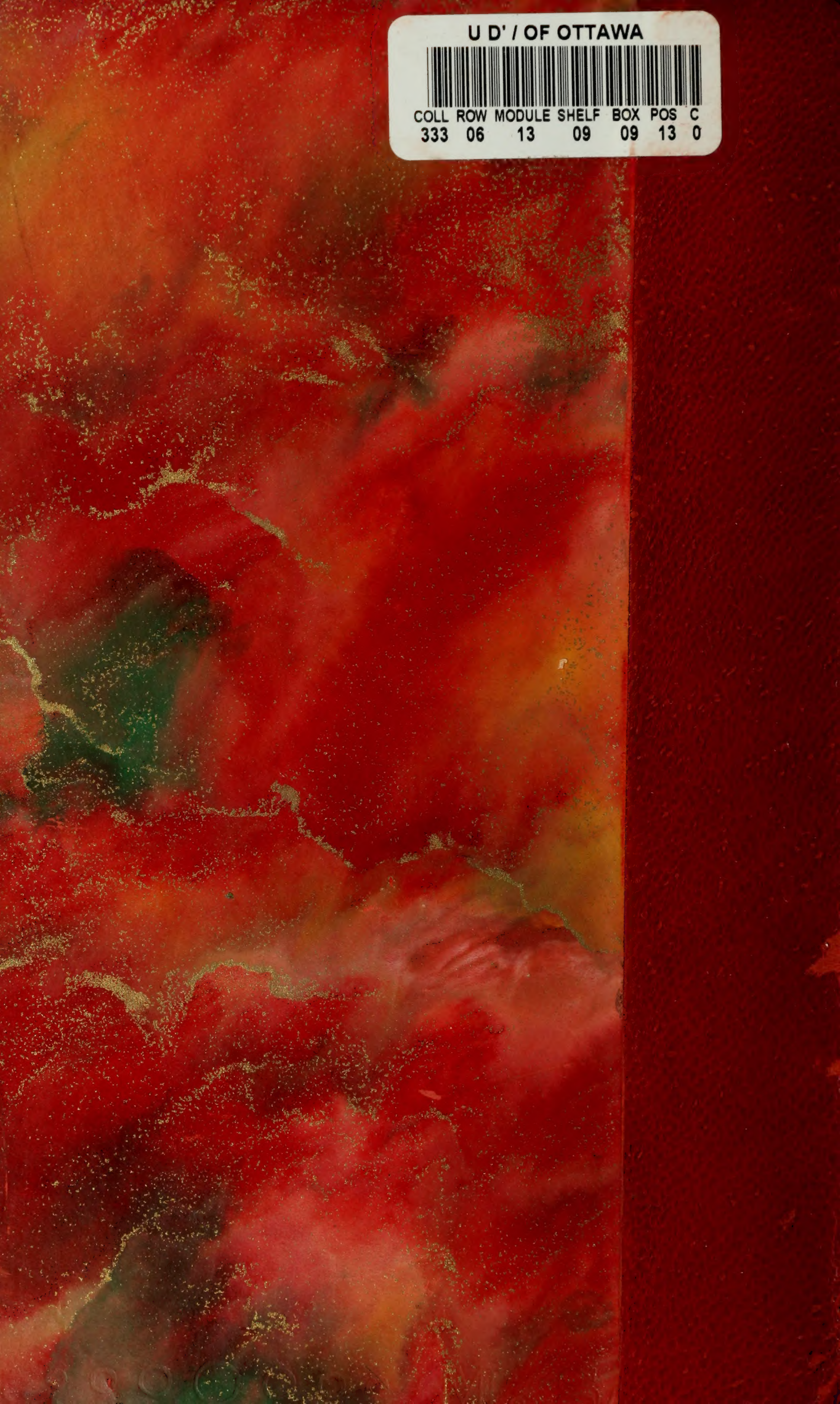
The Library
University of Ottawa
Date Due





D 20 .C29 1922 V8/3
CAVAIGNAC, EUGENE.
HISTOIRE DU MONDE.

CE D 0020
.C29 1922 V008/3
COO CAVAIGNAC, E HISTOIRE D
ACC# 1377446


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 13 09 09 13 0